N° 759 41e Année Tome CCXVII 1er Février 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** **plein tarif *6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Assurément, si l'on consulte la cote, l'impression laissée n'est point défavorable. Les Rentes françaises, dont nous n'avons cessé d'annoncer la hausse, se tiennent à des cours absolument remarquables. Les 4 % 1917 et 1918 se traitent maintenant aux environs du pair. Les actions de nos grandes banques sont également à des cours qui capitalisent très bas leur dernier dividende, surtout si l'on observe qu'une foule de grandes valeurs étrangères offrent un rendement brut d'environ 5 %. On voit encore nos chemins de fer s'établir à des niveaux vraiment satisfaisants. Pour tout dire, les valeurs françaises à revenu variable sont actuellement aussi prisées qu'elles étaient honnies en 1926. On serait ainsi tenté de conclure que la Bourse reflète une situation vraiment brillante et augure très favorablement de l'avenir des diverses branches de notre activité nationale.

Mais, si usant de quelque rigueur dans l'examen, on se demande pourquoi le marché financier français se montre bien mieux disposé — et de beaucoup — que la plupart des places étrangères, on s'aperçoit qu'il doit sa situation privilégiée à un fait unique : l'abaissement rapide du loyer de l'argent en France, abaissement qui est dû à une aisance monétaire extraordinaire.

Or, il faut se demander si cette aisance durera toujours et si vraiment il est logique, raisonnable, que le loyer des capitaux aille en déclinant, alors que l'indice des prix de détail va se relevant?

Répondre par l'affirmative est risqué. Si vraiment notre aisance monétaire n'était pas un résidu d'inflation, si elle était effectivement la résultante d'une grande abondance de richesses, les prix de détail ne monteraient point. Il faut donc reconnaître que les conséquences de la stabilisation ne sont pas encore toutes abolies, et il faut avouer que nous sommes toujours sous un régime anormal.

Si les dividendes escomptés pour 1929 et ceux pressentis pour 1930 pouvaient être relevés dans d'intéressantes proportions; il importerait peu que les cours de la Bourse devancent les événements. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. La baisse du loyer de l'argent entraîne une diminution des bénéfices que tirent les établissements financiers du commerce des capitaux. Les recettes des chemins de fer en 1929 ont été peu différentes de celles de 1928, ce qui revient à dire que notre activité commerciale est arrivée à un palier. L'index des frets va déclinant. L'Entente internationale de l'Acier a dû décider une réduction de 10 % de la production sidérurgique afin de maintenir les prix, et il est, par suite, peu probable que notre production de fonte et d'acier en 1930 sera supérieure aux chiffres records enregistrés en 1929. Or, l'activité de notre sidérurgie commande celle de nos charbonnages et de nos mines de fer. Enfin, les cours des principales matières premières et des métaux restent très bas. En résumé, la situation économique est loin d'être aussi brillante qu'on pourrait se le figurer si l'on s'en rapportait uniquement à l'examen des cours de la Bourse.

Un trop faible taux de capitalisation n'est pas sans présenter de sérieux inconvénients. Les capitalistes ne manquent pas en effet de considérer qu'ils courent beaucoup de risques pour s'assurer un revenu bien mince. Ils tournent volontiers leurs yeux vers les titres à revenu fixe, ce qui explique le succès actuel des émissions d'obligations. Les sociétés renoncent à des augmentations de capital et préfèrent recourir à des placements de bons. Le goût du risque se perd; et, peu à peu, le financement des jeunes entreprises devient plus difficile jusqu'au jour où les émetteurs relèvent d'eux-mêmes le loyer de l'argent.

En attendant, il est peu probable que le marché modifie la physionomie très calme qu'il a prise depuis quelques semaines.

Le Masque d'Or.

Bi 10

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.

LE SIONISME
DEVANT L'OPINION FRANÇAISE

Les récents événements de Palestine ont attiré l'attention du monde sur le Sionisme. On avait, jusqu'ici, affecté un ton de dédain ou d'indifférence à l'égard de cette tentative de résurrection d'une nation dispersée et l'on n'entrevoyait pas les répercussions possibles de ce mouvement, tant dans le Proche-Orient qu'en Europe et en Amérique.

Les grands journaux de Paris ont envoyé des correspondants spéciaux et certains ont publié d'excellents articles, qui ont beaucoup intéressé le public français, peu au courant, jusqu'ici, du problème sioniste. Ces correspondants ont surtout examiné les origines lointaines et les causes immédiates de la querelle judéo-arabe et recherché les responsabilités des dernières émeutes.

Notre modeste étude n'a pas le même objet : nous nous proposons seulement d'examiner les conditions dans lesquelles évolue actuellement le Sionisme, les répercussions possibles de ce mouvement, les difficultés auxquelles il se heurte et ses possibilités d'avenir. Notre position de spectateur étranger à ce conflit, dont nous suivons, sur place, depuis deux ans, les phases diverses, nous a permis de noter certaines observations et de nous faire une opinion personnelle, en nous plaçant au point de vue

européen et, plus particulièrement, au point de vue français. Nos critiques, nous le craignons, ne contenteront personne. Peu importe. Notre but est de faire un simple reportage désintéressé, destiné à éclairer le Français moyen sur une question dont la complexité et l'importance n'apparaissent pas à première vue.

Sur cette terre ingrate de Judée ont germé de nombreux systèmes de philosophie et des croyances diverses. C'est la destinée de ce petit pays de susciter éternellement des conflits de races et de religions et d'intéresser le Monde, à chaque fois que vient s'y cristalliser une idée nouvelle.

§

HISTORIQUE SOMMAIRE

De 1878 à 1897, un certain nombre de colonies juives s'étaient fondées en Palestine, sur l'initiative de quelques philanthropes, comme le baron Edmond de Rothschild; elles n'étaient englobées dans aucune organisation générale juive et ne manifestaient pas d'aspirations politiques; ce n'était pas encore du Sionisme.

Le Sionisme date seulement du 1er Congrès tenu à Bâle en 1897. Celui que l'on considère comme le fondateur de ce mouvement, Théodore Herzl, avait ouvert des négociations directes avec le Sultan de Turquie, pour obtenir l'autorisation de créer un Etat juif en Palestine. Ces pourparlers échouèrent. L'Allemagne et l'Angleterre firent, chacune, des offres aux Sionistes. Celle-ci leur proposa sa colonie de l'Est africain, l'Ouganda, offre qui fut rejetée.

Les Sionistes avaient toujours les yeux tournés vers la Palestine et attendaient une occasion propice pour être autorisés à rejoindre leur terre d'élection. La Grande Guerre leur fournit cette occasion. On prétend que les Sionistes se créèrent des titres à la reconnaissance des Puissances européennes et de l'Amérique par les services que la finance internationale juive rendit à la cause des

belligérants. Enfin, l'intérêt de la Grande-Bretagne n'était-il pas de séparer la Palestine de la Syrie, d'évincer la France, puissance catholique, à qui revenait de droit le protectorat sur les Lieux Saints, et de monter elle-même la garde sur la rive asiatique du canal de Suez? C'est dans ces circonstances que, le 2 novembre 1917, parut la Déclaration Balfour, par laquelle la Grande-Bretagne s'engageait solennellement à favoriser « l'établissement d'un Foyer Juif en Palestine ».

Ce texte est la Charte des droits sionistes; il a été incorporé dans le Traité signé avec la Turquie et dans le Mandat donné à l'Angleterre par la Société des Nations.

§

BUT ET TENDANCES DU SIONISME, CAUSES DE CE MOUVEMENT

La Déclaration Balfour s'exprime en ces termes :

Le Gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un Foyer National pour les Juifs et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte soit aux droits civils et religieux des collectivités non juives existant en Palestine, soit aux droits et au statut politiques dont les Juifs jouissent dans tout autre pays.

L'expression « Foyer National » est assez floue pour permettre des divergences d'interprétation et pour laisser à l'exaltation sioniste les espoirs les plus chimériques, au risque de créer, un jour, de tragiques désillusions. Devant l'imprécision de ce terme, il faut rechercher ailleurs la définition du Sionisme.

Le but de ce mouvement semble avoir été clairement indiqué au premier Congrès de Bâle, en 1897 : « Le Sionisme tend à la création, en Palestine, d'une patrie qui soit une institution de droit public. » Le Dr Weizmann

s'est exprimé dans le même sens : « Le but final (du Sionisme), c'est la création d'un Etat juif en Palestine », et l'actuel Président de la nouvelle Agence Juive déclarait, en 1919 : « Nous disons que nous désirons de créer en Palestine des conditions politiques, économiques et administratives telles que, dans un certain temps, aussi court que possible, la Palestine deviendra aussi juive que l'Angleterre est anglaise et que l'Amérique est américaine. »

Les Juifs soutiennent qu'en dépit des différences de culture, de race, de langage et malgré leur dispersion à travers le Monde, ils forment une nation étroitement unie par des sentiments religieux et historiques. Mais ils sentent que le lien religieux se désagrège lentement, que la culture hébraïque elle-même se perd, par l'assimilation des Juifs à la civilisation des pays où ils se sont fixés après l'exode. Craignant que le peuple d'Israël ne sombre dans l'oubli de son passé historique, ils ont formé le projet de se rassembler dans le foyer de leurs ancêtres qu'ils n'ont jamais cessé de convoiter depuis l'exil.

Depuis près de 2.000 ans, le Juif souffre de persécutions sans nombre, de pogromes sanglants, et, dans les Etats civilisés de l'Ouest, de vexations incessantes, d'injustices continues, qui ont fait de lui un isolé, dans la communauté européenne, un étranger dans sa patrie d'adoption. L'anti-sémitisme a toujours soufflé contre lui, sous des formes diverses et, encore aujourd'hui, ce vent de haine contre la race d'Israël ne s'est point apaisé partout. Pour retrouver l'unité de la race, il faut reconstruire un asile, un abri, où le Juif errant pourra se reposer, sans crainte d'être chassé le lendemain. Quel havre plus sûr, pour cet infortuné nomade, que la terre de ses aïeux?

Les prophètes d'Israël ont, d'ailleurs, annoncé ce retour. Le peuple juif doit accomplir sa mission divine. Le point de départ du Sionisme est un concept religieux. Herzl lui-même, qui était affranchi de toute croyance, approuva,

au premier Congrès, le professeur Shapira, qui déclarait que le Sionisme était la restauration des pratiques bibliques primitives.

On sent, aujourd'hui, en Palestine, divers courants chez les Juifs venus s'établir en « Eretz Israël » (Terre d'Israël) : mysticisme des orthodoxes, enthousiasme nationaliste des jeunes gens, désir de plus de bien-être et de liberté des Juifs opprimés en Europe Orientale, rêve révolutionnaire des Russes désireux de créer un nouvel Etat sur des bases coopératives ou communistes. Dans son ensemble, le Sionisme est aujourd'hui un mouvement nationaliste, à base religieuse.

Le parti revisionniste, dont le chef est M. Jabotinsky, quoique étant encore une minorité dans l'Agence Juive, exprime certainement le sentiment de la grande majorité des Sionistes. Son but est de créer un Etat juif en Palestine, avec une milice juive et toute l'organisation politique et administrative nécessaire au fonctionnement d'un Gouvernement autonome. Ce parti joue un rôle des plus actifs et, s'il n'a pas la majorité des suffrages, c'est pour une raison d'opportunité. Les Sionistes sentent qu'il ne leur est pas possible d'appliquer encore un programme aussi intransigeant, qui soulèverait l'hostilité des Arabes de la Palestine et des pays voisins. Mais depuis les récents événements, la thèse revisionniste a gagné beaucoup de voix. La presse de toute nuance a parlé de la nécessité d'organiser une milice juive, pour se défendre contre les agressions arabes, d'intensifier considérablement l'immigration juive en Palestine, pour opposer rapidement à la masse musulmane une majorité juive et conquérir, par la loi du nombre, la direction des affaires publiques.

§

PERSPECTIVES D'AVENIR

Ce réveil du peuple proscrit, cet enthousiasme sans bornes aboutiront-ils à la restauration d'une patrie juive

dans le pays d'Israël? Quelle digue pourrait arrêter l'élan d'un peuple de 15 millions d'âmes, poussé par une ferveur mystique, soutenu et encouragé par l'Europe et l'Amérique, qui se sont portées garantes du succès de l'entreprise? Qui pourrait faire obstacle à la réalisation de si nobles aspirations et s'opposer à la renaissance d'un peuple opprimé depuis 2.000 ans, quand toutes les nations du monde ont solennellement proclamé, par la voix de la Société des Nations, la Charte de ses droits et que la Grande-Bretagne a généreusement offert de veiller elle-même à la construction du Foyer National Juif en Palestine?

Ecoutons l'exquis voyageur qu'est M. Roland Dorgelès:

Que le peuple errant ne reprenne pas son éternel exode, que les donateurs d'Europe (et d'Amérique) ne referment pas leurs coffres, que l'Angleterre continue sa protection, que l'Arabe reste tranquille, et la nouvelle Sion transformera la Palestine.

Les obstacles qui peuvent s'opposer au développement du Sionisme en Palestine ont été finement observés par l'auteur de *la Caravane sans chameaux*. Nous n'avons qu'à suivre le plan qu'il nous donne; mais, pour plus de commodité, nous étudierons séparément les causes internes et les causes externes. Nous examinerons, ensuite, le Sionisme au point de vue français et international et, pour conclure, nous résumerons nos impressions sur les perspectives d'avenir de ce mouvement en Palestine.

§

CONSIDERATIONS GENERALES

Nous ne méconnaissons certes pas la valeur de l'œuvre sioniste en Palestine. Quand on voit les colonies juives de la plaine de Saron, les vastes travaux d'assèchement de la vallée de Jizraël, où de vertes moissons ondulent dans le lit des anciens marécages, quand on parcourt les

vignobles de Richon-le-Zion et les colonies au Sud de Jaffa, on est saisi de la transformation apportée sur cette terre aride par la colonisation juive, qui utilise les procédés techniques les plus modernes, et l'on a un regard de commisération pour les fellahs, qui continuent leurs méthodes arriérées, et qui laissent de vastes espaces non défrichés.

Quand on visite une ville juive aussi pimpante que Tel-Aviv, si animée par ses foules jeunes et actives, si moderne par ses institutions sociales, par son prolétariat instruit et fortement organisé, on ne peut s'empêcher de faire un parallèle entre ces jeunes Sionistes, d'une note si moderne, et le monde arabe si fermé à la culture occidentale, si peu épris du désir de s'instruire, de s'organiser dans les cadres modernes, de s'adapter à notre civilisation et l'on se demande alors si le peuple juif ne serait pas désigné, comme il le prétend, pour relier le Monde oriental au Monde occidental, pour inculquer aux Arabes les méthodes modernes et se faire, en un mot, son éducateur.

Quelque opinion que l'on ait du Sionisme, on doit, en effet, reconnaître qu'il a apporté en ce pays plus de richesse et de bien-être. Les millions envoyés par la Diaspora (Juifs de la dispersion) ont tiré de la misère le fellah, qui a vendu à bon prix une partie de ses terrains, jusqu'ici improductifs, et ont enrichi les grands propriétaires arabes, qui possédaient de vastes espaces incultes (plaine de Jizraël). Les Arabes reconnaissent eux-mêmes cet enrichissement et, maintenant qu'ils ont fait la bonne affaire, ils ne seraient pas fâchés de chasser les Sionistes du pays. Enfin, l'argent apporté par les Juifs a permis la création de nombreuses industries en Palestine, qui était tributaire de l'étranger pour tous les articles manufacturés. L'industrie est encore embryonnaire, mais elle représente une tentative intéressante, qui modifie les vieilles habitudes de l'Orient.

D'une manière générale, les Sionistes, habitués à un niveau de vie bien supérieur à celui des populations autochtones, ont apporté, surtout dans les villes, le goût de plus de confort, de plus de bien-être matériel. S'ils quittaient un jour la Palestine, nul doute que le pays ne retomberait dans sa misère et sa routine première.

Mais, si l'on examine les choses de plus près, quelques critiques se mêlent aux éloges. Tout d'abord, on observe que les plus florissantes colonies juives sont celles qui furent créées par le Baron, avant la guerre; ces colonies coûtèrent fort cher avant d'atteindre leur prospérité actuelle. Quant aux colonies proprement sionistes, fondées après la Déclaration Balfour, depuis 1920 surtout, elles sont encore en déficit et leur installation ne donne pas l'impression de bien-être et de confort que l'on éprouve en visitant les colonies du Baron, lesquelles emploient la moitié environ de la main-d'œuvre agricole juive de toute la Palestine.

Quant à l'industrie juive, elle n'est pas susceptible d'un grand développement. C'est presque une gageure que de créer une industrie dans un pays aussi dénué de ressources naturelles (charbon, minerais), loin des centres d'approvisionnement en matières premières, d'une population aussi clairsemée, dont l'élément ouvrier arabe est incapable d'un travail spécialisé, les Juifs se réservant de fournir eux-mêmes la main-d'œuvre, à un prix, d'ailleurs, aussi élevé qu'en Europe. Comment une industrie travaillant sur des bases aussi irrationnelles pourrait-elle se développer?

Enfin, Tel-Aviv est une jolie petite ville moderne de 38.000 habitants, mais ses cottages, d'une note souvent ultra-moderne, agrémentés de riants jardins, ne témoignent pas, par la fragilité et la simplicité de leur construction, de cette richesse bourgeoise que l'on observe même dans les petites villes d'Europe. Une étude plus approfondie montre que cette ville-champignon est une

création factice des premiers Sionistes, qui crurent au développement soudain et gigantesque de la colonisation juive en Palestine et voulurent, sur le modèle américain, créer, avant même que la nécessité le commandât, une ville maritime digne de l'Etat juif que l'on venait fonder dans ce pays. L'échec de cette grande entreprise est apparent aujourd'hui. Tel-Aviv n'a pas son port. Jaffa est resté la place commerciale et le port de la région Sud, en attendant que le port projeté à Caïffa attire la plus grande partie du commerce vers le Nord de la Palestine. Les Sionistes réparent, il est vrai, en partie, leur erreur, en achetant de grands terrains dans la baie de Caïffa.

§

CAUSES INTERNES

Nous étudierons dans ce chapitre les principales causes qui proviennent des Juifs eux-mêmes et qui sont susceptibles de s'opposer à la réussite du Sionisme en Palestine : 1°) ralentissement de l'immigration, par manque d'enthousiasme; 2°) diminution des fonds recueillis dans la Diaspora; et 3°) défectuosité des méthodes sionistes.

1°) Il ne semble pas que l'enthousiasme des pionniers doive se ralentir dans les années à venir. Les récents événements ont semé la terreur chez certains Juifs établis dans ce pays et beaucoup songent à quitter cette terre inhospitalière aux fils d'Israël, mais ce sont de paisibles citadins, Sephardim, pour la plupart, qui étaient venus ici avec un modeste pécule personnel, espérant vivre et commercer en toute tranquillité et dont la foi sioniste ne va pas jusqu'au sacrifice de la vie et de l'argent lentement amassé. Il est curieux, en effet, de constater que les victimes des émeutes n'ont pas été les vaillants pionniers, les Haloutzim ardents, jeunes et prêts à se défendre, au surplus, mais principalement les tranquilles citadins, petits boutiquiers sans défense de Safed

et d'Hébron, c'est-à-dire les Juifs installés, pour la plupart, avant la guerre, non-sionistes, ou Sionistes tempérés. Il n'est pas douteux que cette catégorie aurait quitté la Palestine aussitôt après les émeutes, si on lui en avait donné les moyens ou la possibilité. Ces Juifs ont souffert dans leurs intérêts matériels; ils ont vu le spectre sanglant des pogromes, auxquels ils n'étaient pas habitués, étant originaires de contrées hospitalières, en général, aux Juifs : Afrique du Nord, Amérique, etc.

A part de rares exceptions, le prolétariat des villes et des colonies agricoles n'a pas souffert. Comme les recrues du Sionisme sont formées surtout de cette dernière catégorie sociale, l'enthousiasme ne s'est nullement refroidi. Ces Juifs, qui proviennent de l'Europe Orientale, n'ont pas, là-bas, une existence dénuée de soucis. Ils sont, aussi, menacés de pogromes et ne mènent pas une vie libre, comme ceux d'Amérique ou même comme ceux de l'Afrique du Nord. En Palestine, malgré le danger qui peut parfois les menacer, ils se sentent plus indépendants et travaillent à la réalisation d'une vie meilleure, où les aspirations d'Israël pourront, un jour prochain, se donner libre cours. Les difficultés présentes ne sont pas faites pour tempérer leur zèle, et l'immigration ne tarira pas par cette source. Des phalanges de pionniers sont prêtes à accourir, de Pologne surtout. Un idéal mystique et national pousse des milliers et des milliers de jeunes Juifs à offrir leur vie et leurs forces à la reconstruction d'un Foyer National en Palestine. Cet enthousiasme si ardent s'alimente à des sources trop profondes de l'âme juive, pour qu'il soit permis de supposer qu'il pourrait ralentir un jour, *motu proprio*.

2°) Les donateurs d'Europe et d'Amérique ne refermeront-ils pas leurs coffres, avant que soit terminée l'œuvre sioniste en Palestine? Les fonds destinés au budget sioniste (£ 750.000 à £ 1.000.000) sont demandés à toute la Diaspora et non pas seulement aux philan-

thropes juifs. Une contribution modique est réclamée à tous les Juifs du monde, riches ou pauvres. L'élargissement de l'Agence juive permet de compter sur une contribution plus forte et plus étendue. Il est difficile d'évaluer l'importance des collectes qui seront réunies tous les ans. Il est probable que le budget sera souvent déficitaire, mais les Sionistes comptent alors faire appel à la générosité de quelques donateurs. Depuis le Congrès de Zurich, la direction du Sionisme, qui est passée entre les mains des Anglo-Saxons, tend vers une forme capitaliste. Une transformation s'est faite pour normaliser l'entreprise sioniste; on compte sur l'initiative privée pour développer l'agriculture et l'industrie. Des concours financiers ne manqueront pas pour l'exploitation des ressources de la Palestine, mais il faut que ces entreprises privées ou ces sociétés anonymes rapportent des bénéfices tout au moins raisonnables et surtout que leur développement soit assuré contre les risques d'insécurité. C'est dire que ces placements financiers sont conditionnés par la protection que l'on accordera au Sionisme lui-même. Cet apport d'argent réclame des garanties politiques. Il est certain que des affaires comme l'exploitation des sels de la Mer Morte ne sont réalisables que si la Puissance Mandataire leur accorde les garanties nécessaires contre un évincement possible, les protège notamment contre tout acte d'hostilité de la part des Arabes de Palestine et de Transjordanie. La première condition, pour la réussite de ces entreprises, est une parfaite sécurité politique. Or, cette condition sera-t-elle remplie dans l'avenir? On ne peut l'affirmer, quand on connaît les dispositions d'esprit des Arabes et les difficultés, pour l'Angleterre, de rétablir l'ordre dans le pays.

3°) Le procès des méthodes sionistes a été fait par un écrivain de talent, M. Kadmi-Cohen, lui-même Sioniste ardent, dans le *Mercure de France,* et rien ne saurait être ajouté à cette critique détaillée. Nous nous conten-

terons de rapporter quelques observations très succinctes sur les méthodes et les résultats de l'œuvre sioniste, sans entrer dans l'organisation administrative.

Une première constatation, c'est le déséquilibre qui existe entre la population agricole juive (30.500 personnes) et la population urbaine (120.000 habitants). Pour jeter les bases d'un solide Foyer National, il semble qu'avant tout, une forte population rurale eût été nécessaire, dans un pays dont les ressources sont presque exclusivement agricoles. Depuis 1920, date du gros effort sioniste, les organisations officielles n'ont installé que 2.507 agriculteurs et 921 ouvriers des villages, la population totale des colonies sionistes comprenant seulement 7.603 personnes, les autres colonies (d'une population de 22.897 personnes, dont 5.434 travailleurs agricoles) ayant été créées ou subventionnées par le baron de Rothschild ou étant dues à l'initiative privée.

Si l'on ajoute que ces nouveaux colons n'étaient nullement spécialisés dans les travaux des champs, qu'ils appartenaient, généralement, à la classe libérale et intellectuelle, et se préoccupaient autant de fonder un état social nouveau que de développer leurs connaissances agricoles, on ne s'étonnera pas que les colonies fondées depuis 1920 soient encore en déficit et n'aient pu commencer le remboursement de leurs dettes envers l'organisation sioniste.

D'autres raisons expliquent la médiocrité des résultats. Les immigrants juifs sont totalement ignorants des choses de la terre; les travaux des champs les intéressent moins que les travaux de l'esprit; ils préfèrent vivre dans les agglomérations urbaines, ou, tout au moins, travailler dans l'industrie ou le commerce. Le prix d'achat des terres en Palestine est très élevé et augmente au fur et à mesure de la demande juive et de l'enrichissement du propriétaire arabe. Les Juifs n'ont trouvé, souvent, à acheter que les mauvaises terres, d'un rendement insuf-

fisant. De plus, la concurrence du fellah arabe, pauvre, travailleur, qui, n'utilisant pas de machines agricoles, n'a pas de frais généraux et peut ainsi, avec un rendement moindre, obtenir des bénéfices, pèse lourdement sur le colon juif. Même la concurrence des pays voisins, au sol plus fertile, à la main-d'œuvre moins chère, se fait sentir. L'Egypte expédie beurre, légumes en grande quantité; la Syrie envoie moutons, graisse, légumes, fruits, confiserie, etc. Enfin, le colon juif a des besoins supérieurs à ceux du fellah.

Pour compenser tous ces désavantages, il aurait fallu des efforts plus grands et plus constants. Or, les nouveaux immigrants ont tenté d'établir un état social nouveau, dont le premier résultat a été une réduction de la journée de travail. On a exagéré l'importance des Kvoutzot (colônies agricoles communistes). Ces colonies n'occupent pas plus de 1.200 colons ou ouvriers; leur nombre ne s'accroîtra pas, le Congrès de Zurich, après les experts venus en Palestine, ayant condamné cette forme de colonisation, non pas au point de vue social, mais au point de vue du rendement économique. Les autres colonies sionistes ne sont pas, d'ailleurs, à forme purement indivualiste, mais plutôt à forme coopérative : la terre reste la propriété de la communauté juive, mais chacun dispose d'un lot de culture, d'une maison qui lui est propre, les ventes et achats et les travaux de la moisson se faisant en commun.

Peut-on espérer remédier à l'insuffisance du rendement agricole? Peut-on envisager une grande extension de la colonisation agricole juive? Nous ne le croyons pas. Les frais d'établissement d'un colon juif en Palestine, si l'on compte les frais d'achat d'un lot de 125 dounams à £ 5 le dounam, dépassent £ 1.200, et ce chiffre n'est pas susceptible de diminuer dans l'avenir. Enfin, les Sionistes trouveront de plus en plus difficilement de nouvelles terres cultivables à acheter. L'Arabe, au fur et à mesure

qu'il s'enrichit par la vente d'une partie de son domaine, devient plus exigeant. Nous montrerons enfin plus loin — et c'est là, croyons-nous, le principal obstacle — l'opposition systématique des Arabes à l'extension de la colonisation sioniste.

L'industrie juive en Palestine est exploitée plus rationnellement; elle est due, il est vrai, à l'initiative privée et le développement qu'elle a atteint en moins de dix années n'est nullement négligeable, comme nous le verrons au chapitre suivant; mais la diminution de la journée de travail, les hauts salaires payés aux ouvriers, et le manque de ressources naturelles du pays, sans même parler de l'opposition politique des Arabes, limiteront bientôt le développement de l'industrie. Son champ d'action et ses moyens sont trop bornés, en dehors de toute considération politique, pour qu'il soit permis de fonder de grands espoirs sur les progrès de cette branche de l'activité juive en Palestine.

§

CAUSES EXTERNES

Il nous reste à examiner si 1°) les possibilités du pays, 2°) la politique anglaise et 3°) l'attitude arabe ne risquent pas d'apporter des entraves sérieuses à l'œuvre sioniste en Palestine.

I. — POSSIBILITÉS ÉCONOMIQUES DU PAYS

La Palestine a 26.330 km² pour une population de 816.064 habitants (dont 572.443 Musulmans, 80.225 Chrétiens, 154.330 Juifs et 9.066 divers).

a) *Agriculture.* — C'est un pays pauvre et arriéré, dont la production agricole est insuffisante, même dans les bonnes années, pour nourrir une population pourtant clairsemée et qui n'a pas de grands besoins. La moitié des terres est inculte et celles qui sont cultivées par les indigènes ont un faible rendement, étant exploitées sui-

vant des méthodes primitives. La superficie des terres appartenant aux Juifs est à peu près le dixième de la superficie totale (1.200.000 dounams — 1 dounam vaut 900 mq. — sur 12.500.000, 840.000 cultivables et 520.000 exploités en 1929).

En raison de l'opposition arabe et du coût sans cesse croissant des terres, les Sionistes ne pourront jamais, semble-t-il, se rendre acquéreurs de grandes superficies. Pour le moment, la production agricole est nettement insuffisante et si les chiffres des importations et des exportations de produits agricoles arrivent presque à s'équilibrer dans les bonnes années, il convient de noter que cette balance quasi favorable est due à l'exportation des oranges, dont le chiffre représente, à lui seul, plus de la moitié du commerce palestinien. Nous n'avons pas besoin de souligner le danger qu'il y a, pour un pays pauvre, à se livrer à la monoculture, une crise pouvant survenir, certaines années, qui mette en péril l'économie générale.

b) *Industrie.* — Toute l'industrie palestinienne, si l'on excepte la petite industrie séculaire indigène (huileries, savonneries, tanneries), est entre les mains des Juifs. En moins de dix années, l'industrie juive a pris un essor surprenant. Plus de 800 fabriques, grandes ou petites, ont été créées et plus de 6.000 ouvriers travaillent dans ces industries, donnant une production évaluée à L.P. 1.250.000 (statistiques de 1927). Ces chiffres peuvent paraître modestes, mais, étant donné la pauvreté du pays, sa faible population, son manque de matières premières, ils témoignent d'un effort méritoire. Ce n'est pas qu'un grand avenir soit réservé à l'industrie palestinienne, comme l'ont cru certains promoteurs du mouvement sioniste et comme le laissent espérer encore divers projets envisagés à l'heure actuelle. Le pays manque de matières premières, la main-d'œuvre juive est chère, les capitaux sont insuffisants et la consommation locale est restreinte. Aussi l'organisation sioniste s'efforce-t-elle

d'orienter vers l'agriculture les nouveaux immigrants. Des crises sérieuses se sont produites, ces dernières années, en 1926 et 1927. Des milliers de chômeurs vivaient des subsides de l'organisation sioniste. L'exécution de travaux publics a procuré un emploi à certains et d'autres ont quitté la Palestine. (En 1927, il y a eu 2.713 entrées et 5.071 sorties.)

Les industries juives sont bien outillées, mais elles sont de faible importance; elles auraient intérêt à se grouper, à réduire leur nombre, pour augmenter le rendement. La plupart n'occupent guère plus de 10 à 25 personnes; 4 ou 5 seulement emploient plus de 100 ouvriers. Elles sont tenues d'utiliser exclusivement la main-d'œuvre juive, très coûteuse. Des syndicats ouvriers se sont formés, pour défendre les droits du prolétariat, s'opposant à toute réduction des salaires (tout en maintenant la journée de 8 heures) et au remplacement de la main-d'œuvre juive par de la main-d'œuvre indigène à bon marché. Les industriels ont dû réclamer la protection d'une barrière douanière, pour empêcher la concurrence des articles étrangers. Aussi le coût de la vie se maintient-il à un taux très élevé, ce qui pèse lourdement sur la population indigène qui ne retire, par ailleurs, aucun profit des entreprises juives et ne voit même pas l'utilité des grands travaux publics. L'électrification de la Palestine, par l'utilisation des eaux du Jourdain et du Yarmouk, permettra la création d'un certain nombres d'industries particulières, auxquelles l'énergie électrique sera fournie à bon compte. Enfin l'exploitation des sels de la Mer Morte, si les chiffres donnés, qui sont de grandeur astronomique, se rapprochent de la vérité, serait une source de richesse pour la Palestine et suppléerait, en partie, à l'insuffisance des autres branches de l'industrie. Il faudrait, enfin, à l'industrie juive d'abondants crédits. Seule, la création de banques industrielles serait en mesure de lui apporter le concours financier qui lui est nécessaire.

c) *Commerce de transit.* — Si la production agricole est insuffisante, si l'activité industrielle a un champ très limité et n'est pas à même d'équilibrer la balance du commerce extérieur de la Palestine, peut-on fonder des espoirs sur le développement du commerce de transit? On a prédit que la Palestine jouerait un rôle important pour les échanges, d'une part entre l'Occident et l'Asie, dont elle serait l'avant-port, par la Mésopotamie et la Perse, et d'autre part, entre l'Arabie, l'Egypte et l'Irak. La Palestine n'est pas, comme certains l'avaient espéré, un grand Etat allant de la frontière du Liban à la Mer Rouge, de la Méditerranée à la Mésopotamie. La création de l'Etat de Transjordanie et du royaume de l'Irak a considérablement réduit son territoire en largeur et en longueur. Les ressources de la Transjordanie n'enrichiront pas son patrimoine; le port d'Akaba, qui eût pu créer de nouveaux débouchés pour ses produits, ne lui sera probablement jamais accessible. Enfin, le port de Caïffa, sur lequel on fonde de grands espoirs, ne suffira pas, semble-t-il, à créer un courant d'échanges très important entre la Palestine, l'Irak et la Syrie.

Les possibilités économiques de la Palestine paraissent donc très limitées. On peut, au plus, espérer, si toutes ses ressources sont rationnellement exploitées, que, dans une cinquantaîne d'années, le pays pourra nourrir quelque 3 millions d'habitants. Les Arabes, profitant des nouvelles conditions d'hygiène, imposées à la fois par les règlements de la puissance mandataire et par l'exemple des sionistes, auront alors doublé le chiffre de leur population. Il resterait place pour 1 million et demi de Juifs. Et nous considérons ce chiffre comme un maximum, qui ne sera atteint que si les autres conditions favorables à l'établissement du Foyer National sont réalisées. Nous sommes loin des chiffres qui hantent l'imagination des Sionistes.

II. — POLITIQUE ANGLAISE EN PALESTINE

Personne ne doute que sans la protection efficace de la Grande-Bretagne, sans sa collaboration loyale et entière, le Sionisme ne soit voué à un échec certain. Le judaïsme est peut-être capable, à lui seul, de fournir l'effort financier nécessaire à la création d'un Foyer National en Palestine, mais s'il n'est pas assuré de la protection britannique, son œuvre sera entravée à tout moment par l'opposition, passive ou active, des populations arabes, si même de nouveaux pogromes ne viennent pas arrêter définitivement la colonisation sioniste. Les Juifs répondront que la Déclaration Balfour constitue un engagement solennel de la Grande-Bretagne. Ce qui nous paraît plus important, c'est la confirmation solennelle de cette promesse par la Société des Nations.

La Puissance Mandataire, dit l'article 2 du Mandat sur la Palestine, devra placer le pays dans des conditions politiques, administratives et économiques capables de garantir l'établissement du Foyer National Juif.

Cet article ajoute, il est vrai :

...et aussi de sauvegarder les droits civils et religieux des communautés non-juives existant en Palestine.

Cette dernière restriction permet, en réalité, à la puissance mandataire d'appliquer en Palestine la politique qui lui convient, sans risquer de violer les termes du mandat.

Comment l'Angleterre applique-t-elle le mandat? Le Gouvernement palestinien (lisons britannique, puisque le pays est administré comme une colonie de la Couronne) semble, jusqu'ici, avoir plutôt interprété son rôle comme celui d'un juge impartial entre deux parties, dont aucune ne doit avoir la suprématie sur l'autre. A certains moments, il semblait que la balance penchât en faveur des Sionistes, mais, aussitôt après, le Gouvernement palesti-

nien rétablissait l'équilibre et s'opposait catégoriquement aux prétentions sionistes. Les Juifs sont fondés, semble-t-il, à soutenir que l'Angleterre n'a pas favorisé, d'une façon suivie, l'établissement du Foyer National et que son attitude, souvent inamicale à leur égard, a toujours paru contrecarrer l'œuvre sioniste.

Les Sionistes ont de nombreux griefs contre le Gouvernement palestinien; ils se plaignent que les dépenses des écoles juives ne soient pas à la charge du budget public, comme les dépenses des écoles musulmanes. Le Gouvernement palestinien réplique qu'il subventionne les écoles juives ou arabes, non pas au prorata du nombre des élèves, mais au prorata du chiffre des divers éléments de la population et que, s'il devait assumer la totalité des frais de l'enseignement juif, le budget serait en déficit. Les Chrétiens pourraient également objecter que le Gouvernement palestinien ne verse aucun subside à leurs écoles.

La question des fonctionnaires soulève aussi des difficultés. Les Juifs sont certainement plus aptes, par leur instruction, à remplir les emplois publics non réservés aux Britanniques. Mais, en raison du conflit permanent entre Juifs et Arabes, les Anglais essaient de maintenir une certaine proportion entre les deux éléments, solution qui ne contente, d'ailleurs, personne.

Les Juifs demandent encore au Gouvernement palestinien de subvenir plus largement aux dépenses de l'hygiène. Ces critiques sont, en partie, fondées, cette catégorie de dépenses étant en tous pays assumées par l'Etat. Mais si les autorités anglaises se laissaient entraîner dans la voie des dépenses tracée par les sionistes, le budget public serait lourdement obéré. On voit bien, en écoutant les doléances juives, comment augmenter le chiffre des dépenses, mais le moyen d'accroître le chiffre des recettes est moins apparent. La Palestine est un pays pauvre, d'une faible population, incapable de progrès rapides

dans la mise en valeur des ressources économiques. Déjà, Juifs et Arabes se plaignent, avec raison, du poids des impôts. Quelle solution donner à ce problème? Les Juifs immigrés ont un niveau de vie très élevé; ils prétendent ne pas être venus en Palestine pour y mener une vie amoindrie. Ce ne serait pas conforme à leur idéal d'une vie sociale meilleure, basée sur une justice égale pour tous. Malheureusement, le pays ne permet pas, dans l'état présent, et pour de longues années encore, l'établissement d'un prolétariat jouissant d'un niveau de vie européen. Ce stade social, éminemment désirable, suppose un pays riche et déjà organisé au point de vue industriel et agricole. Ce n'est certes pas le cas de la Palestine. Aussi le Gouvernement palestinien n'a-t-il écouté aucune suggestion, ne voulant pas courir d'aventure financière. C'est ainsi qu'il s'est toujours refusé à fixer un salaire minimum dans les entreprises publiques, pour ne pas augmenter le prix de revient de ces travaux.

L'article 2 du mandat prévoit aussi « le développement d'institutions de libre gouvernement ». Les Arabes demandent, en conséquence, la création d'un Parlement. Les sionistes s'y opposeront tant qu'ils n'auront pas la majorité au sein de cette Assemblée. Ils se contenteraient, en attendant des jours meilleurs, d'une sorte d'autonomie pour chaque communauté. Le Gouvernement palestinien a, jusqu'ici, profité de cette division pour repousser les revendications arabes, en ce qui concerne l'établissement d'un régime parlementaire.

Le Gouvernement palestinien, on le voit, tout en paraissant conserver une attitude de parfaite neutralité, est tout puissant, étant, à vrai dire, sans contrôle extérieur, pour enrayer ou développer la colonisation sioniste. Il ouvre ou ferme à volonté les vannes de l'immigration, en prétextant une crise agricole ou industrielle, le mécontentement des Arabes, etc.

De l'attitude britannique dépend l'avenir du sionisme.

Les dirigeants juifs l'ont bien senti, qui ont, tour à tour, adressé à l'Angleterre menaces et flatteries, fait appel, suivant l'heure, à l'intérêt britannique ou au respect de la parole donnée.

Toute notre œuvre en Palestine, depuis dix ans, a dit le Dr Weizmann, est basée sur la foi que le Mandat serait réalisé à la lettre et dans l'esprit... C'est dans cette foi et dans cette conviction que des millions de livres ont été dépensés dans ce pays et que des milliers d'hommes sont venus s'installer dans cette contrée. La tâche de la Puissance Mandataire n'est pas une tâche négative, mais une tâche positive. Elle doit favoriser la création d'un Foyer National Juif. On n'a pas démontré aux Arabes que, derrière la politique du Mandat, il y avait la volonté et l'esprit de la Puissance Mandataire.

Et il ajoute :

On n'a pas assez mis en évidence l'importance des intérêts britanniques en Palestine. Sans déprécier le but idéal que poursuivait la Déclaration Balfour, il est hors de doute que des hommes d'Etat britanniques ne se seraient pas attachés à la création d'un Foyer Juif, s'ils n'avaient pas, au préalable, jugé que cette alliance était conforme aux intérêts britanniques. Rien, depuis 1917, n'a modifié la justesse de ce point de vue. Au contraire,... les changements projetés en Egypte ont fait, plus inévitablement, de la Palestine le centre de gravité sur la route des communications impériales, le Canal de Suez... Dans quelques années, quand le pipe-line de Mossoul fonctionnera, Caïffa deviendra le port d'une grande partie du Levant et la Palestine est appelée à jouer un rôle des plus importants dans le développement économique du Levant et de la Méditerranée.

Il termine en disant que ce dessein impérial ne peut être réalisé que par la création d'un solide Foyer National Juif, qui jouisse de la protection et de la sympathie de la puissance mandataire.

Lord Melchett déclare, de son côté :

Une des tâches de l'Angleterre est de contrôler la route aé-

rienne des Indes... Caïffa sera un des plus jolis ports de guerre de la Méditerranée, et maintenant que nous quittons l'Egypte, ce sera, avec Malte, le seul port où la flotte anglaise pourra mouiller en sûreté.

Mais il n'est nullement démontré que la création d'un Etat juif en Palestine, qui sera trop faible pour lutter contre l'hostilité des Etats arabes voisins, arrive à servir les intérêts de la Grande-Bretagne. L'Angleterre a certainement cru, assez longtemps, peut-être, que l'établissement des Juifs en Orient favoriserait ses projets impérialistes. Elle a eu quelque temps l'illusion qu'un Foyer Juif en Palestine serait un Etat-tampon entre elle et le monde arabe, elle y a vu un moyen de dissocier le bloc musulman, mais elle n'avait pas prévu les difficultés présentes et futures. C'est une expérience coloniale qui n'a pas réussi. Il est peu probable que l'Angleterre persiste longtemps encore. Son sens pratique l'emportera, sans aucun doute, sur son désir de sauver le sionisme. Son utilitarisme l'empêchera d'être le champion désintéressé de ce mouvement.

Lord Melchett a essayé aussi du ton comminatoire :

Les Arabes de Palestine et de Transjordanie ne sont pas aussi redoutables qu'ils le prétendent... Et si nous entendons la fureur des masses arabes, j'affirme que l'indignation et l'hostilité de 15 millions de Juifs dans le Monde compte plus que celle des 600.000 Arabes de Palestine.

Lord Melchett semble oublier que les Arabes des pays voisins se sont solidarisés avec leurs frères de Palestine et que cette solidarité, qui s'est manifestée seulement par une aide financière et morale, a failli se traduire par l'intervention de bandes armées, très nombreuses, que la France et l'Angleterre ont difficilement contenues. Rien ne prouve que ce mouvement ne s'amplifierait pas une autre fois, s'il était mieux concerté. L'Egypte était occupée de ses propres affaires et elle n'avait pas trop de

toute son activité pour examiner le texte du Traité que la Grande-Bretagne venait de lui soumettre. Il y a eu, néanmoins, une certaine agitation, qui, en d'autres moments, se serait traduite pour le moins en actes d'hostilité contre les Juifs d'Egypte. L'Irak était également occupé de son propre sort et venait de recevoir des promesses d'indépendance. Le monde arabe pourrait, une autre fois, se retrouver plus uni contre le sionisme. Dans ce cas, les Arabes seraient aussi nombreux que les juifs de la Diaspora, à témoigner leur indignation et, surtout, ils se trouveraient à pied-d'œuvre. Qui les contiendra dans l'avenir, surtout s'il se forme en Orient quelques nouveaux Etats arabes indépendants, comme semble l'annoncer le vent nouveau du libéralisme anglais? Et si même le Foyer Juif est constitué dans un certain nombre d'années, l'appui d'une grande nation lui sera toujours nécessaire, pour le garantir contre l'attaque des Etats arabes voisins. Une puissance acceptera-t-elle indéfiniment cette charge, en dépit des risques que courra sa propre politique? L'Angleterre maintiendra-t-elle toujours des forces suffisantes? Ce n'est un secret pour personne que le contribuable britannique n'est pas disposé à payer des impôts pour l'expérience sioniste. La Grande-Bretagne ne peut assumer indéfiniment une telle mission. Elle tient, certes, à conserver la possession de la Palestine, mais ne lui est-il pas plus facile d'y arriver sans l'intermédiaire d'un Etat juif, qui n'a pu bâtir ses assises sans déclencher une vague d'hostilité dans le monde musulman? Négligera-t-elle ses intérêts de grande puissance coloniale musulmane?

D'autres rechercheront si la Grande-Bretagne est responsable d'avoir donné aux sionistes la Charte de leurs droits. Nous examinons seulement les possibilités d'avenir du sionisme. Et nous devons convenir, des considérations qui précèdent, que ce mouvement n'est nullement assuré de trouver, de la part de la Grande-Bretagne, un appui

constant, une sécurité parfaite, dans les années qui vont venir, et cette incertitude aura une influence défavorable sur l'œuvre sioniste.

III. — ATTITUDE ARABE

L'hostilité arabe est la pierre d'achoppement du sionisme. Elle résulte du conflit entre l'autochtone et l'étranger. L'objet de notre étude n'est pas de discuter les droits historiques des deux parties; ce n'est pas là, d'ailleurs, le point essentiel du problème. Encore de nos jours, « la raison du plus fort est toujours la meilleure ». Si les Juifs avaient été assez puissants pour occuper la Palestine avec leurs propres forces et s'ils avaient eu le réservoir financier et militaire d'un Etat solidement constitué en Europe, personne n'aurait discuté leurs titres, et les Arabes se seraient soumis. Le Juif pourrait, à défaut d'autres droits, répliquer aux grandes puissances : « Admettons que j'aie des desseins non pas seulement nationaux, mais impérialistes, n'ai-je pas, sur ce pays, des droits au moins égaux aux vôtres? Cette contrée a été le berceau de ma race. Que me reprochez-vous? de vouloir dominer les populations autochtones? N'est-ce pas ce que vous faites vous-mêmes dans les pays que vous occupez? Suis-je inférieur à cette tâche? N'avons-nous pas fourni au monde entier des preuves de notre savoir et de nos connaissances dans toutes les branches de l'activité humaine? N'avons-nous pas donné à l'Europe des hommes politiques et des savants, des musiciens et des philosophes? Ne me reconnaissez-vous pas supérieur aux populations autochtones de la Palestine? » Nous tirerons simplement de cette argumentation la preuve que si le sionisme est un mouvement national et religieux à son départ, c'est un mouvement impérialiste à son arrivée en Palestine. Cet envahissement du pays par une population allogène, déterminée à conquérir la suprématie sur l'élément indigène, qu'elle considère comme

bien moins évolué qu'elle, cette mission civilisatrice dont se croit investi le peuple d'Israël, cette super-culture qu'il veut répandre en Palestine, ce flambeau nouveau qui doit éclairer non seulement l'Orient, mais encore l'Occident, n'est-ce pas de l'impérialisme?

Le Dr Weizmann n'a-t-il pas dit lui-même :

Les Arabes ont besoin de nous, avec nos connaissances, notre expérience et notre argent. S'ils ne nous avaient pas, ils tomberaient en d'autres mains, dans les mains d'escrocs.

L'Arabe ne s'y trompe plus aujourd'hui. Il comprend fort bien qu'il sera vite supplanté par les nouveaux arrivés, qui sont plus au courant que lui des méthodes occidentales de culture, de commerce, d'industrie et de gestion des affaires publiques. Il veut s'affranchir de cette tutelle qui le menace. Il a l'espoir qu'un jour la politique anglaise se montrera libérale et lui octroiera une quasi-indépendance. Il craint d'être privé du bénéfice de cette libéralité par la présence des sionistes, qui auront, eux, toujours besoin de l'appui britannique, même s'ils arrivent à former un Etat juif, pour se défendre contre la menace des Arabes de la Palestine et des pays voisins. L'Arabe sent que les sionistes n'ont pas les mêmes aspirations que lui, ni les mêmes besoins. En dehors de cet antagonisme politique entre autochtones et étrangers, le contact quotidien de deux éléments d'un degré de civilisation si différent, ayant des besoins si opposés, ne peut qu'amener des conflits constants. Est-il nécessaire de citer quelques exemples?

Après l'antagonisme politique, le conflit social et économique est le plus important. La classe dirigeante arabe voit, avec crainte, les aspirations des sionistes à prendre progressivement la direction des affaires du pays, à créer de grandes industries au seul profit des Juifs, qui bénéficient d'une protection douanière, dont le résultat se fait sentir sur le prix de la vie. Les Arabes

disent : « Pour protéger les industries juives, notre malheureuse population paie plus cher qu'auparavant les articles manufacturés dont elle a besoin, et sans contrepartie pour elle. Déjà, le prix de la main-d'œuvre a augmenté, par la faute des ouvriers juifs, qui veulent de hauts salaires et de courtes journées de travail. C'est un exemple fâcheux qu'ont apporté ici, dans un pays arriéré et pauvre, des jeunes gens aux idées sociales subversives. La terreur qu'inspirent en Europe les communistes, nous la ressentons devant ces vagues de « Haloutzim », que nous considérons comme des gens sans foi ni loi. Et le danger est d'autant plus menaçant pour nous, que nous n'avons pas les moyens d'endiguer cette immigration. »

Comment peut-on espérer que deux populations aussi différentes au point de vue social et religieux puissent travailler fraternellement dans ce pays? En supposant même que ces deux éléments aient le désir de collaborer dans la formation d'un Gouvernement ou dans la constitution d'un Etat mixte, d'autres menus conflits ne manqueraient pas de surgir.

Quel jour adopterait-on pour le repos hebdomadaire? Les Arabes, quoique plus libéraux que les adeptes des deux autres confessions religieuses, n'abandonneraient pas le vendredi. Les Juifs sont fanatiquement attachés au repos du sabbat, malgré le libéralisme d'une fraction sioniste, assez nombreuse, mais sans grande influence. Les chrétiens maintiendraient le dimanche. Quelle complication! Un journaliste juif, M. Ben Avi, préconise la semaine de quatre jours et le repos pendant trois jours. Ce serait évidemment le rêve prolétaire réalisé. Mais la Palestine au sol ingrat, qui aurait besoin de gros efforts pour être mis en valeur (les Juifs le reconnaissent eux-mêmes, qui parlent de fertiliser les sables du désert et de rendre verdoyantes les montagnes de Judée), est-elle bien le terrain d'expériences choisi? Ne conviendrait-il pas d'attendre que « le lait et le miel coulent à flots », avant

de tenter le repos de trois jours? C'est déjà une complication, dans l'état actuel, pour les transactions commerciales.

Quelle langue choisirait-on dans le nouvel Etat? Il y a actuellement trois langues officielles. C'est beaucoup pour un si petit pays, L'hébreu étant le ciment du nouvel Etat juif, il n'y a pas à penser que cet idiome soit aboli un jour. Pour le moment, il n'est utilisé que par les Juifs et beaucoup d'entre eux se servent plus volontiers de l'yddisch allemand ou du jargon espagnol. Il n'est même pas connu des fonctionnaires britanniques et arabes. Curieux sort d'une langue officielle! Les sionistes se rendent compte que l'hébreu ne leur suffit pas, puisqu'ils étudient l'arabe et l'anglais et qu'ils publient certains journaux en anglais. L'arabe est enseigné dans les écoles juives et parlé à peu près couramment par les Juifs qui sont en Palestine depuis quelques années. C'est la langue indispensable pour qui vit en Palestine; elle est comprise par toute la population, ancienne et nouvelle. L'anglais est généralement parlé par l'élément européen, par un certain nombre de chrétiens indigènes et par beaucoup de Juifs.

Pour défendre la co-existence de plusieurs langues officielles dans un petit pays, on citera l'exemple de la Suisse ou de la Belgique. Ce dernier pays n'a que deux langues officielles; sa population est plus nombreuse, plus condensée, plus instruite que la population palestinienne, les éléments qui la composent ont un contact d'affaires et d'idées plus étroit; ils ont un idéal national commun; ils ont le désir de se comprendre; l'étude de deux langues ne présente aucune difficulté pour des populations aussi instruites, qui connaissent même, en plus, l'anglais et l'allemand. Et malgré tout, l'existence de deux langues officielles n'est pas sans créer de fréquents conflits.

Peut-on espérer que, malgré ces griefs, l'antagonisme

judéo-arabe cesse un jour prochain? Un accord est-il possible? Nous pensons qu'une entente eût pu s'établir au début de la colonisation sioniste. Les Arabes n'ont pas compris tout de suite que le sionisme pût constituer une menace à l'indépendance de leur pays. Ils n'ont pas pris au sérieux ce mouvement; ils n'y ont vu qu'une expérience de colonisation, vouée à l'échec, en raison de la pauvreté et de la faible superficie du pays. Enfin, les Arabes ne connaissaient des Juifs que les timides Sephardim, paisibles boutiquiers, s'occupant de leurs affaires et nullement de politique. Nous demandions à un Musulman : « Puisque vous ne vouliez pas des sionistes, pourquoi leur avez-vous vendu vos terres? » — « Nous ne voyions pas alors le danger sioniste. Nous pensions que les immigrants de 1920, comme leurs coreligionnaires déjà établis en Palestine (il y en avait près de 20.000 dans les colonies agricoles et 40.000 dans le commerce ou les petits métiers, avant l'arrivée des bruyants sionistes), se contenteraient de mettre en valeur quelques milliers d'hectares et, comme nous leur vendions plutôt les sables et les terres incultes, nous ne pensions pas les attacher à ce pays. Nous n'avions aucune raison de refuser la vente des terrains que les fellahs sont dans l'impossibilité de mettre en valeur, par manque d'argent et de moyens techniques. Cette vente permettait même aux fellahs de mieux exploiter le lopin de terre qui leur restait, car le régime turc ne les avait pas enrichis. Mais quand le dessein politique des sionistes a percé, nous avons vu le danger, et maintenant, nous sommes tous unis contre ces envahisseurs. Nous ne nous inclinerons que devant la force britannique, mais, à la première occasion, nous nous soulèverons contre les sionistes et contre la puissance mandataire qui les soutient. Une solution de force est de courte durée et nous doutons, d'ailleurs, que la Grande-Bretagne veuille indéfiniment maintenir des troupes en Palestine, pour la protection des sionistes. Au

début, il semblait qu'un devoir d'hospitalité nous commandât d'accueillir les immigrants, mais quand les sionistes ont manifesté leurs prétentions à occuper notre pays, au lieu de se contenter de nous demander un asile, nous avons compris que notre tranquillité était menacée par ces étrangers et qu'il fallait les chasser sans pitié, si nous ne voulions pas sacrifier notre indépendance nationale. »

Il est à noter que les Arabes, soutenus par leurs coreligionnaires de tous pays, défendent leur cause à grands frais de publicité. Ils disent, en substance : « Le sionisme est une erreur. Du point de vue politique, il est injuste, puisqu'il est basé sur l'annulation des droits nationaux d'un autre peuple; du point de vue économique, il est aussi stérile que le pays où il veut s'établir; du point de vue social, il risque de causer des troubles plus graves que ceux que les Juifs prétendent éviter, en venant ici. Les Juifs qui se réfugient en Palestine pour fuir les persécutions et les violences de l'anti-sémitisme trouveront ici ces persécutions sous une forme plus aiguë et plus tragique qu'ailleurs et ils réveilleront l'anti-sémitisme dans le monde; du point de vue historique, c'est un anachronisme que de vouloir faire revivre un vieux royaume éteint; de quelque côté qu'on l'envisage, c'est un projet chimérique, qui n'aurait jamais vu le jour, s'il n'avait été soutenu par une grande puissance, dont les plans impérialistes étaient ainsi favorisés. C'est la négation des principes démocratiques pour lesquels les Alliés et l'Amérique prétendent avoir combattu et pour la réalisation desquels a été formée la Société des Nations. »

Les Juifs ont une réponse à ces objections, mais notre dessein n'est pas de rechercher lequel des deux adversaires défend une cause juste. Tous deux ont d'excellents arguments à présenter. En nous tenant aux seules considérations économiques, qui, aux yeux d'un Européen, ont une valeur spéciale, on peut regretter que les Arabes

ne comprennent pas qu'étant eux-mêmes incapables d'exploiter toutes les ressources du sol, tant par ignorance des méthodes occidentales que par manque d'argent et de techniciens, leur intérêt serait d'accepter la collaboration juive, pour la mise en valeur du pays, et que si les sionistes quittaient la Palestine, ce serait une catastrophe économique. Tout le confort que l'immigration sioniste a apporté ici, tout le bien-être que recherchent les Occidentaux, tous les projets d'exploitation industrielle seraient perdus irrémédiablement pour tous et le pays ne se relèverait pas de cette chute. Ces considérations, auxquelles nous sommes sensibles, laissent l'Arabe totalement indifférent. Cette civilisation occidentale, que nous lui offrons libéralement, ces procédés techniques que nous lui enseignons, il n'en a cure. Ces méthodes bouleversent sa vie et lui ôtent sa tranquillité, qui lui est plus chère que tout. C'est un contemplatif et un rêveur et non pas un homme d'action. Sa vie intérieure ne lui enseigne pas le profit qu'il pourrait retirer de nos méthodes. Que lui font nos machines industrielles, nos procédés de taylorisation? Il ne croit pas que la connaissance technique puisse ajouter à son bonheur individuel, que la surproduction industrielle soit de nature à lui créer des joies nouvelles. Notre agitation extérieure ne le séduit pas.

Il préfère employer ses nombreux loisirs à discuter des affaires du pays. Il a un goût démesuré pour la politique, ce qui, soit dit en passant, n'est pas sans danger, cette passion pour les discussions du forum n'étant pas contrebalancée par des occupations professionnelles absorbantes et n'étant pas uniquement guidée par le souci des intérêts supérieurs du pays. Il est surtout sensible à des avantages personnels; il aime les postes honorifiques et recherche les marques de la considération extérieure. Les dirigeants arabes ne croient pas que le peuple ait besoin d'une forme sociale différente de celle qui lui est imposée depuis des siècles et, en réalité, le peuple n'am-

bitionne pas un état social nouveau. Cela ne signifie pas que le cadre actuel lui paraisse parfait, mais il ne pense pas qu'une modification de ce cadre puisse lui donner plus de bonheur. Il n'a pas évolué, depuis des siècles de domination étrangère, et, en général, il ne perçoit pas les avantages de notre civilisation. S'il accepte d'en suivre parfois les manifestations extérieures, sa religion lui interdit de se guider sur nos aspirations sociales. Il désire plus de justice, mais il ne croit pas que ses dirigeants soient meilleurs que lui ; au reste, son ignorance et sa religion lui interdisent la recherche extérieure du bonheur. Il est résigné à son sort et ne s'insurge pas contre les rigueurs de la Providence. Il accepte allègrement son destin et les vagues de mécontentement, qui se traduisent, en Europe, par de violentes convulsions sociales, lui sont inconnues.

Il est bon d'ajouter à ces considérations que l'après-guerre a éveillé en Orient un nationalisme ardent et que tous les pays cherchent à secouer la tutelle étrangère. Allez dire aux Orientaux, pour tempérer leur fougue, qu'ils ne sont pas encore aptes à gérer les affaires de leur pays. Ils vous répondront qu'ils sont fort capables de les diriger à leur façon et qu'ils trouveront eux-mêmes, sans conseils extérieurs, les formes d'administration et d'organisation qui conviennent à leur goût. Ils aspirent jalousement à conquérir le pouvoir et à s'affranchir de tout contrôle extérieur. Quand la Turquie a chassé les étrangers de son territoire, ce n'était pas pour mettre plus rapidement en valeur les ressources naturelles du sol, mais uniquement pour se libérer du contrôle qui lui pesait depuis des siècles, quitte à rester longtemps dans l'incapacité de restaurer le pays, si appauvri et arriéré. Si l'Egypte lutte pour recouvrer son indépendance, ce n'est pas pour donner à l'économie nationale une impulsion nouvelle, ni pour dispenser plus de bonheur à son peuple,

mais uniquement pour chasser l'étranger et prendre la direction politique du pays.

Les sionistes avaient compté que l'appui britannique serait suffisant pour parer à toutes les difficultés et qu'il ne leur ferait jamais défaut. Ils ont manqué de flair politique. Il eût été plus sage, tout en s'appuyant sur l'Angleterre, de suivre une politique d'entente avec les habitants de la Palestine. Ils auraient dû comprendre que, sans la collaboration loyale des Arabes, ils ne pourraient jamais s'implanter définitivement dans le Proche-Orient. Quand on a le dessein de s'installer dans un pays et d'y conquérir la suprématie politique, il est prudent de faire le bilan de ses forces et, si on les juge insuffisantes, d'agir avec ruse et habileté. Mais les Juifs nouvellement arrivés ont manifesté une arrogance qui les a rendus insupportables et ils n'ont pas attendu assez longtemps pour claironner leurs desseins et leurs prétentions. Ils n'ont jamais cherché à se mêler aux Arabes, auxquels ils n'ont témoigné que du mépris et du dédain, les tenant pour inférieurs et nullement aptes à devenir leurs associés dans l'exploitation et la mise en valeur de la Palestine. Ils auraient pu gagner la confiance de l'Arabe, qui, pour beaucoup de traits, a le caractère enfantin, sauvage seulement quand il est déchaîné par le fanatisme, mais, dans la pratique de la vie, facile à vivre, sans malice et commode à manœuvrer.

Le Musulman déteste foncièrement le Juif, mais sa haine est léthargique. Elle ne s'éveille qu'à l'occasion de certaines crises. Il appartient aux Juifs d'éviter tout rappel de ces suspicions et de ces anciennes querelles. Les Juifs auraient dû chercher à associer les Arabes à leur vie et à leurs entreprises. Ils ont dédaigné cette association, par orgueil et aussi par ignorance des questions arabes. « Nous, sephardim, nous disait l'un d'eux, nous connaissions le problème musulman, étant habitués à vivre au milieu des Arabes depuis des siècles, tant en

Afrique du Nord, que dans l'ancien Empire Ottoman. Ici même, nous étions en termes d'amitié avec eux depuis de longues années. Et tous les colons et commerçants qui sont venue s'installer en Palestine, avant les vagues sionistes, même les Achkenazim, ont pris soin de se mêler aux indigènes, les uns dans les villes, les autres, en employant de la main-d'œuvre agricole indigène. Et nous avions su garder la sympathie des Musulmans. M. Dizengoff, le sympathique maire de Tel-Aviv, vous le confirmera. Mais quand j'ai exposé les avantages de cette politique aux sionistes arrivés après 1920, on nous a accusés de trahison. Nous ne sommes certes pas les enfants gâtés du sionisme : pourtant, sans intérêt personnel, nous nous offrions comme intermédiaires entre les immigrants juifs et les Arabes, dont nous connaissions la langue et les mœurs. Si l'on nous avait écoutés, le sionisme n'aurait pas perdu de points. Les Arabes reprochent précisément aux sionistes leur orgueil et leur mépris pour les Palestiniens. Quand je veux traiter une affaire avec un Arabe, je le mets en confiance, je m'assieds, au besoin, à ses côtés, sur une natte, je bois son café, je lui demande des nouvelles de sa famille, de ses affaires, je lui donne un conseil. Les sionistes se moquent de notre vulgarité. Les sionistes auraient dû pratiquer une politique de rappochement et quand ils auraient vu chez l'Arabe quelque défiance envers leur œuvre, ils auraient su le rassurer et s'arranger avec eux. »

C'est certainement la plus grave critique que l'on puisse adresser aux sionistes, d'avoir négligé cette partie diplomatique de leur tâche. Ils auraient dû surtout chercher à gagner les masses, en les associant à leurs entreprises industrielles et agricoles. Un sioniste m'objectait : « Notre prolétariat, qui forme la plus grande partie des immigrants arrivés après la guerre, a une grande sympathie pour le peuple arabe, qu'il voudrait précisément relever de la misère et de l'exploitation dont il est victime de la

part des riches propriétaires. Il l'incite à réclamer des salaires plus hauts et des journées plus courtes. Il l'accueille, il l'attire même dans ses organisations syndicales. » — « C'est exact, mais vous omettez de dire que vos syndicats interdisent aux industriels juifs d'employer la main-d'œuvre arabe. Ils se sont même livrés à de sanglantes manifestations contre une colonie agricole, n'appartenant pas à l'organisation sioniste qui avait embauché des ouvriers musulmans. Vous nous répliquerez que ce n'était pas pour ôter du travail aux Arabes, mais seulement pour remédier au chômage de vos propres salariés, que l'on emploierait de moins en moins, sans la pression de vos syndicats, à cause des prix élevés qu'ils exigent. Nous comprenons vos raisons, mais il nous est permis de constater le fait et d'en tirer des conclusions. Par ailleurs, vos colonies agricoles fondées par l'organisation sioniste ne font pas davantage appel, sauf de très rares exceptions, à la main-d'œuvre arabe. Vous nous répondrez ici que les kvoutzot, ou colonies à forme collectiviste, se refusent à employer des salariés et qu'ils ne peuvent prendre des associés arabes pour l'exploitation de terres dont la propriété reste à la Nation juive. Nous ajouterons que les autres colonies individualistes ou coopératives agissent à peu près comme les kvoutzot. Si, malgré les difficultés, vous aviez associé les Arabes à vos entreprises industrielles et agricoles, en employant de la main-d'œuvre indigène, malgré les charges que cela aurait imposées à vos organisations, vous vous seriez attaché une nombreuse clientèle arabe, qui, soucieuse de son intérêt matériel (seul argument qui lui est intelligible) et vivant sa vie quotidienne parmi vous, aurait davantage échappé à la tutelle de ses riches coreligionnaires et n'aurait pas été aussi soumise à l'influence de ses chefs politiques. Il vous eût été alors aisé de surveiller les manœuvres des dirigeants et de conserver des sympathies dans le peuple. Quelques exemples de collaboration et de

rapports de bon voisinage ont permis à certains de vos coreligionnaires d'échapper aux récentes émeutes. Plusieurs, parmi vous, prétendent qu'une politique d'entente était même possible avec les politiciens arabes, si vous les aviez intéressés à vos entreprises, par la distribution de dividendes. Nous croyons que les dirigeants du pays ont des intérêts opposés aux vôtres, mais s'ils n'avaient pas eu derrière eux les masses paysannes et ouvrières, leur politique eût été plus conciliante. Si même une petite part des bénéfices de vos entreprises avait dû être distribuée à des Conseils d'administration inutiles, mieux eût valu, peut-être, accepter ce sacrifice, pour sauver la maison. Vous n'avez pas su soigner votre publicité, ni votre propagande. Vous avez cru que votre affaire était lancée avec succès, sans frais extérieurs. Votre race ne manque pourtant pas du sens des affaires; elle en a donné des preuves, mais cette fois-ci, votre flair a été pris en défaut. C'est à croire que vous n'avez pas mis à la tête de vos organisations vos meilleurs hommes d'affaires, ni vos meilleurs hommes politiques. »

Quelque opinion que l'on ait sur le Sionisme, une constatation s'impose, c'est que ce mouvement est combattu par les Arabes avec une âpreté, un acharnement, une ténacité qui ne leur sont pas coutumières. Six mois après les émeutes, les esprits sont surexcités plus que jamais et il ne semble pas que cela soit près de s'apaiser. Les Arabes ont entrepris un boycottage économique contre les Juifs et s'organisent pour le continuer sans merci. Les effets s'en font déjà sentir. Nous n'ignorons pas que les Arabes manquent de persévérance et de volonté, mais ils ont un but très précis, qui est de chasser les Sionistes, ou du moins d'arrêter le développement du Sionisme, et ils s'y emploieront de leur mieux. Ils ne sont pas très capables de concurrencer le commerce juif, ni de fournir à la clientèle tous les articles qu'elle demande; ils n'ont pas le génie de l'organisation, mais le Juif ne peut se

passer de la clientèle arabe, les Européens étant en nombre infime. La grève des acheteurs, si elle se poursuivait quelques mois encore, mettrait le commerce juif en Palestine en fâcheuse posture. L'Arabe se contente de peu et sait comprimer ses besoins. Néanmoins, nous n'attachons pas au boycottage beaucoup d'importance. Tôt ou tard, le libre jeu économique reprendra en faveur des Juifs.

Il est à remarquer que, dans cette lutte, les Chrétiens indigènes sont, peut-être, les plus acharnés et qu'ils soutiennent et conseillent habilement les Musulmans. On pourrait croire que cet antagonisme est dû à des sentiments religieux et que les Chrétiens veulent préserver les Lieux Saints du Catholicisme du contact de la race qui a crucifié Jésus. C'est, à peu près, le sens de la protestation que les Bethléémitains ont récemment adressée au Haut-Commissaire britannique. Les Musulmans ne seraient-ils donc plus les infidèles que la Chrétienté a eu toujours à combattre? C'est une autre considération qui guide les Chrétiens indigènes : ils estiment qu'ils ont les mêmes intérêts que leurs frères musulmans de Palestine, qu'ils sont, avec eux, les seuls maîtres du pays et qu'ils doivent chasser les étrangers, les immigrants sionistes. Ils sentent qu'ils peuvent faire bon ménage avec les Musulmans, dont ils connaissent bien les habitudes et la langue et qu'ils sont même plus habiles qu'eux dans le négoce et la conduite des affaires du pays, malgré leur très petit nombre, mais ils redoutent la concurrence juive. Ils seraient aptes, si le Sionisme n'existait pas, à jouer, auprès des Musulmans, le rôle des Juifs. Leurs griefs contre les Sionistes touchent à des intérêts matériels. C'est ce même souci qui a poussé les Arabes orthodoxes à faire cause commune avec les Musulmans. Tous se considèrent comme frères de race, liés par les mêmes intérêts à défendre le pays contre les nouveaux immigrants.

Les catholiques étrangers habitant le pays ont une sym-

pathie marquée pour la cause arabe, mais ils ont néanmoins conservé une attitude réservée et n'ont jamais manifesté publiquement leurs sentiments. Leur antipathie pour les Juifs ne leur fait pas oublier les leçons de l'histoire, et ils savent fort bien qu'aux yeux des Musulmans les Chrétiens sont, aussi, des infidèles, au deuxième degré, peut-être, et que si une révolte générale éclatait dans les pays d'Orient, ou simplement en Palestine, ils ne seraient pas à l'abri du fanatisme et de la sauvagerie populaires.

Une hostilité générale se manifeste donc aujourd'hui contre les Juifs. Au début, tout semblait, pourtant, favoriser les desseins des Sionistes; leur supériorité intellectuelle sur les Arabes, l'abondance des moyens mis à leur disposition, l'aide de la finance juive internationale, la promesse et la protection britanniques, l'appui moral de la plupart des Etats d'Europe et de l'Amérique, et, malgré ces avantages, les Sionistes ont gravement compromis le succès de leur entreprise : l'Amérique a été très émue à la nouvelle des émeutes de Palestine, où quelques citoyens américains, étudiants talmudiques, ont trouvé la mort; elle a énergiquement protesté à Londres. Aujourd'hui, elle examine de nouveau la question sioniste, qu'elle connaissait peu encore et qu'elle encourageait comme un mouvement idéaliste, et elle étudie la question arabe, qu'elle ignorait complètement (à la différence de notre pays qui connaît de longue date le problème arabe, mais qui ne savait rien du Sionisme). Elle paraît avoir adopté, depuis, une attitude de parfaite neutralité et se désintéresse de la question sioniste, tant par crainte des difficultés intérieures que la prépondérance juive dans l'Etat de New-York pourrait lui créer, qu'en vertu du principe de non-immixtion dans les affaires non américaines. L'Europe est divisée sur la question juive. L'Angleterre, nous l'avons vu dans un précédent chapitre, commence d'entrevoir de graves conséquences pour les intérêts de l'Em-

pire, en raison des répercussions possibles de la question judéo-arabe dans ses colonies musulmanes. L'Allemagne, la Russie, l'Italie sont opposées au Sionisme; la France semble indifférente, peut-être pour n'avoir pas compris l'importance du problème. Seules quelques nations antisémites de l'Europe orientale accordent franchement leur sympathie au Sionisme, parce qu'elles voient, dans l'exode de leurs nationaux juifs, le moyen de solutionner leurs propres difficultés intérieures. La Pologne, notamment, qui a trois millions de Juifs sur son territoire, ne se sent pas de taille à les assimiler sans péril pour son unité nationale. Elle voit dans le Sionisme un exutoire qui assainirait le corps social polonais et elle paierait volontiers les frais de rapatriement des Juifs en Eretz-Israël.

§

LE SIONISME AU POINT DE VUE FRANÇAIS ET INTERNATIONAL

Le Sionisme n'est pas uniquement une question palestinienne, et il nous paraît intéressant de le considérer sous son aspect européen et américain.

Si tous les Juifs de la Diaspora devaient trouver un refuge en Palestine, le Sionisme risquerait peut-être de créer un nationalisme nouveau en Orient, mais le danger ne serait pas grand, parce que le nouvel Etat serait solidement constitué et apte, par quelque judicieuse alliance, à veiller à sa propre sauvegarde; mais, nous l'avons vu, même en admettant la réalisation du plan sioniste, l'installation de deux millions de Juifs en Palestine n'apportera pas une solution définitive à la question juive. Quelle sera la situation des treize millions restant dans la Diaspora? Ne voudront-ils pas, à leur tour, regagner le pays d'Israël? Accepteront-ils de demeurer étrangers à la Patrie de leurs ancêtres? Leur cœur, leurs aspirations ne les ramèneront-ils pas toujours vers Eretz-Israël? Reste-

ront-ils sincèrement les citoyens d'un autre Etat? Leurs frères de Palestine ne les considéreront-ils pas comme traîtres à Israël, s'ils ne manifestent pas leurs préférences pour la patrie juive nouvellement constituée? Ce danger, nous dira-t-on, n'existe que pour les Etats de l'Europe Orientale : Pologne, Russie, où les Juifs n'ont pas encore, à tous égards, la situation civile et morale des autres citoyens non juifs, mais en France, en Angleterre, en Italie, ce n'est pas à craindre. Les Juifs sont fortement assimilés et rien ne les désagrégera de la Nation qui les a hospitalisés.

C'est vrai pour le présent, les Juifs français sont fortement incorporés à la Nation et aucun divorce n'est possible. Mais dans un lointain avenir, savons-nous s'il en sera ainsi, quand l'Etat juif serait constitué en Palestine? Le rabbin Kahn disait, en 1921 : « Le Juif n'adoptera jamais les mœurs et les habitudes des autres peuples. Le Juif restera Juif en toutes circonstances. L'assimilation est purement extérieure. » D'autres ont écrit que le Juif se sentait un isolé dans les pays où il vivait. Mais n'a-t-il pas recherché cet isolement, qui ne lui est plus imposé, depuis des siècles, en Europe occidentale et n'est-ce pas, d'ailleurs, ce particularisme qui lui a permis de conserver son unité à travers l'histoire?

L'acuité du problème n'est pas apparente pour l'heure, mais des conflits pourraient surgir un jour. Les Nations européennes et l'Amérique s'efforcent d'assimiler entièrement leurs citoyens juifs et, pour le moment, il semble bien qu'elles y réussissent, mais si ce travail d'agrégation était un jour interrompu, qu'adviendrait-il? M. Adams Gibbons écrivait, il y a quelques années :

Si les Juifs persistent à maintenir une conscience ethnique distincte des Nations où ils vivent, et à mener une vie commune exclusive, l'antisémitisme naîtra en Amérique, comme il est né en Europe. La Nation américaine, qui est elle-même le résultat d'une fusion, ne tolérera pas, sans protester, un

élément étranger chez elle. Le Juif devra entrer dans le « melting pot », se fondre dans la nation, ou retourner dans son ghetto.

Que l'on ne dise pas que, même s'il y a un danger en Amérique, le cas n'est pas le même en Europe, surtout en France, et que le Sionisme ne prétend pas recruter ses adeptes chez nous. Au dernier Congrès de Zurich, le docteur Ruppin a déclaré :

Le péril de l'assimilation a augmenté; la moitié des Juifs de la Diaspora vivent maintenant hors de l'Europe orientale. Les pertes causées par les mariages mixtes, par les apostasies, s'accroissent. Malgré les efforts persévérants des organisations juives, on ne peut arrêter le déclin de la vie religieuse. En raison de l'écroulement du judaïsme russe, qui constituait auparavant le rempart de la tradition juive, les divers modes d'assimilation ont maintenant pénétré jusqu'au cœur du judaïsme de l'Est européen. Le seul remède possible à l'assimilation progressive peut être fourni par le pays qui était historiquement lié au judaïsme...

Il serait curieux que le Sionisme, qui prétend être un remède contre l'anti-sémitisme, vînt alimenter de nouveau ce sentiment, qui n'est, en somme, qu'une réaction défensive d'un Etat contre un élément allogène qu'il craint de ne pouvoir assimiler complètement.

Dans sa belle étude sur l'âme juive (*Nomades. Essai sur l'âme juive*), M. Kadmi-Cohen écrit :

L'histoire juive depuis la dispersion est un véritable paradoxe, un défi au bon sens. Vivre pendant deux millénaires en état de rébellion permanente contre toutes les populations ambiantes, insulter et à leurs mœurs et à leur langue et à leur religion par un séparatisme intransigeant, est une monstruosité. La révolte est parfois un devoir; souvent la dignité la commande, mais l'accepter comme un état définitif, quand il est si facile de se laisser absorber et d'éviter, du même coup, le mépris, la haine et l'opprobre vingt fois séculaires, ce n'est pas raisonner juste, c'est être illogique, c'est folie.

Cette folie est chère aux Juifs et, nouvel Erasme, M. Kadmi-Cohen en fait l'éloge.

Les débats du Congrès de Zurich ont clairement montré les desseins que poursuit le Sionisme. Les organisateurs de ce mouvement se proposent de solliciter l'aide du monde entier, non seulement des Juifs de l'est, mais des Juifs de l'ouest de l'Europe, par la création de fédérations territoriales. Il faut, a dit un orateur, que toute la jeunesse ait les yeux tournés vers Eretz-Israë. Au sein de l'Exécutif, une Section spéciale a été créée pour développer l'enseignement de l'hébreu et de la culture hébraïque dans le monde entier.

Nous ne nous exagérons pas la gravité et surtout l'imminence du danger pour l'Europe; chez nous, les Juifs sont solidement incorporés à la nation. Mais pourrons-nous assimiler facilement les nouveaux venus, ceux qui demandent, tous les jours, à devenir citoyens français? Et les Juifs établis dans l'Afrique du Nord, au Maroc, en Algérie et en Tunisie, qui sont moins mélangés à la vie nationale française, plus éloignés de la métropole, ne seront-ils pas tentés de retourner, un jour, dans la patrie de leurs aïeux, et, dès maintenant, d'adhérer au mouvement sioniste, de vivre tout au moins en communauté d'idées avec leurs frères de Palestine? Le délégué marocain au Congrès de Zurich, M. Thursz, n'a-t-il pas déjà exprimé le désir de voir le Gouvernement français reconnaître la légalité d'une organisation sioniste au Maroc? N'a-t-il pas déclaré sa satisfaction d'avoir gagné à la cause sioniste des membres de l'Alliance Israélite Universelle au Maroc? Le jeu est le même en Palestine, où les dirigeants sionistes luttent violemment pour obtenir que, dans les écoles de l'Alliance Israélite, l'enseignement soit donné, non plus en français, mais en hébreu et que notre langue soit considérée comme langue étrangère. Et ils ne tarderont pas à avoir gain de cause. N'est-il pas bizarre, pour ne citer qu'un exemple, que l'école agricole de

Mikwé Israël, la première fondation juive en Palestine et qui relève de l'Alliance Israélite Universelle, ait entièrement supprimé l'enseignement du français? Les progrès du Sionisme ne risquent-ils pas de soustraire, peu à peu, à notre influence et à notre propagande, un des éléments les plus intelligents et les plus actifs de nos colonies de l'Afrique du Nord?

Et pour notre politique en Syrie, n'est-il pas à redouter que le développement du Sionisme en Palestine ne provoque de l'opposition dans le monde arabe et que chaque vague d'agitation ne vienne déferler en Syrie et dans les pays voisins?

L'Orient est le pays des intrigues et du désordre et l'on connaîtra les répercussions des derniers événements dans tout le proche Orient. N'est-il pas à craindre que le Sionisme ne soit une cause ou un prétexte d'agitations fréquentes, dont on ne peut encore prévoir les conséquences? On nous répondra que le monde arabe s'agiterait pareillement, même en l'absence des Sionistes, son but étant de secouer la tutelle étrangère. On peut répliquer que les occasions seront moins fréquentes et que lorsqu'il s'agira de provoquer un soulèvement contre la Puissance Mandataire, les dirigeants hésiteront davantage, sachant que la répression sera énergique et qu'elle aura l'approbation des nations européennes. Enfin, si nous devons un jour quitter la Syrie, il est préférable que nous n'ayons pas, jusque-là, à faire face à des difficultés incessantes, de façon à liquider, sans frais exagérés, l'affaire syrienne. Nous sommes en désaccord avec M. Kadmi-Cohen, qui, dans les intéressantes études qu'il a publiées dans le *Mercure de France*, en 1928, ne propose rien de moins que la création d'un boulevard sioniste allant d'Akaba à la Palestine et à l'Irak, par la Syrie, la police dudit boulevard incombant au consortium France-Angleterre. Ce projet ne manque pas d'envergure et il aurait pour mérite de solutionner le problème juif, car l'Etat ainsi constitué aurait

une superficie suffisante pour donner asile à tous les Juifs dispersés dans le monde; mais il nous paraît échapper à tel point au domaine des réalités politiques et économiques, que nous ne croyons pas utile de le discuter. Notre pays a assez de préoccupations nationales, à cette heure, pour ne pas se poser en champion d'une cause étrangère, aussi belle que soit, d'ailleurs, cette cause.

On nous reprochera de nous en tenir aux intérêts matériels de notre pays et de ne pas comprendre la haute mission que la race juive doit accomplir en Palestine.

Nous voudrions savoir ce que sera ce foyer de civilisation, qui, du Mont Scopus, jettera ses multiples feux sur le monde entier et fournira un apport nouveau à la culture occidentale. Nous n'ignorons pas les valeurs intellectuelles que le judaïsme a fournies au monde, et nous considérons les Spinoza, les Heine, les Karl Marx, les Bergson, comme des produits supérieurs de l'humanité, au même titre que les grands hommes non juifs. Ces spécimens supérieurs de la race juive ont vu le jour longtemps après la dispersion, et le contact de la Gentilité ne semble pas avoir nui à la révélation de leur génie. Ce génie n'est, d'ailleurs, ni supérieur ni bien différent de celui des non-juifs. Doit-on supposer qu'il brillerait d'un éclat nouveau et non égalé, si deux millions de Sionistes étaient réunis en Palestine? Tous ces immigrés, de tendances et d'esprit si différents, se fondront peut-être, un jour, en un type unique, mais pourquoi cette fusion produirait-elle un spécimen supérieur? Nous croyons, au contraire, que si les Sionistes s'adaptent à leur tâche de reconstruire Eretz-Israël, leur intellectualité baissera, dans l'ensemble, parce que la majeure partie d'entre eux, qui s'adonnent actuellement aux travaux de l'esprit, devront se consacrer plus entièrement aux besognes manuelles. Les fils des intellectuels qui sont actuellement installés dans des colonies agricoles souffriront, comme les autochtones, de la langueur causée par le climat et

fréquenteront les Universités. On a déjà fait la critique des méthodes sionistes et dit que pour reconstruire Eretz-Israël, il fallait plus de bras et moins de cerveaux. Ce sera de plus en plus vrai. Dans la Diaspora, le Juif, non attaché à la terre et plus enclin aux situation libérales, a un niveau intellectuel assez élevé, mais, en Palestine, les entreprises industrielles exigent des bras solides. Enfin, de quelque éclat que brille un jour l'Université du Mont Scopus, elle restera éloignée des centres intellectuels d'Europe et d'Amérique et les échanges d'idées seront rendus difficiles par cet isolement et par le véhicule de la langue hébraïque.

N'est-ce pas orgueil et prétention que de vouloir apporter au monde une lumière nouvelle et lui offrir un exemple supérieur?

Si cet Etat Juif ne fournit pas une super-culture, peut-on espérer qu'il créera, du moins, une nouveauté sociale, que sa structure sera différente de celle des vieux Etats d'Europe ou d'Amérique? Nous craignons ici d'aller contre les espoirs que fondent les Internationalistes. Que l'on ne nous reproche pas d'être un esprit réactionnaire. Nos préférences politiques vont, au contraire, vers le socialisme. Notre jugement est faillible, mais sincère et aussi objectif que possible. M. Léon Blum, qui assistait au Congrès de Zurich, a déclaré que, comme internationaliste, il ne s'associerait pas à un mouvement de caractère fanatique ou chauvin, mais qu'il pensait que la Palestine pouvait offrir un exemple à l'humanité, par la création de conditions démocratiques nouvelles, basées sur plus de justicle sociale. M. Vandervelde, dont nous admirons la bonté naturelle et la vive intelligence, a fait des déclarations identiques, tant dans les conférences qu'il a données lors de sa visite en Palestine que dans l'ouvrage si intéressant qu'il a publié, pour relater son voyage (*Le Pays d'Israël*). Mais le ministre belge n'a étudié que l'aspect social *actuel* du Sionisme. Dans l'Histadrouth (Con-

fédération Générale du Travail), les Socialistes de la IIe Internationale ont la majorité. Mais si ce parti ouvrier a une superficie numérique en Palestine, il est loin d'avoir une grande influence dans la nouvelle Agence Juive et dans la Diaspora, qui fournit les fonds. La création de la nouvelle Agence Juive élargie permettra aux non-sionistes, c'est-à-dire à ceux qui n'appartenaient pas, avant, aux organisations sionistes, de participer à la direction des affaires. Avec l'entrée des financiers anglo-saxons dans l'Agence Juive s'accuse la prépondérance capitaliste. Dès maintenant, où voit-on l'exécution du programme socialiste? Toutes les grandes entreprises industrielles d'intérêt public se font sans le contrôle des organisations sionistes. Les sociétés fondées pour l'exploitation des ressources du pays (électrification de la Palestine, exploitation des sels de la Mer Morte, etc.), sont constituées en sociétés anonymes, avec des capitaux privés, même non-juifs. Et les gros bailleurs de fonds anglo-saxons ont nettement déclaré qu'ils n'étaient disposés à financer qu'un Sionisme à base capitaliste. On a déjà signifié aux Kvoutzot (colonies à forme de collectivisme agraire) que si leur budget ne s'équilibrait pas bientôt, elles seraient tenues de modifier leur structure sociale.

Qu'une grande partie des terres achetées par les organisations sionistes reste propriété nationale, c'est chose assez naturelle. Tous les Etats ne possèdent-ils pas un domaine national et les Arabes n'ont-ils pas des terres appartenant à la tribu? D'ailleurs, ce régime foncier est puisé dans les traditions religieuses juives les plus anciennes, et non pas dans une conception politique nouvelle. Au surplus, ce fonds national est peu étendu et les dirigeants anglo-saxons ont émis le vœu que la propriété juive en Palestine soit de plus en plus à forme individualiste. Nous retombons dans les cadres qui sont chers à l'affreux bourgeois.

Les syndicats ouvriers juifs lutteront de leur mieux

contre l'hégémonie capitaliste; ils sont bien organisés, très conscients de leurs droits et prêts à les défendre obstinément, mais ils n'arrêteront pas, croyons-nous, l'évolution capitaliste du Sionisme. Le prolétariat n'est pas très nombreux et ne dispose pas de fonds importants; il hésitera à donner au monde arabe le spectacle de dissentiments avec ses frères. Ne sera-t-il pas menacé, au cas de grève, d'être remplacé par la main-d'œuvre indigène, abondante et bon marché? Sa seule sauvegarde serait une entente avec l'ouvrier arabe. Mais cet accord est devenu maintenant très difficile et, dans la crainte de ses chefs politiques, l'Arabe ne se solidarisera pas volontiers avec le Juif, dans la lutte contre les employeurs. Nullement émancipé, il écoute ses chefs religieux et ses dirigeants, qui peuvent aisément réveiller son fanatisme, dans les moments critiques. Il ne faut pas considérer le prolétariat arabe comme un parti organisé, conscient de ses droits. Il n'a pas la haine de l'employeur et sa mentalité est différente de celle d'un ouvrier occidental. L'amener à cette conception de ses droits et de ses intérêts de classe exigera de longues années de persévérance. Si la fusion des deux prolétariats est impossible pour longtemps, quels conflits n'amènera pas la co-existence de deux éléments aussi distincts : d'un côté une abondante main-d'œuvre arabe, sans grands besoins, se contentant d'un salaire de 5 à 15 piastres, pour une journée de dix heures et, de l'autre côté, une main-d'œuvre juive, sans cesse croissante aussi, qui exige des salaires de 20 à 35 piastres, pour une journée de huit heures?

Nous craignons que cet Etat juif, sur lequel on fonde tant d'espoirs, n'apporte, s'il réussit à se constituer un jour, aucune nouveauté sociale au monde occidental. Il empruntera les cadres de notre vieille société, avec ses défauts et ses qualités. Son clergé ne réussira pas à ressusciter un Etat théocratique, de forme trop désuète aujourd'hui, mais il disposera d'une force suffisante pour

empêcher la cration d'un Etat où la religion ne tiendrait pas une place suffisante. La religion est le principal lien de toute la Diaspora, qui a pu maintenir l'unité de la race en conservant intactes les vieilles traditions hébraïques. Les colonies à forme de collectivisme agraire ne modifieront-elles pas elles-mêmes leur structure sociale, si les occupants deviennent un jour propriétaires du champ qu'ils cultivent et de la maison qu'ils habitent?

Enfin n'avons-nous pas déjà, en partie, démontré que le Sionisme a des fins impérialistes? N'avons-nous pas sujet de redouter qu'il veuille se fonder sur la domination d'un autre peuple, du peuple arabe de Palestine, soit pour en retirer lui-même un avantage, soit pour le bénéfice de la Grande-Bretagne? Cette exaltation des vertus de la race, cette prédestination d'un peuple, cette mission divine dont est investie une race particulière, ne les avons-nous pas entendu clamer, en d'autres temps, par l'Allemagne et aujourd'hui par l'Italie fasciste?

§

CONCLUSIONS

Notre étude est achevée. On lui reprochera de ne contenir que des critiques et de n'avoir épargné personne : Juifs, Arabes et Anglais. Nous pouvons, il est vrai, pour la partie critique, nous abriter derrière l'autorité de M. Kadmi-Cohen, qui s'est livré à une attaque virulente contre l'organisation sioniste. Il est vrai que sa foi sioniste ne peut être mise en doute et qu'il offre, en compensation, un plan de reconstruction gigantesque. Serions-nous un entrepreneur de démolitions? Qu'importe, après tout? Nous sommes étranger au monde sioniste et notre critique n'a pas besoin d'être accompagnée d'un projet de reconstruction. Nous nous bornerons, en matière de conclusion, à examiner brièvement non pas ce que doit être le Sionisme en Palestine, mais ce qu'il peut advenir de ce

mouvement, en tenant compte des conditions internes et externes auxquelles il est soumis.

Nous avons dit que les destinées du Sionisme sont, en grande partie, dans les mains de l'Angleterre. Sans la volonté de la Grande-Bretagne et sans la protection efficace des forces britanniques, ce mouvement est voué à un échec certain. L'Angleterre ne voudra pas renier la promesse qu'elle a faite au monde juif, mais les difficultés de la tâche qu'elle a assumée, pour favoriser la reconstruction d'un Foyer National Juif en Palestine, lui apparaissent maintenant et nous pensons que ces difficultés ne pourront qu'augmenter dans l'avenir. Il ne faut pas exagérer le danger arabe. Deux bataillons britanniques, avec matériel et aviation, sont suffisants pour parer à toute surprise, comme troupes de premier choc. Des renforts seraient promptement amenés d'Egypte et l'on compte que les frontières voisines, Syrie, Transjordanie, seraient gardées. Enfin, les comités arabes manquent des fonds nécessaires pour tenter un grand mouvement. Les émeutes de 1929 ont été, pour eux, une expérience financière désastreuse. Peut-on supposer que si le monde arabe persiste dans son opposition au Sionisme, l'Angleterre voudra compromettre, aussi peu que ce soit, la tranquillité de son empire colonial musulman? Nous ne voulons pas rechercher les erreurs commises et les fautes passées, ni examiner si l'Angleterre n'aurait pas pu mieux servir les desseins des Sionistes, en prévenant l'opposition arabe et en étouffant sur-le-champ toute tentative de rébellion. La Grande-Bretagne ne semble pas d'ailleurs concevoir ainsi sa tâche. Un Anglais me disait : « Nous n'avons pas à soutenir le Sionisme; c'est à lui de se frayer sa voie, à ses risques et périls. » C'est du « fair-play » : on laisse le Sionisme courir sa chance. Mais l'enfant est jeune et bien frêle; sans tutelle, il est exposé à tant de malheurs!

Quoi qu'il en soit, et les Juifs, nous l'avons vu, ont leur grande part de responsabilité, l'antagonisme latent entre

Arabes et Juifs a éclaté en violentes manifestations et en émeutes sanglantes. Les Etats arabes environnants ont soutenu leurs frères de Palestine, moralement et financièrement, le conflit a pris une acuité telle qu'il est difficile de présager des jours sans nuages. Les Arabes de Palestine ont constaté surtout que l'Europe était elle-même divisée dans ce conflit, que beaucoup de nations se déclaraient ouvertement en faveur de leur cause et que la Puissance Mandataire elle-même montrait une indécision et une hésitation, qui ne lui sont pas habituelles, quand il s'agit des intérêts de l'Empire. Sympathie ou neutralité d'un côté, faiblesse et indécision de l'autre, les Arabes ont compris que leur cause n'était pas perdue d'avance, puisque le monde entier acceptait de l'entendre. Ce mouvement d'opposition ne s'éteindra plus complètement; il se ranimera, de temps en temps, suivant les fluctuations mêmes du Sionisme. Et nous ne voyons pas, dans ces conditions, comment le Sionisme pourra triompher de tant de difficultés, sans l'aide efficace sur laquelle il comptait jusqu'ici. Le Sionisme ne mourra pas; il est accoutumé à un sommeil léthargique depuis 2.000 ans, mais son essor nous paraît, d'ores et déjà, arrêté. Le projet de reconstruction d'un Etat juif en Palestine semble irrémédiablement compromis.

L'Angleterre verra peut-être du danger tant pour sa propre sécurité que pour le développement du Sionisme à permettre la création d'une Assemblée consultative ou législative dans laquelle les Arabes auraient la grande majorité. (La première décision de cette Assemblée serait, on n'en doute pas, d'édicter un texte pour arrêter l'immigration juive en Palestine.) Mais si l'Angleterre s'oppose à l'établissement du régime parlementaire, elle devra, semble-t-il, pour donner quelque satisfaction aux revendications arabes, limiter l'immigration sioniste à un chiffre infime, qui paralysera le développement de la colonisation juive en Palestine. Si le nombre des entrées

compense juste celui des sorties, qu'adviendra-t-il du Sionisme? Où trouvera-t-on les artisans préposés à la reconstruction du grand Etat juif, auquel aspirent des millions d'êtres dispersés dans le monde? Les vieux Juifs orthodoxes, qui attendent la renaissance de Sion non pas de l'intervention humaine, mais d'un miracle divin, triompheront alors. Ils iront seuls au Mur des Lamentations crier leurs souffrances et leurs espoirs et implorer le secours céleste, avec toute la piété dont font preuve, depuis 2.000 ans, les fils d'Israël, et si le monde juif est divisé aujourd'hui sur la question sioniste, ne peut-on espérer qu'il conservera son unité morale, sous la ferveur religieuse, durant les millénaires à venir, dans l'attente de l'événement messianique?

« Ce qui couronne cet édifice d'illogisme, de folie, écrit M. Kadmi-Cohen, c'est l'attente effective pendant des millénaires, par des milliers d'êtres positifs, intelligents et cultivés, d'un événement surnaturel, qui les fasse passer « d'esclavage en liberté » brusquement, sans effort, magiquement : le Messianisme. »

GEORGES ACHARD.

IMPURETÉ

> Oh! mon Dieu, donnez-moi la force et le courage
> De contempler mon âme et mon cœur sans dégoût!

I

Nous vivons dans une singulière époque où le premier grimaud venu rêve aux orgies d'un Romain de la décadence et renouvelle, sous les ombrages du Bois de Boulogne, les rites lubriques de la Bonne Déesse. La luxure est aujourd'hui monnaie courante et il n'est pas de maison bourgeoise qui se respecte, dans laquelle ne se donnent de ces petites fêtes à l'imitation de l'antique, que le langage populaire a baptisées de ce néologisme : la partouze.

Nul ne cultivait avec plus de conviction ce genre de réjouissances intimes que Germain Blanchard, le compositeur à la mode. Ce gros garçon vulgaire passait dans le monde où l'on s'amuse, à l'élégance près, pour un Pétrone.

Sa profession le mettait naturellement en rapport avec d'aimables petites femmes d'une vertu rien moins que sévère, prêtes, pour obtenir un rôle, à toutes les concessions. Ces succès faciles le faisaient jouir d'une réputation don-juanesque, dont il s'accommodait gaillardement.

Mais il avait rapidement adopté un air blasé. Il professait que l'amour était un sentiment périmé, rococo, vieux jeu.

— Les serments au clair de lune, les déclarations passionnées... folie! disait-il.

Et, comme le désir d'être à « la page » le hantait, il af-

fectait des allures de grand débauché. Il avait pris goût aux plaisirs du Bois et il organisait chaque semaine chez lui, dans son appartement cossu de la rue Hamelin, d'agréables réunions auxquelles il invitait, en nombre égal, hommes et femmes pour que des couples pussent aisément s'apparier. Un repas copieusement arrosé avait pour objet de mettre les convives à leur aise. Il était convenu qu'au cours de ces agapes le bon plaisir devait régner en maître. Comme les hommes étaient galants et les femmes peu farouches, des intrigues rapides se nouaient dont la pudeur et la morale étaient également absentes. Germain Blanchard, naturellement, choisissait avec soin ses hôtes : il lui fallait d'aimables boute-en-train flanqués de compagnes jolies et de petite vertu.

Il avait fait signe, ce soir-là, à quelques amis : un avocat, Paul Lallemand, grand diable qui semblait toujours avoir avalé sa canne; un peintre, Emile Rocher, qui rabâchait éternellement d'ineptes farces d'atelier et qui, fier de sa réputation de « rigolo », passait son temps, lorsqu'il était seul, à étudier des tours « pour faire rire en société »; et un marchand d'accessoires automobiles, Durand, un gros réjoui, dont on craignait toujours que le visage congestionné n'éclatât comme ces ballons rouges que les grands magasins distribuent aux enfants.

Comme Germain Blanchard aimait faire du prosélytisme, il avait également invité un nouvel adepte, Jean Marchand, jeune homme à qui il témoignait une affection légèrement protectrice.

Jean Marchand était, lui aussi, musicien. Son œuvre originale et délicate était appréciée d'une petite élite, mais n'avait jamais encore atteint le gros public. Cela suffisait pour que Germain Blanchard, dont les opérettes connaissaient un succès mondial, traitât son ami avec une condescendance où il entrait une pointe de pitié.

— Tu restes toujours enfermé, tu vis replié sur toi-même, c'est ridicule, lui avait-il dit un jour... Viens donc

demain soir chez moi. J'ai des amies charmantes qui ne s'embarrassent point de préjugés d'un autre âge. L'amour, elles n'en parlent guère, elles le font! Pas de sensibleries démodées avec elles! Elles sont comme nous, elles cherchent uniquement la petite secousse : c'est le seul moyen d'être heureux.

Jean Marchand, élevé dans une famille provinciale, ne montrait guère d'enthousiasme pour des plaisirs qu'il n'avait, à vrai dire, jamais pratiqués. Cependant, mi par faiblesse, mi par curiosité, il avait accepté l'invitation de son camarade.

Il n'était pas loin de le regretter. Ce n'était pas qu'il ne fût troublé par la présence de femmes jolies et court vêtues. Un jeune homme ne reste pas insensible aux agaceries de ces victimes volontaires ,impatientes d'être immolées. Mais son éducation puritaine, mais sa délicatesse native l'empêchaient de se trouver parfaitement à l'aise dans une atmosphère dont il percevait la bassesse. Il n'écoutait pas sans dégoût les plaisanteries qui fusaient autour de lui, et ses compagnes — quelque agréables qu'elles fussent — le choquaient par la vulgarité de leurs gestes et le cynisme de leurs propos.

Il était encore à l'âge où l'on nourrit des illusions, où l'on croit à la noblesse des sentiments, et la vue de ces femmes qui dépouillaient l'amour de toute sa poésie et qui rabaissaient la possession à un acte purement bestial, lui causait un dégoût qu'il essayait en vain de surmonter.

Les Cydalises avaient, dit-on, une distinction ingénue qui les préservait de toute vulgarité. Ce n'était point le cas des amies du célèbre « maestro », que Jean rangea aussitôt dans la catégorie des mannequins émancipés. Elles gesticulaient, riaient fort, déjà dépoitraillées et à demi-grises.

Les mets épicés et les vins coulant généreusement dans les verres n'avaient point tardé à échauffer le jeune

homme, que ne contribuaient pas peu à griser les effluves sensuels se dégageant de ces chairs en moiteur.

Ses deux voisines, une grande fille assez commune qui répondait au nom expressif de Papouille, et Dorette, une petite cabotine noiraude et maniérée, s'étaient mises à l'aise et avaient lancé à la volée, dans un coin de la pièce, leur corsage et leur jupe.

Tandis que Papouille, les yeux chavirés, dégageait d'un mouvement d'épaules son sein, dont elle trempait avec des mines de chatte gourmande la pointe rosée dans une coupe de Lanson, Dorette se frottait câlinement contre Jean et lui soufflait à l'oreille :

— Chaque partie de mon corps a l'odeur d'un fruit différent... je vous assure... Tenez... mes cuisses sentent l'abricot, ma nuque la framboise, mon...

Jean interrompit ces aveux indiscrets en se penchant sur la nuque framboisée de la jeune femme, qu'il caressait de ses lèvres. Quand il releva la tête, il éprouva le sentiment de surprise que l'on manifeste chez un marchand de bric-à-brac, à la vue inopinée d'un objet de valeur.

Il venait de rencontrer le regard étrangement poignant, mélancolique et las d'une jeune femme assise au bout de la table. Il ne l'avait, jusqu'alors, pas remarquée au milieu de ses compagnes, avec lesquelles, dans son esprit, elle se confondait. Mais cette expression de tristesse convenait si peu aux circonstances actuelles, que la curiosité de Jean Marchand en fut immédiatement éveillée.

Par quel étrange phénomène les yeux de cette jeune femme reflétaient-ils une aussi lourde mélancolie?

On eût dit que le flambeau du désenchantement brillait au fond de leurs prunelles. Certains paysages de banlieue, lugubres avec leurs immenses terrains vagues et leurs cheminées d'usines qui se profilent sinistrement sur un ciel fuligineux, donnent la même impression de désolation sans remède. Mais ce qui frappa encore da-

vantage Jean, ce furent la lassitude sans borne, le dégoût profond qui se lisaient dans ce regard : sur quel affreux spectacle intérieur s'était-il posé pour qu'y restassent gravés une telle horreur et un tel ennui?

Le jeune homme éprouva un vertige analogue à celui qui vous saisit, lorsque vous vous penchez au-dessus d'un puits obscurci de ténèbres; il imagina que la même détresse devait emplir les yeux des malheureux hantés par l'idée du suicide et que l'on trouve une nuit, pendus au réverbère d'une ruelle déserte, ou la tempe trouée d'une balle devant la glace de leur cabinet de toilette.

Jean, intrigué, examina l'inconnue. L'angoisse qu'exprimait son visage s'était dissipée. Ce n'avait été qu'une lueur rapide et fugitive comme l'éclair : Jean avait maintenant devant lui une jeune femme menue, qui, le visage tourné vers Germain Blanchard, éclatait d'un rire jaillissant et rebondissant en cascades. Mais quoi! Cette gaieté n'était-elle pas exagérée et factice? En tout, il faut observer la mesure, et la joie elle-même, lorsqu'elle est poussée à l'extrême, paraît forcée et sonne faux. Jean ne se laissait pas aisément duper; sous le masque volontairement insouciant, il apercevait ce qu'il croyait être la véritable physionomie de cette jeune femme trop bruyante, et le souvenir s'imposait à son esprit d'un œil plus triste, sous le grillage des cils baissés, qu'une cour de prison à travers les barreaux des cellules.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour reconnaître que cette jeune femme n'appartenait pas au même monde que ses autres compagnes.

A la sobre élégance de sa robe vert-bouteille, à l'harmonie de la ligne de son cou et de ses épaules, à la simplicité de ses dessous, même à ses gestes mesurés et gracieux, il avait deviné la femme bien née, aussi aisément que dans un jardin où poussent de vulgaires fleurs champêtres : ravenelles, giroflées et résédas, on distingue aussitôt le noble gardénia ou l'aristocratique orchidée.

— Comment, diable, s'est-elle fourvoyée dans ce milieu? se demanda-t-il.

Germain Blanchard était trop absorbé par les charmes de ses voisines pour lui fournir les renseignements qu'il aurait désiré obtenir. Tout au plus lui apprit-il son nom : Délia Verinks, en ajoutant qu'elle était née aux Antilles.

La curiosité, peut-être aussi une obscure sympathie naissante, attiraient Jean vers cette jeune femme qui semblait si différente des linottes sans cervelle dont les jacassements lui perçaient le tympan.

Lorsqu'on se leva de table, il profita de la confusion des couples pour abandonner sa voisine, fort vexée de cette désertion, et pour s'installer sur un divan, placé dans un angle obscur du salon, auprès de l'inconnue dont il se plaisait en lui-même à prononcer le nom charmant : Délia!

Elle était tentante comme un beau fruit de chair. De courts cheveux châtains, aux reflets d'acajou, bouclaient sur un front haut et pur et donnaient à son visage arrondi l'aspect d'une fillette ingénue, tandis que sa bouche très rouge saignait voluptueusement...

Jean, fort sensible à la carnation féminine, remarqua tout de suite le teint mat et la peau plus douce que le satin, qu'on eût dit baignée de clair de lune. La poitrine s'épanouissait au-dessus de la dentelle et de la soie de la chemise, comme une rose parfumée hors d'un vase de prix. Sur les seins pétris de lumière, des veinules bleues couraient ainsi que des ruisseaux d'azur...

Elle s'était peletonnée, chatte voluptueuse, au milieu des coussins qui jonchaient le divan. De tout son corps, des jambes aux fines chevilles gainées de soie grise, des hanches recourbées pareilles aux molles collines des paysages méditerranéens, de la nuque ronde et dégagée avec ses petits cheveux ras et drus comme un champ de

blé fraîchement moissonné, s'exhalait un arome charnel qui montait à la tête du jeune homme.

Elle fumait une cigarette de tabac blond et ses narines palpitèrent quand Jean s'assit auprès d'elle. Quelle adorable proie, et qu'il eût aimé l'emporter et noyer en elle son désir! Un chaud regard filtrait sous la frange de ses cils baissés... Le jeune musicien, tel un gamin tenté par une friandise, plaqua sa main sur la chair odorante des épaules qu'il caressa doucement. Ses doigts tremblaient et des frissons brûlants et glacés agitaient tout son corps. La jeune femme n'avait pas bougé, mais avait seulement incliné vers lui le visage. Et de nouveau il crut lire dans les yeux qui se posaient sur les siens une tristesse si incurable, une lassitude et un dégoût si absolus que dans un mouvement de pudeur il enleva aussitôt sa main des épaules qu'il frôlait.

— Que vous m'intriguez! lui murmura-t-il à l'oreille. Pourquoi avez-vous un regard si chargé de mélancolie?

Comme elle secouait la tête énergiquement, il continua :

— Ne niez pas, je vous en supplie... Il y a un instant, pendant que nous étions encore à table, vos yeux — sans que vous y prissiez garde — ont croisé les miens. Quand on a cette expression-là, Délia, mon amie, — n'ayez pas peur, Germain Blanchand m'a appris votre nom, et c'est la seule chose que je connaisse de vous, — on n'est pas heureux...

Elle prit un ton railleur pour déclarer avec désinvolture :

— Ah! vous croyez?

— Oh! non, je vous en prie! Pas d'ironie! Cet air de blague ne vous va pas du tout.

Elle releva la tête et plongea soudain d'un mouvement décidé son regard interrogateur dans celui du jeune homme.

— Eh quoi! Seriez-vous vraiment différent de tous ces

gens qui nous entourent? Comment vous êtes-vous aperçu?...

Il l'interrompit, et acheva la phrase lui-même.

— Que vous non plus vous n'étiez pas comme les autres? Oh! ce n'est pas difficile, allez... Oui, je sais bien, vous riez plus fort que toutes ces perruches réunies et vous dites des horreurs... Bon, bon! Qu'est-ce que cela prouve? Croyez-vous que je sois dupe? Comment ne serais-je pas mis en défiance par une gaieté aussi tapageuse? Oh! n'ayez crainte, je ne fais pas en ce moment du mauvais roman feuilleton. Je n'envisage aucun drame dans votre existence. Mais je serais bien étonné si vous ne cherchiez pas à vous étourdir et à dissimuler, sous un entrain factice, un chagrin...

— Et quand cela serait? fit-elle presque agressivement.

— Oh! ne vous fâchez point! Ce n'est pas une curiosité vulgaire qui me pousse. Mais vous l'avouerai-je? Dans cette atmosphère de débauche, la rencontre de votre regard, si chargé de détresse, m'a ému, ému et intrigué, comme ces mornes étangs de Sologne dont l'eau ténébreuse n'est jamais égayée d'un rayon de soleil...

C'est ridicule, je le sais... Je ne vous connais pas, j'ignore tout de votre vie; mais ne m'enlevez pas mon illusion; laissez-moi croire que vous vous êtes fourvoyée, que ces femmes ne sont pas vos amies...

Il s'arrêta un moment et contempla pensivement le beau visage qu'il avait devant lui. Une adorable douceur rayonnait de cette peau mate satinée comme un fruit, de cette bouche de petite fille et de ces yeux candides, dont les prunelles chocolat baignaient dans une masse bleutée de mauve, ainsi que des fleurs de scabieuse dans une coupe azurée.

— Comment, reprit-il, vous qui paraissez si fine et si délicate, vous trouvez-vous ici?

La même lueur d'incurable mélancolie qu'il avait déjà

surprise, repassa furtivement sous les cils de l'inconnue. Un pli amer se marqua à la commissure des lèvres, vieillissant brusquement sa physionomie. Puis, elle baissa la tête et murmura faiblement :

— N'avez-vous jamais essayé, quand vous aviez un gros chagrin, de vous étourdir, ne vous est-il jamais arrivé — certains soirs d'accablement et d'ennui — de vous jeter dans le tourbillon des plus grossiers plaisirs?

— Mon amie! fit-il avec émotion.

Elle se rapprocha de lui, et risqua un regard d'humble supplication qu'il ne discerna pas. Elle esquissa même un geste implorant, pareil à celui d'un noyé qui cherche à se raccrocher à la berge du fleuve, puis elle ouvrit la bouche comme pour murmurer un aveu...

Jean, troublé par le parfum voluptueux qui se dégageait de ce corps abandonné près du sien, luttait contre un bas émoi de ses sens énervés. Autour d'eux des couples riaient; des soupirs étouffés de femmes en amour se mêlaient aux voix rauques des hommes...

Délia avait trop de tact pour ne pas sentir l'inconvenance de ces épanchements sentimentaux dans une pareille atmosphère...

Elle se ressaisit aussitôt et, par un effort de volonté, réprima le mouvement de tendresse qu'elle avait esquissé à l'adresse de son interlocuteur. Son visage reprit son expression d'enjouement factice et elle lança :

— Non, mais! En voilà une idée de pleurnicher quand les autres s'amusent...

Et montrant un couple étroitement enlacé :

— A la bonne heure! ceux-là ne perdent pas leur temps en sornettes. Ah! là là...

Ces paroles désinvoltes sonnaient tellement faux dans sa bouche, que le jeune homme la regarda sans comprendre...

Elle partit d'un éclat de rire trop bruyant :

— Non, mais quoi? Ne faites pas cette tête-là, mon cher ami.

Et, comme une gamine mal élevée, elle lui tira la langue.

— Oh! Délia, chuchota-t-il doucement...

Il y avait tant d'amertume dans cette exclamation, qu'elle en fut frappée comme d'un reproche.

— Ne m'en veuillez pas! souffla-t-elle à voix basse. J'ai l'air méchante, hein! Vous ne pouvez comprendre... Venez donc me voir demain...

Et elle lui tendit une carte avec son adresse.

Jean s'éloigna. Il lui semblait circuler au milieu de l'île des plaisirs enchantés. Mais les voluptés qu'on obtient sans recherches manquent de saveur pour une nature un peu délicate. Comme il ne voulait tout de même pas choquer son hôte par une bégueulerie intempestive, il retrouva sa voisine de repas qui, en bonne fille, ne lui tint nullement rigueur de son abandon.

La pénombre régnait dans la pièce. Et brusquement, une nausée lui vint devant ces corps çà et là emmêlés. Nerveusement, il se rajusta, sans même s'excuser auprès de sa malheureuse partenaire, désappointée.

— Et dire qu'elle est vautrée avec ces êtres-là! grommela-t-il rageusement.

Comme il franchissait la porte sur la pointe des pieds, pour que Germain Blanchard ne s'aperçût point de sa fuite, il entendit le rire âpre et forcé de Délia qui fusait, dominant les soupirs et les murmures...

Une sorte de brouillard passa devant ses yeux et il ressentit au cœur une douleur aiguë comme si on l'eût frappé d'un coup de stylet.

II

Jean Marchand s'éveilla le lendemain dans un singulier état d'esprit : avant même d'ouvrir les yeux, en cette minute rapide qui précède le premier contact avec la

réalité quotidienne, il éprouva l'impression confuse — et bien rare chez lui — d'avoir le cœur baigné d'un joyeux rayon de soleil, mais en même temps une obscure angoisse lui serrait la gorge, sans qu'il en comprît la raison.

C'était toujours avec peine qu'il reprenait pied dans l'existence. Il ne voyait jamais sans appréhension se lever les journées, graines mystérieuses, lourdes d'éventualités imprévues. Ce matin-là, quand, les yeux grands ouverts, il fut complètement maître se sa conscience, quand il eut rassemblé tous les écheveaux épars de sa vie intérieure distendus pendant le sommeil, il rappela à lui tous ses souvenirs de la veille, à la manière d'un chasseur faisant revenir au chenil ses chiens égaillés dans les guérets et dans les plaines. Dominant toutes les autres, une image s'imposa à son esprit : celle d'un visage féminin couronné par des cheveux châtains, et que semblaient entièrement dévorer deux yeux immenses et profonds, deux lacs ténébreux d'une mélancolie sans espoir. Un nom aussitôt monta naturellement à ses lèvres : Délia. Il le murmura à mi-voix et c'était déjà pour lui presque une volupté.

Il s'étira dans son lit; comme on chasse, en soufflant, la fumée de tabac qui vous pique les yeux, il s'appliquait à dissiper les brumes vaporeuses du sommeil qui l'enserraient encore, paralysant à demi son cerveau. C'étaient toujours des moments pénibles pour lui : à la vie active il préférait le rêve qui engourdit et dilue, dans une substance impalpable et mouvante, la trame de la conscience. Il goûtait une volupté de choix, après une journée agitée et bruyante, à sombrer au gré de sa fatigue et de sa fantaisie, tantôt lentement, tantôt brusquement, dans une semi-torpeur traversée de rapides visions. Il se réfugiait ainsi dans un monde intermédiaire entre celui du rêve et celui de la réalité, peuplé par les phantasmés que Morphée essaime à travers la porte d'ivoire...

Les spectacles de la vie quotidienne, quelque intérêt qu'il y prît, le choquaient toujours par leur caractère de

crudité; il avait besoin, pour les goûter pleinement, qu'ils fussent baignés dans cette sorte de clarté diffuse, dans ce brouillard léger qui convient aux songes : c'est ainsi qu'il se mouvait dans un univers de fantaisie construit d'après ses propres plans. La réadaptation au réel était toujours difficile : chaque fois qu'il ouvrait les yeux, à la naissance du jour, il éprouvait l'impression d'une meurtrissure. Ah! Il n'était point de ceux pour qui les matins se lèvent comme autant de triomphes. A la pensée des longues heures monotones qui allaient se dérouler devant lui, il se sentait parfois pris de vertige, pareil à ces nerveux qui chancellent au moment de traverser une place déserte. Timide devant la vie, il n'attendait généralement d'elle rien de bon. Ses craintes se traduisaient par une aversion physique pour le jour. Ce n'était point lui qui, à l'instar de certains camarades romantiques, se serait précipité à sa fenêtre, pour contempler, sur les toits de Paris, les blafards reflets de l'aube. Bien au contraire, il évitait soigneusement que les premières clartés du soleil, filtrant à travers les persiennes, ne vinssent folâtrer indiscrètement sur ses paupières mi-closes. Le jour, c'était un inconnu menaçant auquel, chaque matin, il s'accoutumait petit à petit, comme un dompteur apprivoise progressivement un animal sauvage.

— Délia! Délia! se répéta-t-il à soi-même plusieurs fois.

Au fur et à mesure que s'animait devant ses yeux la silhouette de la jeune femme, le sang circulait plus rapidement dans ses veines. C'était comme si une vague de chaleur, des pieds jusqu'à la tête, eût déferlé à travers son corps. Mais aussitôt après, une onde glaciale le faisait frissonner. Dans son cerveau, complètement réveillé, les multiples images emmagasinées pendant la soirée chez Germain Blanchard s'ordonnaient, se hâtaient, impatientes de sortir des brouillards du souvenir et de jouer leur rôle dans sa vie consciente, tels des écoliers pressés

de quitter l'étude où on les retient et de s'égailler en liberté dans les rues.

Le flux et le reflux mouvant de ses impressions constituaient ce matin une vaste symphonie où se mêlaient la joie, l'espérance, la mélancolie et surtout un état de malaise vague et diffus, provenant d'un dégoût profond et sans remède. Ce dégoût, il était pareil à celui qu'il éprouvait quelques années plus tôt, lorsque, encore étudiant, il rentrait au petit matin, livide et harassé, après une nuit passée dans des bars et dans des dancings de Montmartre. Pourquoi fallait-il donc que l'image de cette adorable Délia fût liée à celle de ces vulgaires perruches et de leurs grossiers adorateurs qui rendaient à Vénus, chez Germain Blanchard, un hommage un peu trop dénué de mystère? Ah! Que son réveil eût été ensoleillé, si les circonstances de sa première rencontre avec cette aimable jeune femme eussent été différentes!

Maintenant, la silhouette de Délia s'était complètement dégagée du bloc ténébreux enfoui au fond de sa conscience. Il revoyait son buste épanoui dont s'exhalait un parfum de vanille et de peau fraîchement baignée, ses jambes aux fines chevilles cerclées d'une chaînette d'or brillant sous le bas de soie, et son visage de fillette ingénue aux yeux trop avertis. De cette forme si vivante en sa mémoire, il rayonnait une telle volupté, qu'un trouble trop connu s'emparait sournoisement de lui. Des frissons parcouraient ses membres et il tournait et retournait entre les draps de son lit son corps énervé et tendu par le désir.

A travers les fenêtres fermées de sa chambre, la confuse et lointaine rumeur de la grande ville qui s'éveille parvenait jusqu'à lui. Il ne l'entendait pas. Ce qui emplissait ce matin encore ses oreilles, c'étaient les chuchotements, les soupirs pâmés qui, la veille au soir, dans le studio de Germain Blanchard, éclataient comme une musique passionnée... Une ivresse mauvaise le prenait :

des formes nues devant ses yeux se mêlaient dans les plus luxurieux accouplements : les femmes et les hommes avec qui il avait passé la soirée dansaient et lui adressaient d'obscènes grimaces; cette jeune femme qui, allongée à plat ventre sur des fourrures, présentait une croupe voluptueuse, c'était Délia! Horreur! Toutes ces images se brouillaient dans son cerveau. Il avait honte de cette excitation dont il n'était pas le maître. Comme pour accentuer davantage le dégoût où le plongeait la constatation de son inconsciente lubricité, voilà que passait, dominant toutes les autres, une image plus obsédante qu'un cauchemar : les yeux démesurément agrandis de Délia, les yeux isolés du reste du visage et reflétant une désolation de damné...

Jean se frotta énergiquement les paupières pour se réveiller complètement et chasser les dernières larves, que la nuit, en se retirant devant le jour, n'avait pas eu le temps d'emporter.

— Mais enfin, se dit-il, impatienté, quelle est donc cette femme-là? Peuh! Encore une de ces énervées, acharnées à chercher un émoi qui les fuit. Elle est ravissante! Que j'ai été sot de n'en pas profiter! Autant moi, n'est-ce pas, que ces dégoûtants amis de Germain Blanchard...

— C'est égal, reprit-il, comment diable une femme aussi fine qu'elle peut-elle... Non, non! Elle n'est pas comme les autres. Quelle sombre tristesse, quel immense dégoût dans son regard! Je deviens ridicule... en quoi cette femme peut-elle m'intéresser?

Dans un moment d'humeur, il s'acagnarda dans son lit, le front enfoui dans l'oreiller. Soudain, au milieu de la nuit qui l'enveloppait, de nouveau, démesurément agrandis, devant lui brillèrent sombrement les yeux angoissés de Délia ; et ces yeux n'avaient point une expression figée, ils se posaient intensivement sur le jeune homme comme s'ils voulaient implorer son secours.

— Il faut absolument que je sache qui est cette femme, s'écria-t-il, sortant brusquement du lit.

Bien qu'il s'attardât d'habitude à sa toilette et qu'il prît un soin méticuleux de son corps, il s'habilla sans traîner.

— Je vais aller chez Germain Blanchard... Je comprends qu'hier soir, il n'ait pas eu la possibilité de me parler d'elle. Aujourd'hui, tout de même, il me renseignera bien...

Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il se rendait chez le compositeur à la mode. L'atmosphère qu'il respirait chez lui ne lui était pas agréable. Il aurait été difficile de rencontrer deux êtres plus différents l'un de l'autre. Jean Marchand fuyait autant ce qu'on appelle le monde que Germain Blanchard le recherchait. Tandis que l'un vivait replié sur soi-même, silencieux et discret, timide et presque effacé devant les autres, trop enclin peut-être à projeter dans les plus intimes replis de son cœur et de son cerveau la lanterne sourde de l'introspection, l'autre, impuissant à demeurer seulement cinq minutes en tête-à-tête avec soi-même, sortait, s'agitait, fréquentait indifféremment les salons et les cafés, bavardait à tort et à travers, donnait sur son intimité les détails les plus effarants, serrait les mains, tapait sur le ventre du premier inconnu venu, en l'appelant « cher camarade », et proclamait son génie à qui voulait l'entendre... Dans les milieux de cabots où il évoluait, Germain jouissait de la réputation d'un bon garçon, complaisant et « pafier ». Jean, au contraire, que les bruyants propos faisaient se rétracter, comme une sensitive à l'approche du doigt qui la frôle, Jean souffrait des promiscuités imposées par la vie. Aussi passait-il pour hautain et dédaigneux. On ne l'aimait guère et on le craignait presque, bien que sa sensibilité, sous une apparence flegmatique, fût des plus ardentes. Mais le bavardage l'exaspérait : à quoi bon parler pour ne rien dire? Et à quoi bon divul-

guer à autrui les arcanes de sa vie privée? La solitude lui plaisait et il aimait à répéter ces mots que Henri de Régnier met dans la bouche de M. d'Amercœur : « Tout homme à s'expliquer se diminue. On se doit son propre secret. Tout diamant est solitaire et ses facettes ne coïncident à rien d'autre qu'à l'éclat qu'elles irradient. » Au reste, il ne méconnaissait point la cordialité de Germaine Blanchard, mais il appréhendait ses faciles railleries.

— Ma démarche est un peu ridicule, se dit-il. Si Germain se moque de moi, il n'aura pas tout à fait tort. Je me demande vraiment pourquoi cette femme-là m'intéresse. Je n'en suis tout de même pas amoureux, que diable!

Amoureux? L'était-il donc? Il s'en défendait violemment devant sa propre conscience, et il avait raison. Ce garçon avait, en face de la vie, la timidité d'une fillette. Il était sorti, le cœur douloureusement brisé d'une aventure sentimentale dans laquelle il s'était engagé avec l'ardeur de ses vingt-cinq ans. La vie se charge de jeter de l'eau glacée sur les enthousiasmes juvéniles. Il se trouvait aujourd'hui dans la situation d'un bambin qui, s'étant un jour brûlé les doigts par imprudence, nourrit une terreur instinctive du feu et pour un empire ne toucherait plus aux allumettes... De plus, comme tous ceux qui sont d'une complexion fragile, il manquait de confiance dans l'avenir. Grand rêveur, il se plaisait à imaginer les aventures les plus échevelées, mais la réalité le laissait faible et craintif devant l'inconnu quotidien. Les moindres événements de l'existence courante l'effarouchaient, au point que prendre une décision nécessitait chaque fois, de sa part, un effort pénible. Il s'arrangeait pour que sa carrière amoureuse fût aussi terne que possible : sait-on jamais dans quelles complications un nouvel amour vous entraîne?

Il se contentait donc habituellement de brèves passades

où les sentiments étaient soigneusement canalisés : ainsi brise-t-on l'élan trop fougueux d'une rivière... Il croyait, en gardant toujours le contrôle de ses passions, posséder le bonheur, et il ne se rendait pas compte que ses amours trop surveillées, et pourrait-on dire domestiquées, n'arrivaient jamais à satisfaire les besoins profonds de son cœur, et qu'en voulant forcer le bonheur, il passait infailliblement à côté de lui. Trop de sagesse nuit dans la vie. Il faut savoir être, sinon fou, du moins imprévoyant. Les enfants que les mères gardent constamment dans leurs jupes s'étiolent, ainsi que des plantes de serre... Jean, lui aussi, mettait son cœur en serre : pour le moment, il végétait, lassé de tous et de lui-même, déprimé par un ennui qui le tenait solidement enfermé dans ses filets...

Les orages se lèveraient-ils, qui l'emporteraient dans les espaces d'une nouvelle vie? Il ne le désirait pas. Si, pendant qu'il se rendait chez Germain Blanchard, il avait la pensée occupée par l'image de Délia, le sang battait du moins régulièrement à ses tempes et rien ne lui faisait prévoir que sa rencontre avec cette jeune femme allait modifier son destin...

En arrivant chez son ami, il le trouva au travail. Malgré ses allures bohêmes et indépendantes, nul n'était plus casanier que Germain Blanchard. Tous les matins, quelque agitée qu'eût été la nuit, il s'asseyait devant sa table ou devant son piano ...

— Moi, je force l'inspiration! avait-il coutume de dire. Et il ne manquait pas de se proposer en exemple à Jean Marchand, dont il jugeait avec une condescendance légèrement dédaigneuse les productions musicales.

— Tu vois, s'écria-t-il, dès qu'il le vit sur le seuil de la porte, tu vois, ma folle nuit ne m'empêche pas de terminer mon opérette... Plaisir et affaires, tout marche ensemble! Mais, dis-moi, tu es bien matinal, toi aussi. Qu'est-ce qui diable me vaut l'honneur de ta visite?

— Rien! Je passais dans ton quartier, alors j'ai voulu te féliciter pour ta petite fête d'hier au soir.

— Mais, à propos, tu es un sale lâcheur... Il paraît (c'est du moins une aimable dame qui me l'a affirmé, car je t'avoue que j'avais d'autres soucis en tête), que tu t'es débiné en douce, presque aussitôt après le dîner... Tu ne sais pas ce que tu as perdu, jeune crétin. Figure-toi que cette dame, qui m'avait signalé ton départ, s'était grisée, mais grisée au point qu'elle avait entièrement perdu la notion de ses gestes. On l'a déshabillée, mon petit, oui, on ne s'est pas embêté, car elle a un corps potelé, chaud, ambré, un corps à faire ressusciter un mort. Eh bien! quand elle a été nue, on l'a baptisée au vin blanc et au vin rouge. Bien sûr, ça t'étonne, c'est comme cela. On lui a arrosé le ventre et on a bu sur son corps. Inutile de te dire que toutes et tous, nous étions aussi saouls qu'elle. Et elle riait, elle riait. Tu comprends, ça la chatouillait. Ma parole! C'est malheureux que tu aies raté ce spectacle : une bacchante, une ménade enfiévrée, et quelle chair! Tu peux m'en croire.

Germain Blanchard fit claquer sa langue d'un geste quelque peu canaille et ajouta : Ça valait le coup.

Jean avait naturellement compris de qui parlait son camarade. Chaque mot prononcé par le musicien s'enfonçait douloureusement dans son cerveau. Mais il éprouvait une sorte de basse jouissance à entendre prononcer — prononcer et salir — le nom qu'il connaissait :

— De qui donc parles-tu?

— Voyons? Tu n'as pas deviné? De la jeune femme dont tu m'avais demandé le nom... De Délia Verinks...

Jean se ressaisit. Il ne tenait aucunement à essuyer les railleries de Germain qui n'aurait pas manqué de le harceler de lazzis s'il avait constaté son émotion. Aussi déclara-t-il avec désinvolture :

— Tu me donnes des regrets, mon vieux... Mais, au fait, qu'est-ce donc que cette femme?

— Ma meilleure trouvaille, mon petit; le fleuron de ma couronne. Quelle boute-en-train ! Elle chante, elle rit, elle fait des grimaces. Et dans l'amour ! Ça, c'est un numéro ! Quel phénomène ! Il ne faut pas lui en promettre... et ma foi, tout lui est bon. Ce n'est pas de la blague, tu sais, elle aime l'amour...

— C'est une hystérique, constata Jean d'un ton rauque.

— Hystérique, hystérique? Non pas, tout simplement une femme libre qui ne s'embarrasse pas de préjugés pour jouir. Et ce qu'elle boit ! Ah ! elle s'en envoie des petits verres dans le coco !

— Ecoute, fit Jean, excuse-moi, je ne voudrais pas te froisser. Mais les petites femmes que tu reçois sont d'une classe plutôt inférieure. Je n'ai pas l'impression que... que cette Délia, dont tu me parles, appartienne au même monde...

— Fichtre non ! Ne t'en déplaise, c'est une femme du monde, mon cher ! Mais oui !

— Comment diable alors s'est-elle fourvoyée avec ces petites cabotines et ces gens?...

— Allons, allons, tu es dur... Au fond tu as raison. Que veux-tu? Délia est une femme qui a du tempérament; comme elle est libre de sa personne, elle en profite...

— Mais enfin, qui est-elle, d'où vient-elle?

— Bah ! Je crois qu'elle a une petite fortune... Elle est veuve, ou divorcée plutôt... Tu as remarqué son teint, mat et chaud?... Elle est originaire des îles, je ne sais pas trop lesquelles, par exemple... Dis donc, tu m'as l'air bien excité par Délia Verinsk. En serais-tu amoureux par hasard?

— Penses-tu?

Jean avait répondu sans hésiter. Non, il n'était pas amoureux. Tout au plus était-il intrigué... Cette femme piquait sa curiosité...

— Tu sais, reprenait Germain Blanchard, il ne faudrait pas te gêner. Elle est ravissante, Délia, et avec elle ça ne traîne pas. Voyons, tu étais à ses côtés, hier soir, n'est-ce pas?... Elle ne t'a pas...

Rien n'était plus désagréable à Jean que ces questions indiscrètes. Embarrassé, il répondit :

— Non... tu comprends, je...

— Ah! bien! tu as eu tort... Je m'étonne qu'elle ne t'ait pas elle-même...

Une horrible gêne oppressait le jeune homme. Par pudeur, cependant, il affecta de plaisanter...

— Tu me fais venir l'eau à la bouche... si j'ose dire... Voyons, elle est si facile que tu le dis?...

Germain prit un air excédé :

— Puisque je me tue à te le répéter... Vrai! si tu en as envie, tu aurais tort de te gêner. Et surtout ne te crois pas obligé d'y mettre des formes... Tu as bien une petite amie, amène-la avec toi... Délia raffolle de ces complications. Tu jouirais ainsi d'un spectacle qui n'est nullement désagréable... Et je te promets qu'après ce hors-d'œuvre, Délia se jettera sur le plat de résistance que tu lui fourniras et qu'elle saura l'apprécier comme il convient...

— A la bonne heure, à la bonne heure, voilà qui me plaît, plaisanta Jean avec effort, car il se sentait envahi par un insurmontable sentiment de dégoût. Il se tut quelques instants, puis il reprit :

— Voyons, tu la connais bien, tu ne te trompes pas sur elle? Comment se fait-il qu'elle paraisse si triste?

— Triste? Ah! La bonne blague! fit Germain Blanchard, en éclatant de rire... Je te fiche mon billet qu'elle n'engendre pas la mélancolie. Triste? Ah! Ça par exemple, je me demande où tu as été voir cela. Si quelqu'un est insouciant, c'est bien elle.

— Il y a longtemps que tu la connais?

— Ma foi, non! Six mois à peine! Mais quel type! Il n'y a pas moyen de s'embêter avec elle, je t'assure...

Jean demeurait interloqué. Il s'était très vaguement construit une image de Délia Verinks, que les propos de Germain Blanchard mettaient littéralement en pièces. Tout ce qu'obscurément il craignait, il l'apprenait crûment. L'air pur lui manquait, la tête lui tournait, comme s'il eût été environné de marais chargés de mauvais miasmes.

Germain Blanchard, bonhomme, s'approcha de lui et lui tapa sur l'épaule :

— Eh bien! Quoi donc? Tu as l'air tout songeur. Qu'est-ce qui ne va pas? Ah çà! est-ce vraiment Délia qui t'occupe? Ma parole, mon petit, tu serais ridicule de jouer au soupirant platonique. Non, mais ça serait bien la première fois que Délia se déroberait. Paul Lallemand, Richer, moi-même, nous nous sommes tous, un jour ou l'autre, plus ou moins embarqués avec elle pour Cythère... C'est un acte auquel elle attache si peu d'importance que tu aurais bien tort de te gêner... Ecoute : veux-tu que j'arrange cela? Laisse-moi faire! Je vais l'inviter avec la môme Loulou, qui ne semble pas lui être indifférente, et comme nous ne serons que nous deux comme mâles ici...

— Non, je t'en prie! répliqua assez sèchement Jean Marchand. Immédiatement après il se ressaisit. Ne serait-il pas ridicule de prendre la mouche? Et l'attitude de Joseph ne serait-elle pas celle d'un sot?

— Je te remercie, mon vieux, fit-il avec embarras. Tu es l'amabilité même, mais cette semaine, je ne crois vraiment pas avoir la possibilité de me rendre libre...

En réalité, il éprouvait un réel malaise à entendre parler, avec cette vulgarité, d'une jeune femme qui lui avait paru mériter une meilleure réputation. En même temps, tout ce qu'il y avait de plus trouble dans sa sensualité se trouvait attisé par les images érotiques

que faisaient naître dans son cerveau les propos de Germain Blanchard. Alors, quoi! Délia n'était-elle donc, comme les autres, qu'une femelle luxurieuse? S'était-elle moquée de lui avec ses mines mélancoliques et désolées?

Mais après tout, si elle était réellement telle que son camarade la jugeait, il aurait bougrement tort de s'embarrasser de scrupules. En avait-il envie, oui ou non? Oui! Eh bien! c'était une belle proie dont il n'avait qu'à s'emparer. Les fleurs sont faites pour qu'on les respire et qu'on les cueille...

Tout ragaillardi, tout fier de sa résolution galante, il quitta le compositeur en sifflant... comme un babouin qui veut se donner du courage...

III

Une cigarette aux lèvres, un roman qu'elle ne lisait point entre les mains, Délia rêvassait, étendue sur un divan jonché de coussins, dans le petit boudoir où elle avait coutume de se tenir, aux rares instants de solitude. Il semblait qu'elle fût effrayée par la perspective d'un tête-à-tête avec elle-même. Comme ces meurtriers novices qui fuient au bout du monde, en recherchant partout le tumulte des mauvais lieux pour étouffer en eux la voix de la conscience, elle chargeait ses journées de rendez-vous et s'entourait d'amis, vrais ou faux, sortant d'un dancing pour entrer dans un bar, la tête bourdonnante du papotage des salons et du fracas des jazz...

Elle alluma une cigarette et en tira distraitement quelques bouffées. Ses yeux se portaient sur les murs tendus de bleu, sur les bibelots de jade garnissant une étagère, mais ils ne voyaient rien. Parfois, cependant, elle suivait du regard les volutes de fumée qui s'échappaient de sa cigarette et, les paupières mi-closes, devinait des paysages fantaisistes, des silhouettes imprécises dans les spirales légères qui se dissipaient au-dessus d'elle...

Soudain elle se dressa sur son séant et saisissant sa houpette à poudre de riz, posée à proximité de sa main dans une élégante boîte de laque, se la passa rapidement sur le visage. Elle avait en effet entendu qu'on sonnait à la porte de l'appartement.

— Qui est là? s'enquit-elle avec hâte, auprès de la femme de chambre qui venait d'entrer.

— Mme Miron demande si madame peut la recevoir.

C'était une vague amie avec laquelle Délia sortait quelquefois. Elle était jeune, jolie, et lui témoignait une affection tendre, très tendre, sur laquelle Délia ne se méprenait point. Elle n'était d'ailleurs pas insensible à ces aimables avances qu'elle accueillait avec une curiosité indulgente et amusée. Mais aujourd'hui ces mièvreries l'excédaient. Elle plissa le front, secoua la tête, et à voix basse répondit à sa domestique :

— Dites que je suis sortie... Ecoutez, Marie, je n'y suis pour personne, à moins que... à moins que... un jeune homme ne vienne pour me voir, M. Jean Marchand... S'il sonne, vous pourrez le faire entrer ici.

Ah! oui, pour ce visiteur-là elle serait visible! Depuis ce matin, elle pensait à lui; depuis ce matin, elle attendait sa venue. N'avait-elle pas encore, il y a une demi-heure, répondu au téléphone à un de ses amis, s'informant s'il pouvait venir, qu'elle regrettait infiniment, mais qu'elle était malheureusement obligée de sortir?...

Jean Marchand! Le souvenir des propos qu'il lui avait tenus la veille au soir résonnait encore à ses oreilles. Elle sa rappelait la douceur de sa voix, la sollicitude de son regard. C'était la première fois, lui semblait-il, qu'un homme lui témoignait un intérêt qui ne fût pas uniquement motivé par le désir de son corps.

Le désir, cet appel divin de la chair, ce frémissement de tout l'être, cette palpitation éperdue, Délia, aujourd'hui, en avait presque peur. Quand ce matin elle avait ouvert les yeux, lasse encore de l'orgie de la nuit, un

immense dégoût s'était emparé d'elle. Un voile s'était déchiré devant ses yeux et, comme sur un écran magique, elle avait assisté, spectatrice indignée, au luxurieux spectacle dont elle avait tenu le rôle principal. Quoi! C'était elle, cette ménade enflammée qui riait nerveusement au milieu d'un groupe de mâles congestionnés; c'était elle qui arrachait ses vêtements, s'étirait demi-nue, frissonnante, sous les caresses de ces femmes aux visages déformés par d'obscènes grimaces, c'était elle cette mégère hystérique, affalée sur des coussins en désordre, que des ivrognes hoquetants arrosaient de champagne...

Toute l'amertume que recèlent en elles les jouissances de la chair empoisonnait le fond de son cœur. C'était cela, c'étaient ces baisers avinés, ces accouplements comiques, ces caresses bestiales, c'était tout ce déchaînement des plus bas instincts qu'on appelait l'amour... Ah! Quelle tristesse! Quelle poignante tristesse!

Parmi tous ces êtres qui tournaient dans son cerveau en une ronde démoniaque et dont elle avait subi les ignobles étreintes, en était-il seulement un qu'elle aimât ou qu'elle désirât? Non, il n'y en avait aucun vers lequel la portât un irrésistible appel de sa chair, il n'y en avait aucun à qui elle fût liée par un doux sentiment de tendresse.

Comme ils lui paraissaient vulgaires et même grossiers, sans beauté et sans esprit, ces partenaires d'un jeu qui, lorsqu'il n'est pas divin, n'est qu'une farce grotesque! Si encore un souffle puissant de luxure s'était déchaîné sur ces êtres amorphes! Pfui! Même pas cela! C'était le goût d'une froide et pitoyable débauche, qui réunissait chez Germain Blanchard ces bourgeois émancipés et ces cabotines en quête d'engagements! La flamme obscène des glorieuses orgies de l'antiquité n'illuminait guère le logis correct meublé par Dufayel... Piètres disciples de Béranger, qui lançaient des gaillardises, risquaient en s'esclaffant des sous-entendus grivois et satis-

faisaient, en des accouplements sans imprévu, les exigences d'un rut maladroit et borné!

Ces pénibles images surgies crûment devant ses yeux, lui rappelaient une série de scènes analogues. C'étaient les mêmes luxures à froid, les mêmes mornes débauches qui depuis deux ans occupaient sa vie... Dans quelle garçonnière ne s'était-elle pas vautrée, dans quels bras indifférents ne s'était-elle point abandonnée? Les lugubres décors des cabinets particuliers, les horribles salons dorés des maisons louches, alternaient dans sa mémoire avec d'écœurantes visions sous les ombrages du Bois de Boulogne au crépuscule, ou dans des salles de cinéma privées...

Jusqu'à présent, de ces misérables expéditions, elle était rentrée chez elle brisée, exténuée et triste, ce qui ne l'empêchait d'ailleurs point de recommencer le lendemain. Sa vie était organisée de telle sorte qu'il lui était matériellement impossible d'interroger sa conscience avec quelque tranquillité. Elle ne s'en souciait du reste pas. C'était un petit animal lâché dans la vie à la recherche de sensations rares... Lorsque l'on est sujet au vertige, à quoi bon se pencher volontairement sur un gouffre?...

Pour la première fois, depuis deux ans qu'elle traînait dans ce qu'on appelle les lieux de plaisir une chair dominée par l'instinct et une âme que la curiosité poussait aux pires imprudences, elle sentait le dégoût monter en elle, comme la marée sur la grève. Car, pour la première fois, depuis bien longtemps, elle s'était trouvée en présence d'un homme qui avait vu en elle autre chose qu'un instrument de plaisir. Quel bouleversement dans ses habitudes! Il ne lui avait pas tenu des propos égrillards, il n'avait pas tenté de gestes brutaux, il n'avait pas essayé d'assouvir sur elle un désir trop crûment manifesté. Au-dessus de ces visages bassement libertins ou tordus par le rut, s'élevait la pure silhouette d'un jeune homme qui lui paraissait aussi imprévu, dans ce milieu frelaté, qu'un

lys au milieu des mauvaises herbes d'un jardin. Qu'elle était douce, la physionomie de ce Jean Marchand, égaré parmi les malotrus fréquentant chez Germain Blanchard ! Une émotion la saisit, quand elle se rappela le ton de sympathie attristée sur lequel il lui adressa la parole. N'a-t-il pas été d'une correction irréprochable, alors que tout l'autorisait au contraire à en manquer? Elle rêve!... Que ce serait bon d'inspirer de la tendresse! Elle ferme les yeux, un délicieux alanguissement l'allonge sur la blancheur de ses draps... Et brusquement elle se redresse, un pli d'amertume au coin des lèvres. Blancheur des draps, candide éclat de la pureté. Toute l'âme de Délia se tend vers le blanc... Hélas! Des ricanements obscènes éclatent près d'elle, des scènes de débauche peuplent sa mémoire. Pouah! Il lui semble que les baisers sans ferveur qu'elle a reçus, que les étreintes sans flamme auxquelles elle s'est livrée, ont marqué son corps d'une tache indélébile.

Comment pourra-t-elle jamais effacer les souillures dont sa chair est marquée? Ah! Comme elle a honte! Elle se lève, et son bain étant prêt, elle s'y plonge! L'eau ruisselle, le savon mousse sur ses cuisses et sur sa poitrine; elle se brosse la peau avec une violence telle qu'elle en est toute meurtrie... Ah! Pouvoir arracher de sa chair la trace des caresses qui l'ont salie! Malgré elle, des souvenirs impurs traversent sa mémoire... Elle se sent rougir jusqu'à la racine des cheveux. Elle éprouve la même impression de gêne et de malaise qu'un touriste en sueur, aux vêtements maculés de boue, qui se trouverait tout d'un coup transporté au milieu d'une assemblée de messieurs frais rasés et au visage impeccable... Que c'est nouveau et doux-amer pour elle, ce sentiment de pudeur, depuis si longtemps oublié!

La fin visage de Jean Marchand, pareil à ces premiers plans qui reviennent agrandis pendant tout le cours d'un film, reparaît sur l'écran de sa mémoire, chassant toutes

les autres images... et c'est comme si une bouffée d'air frais pénétrait dans une pièce à l'atmosphère viciée.

Depuis tant de mois gravitent autour d'elle des goujats ou des rustres, que ses illusions (car, mon Dieu, elle en a eu, comme tout le monde, et — qui sait? peut-être plus que tout le monde) ont fini par se dissiper ainsi qu'un héritage entre les mains d'un prodigue. Des chiens, des chiens poussés par les plus bas instincts, tels lui semblaient les hommes. Elle ne s'en étonnait pas plus qu'elle ne s'en indignait... Que la société dans laquelle elle vivait se confondît avec un immense lupanar, cela lui semblait naturel. Ne se conduisait-elle pas elle-même comme si les jouissances les plus grossières constituaient l'unique but de l'existence? Et voilà que le destin plaçait sur sa route un garçon qui avait eu la singulière idée de la respecter. En dépit de toutes les apparences, il n'avait point été rebuté par le verni de mauvais goût qui recouvrait son masque de femme émancipée; il avait exprimé la curiosité de connaître le vrai visage qui se dissimulait sous ses excentricités, il lui avait souri avec tendresse quand tous les autres grimaçaient obscènement...

Ce jeune homme se révélerait-il sous les traits du rédempteur qui passe au moins une fois dans la vie de toute pécheresse?

Et d'abord, viendrait-il la voir aujourd'hui? Evidemment il n'avait rien promis. Oh! Elle se souvenait bien. Elle l'avait invité à lui rendre visite et elle lui avait remis sa carte avec son adresse. Mais oui, il viendrait, ne serait-ce que par curiosité... Elle se rendait bien compte qu'elle l'avait intrigué. Mais était-ce une raison pour qu'il se dérangeât? Elle n'osait l'espérer, car enfin il serait vain de s'abuser. Rien ne démontrait qu'il éprouvât pour elle autre chose qu'une certaine sympathie. La sympathie, c'est un sentiment charmant, qui n'a que des rapports lointains avec l'amour. La sympathie, c'est la petite brise

qui vous caresse à fleur de peau; l'amour, c'est l'ouragan qui vous arrache au sol et vous emporte palpitant et meurtri.

Depuis le matin, Délia souhaitait voir Jean Marchand. Elle n'était pourtant pas, elle non plus, embrasée par un de ces feux qui vous consument l'âme et le cœur. Le coup de foudre, si toutefois il existe réellement, n'atteint que les très jeunes gens. Délia avait dépassé l'âge des illusions, naïves à force d'être juvéniles. Qu'il fût ami, amant ou camarade, ce jeune homme inconnu, rencontré dans des circonstances aussi peu favorables à une affection sincère, avait su, en quelques mots, toucher son cœur... C'en était assez pour qu'immédiatement Délia le mît à part de tous les prétendus amis qu'elle fréquentait. Ce garçon représentait pour elle quelque chose de très nouveau et de très doux. Et comme les femmes se plaisent toujours plus ou moins à rêver, elle laissait vagabonder son imagination à travers les domaines enchantés du Pays du Tendre. Pourquoi, n'est-ce pas, la curiosité sympathique que ce jeune homme lui avait montrée n'évoluerait-elle pas et ne prendrait-elle pas un caractère plus intime? Car l'amour, ce n'est pas la recherche grossière d'un spasme fugitif, ce n'est pas le goût des accouplements en commun, l'amour, c'est avant tout la divine tendresse, c'est un élan sublime de l'âme, c'est le besoin de se fondre dans un cœur confident. Et Délia, les yeux errants sur les capricieux volutes de la fumée de sa cigarette, au milieu desquels s'inscrit naturellement le doux visage de Jean Marchand, Délia émue, rêve comme une petite pensionnaire.

Comme une petite pensionnaire? Hélas! Plût au Ciel qu'elle eût conservé l'innocence de ses jeunes années! Elle ne sentirait pas au fond d'elle-même s'agiter de troubles souvenirs comme les larves qui grouillent au milieu des marécages!

Si elle désire de toute son âme entendre tinter la son-

nette qui annoncera l'arrivée de Jean Marchand, elle appréhende amèrement cette visite.

Ah! pourquoi la fatalité avait-elle voulu qu'elle connût le seul homme qui lui eût témoigné de l'intérêt dans des circonstances aussi fâcheuses?

Elle se souvient des moindres incidents de cette maudite soirée avec une netteté qui lui fait horreur. Comme par un fait exprès, comme si elle eût été animée d'une force démoniaque, elle n'a jamais poussé aussi loin qu'hier le cynisme. Lorsque la situation paraît désespérée, que le sol de toutes parts craque sous vos pieds, on éprouve quelquefois une amère jouissance à accélérer la catastrophe, à provoquer l'irréparable, à se rouler voluptueusement dans la détresse... Il semblait qu'hier soir, elle eût par sadisme terni les derniers restes de pureté, qui eussent pu trouver grâce aux yeux d'un ami inconnu.

Et cet après-midi, se remémorant sa conduite de la veille, elle se sent plus confuse qu'un écolier pris en faute. Elle pense bien que Jean Marchand a dû se renseigner sur elle. Et auprès de qui aurait-il pu le faire si ce n'est auprès de Germain Blanchard? Elle connaît la vulgarité de l'individu, et elle imagine les turpitudes qu'il a pu révéler. Un flot de sang empourpre son visage. A la pensée de se trouver en face de ce jeune homme — qu'à tort ou à raison elle juge si différent de tous les fantoches qu'elles a fréquentés jusqu'alors — elle éprouve une telle impression de honte qu'elle se surprend à souháiter qu'il ne vienne point. Comment pourra-t-elle, sans avoir envie de disparaître sous terre, supporter son regard?

— C'est lui! murmure-t-elle en entendant tinter discrètement la sonnette. Voyons, voyons! Un peu de calme! Je n'ai tout de même pas dix-huit ans!

Le sang battait en effet la chamade dans son cœur quand la femme de chambre fit entrer Jean Marchand. Elle avait suffisamment l'habitude du monde pour être

capable de dominer son émoi; aussi masquait-elle ordinairement son trouble, sous une apparence d'insouciance et de fausse gaieté, qui faisaient illusion quand on ne la connaissait point...

Elle s'avança au devant du jeune homme, en roulant les hanches, un sourire forcé sur les lèvres, et tout de suite, pour cacher son émotion, adopta le ton enjoué de la coquette qui ne prend rien au sérieux.

— Bonjour, mon cher ami, fit-elle d'une voix aiguë. Que c'est gentil à vous de vous être souvenu de ma modeste personne !... Je croyais que vos plaisirs nocturnes vous auraient empêché de penser à moi.

Elle tendit sa main au baiser du jeune homme et s'installa sur un divan, les jambes haut croisées.

Jean Marchand la regarda avec quelque surprise. Intérieurement, il s'était plu à douter de la véracité des ragots entendus chez Blanchard. Mais quoi! l'attitude de la jeune femme ne venait-elle pas les confirmer?

— Diable! se dit-il, je serais bien sot de ne point entrer dans le jeu!

Et comme Délia, dans sa robe d'intérieur de velours rouge foncé, très largement décolletée, lui paraissait tentante et capiteuse ainsi qu'un beau fruit d'espalier, il vint s'asseoir sur le divan tout près d'elle, et se mit à lui conter les fadaises habituelles, que tout homme se croit obligé de débiter à la femme qu'il convoite.

C'était un rôle dans lequel Jean Marchand n'était point à son aise. Il en sentait la vanité et le ridicule et il pestait intérieurement de recourir à des procédés qu'il avait toujours méprisés.

— Ah! si vous saviez, chuchota-t-il, combien depuis hier je pense à vous! Vous êtes adorable! Et jamais je n'ai désiré une femme autant que vous!

Les timides et les sensitifs ont de brusques accès de hardiesse qui déconcertent. Jean Marchand était mécontent de lui-même et de Délia. Son caractère inquiet et

timoré lui donnait une peur quasi-maladive du ridicule. Peut-être craignait-il qu'une trop grande réserve de sa part ne le fît prendre pour un niais; peut-être, à force d'avoir remâché les propos de Germain Blanchard, s'était-il persuadé que le cynisme à l'égard de la jeune femme était la seule conduite qui s'imposât; peut-être aussi le désir très réel qu'il ressentait avait-il effacé en lui les sentiments de tact et de courtoisie qui lui étaient coutumiers... Peut-être... Quoi qu'il en soit, il s'approcha de plus en plus de la jeune femme, et tandis que d'une voix légèrement rauque, il égrenait la litanie des compliments chère aux amants :

— J'adore votre peau mate et lumineuse, j'adore vos lèvres humides, Délia, êtes-vous ange ou démon? Il brusqua le mouvement, glissa sur les genoux de la jeune femme une de ses mains, qui s'égara indiscrètement, et passant l'autre autour de son cou, attira presque brutalement son visage contre le sien.

Délia ne protesta point. Mais elle, qui s'était montrée accueillante aux manifestations du désir de n'importe quel indifférent, elle qui s'était sans dégoût laissée cueillir par le passant inconnu tenté par sa beauté, elle sentit pour la première fois, depuis bien longtemps, un irrésistible sentiment de pudeur sourdre au fond de son être, déferler comme une vague à travers son corps et la dresser tremblante et le visage contracté.

Dans un vase de cristal, posé sur un guéridon voisin, une rose laissa tomber ses pétales comme des pleurs de sang, la rumeur de la ville parvenait à travers les rideaux tirés contre les vitres, assourdie, pareille au glas d'une cloche lointaine. Et quelque chose aussi pleurait au fond du cœur de la jeune femme, et quelque chose de très pur mourait aussi...

Oh! nulle plainte ne sortit de ses lèvres... A quoi bon? Encore une illusion qui s'effeuillait... Ce n'était point la première... Allons... Décidément, elle avait eu tort de

rêver... Pureté, tendresse... Ah! Quelle plaisanterie! Et puis après? Eh bien! On la reverrait à la prochaine soirée chez Germain Blanchard, et voilà tout!

Un voile de tristesse se répandit sur son regard, un pli douloureux marqua son front et tout doucement, presque indistinctement, elle chuchota :

— Oh! vous aussi!

Jean Marchand s'arrêta net. Son élan conquérant s'était brisé. Ces simples mots, murmurés tout bas, le touchèrent davantage que n'eussent pu le faire les reproches les plus véhéments. Il se pencha sur la jeune femme et plongea son regard dans les yeux sombres et profonds fixés sur lui. Alors un vertige le saisit, comme au-dessus d'un puits mystérieux et rempli de ténèbres, et, du fond de son cœur germa, jaillit, s'épanouit, pareil au thème d'une symphonie, un hymne éperdu de tendresse...

— Pardon, murmura-t-il!

JEAN DORSENNE.

(*A suivre.*)

POÉTIQUE DU CIEL

I. *TU NIES, ASTRONOMIE...*

Tu nies, Astronomie, que, sur tes azurs las,
Soient la treille éternelle et le doux chasselas,
Tu nies que cet argent soit celui de la grappe,
Tu nies aux jardins noirs les pas de mes sultanes
Et l'étoile accoudée et les mondes amis,
Les roses dénouées, les lilas de ma nuit
Tu les nies et tu dis...
...Mais, déesse cruelle,
Ton savoir dédaigné, j'aime mieux tous mes rêves
Et je veux suivre encor, du crépuscule vert
Jusqu'à l'aurore rose et qui naît de la mer,
Ces astres selon toi de cuivre et de mercure,
Mais que mon cœur m'assure être vos multitudes,
O fleurs que, lentement, courbe, au front de la Nuit,
Un rameau lourd de tous vos dons épanouis.

II. *COMME UNE ARCHE DE PONT...*

Comme une arche de pont sur un grand fleuve d'ombre,
Ses piles reposées au fond des courants verts,
Comme un arc triomphal sur une ville morte,
Aux palais lentement par l'herbe recouverts,
Passerelle des Nuits, porte de quelle vaste
Et sereine contrée, tout ce bel Arc-en-Ciel
(Vertigineux vitrail de la lumière pâle),
Serait-ce que ce soir, si confidentiel,
Dans le langage doux de ses couleurs éteintes,
Sur le secret rompu du monotone jour,
Il nous désignerait, confident de nos peines,
Le lieu mystérieux où dorment nos amours?

III. *DÉRIVES*

Dérives des reflets dans des vasques tranquilles,
Dérives d'un cyprin qui dort, presque immobile,
Une lune légère au ciel pâle dérive :
Argent, à fleur d'étang, de quelle écaille vive?

—

IV. *SEPTEMBRE SOUS SES DOIGTS*

Septembre, sous ses doigts, vous effeuille, mes fleurs
Et ta rose, là-haut, dans la rosée des astres,
Elle-même, ta rose, en ce mois grave, meurt
O rose de Minuit, ô Lune de septembre!
Mais qui l'effeuillera, cette nuit, ce regret
Plus vivace aujourd'hui que l'astre et que la rose
Si septembre l'oublie, au jardin déchiré,
Le regret, cette fleur éternelle de l'ombre?

—

V. *UNE ETOILE FILANTE*

Peut-être un oisillon, peut-être quelque plume
De lumière échappée à ce nid blanc : la lune?

—

VI. *VOUS QU'UNE OMBRE TOUJOURS*

Vous qu'une ombre toujours a nourri sous sa vague,
Vous qu'on voit à minuit, ouvrages merveilleux,
Œnone et Dioné, les perles et les nacres,
Tout à coup frissonner dans des mailles de cieux,
Je le sais, c'est en vain que je songe et je rêve,
Inhabile pêcheur d'insaisissables feux,
Je n'ai pas ramené cette étoile, étincelle
Que traîne dans le ciel un coquillage bleu!

—

VII. *ALTITUDES*

Contre tout cet azur, contre tout cet été,
Route ronde, enroulée à l'altitude verte,
Route longue, glissée comme un jet de rosier,
Route claire, parmi les pins durs et l'airelle,

Route blanche enroulant, comme un fardeau de fleurs,
Comme un vierge monceau de fraîcheurs et d'odeurs,
Une rose de monts de mille feuilles faite,
Route douce pareille à quelque éventail blanc,
Déroulant une plaine, ouvrant d'immenses rêves
Et qui laissais tomber, comme un pétale lent,
A chaque tournant bleu de l'altitude grave
Une montagne noire et une source pâle!

—

VIII. *ROSES*

La rose de Noël perce des jardins blancs.
Une étoile plus claire et plus belle qu'un chant
Perce sa nébuleuse. Et l'enfant étonnée
A cru qu'une autre rose au bord du ciel est née!

GUY LAVAUD.

BOURDELLE POÈTE

DOCUMENTS INÉDITS.

—

On l'a dit devant son cercueil : « L'esprit qui souffle où il veut avait soufflé sur lui. Il lui avait dispensé tous les dons. » Statuaire, architecte, musicien, peintre, poète, Bourdelle fut tout cela. On sait quel lyrisme puissant anime et vivifie toute son œuvre sculpturale. « Bourdelle, notait justement Gustave Kahn, au lendemain de sa mort, est, au plus haut degré, un lyrique et sa caractéristique principale, sa ligne la plus extérieure, en même temps que la masse même de son labeur, c'est d'être un poète ». Y a-t-il d'ailleurs, sans Poésie, véritable création d'Art?

Mais Bourdelle pouvait aussi se dire poète par les écrits qu'il nous a laissés, et cette part de ses travaux, bien peu connue encore, ne doit pas périr.

On a rappelé ses ascendances rustiques dont il était fier.

> Car je suis bon fils d'ouvrier;
> Ma mère était fleur paysanne;
> La terre est douce comme manne
> Au petit-fils du chevrier...

écrivait-il par exemple. « Je ne savais pas encore lire, disait-il, que déjà je chantais d'étranges chansons à mes chèvres, flûtant à l'ombre des chênes et racontant aux pâtres, mes amis, des histoires impossibles. »

A l'école primaire de Montauban, il avait reçu une instruction plus que rudimentaire. « Ce petit ne fait rien, disait l'instituteur, le père Rousset. Il est « dégourdi », mais il ne veut rien faire. Quand on l'inter-

roge, il répond avec une franchise déconcertante : « Je ne sais rien. » Il ne fait que dessiner... » On le laisse dessiner.

Or, voici qu'à peine sorti de l'enfance, Bourdelle compose des vers. Il ignore à peu près tout de la grammaire, de la prosodie, même de l'orthographe, et pourtant il y a dans ces poèmes juvéniles un sens étonnant du rythme, une remarquable sûreté.

« Je sens quelqu'un de plus grand que moi, disait-il, qui dirige ma main et me dicte ce que j'écris. » N'est-ce pas le cas de crier au miracle, de saluer en ce fils d'ouvrier un mystère authentique de l'inspiration?

Plus tard, Bourdelle acquit peu à peu, par lui-même, un savoir d'une grande étendue. Alors que, dans notre époque de spécialisation à outrance, tant d'artistes manquent de culture générale et se vantent même parfois de ne rien connaître en dehors de leur métier, Bourdelle fit toujours preuve d'une curiosité intellectuelle inlassable et sut témoigner aux grands écrivains un respect profond. N'avait-il pas eu d'ailleurs le privilège d'entretenir dans sa jeunesse avec Emile Pouvillon un commerce familier? Homme exquis, d'un talent si vrai, si délicat, Pouvillon fut un des premiers à distinguer les dons éminents de Bourdelle et à guider l'artiste dans ses pénibles débuts. Malgré la différence d'âge, il s'établit entre eux une parfaite, une touchante amitié. Pouvillon avait publié en 1878 ses *Nouvelles réalistes*. En 1881, *Césette* assura sa renommée. Il ne dédaignait pas d'associer Bourdelle à ses travaux littéraires, de le consulter sur le plan de tel conte ou de tel roman ,de lui lire ses manuscrits en sollicitant franchement ses avis. « C'est notre Théocrite », disait Bourdelle de ce maître trop dédaigné aujourd'hui. La poésie paysanne aussi enchantait l'apprenti sculpteur. Des félibres comme Quercy, Perbosc furent ses intimes. Il composait lui-même en langue d'oc de petites pièces fort savoureuses.

Bourdelle avait donné à ma famille un recueil manuscrit, inédit, illustré de dessins à la plume, comprenant quarante poèmes écrits par lui vers l'âge de 24 ans. Il n'en faisait plus grand cas et m'écrivait en 1923 :

J'ignorais tout quand j'écrivais mes premiers vers et l'écart est si grand de ma vue actuelle au point de vue du style que je ne peux que faire pour ces pauvres essais que ce que je fais encore aujourd'hui pour les esquisses avant d'avoir trouvé le vrai tracé : je ne peux que les détruire. Cela est très enfant et pour cause : — petit sauvage, n'ayant rien voulu faire que dessiner aux clases d'études dans un milieu artisan, lisant de mauvais romans dits populaires, j'étais le blé sous terre et je deviens autre chaque jour lentement, commençant ma vraie carrière comme si j'avais vingt ans!

Comme pour ma qualité de dessin (m'expliquait-il, de même, dans une autre lettre), qui peu à peu et chaque jour se forme, mon style se transforme alors que, autrefois, n'ayant rien voulu savoir, petit écolier de l'école, mes balbutiements (en dehors des sentiments qui veulent s'exprimer), n'ont aucune valeur littéraire.

Bourdelle était trop sévère. On en jugera par quelques fragments. Ne les donnons pas pour des chefs-d'œuvre, mais, comme il l'indiquait lui-même, pour « les tâtonnements d'un enfant alors illettré, écrasé de soucis et dont la curieuse pensée toujours mécontente d'elle monte lentement en spirale ».

Les poèmes que je possède datent presque tous de 1885. Année particulièrement fertile pour l'artiste en épreuves de toute sorte! Arrivé à Paris à la fin de 1884, il expose, l'année suivante, au Salon l'*Hannibal enfant*, qui lui vaut une mention honorable; mais épuisé par le travail et les privations, il tombe bientôt malade. Il doit entrer à l'hôpital Necker. Grâce à des soins éclairés, il peut se guérir et écrit, à sa sortie de l'hôpital, le 24 juillet 1885, un sonnet d'une énergie souveraine :

Je meurs pour toi, grand Art! La gloire est le baptême
Que tu devais donner à mon cœur en lambeaux,

Et tu vas me donner la mort pour diadème.
Oh! je me lèverai dans un effort suprême,
La nuit, j'irai sculpter la pierre des tombeaux!

Un séjour dans le Midi lui est nécessaire pour rétablir sa santé chancelante. Le voici à Montauban et à Toulouse. Il est encore convalescent, plus impressionnable que jamais. La vie lui a été révélée, avec ses injustices, ses souffrances; il ne cesse de traduire ses émotions diverses en des strophes jaillies du cœur.

Comme j'étais heureux quand j'étais tout enfant!
J'ignorais que la haine emplissait tout l'espace,
Que l'amour pâlissait le front le plus vivace.
Je ne l'ignore plus et mon cœur est souffrant.

Ce monde est un mystère amer et dérisoire.
Je le trouve plus triste, hélas! de jour en jour!
Que me veux-tu, rayon qu'on appelle la gloire?
Mon cœur ne contient plus que l'immortel amour.

Et voici une « invocation » :

Catafalque géant semé de larmes d'or!
Ciel! infini sublime où la science sombre!
Verse à mon cœur souffrant qui veut aimer encor
Les pleurs de volupté des étoiles sans nombre;

Verse l'oubli du monde en mes veines brûlantes!
Verse, j'ai soif d'amour, j'ai soif d'inexploré!
Ciel, verse les rayons de tes fleurs éclatantes,
Verse, car j'ai souffert; verse, car j'ai pleuré!

Il dédie à une idéale figure féminine cette complainte :

Je suis une voix, un être mystique,
Un poète, élu du destin fatal.
Mon âme est toujours très mélancolique.
Oh! ne m'aimez pas, mon amour fait mal.

Dans un seul baiser je boirais votre âme!
Gardez votre amour pour un autre cœur!
Là-haut, dans le ciel, quelqu'un me réclame!
Oh! laissez-moi seul avec ma douleur!

La fraternité sublime m'inspire,
Je suis en ce monde envoyé d'en haut
Pour chasser les pleurs et mettre un sourire
Sur chaque douleur, sur chaque sanglot!

Et puis, moi, je n'ai pour toute fortune
Que les fleurs des bois, les astres des cieux
Et la pauvreté serait importune
Quand nous serions las, quand nous serions vieux!

Quand vous bercerez d'une main distraite
Un doux bébé rose en ses langes bleus,
Songez quelquefois au pauvre poète
Qui pleure ici-bas sur les malheureux!

Songez à la voix, à l'être mystique!
Au poète, élu du destin fatal.
Son âme sera moins mélancolique!
Mais ne l'aimez pas, son amour fait mal!

Il s'exalte de plus en plus et voici un fort beau poème, *Ame éprise d'une âme,* d'un rythme aisé, large et pur :

Les gloires d'ici-bas, les splendeurs du génie,
L'Art et tous ses rayons, ses extases, ses pleurs!
Pâlissent à côté de ton âme infinie,
Vierge dont la beauté rend jalouses les fleurs.

La beauté se flétrit, mais l'âme est immortelle,
Et c'est l'âme, vois-tu, l'âme qu'il faut aimer!
Le reste est un jouet que la mort d'un coup d'aile
Brise fatalement pour ne plus l'animer!...

Dieu me prend en pitié! Dieu te met sur ma route,
Enfant, que sommes-nous dans cette immensité?
Aimons-nous, viens à moi; mon âme, prends-la toute!
Mon cœur par ton amour sera ressuscité!

Sans ton regard ami, j'allais quitter ce monde,
Tout mon corps était las à force de souffrir,
Et mon cœur sans amour, dans sa douleur profonde,
Trouvait affreux de vivre et joyeux de mourir.

Maintenant je suis fort et je veux te le dire!
Et si je sors vainqueur du milieu des combats,
Je le dois, jeune fille, à ton divin sourire;
Ce sont les grands amours qui font les grands soldats.

J'allumerai pour toi le flambeau du génie,
Et si j'atteins un jour à l'immortalité,
C'est grâce à ton amour qui me versa la vie
Et je veux que ton nom vive l'éternité!

Répondant à un article d'un jeune critique d'art avisé, Jules Momméja, qui a prononcé le premier au sujet de Bourdelle, le mot de génie, celui-ci s'écrie :

Vous avez dit, Monsieur, que j'avais du génie!
C'est un mot qu'on ne doit prononcer qu'en priant
Et l'immortalité le proclame en pleurant
Presque toujours, hélas! sur un lit d'agonie.

Non, Monsieur, je n'ai pas encore assez souffert.
L'amour n'a pas encore assez meurtri mon âme.
Mon front ne contient pas une assez grande flamme
Pour que le ciel de l'Art sitôt me soit ouvert...

§

Puérilités! disait plus tard Bourdelle, en relisant ces strophes. Qu'elles sont pourtant émouvantes quand on songe au prix de quels efforts, de quelles souffrances prolongées, il put acquérir sa gloire et faire consacrer son génie!

Plein d'ardeur et de foi, il est revenu à Paris pour poursuivre, dans de déplorables conditions matérielles, sa rude tâche. Il fréquente les cénacles de la rive gauche, se mêle aux artistes, aux écrivains. « Au moment, me racontait-il, où fort tard dans la nuit je me préparais à dormir, Moréas parfois survenait : « Ecoute, sculpteur! » me disait-il, et de sa voix sonore il me récitait des vers de Ronsard. Je l'aurais certes écouté volontiers, mais le sommeil fermait malgré moi mes paupières.

« Je vis Verlaine une seule fois. Il était ivre et titu-

bait, le corps penché en arrière, vêtu de guenilles, le col entouré d'un grand foulard rouge. Il répétait : « Je voudrais être vêtu d'or, tout en or! » Sa face était celle de Socrate. Quel visage! Jamais je n'en vis de semblable. Ses yeux étaient pareils à ces ciels changeants d'automne où passent des nuages balayés par le vent. »

C'est dans ces années de grande misère et de lutte opiniâtre que Bourdelle compose son *Poème du sculpteur,* que la *Tribune du Tarn-et-Garonne* publia pour la première fois le 3 juillet 1890. « On ne sait pas assez, dira le 6 avril 1922, dans le *Petit Parisien,* Charles Le Goffic, quel lyrisme prestigieux il y a en lui et dont j'eus la révélation pour ma part il y a quelque trente ans, au cours d'une séance où de sa voix sourde et comme embrumée l'artiste, encore débutant, nous récita à Jules Tellier, à La Tailhède et à moi, son *Poème du Sculpteur.* »

Ce poème, Jules Tellier en lisait partout la copie, admirant sans réserve la qualité de cette œuvre si vibrante d'émotion sincère. Bourdelle y disait quelles ambitions magnifiques, alors, le tourmentaient :

Prendre le doux limon, blonde chair de la terre,
Ployer les deux genoux pour l'hymne solennel,
Me souvenir qu'Adam, mon aïeul paternel,
Naquit de ce limon pétri par Dieu le père
Et tâcher d'égaler le grand maître éternel...

Enfant du sol sacré, comprendre la Nature;
Tailler le bois rustique à l'ombre du coteau;
Parfaire une musette avec un bon couteau,
Simple pâtre vivant de laitage et d'eau pure,
Aimant moins les mortels que mon petit troupeau.

Buriner dans le fer la strophe impérissable,
Fanatique ouvrier, avec mon propre sang,
Ecrire le vers fauve, amer et rugissant
Du poème divin, entier, inattaquable,
Où passe en plein azur Pégase hennissant.

Dessiner sur l'onyx des idylles divines,
Imprimer dans l'or pur le trait définitif

Que Phidias rêveur, Michel-Ange pensif
Cherchaient, se torturant l'âme sur des épines,
Et que ne put trouver leur génie attentif.

Tailler le roc inerte arraché des montagnes
Et faire de ce bloc massif, rugueux et gourd
Un colosse, appuyant dans ses mains son front lourd,
Spectre sombre qui veille au-dessus des campagnes,
Ployant son torse fruste aussi grand qu'une tour.

Pénétrer les forêts profondes et mouvantes,
Chercher pieusement tous les grands arbres morts,
Donner à coups de hache une âme à ces grands corps
Et les faire revivre en postures souffrantes
Tordant leurs bras meurtris et qui sont restés forts.

Asseoir sur les frontons, en larges attitudes,
Les poètes bénis, les héros et les Dieux,
Sculpter les grands lions rudes et glorieux
Qui rêvent, pleins d'ennui, des fières altitudes
Qu'ils habitaient jadis dans l'Eden radieux.

Et le soir, enroulé dans mes grossières toiles,
A travers les grands bois, la ronce, le genêt,
Conduire mes moutons sous le toit de galet
Et m'endormir, ayant sur mon front les étoiles
Et le rocher poli pour austère chevet.

Tourner l'argile agreste en mes mains exercées
Et, potier merveillleux, faire éclore soudain
Toute une floraison d'armes, de kaolin,
De grands vases trapus, d'amphores élancées,
Fleurs vivaces formant un magique jardin.

Ciseler en tremblant dans une pierre antique
Une bague très fine aux multiples couleurs,
Y graver avec soin des oiseaux et des fleurs,
Faire de cette bague un symbole mystique
Doux comme un soir d'automne et pur comme les pleurs

Sculpter l'ivoire blond en bouquet érotique,
Enchâsser dans le sein d'une rose d'argent
Le corps surnaturel, tout nu, tout palpitant,
De Léda qui défaille et se livre impudique
Sous le cygne immortel qui rêve en la berçant.

Découper dans l'albâtre en troupes vagabondes
Les sylvains des forêts et les nymphes des eaux;
Mêler parmi les lys et les souples roseaux
Des fruits extasiés sur des poitrines rondes
Et l'amour éclairant les nids sous les rameaux.

Dans un moule divin jeter un front stoïque,
Un front de bronze et d'or et de cuivre alliés,
Une figure ardente et droite sur ses pieds
Et qui dresse très haut, dans un geste héroïque,
Son épée éclatante aux cieux incendiés.

Au-dessus des palais, des temples et des villes,
Dresser l'historien couronné d'olivier,
Impassible et du doigt touchant son front d'acier,
Fixant sur l'horizon son œil clair et tranquille
Que le soleil sanglant ne fait pas dévier.

Eriger dans l'azur, comme un rêve de givre,
La blanche cathédrale, arbre où nichent les saints;
Enrouler les rinceaux autour des vitraux peints
Et faire flamboyer dans l'hosanna du cuivre
La mère de Jésus levant vers Dieu ses mains.

Sous la nef, dans l'essor craintif de la prière,
Dresser sur son cheval en des gestes altiers
L'archange de la mort, droit sur ses étriers
Comme ces grands guerriers que taillait dans la pierre
Le ciseau merveilleux des humbles imagiers.

Puis, ayant travaillé pour la joie éternelle,
Semeur, dans les sillons de la terre au sein noir
Ayant jeté le grain sacré de mon espoir
D'où naîtra la forêt de la flore immortelle,
Aller sur la montagne et dans la paix du soir

Creuser mon dernier lit dans une grande pierre
Sans simulacre vain, sans futile flambeau,
Et dire, agenouillé sur le bord du tombeau :
« Terre, reçois ton fils et reprends ta poussière. »
La tombe aura pour moi la douceur du berceau.

Rêves sublimes en partie réalisés. Maintes œuvres de Bourdelle ne sont-elles pas déjà évoquées dans ces vers? Ne voit-on pas, par exemple, en les relisant, surgir une à

une ses grandes figures : l'*Héraklès*, le *Centaure*, *Mickiewicz*, l'*Alvear*, la *Vierge à l'enfant?*

§

Toujours avide d'apprendre, Bourdelle n'a jamais manqué de réserver dans ses longues journées remplies par tant de travaux une part à la lecture. « Malgré tout le labeur, me disait-il, et mes travaux de peintre, de sculpteur et d'architecte, les matins, levé à 2 ou 3 heures parfois, mais toujours à 4 heures du matin, je lis avec soin les grands auteurs. »

Avec quelle conscience pour saisir leur âme profonde, il étudiait ceux dont il sculptait l'image : Michelet, Cladel, Tellier, Moréas, les Corbière, Charles-Louis Philippe, Frazer, Pergaud, etc... ou ceux dont, comme Flaubert ou Clemenceau, il illustrait les œuvres!

Vers la fin de sa vie deux surtout lui furent chers : Verhaeren et Anatole France.

Il nous a dit dans des pages frémissantes dédiées aux souverains de la Belgique, l'émotion poignante qu'il ressentit à la nouvelle de la mort de Verhaeren et l'impression que lui causèrent ses funérailles :

> Le pavillon aux trois couleurs de la Belgique recouvrant le sarcophage du poète qu'entouraient des flambeaux ardents et des soldats debout, appuyés sur leurs armes, veillant tout cela, tout ce drame secouait les flambeaux et agitait la nuit toute muette dans ce lieu.
>
> Le convoi, l'annonce que le Roi le suivrait à cheval sur ce lambeau libre de la Belgique, tout cela vivait dans le vent qui frissonnait glacé sur nous. Et cette guerre! et cette mort! heures chargées! heures tragiques...

On connaît aussi les liens réciproques d'estime et d'admiration qui l'unissaient à Anatole France. Il a fait de lui un buste magistral et nous a dit la douleur que fut pour lui la perte du maître écrivain :

> Quelle bonté dans Anatole France! Quelle simplicité! Quelle

douceur affectueuse! Quel haut soldat pour toute cause juste!

On dit que le grand sage est mort; mais nous savons l'œuvre éternelle.

§

De son vivant, Bourdelle a publié plusieurs poèmes en prose, mais n'a livré au public que fort peu de vers proprement dits. « Tous mes vers sont à recommencer », me disait-il peu de temps avant sa mort. Il en récitait pourtant volontiers à ses intimes.

La plupart des vers de Bourdelle que nous connaissons, écrit, dans *Le Temps* du 18 novembre 1924 Emile Henriot, respirent la simplicité fruste et naïve des vieilles chansons artisanes et ne font que traduire les aspirations de l'artiste tout occupé de son métier, fidèle à ses attaches terriennes, à ses souvenirs de nature toujours si vivaces en lui depuis les nuits criblées d'étoiles de ses contemplations enfantines où, étendu sur les coteaux montalbanais, il laissait reposer sa tête bourdonnante de songes à même le rocher dans une communion profonde avec

La Terre douce comme manne
Au petit-fils du chevrier.

Il sait aussi que

L'homme passe et l'œuvre demeure.
Tourne, tourne, tourne mon tour.

C'est la belle chanson du tourneur de pots rustiques qu'il se souvient avec tendresse d'avoir vu dans son village enfournant ses menus chefs-d'œuvre au fournil commun pour les durcir dans la bonne odeur du froment parmi le cri-cri des grillons :

Et je fais des héros d'argile
Que je mets cuire avec mon pain.

Ses familiers connaissaient bien aussi ces deux strophes :

L'alluvion pétrie en une main rugueuse
Fleurit candidement l'humble tour du potier;
Le naïf créateur y répand tout entier

L'idéal ingénu de son âme songeuse,
Car il aime d'amour son rustique métier.

Le bon potier connaît le secret de l'argile;
Il en goûte au toucher la saveur et le corps
Et fait sous ses pieds nus qui valsent en accord
Virer le tour où naît une amphore fragile,
Car la chair du limon est toute humide encor.

§

Dans ses pages de prose, par le rythme musical des mots et l'éclat des images Bourdelle reste toujours poète. « Plusieurs écrivains, notait en 1922 Ch. Le Goffic : Tailhade, Claudel, Francis Jammes, Jean-Louis Vaudoyer, Elie Faure, François Julia, bien d'autres, sans compter M. Bergson, si je ne m'abuse, ont dit dans quel émerveillement les avaient plongés certains écrits de Bourdelle. »

On peut lire, par exemple, dans la *Revue de France* du 15 octobre 1921 les pages palpitantes où il a rappelé ses souvenirs d'enfance les plus émouvants et condensé en formules saisissantes les lois essentielles de son Art.

L'Art n'est pas seulement d'imposer à la pierre des copies d'êtres et d'objets. L'Art est transformation.

L'Art, c'est l'esprit portant le monde à la matière.

L'Art, c'est l'homme liant la matière à l'esprit.

La matière et l'esprit s'entr'aidant dans la pierre, font de l'ombre de l'homme un dessin surhumain.

Ses ancêtres qui furent bergers, son passé lointain dans sa ville natale, les méditations sur l'Art restent toujours ses thèmes de prédilection. On les retrouve dans *les trente journées du grand travail*, poème en prose écrit en 1910, publié pour la première fois en 1924 par la Revue *Vita*, et dans le début du grand ouvrage de la Librairie de France où Bourdelle étudiait et commentait lui-même l'œuvre de toute sa vie (1).

(1) Il y aurait aussi tout un chapitre à écrire sur Bourdelle humoriste. Avec quelle verve délicieuse et quel sens du comique il narrait à ses

Maintes pages récentes de l'artiste sont, il faut l'avouer, d'une lecture difficile.

Peut-être, notait dans le *Matin* du 27 novembre 1929 Edmond Campagnac, n'avait-il pas mûri tout ce qu'il avait appris et parfois ses écrits et ses dires avaient-ils quelque chose de vague et d'imprécis, parfois même de nébuleux provenant de théories insuffisamment assimilées. Mais cette imprécision et ce vague disparaissaient bien vite dans un éclair de poésie.

Comme il me l'indiquait dans ses lettres, sa manière de sculpter et de peindre et son style d'écrivain suivaient une évolution parallèle. Dédaignant l'art facile, impersonnel, trop communément accessible, il cherchait, toujours insatisfait, des formes originales s'efforçant de parfaire des œuvres plus rares et plus hautes. Aux plaines, aux vallons, il préférait les sommets.

De même qu'il renonçait aux délicieux pastels de sa jeunesse, il dédaignait ses vers d'autrefois, ne voulant pas couler sa pensée dans un moule commode, dans des formules banales. Le style même de ses lettres intimes se montrait moins spontané, plus tendu, plus tourmenté. Alors que beaucoup d'écrivains de son temps, un Moréas, un Henri de Régnier, passaient d'un symbolisme nuageux à un classicisme limpide, Bourdelle suivait une marche inverse. L'influence symboliste, celles de Mallarmé, de Maeterlinck par exemple, se faisaient de plus en plus sentir dans ses productions littéraires qu'il nommait simplement des « essais ». Plusieurs semblaient transcrire des rêves, exprimer en un langage un peu sibyllin un amas confus de sensations et de sentiments.

Il prenait parfois en écrivant un ton de prophète ou d'oracle. On en a souri. Des puristes lui ont reproché de « vaticiner en galimatias ». Railleries faciles... Admirons

intimes des anecdotes plaisantes! On peut lire dans le *Bulletin de la Vie Artistique* du 1er juin 1923 le récit où il conte lui-même avec tant d'esprit comment, en 1914, il fut pris pour un espion par les paysans du Quercy.

plutôt cette puissance verbale, ces trouvailles d'expression, ces images étonnantes, tour à tour exquises ou sublimes et d'une si intense poésie.

Chez les grands artistes, disait à son sujet Gustave Kahn, l'idée bat des ailes, c'est pourquoi ils écrivent toujours d'une notation si intéressante sans qu'y nuise jamais leur fréquente imperfection de style. Mais de quel prix sont leurs confidences sur leur art, la transcription à la fois de leurs tendances et de leurs limites qu'on trouve dans quelque aperçu sur l'œuvre d'un collègue ou d'un émule. Ils ont des mots à large perspective qui découvrent tant de plénitude et d'horizon...

Bourdelle se penchait volontiers vers l'invisible. Hanté par le problème capital de la destinée humaine, il écrivait déjà le 3 novembre 1885 sur le buste de son ami Augustin Quercy :

Vers quel but allons-nous et qui pourrait le dire?
Lancés par le destin vers l'immense ciel bleu,
Pauvres flèches de l'arc invisible de Dieu,
Devons-nous tout bénir? Devons-nous tout maudire?

L'étude des mythes, des philosophies, des religions l'attirait invinciblement. Je n'ai point ici à tenter d'expliquer sa vie intérieure la plus profonde, dont il avait sans doute emprunté les éléments à bien des théologies. Contentons-nous de constater son ardente sympathie pour toutes les souffrances, son profond sentiment du divin, son idéalisme exalté.

En 1915, parlant à Montauban sur la tombe d'une toute jeune fille, il disait :

« En te laissant ici, nous ensevelissons un destin et des fleurs qu'un ordre surhumain détourne de nos lois mortelles et cela survient dans un temps où toutes les nations se heurtent, dans des jours tellement amers de par une guerre si dure que tout être se souvenant du sens du bien ressent en son esprit le deuil cruel de la fraternité des hommes. » Et dédiant ce discours aux pau-

vres parents, il leur déclarait : « Je ne suis pas un maître en l'au-delà; j'ai simplement la foi simple. Près de la mort de votre enfant, je fais ici le vœu pour vous que vous puissiez seulement croire tout ce que cette foi m'a dit. Mon seul désir est de bien démontrer que la vie matérielle est vaine autant qu'elle n'est pas tournée, toute en un seul élan vers l'avenir divin. »

Oh! comme on aimerait posséder un recueil des pages de ce maître qui fut si noble et si bon et qui, au cours de sa grande carrière, créa, sous tant de formes diverses, tant de beauté! Ce monument écrit refléterait une des faces trop ignorées de son génie, servirait sa gloire et ne serait pas indigne de ses admirables poèmes de pierre, de marbre ou d'airain.

PIERRE VIGUIÉ.

L'INFLATION AU TEMPS DE SOLON

—

C'est vers l'an 612 avant Jésus-Christ qu'Athènes se donna une monnaie nationale à l'emblème de la chouette.

Jusqu'alors on utilisait les monnaies des pays voisins et principalement les pièces d'argent d'Egine qui représentaient une tortue. Le poids de la pièce d'une drachme équivalait environ à 6 gr. 11. La drachme était à la fois unité monétaire et unité de poids.

L'emploi de la monnaie ne paraît pas d'ailleurs avoir été d'un usage courant. Les amendes édictées par les lois de Dracon vers 621 av. J.-C. sont payables en bestiaux et c'est Solon qui convertit le taux des amendes en monnaie métallique.

Remarquons à ce sujet la similitude des procédés et du langage à l'origine des civilisations. A Rome également les amendes se payaient en bestiaux : 2 moutons pour les délits minimes, 30 bœufs dans les cas graves. Les plus anciennes monnaies de l'Italie centrale, en bronze, ont pour type un animal tel qu'un bœuf, un porc et devaient correspondre à la valeur de l'animal représenté. De là vient que la monnaie fut appelée *pecunia,* de *pecus,* troupeau. De même le mot *Capital* s'applique au bien le plus précieux, le troupeau, et vient de l'habitude de compter le bétail par tête : *capita.*

On peut rapprocher de ces expressions le mot *roupie,* qui dérive du sanscrit : *rûpa,* bétail.

C'est encore en vertu du même procédé naturel que la guinée, nom de l'étoffe de coton qui servait de mon-

naie aux trafiquants anglais, dans leurs rapports avec les indigènes en Afrique Occidentale, a donné son nom à la pièce d'or correspondant à la valeur d'une pièce d'étoffe.

Le terme de monnaie a une tout autre origine et rappelle un grand événement historique d'époque relativement récente. Les Romains avaient élevé un temple à Junon Moneta (l'avertisseuse, du latin *monere*) sur l'emplacement de la maison de Manlius qui avait averti la population de la présence des Gaulois s'apprêtant à surprendre la ville. Lorsque, vers l'an 269 avant J.-C., on inaugura à Rome la frappe de la monnaie d'argent, on installa l'atelier de fabrication dans les dépendances du temple de Junon Moneta.

Nous manquons de détails précis relativement aux diverses mesures d'ordre économique prises par Solon. Les anciens auteurs relatent très brièvement et de manières différentes ce que l'on a appelé la réforme monétaire de Solon, mais tous paraissent avoir attaché une importance considérable à cet événement et présentent l'ensemble des mesures qui s'y rapportaient comme le premier acte de la vie publique du grand législateur.

C'est que la situation était grave à l'époque où le choix de ses concitoyens appela au pouvoir le poète-philosophe.

Le peuple d'Athènes, réduit aux emprunts, était la proie des usuriers. Soit que les impôts fussent trop lourds ou les récoltes insuffisantes, soit que les guerres prolongées eussent retiré à la terre les plus valides de ses fils, le paysan avait dû s'endetter. Les familles riches, l'aristocratie, qui ne dédaignait pas de faire le commerce de l'argent, avaient tiré parti des besoins du peuple pour lui prêter à gros intérêts. Les troupeaux, les terres, données en gage, étaient venus arrondir le patrimoine des usuriers et, quand le créancier impayé ne trouvait plus rien à faire vendre chez son misérable emprunteur, il lui

restait encore la ressource de l'emmener comme esclave, lui, sa femme ou ses enfants.

Telle était, en l'an 592 av. J.-C., la situation de la république démocratique d'Athènes, tels étaient les abus que Solon, lui-même de famille aristocratique, s'était donné pour tâche de supprimer.

Eut-il recours à une abolition totale ou partielle des dettes existantes? Décida-t-il que le capital à rembourser serait diminué des intérêts déjà payés? Les historiens sont en désaccord sur ces points.

Aristote, dans la *Constitution d'Athènes* (chapitres VI et X), dit que Solon défendit que dans le présent et dans l'avenir la personne du débiteur servît de gage. La mesure semble donc avoir eu un effet rétroactif et avoir dû entraîner la libération de tous les débiteurs insolvables.

Solon, poursuit Aristote, abolit toutes les dettes tant privées que publiques.

L'abolition des dettes avait précédé la promulgation des lois. L'augmentation des mesures, poids et monnaies, la suivit. Les mesures en usage étaient celles de Pheidon d'Argos. Solon les agrandit. La mine fut portée de 70 drachmes à 100. L'unité était alors le didrachme. Il mit les poids en rapport avec la monnaie : 63 mines formèrent un talent (1). Les subdivisions de la mine furent augmentées dans la même proportion.

Plutarque, dans la *Vie de Solon,* donne à peu près les mêmes renseignements qu'Aristote, mais il remarque que, d'après plusieurs auteurs et notamment Androtion, ce n'est pas par une remise de dettes, mais par la limitation du taux de l'intérêt que Solon vint en aide aux pauvres; il augmenta en même temps les mesures en vigueur et la valeur de la monnaie.

L'ensemble de ces réformes humanitaires fut appelée σεισάχθεια expression forte et imagée qu'on pourrait tra-

(1) Le talent était jusqu'alors de 60 mines.

duire par *délivrance* (littéralement décharge d'un fardeau).

§

En quoi consistait la réforme monétaire proprement dite?

Elle semble, autant qu'on peut le conjecturer, avoir eu un double caractère.

Aristote dit que la valeur de la mine fut portée de 70 drachmes (73 selon Plutarque) (2), à 100 drachmes.

Tel débiteur qui remettait une mine à son créancier bénéficiait donc de 27 drachmes, ce qui équivaut à dire que le montant de la dette était amputé de 27 % (en suivant la thèse d'Androtion qui ne croit pas à une abolition intégrale des dettes).

Cette modification de la valeur de la mine a donné lieu elle-même à deux interprétations. Quelques calculs d'arithmétique vont être ici nécessaires.

Pendant longtemps il a été admis, sur la foi du texte de Plutarque, que Solon avait substitué à la monnaie d'Egine à l'effigie de la tortue, en usage à Athènes, la monnaie d'Eubée à l'effigie de la chouette.

Comme la drachme euboïque ou attique pesait 4 gr. 36 et la drachme éginétique environ 6 grammes (6 gr. 11), on voit que la mine attique dans la nouvelle monnaie, renfermant 100 drachmes d'Eubée, pesait 436 grammes et correspondait par conséquent à environ 73 drachmes éginétiques de 6 grammes $\left(\frac{436}{6} = 72.66\right)$

(2) Théodore Reinach a émis l'avis (Revue *Hermès*, 1928, pages 238 à 240), que le texte d'Androtion auquel se réfère Plutarque avait été altéré par une erreur de lecture et il a proposé de lire :

ΤΗΝ ΜΝΑΝ ΠΡΟΤΕΡΟΝ ΕΒΔΟΜΗΚΟΝΤ' ΑΓΟΥΣΑΝ

au lieu de

ΕΒΔΟΜΗΚΟΝΤΑ Γ ΟΥΣΑΝ

(Γ étant le symbole du nombre 3.)

Ainsi d'après le savant archéologue le texte d'Androtion s'accorde par-

Bien que cette explication ne s'accorde pas complètement avec le texte d'Androtion qui signale une augmentation de la valeur de la monnaie (ἐπαύξησιν) tandis que le procédé qui vient d'être décrit eût au contraire diminué la valeur de la mine, cette interprétation fut généralement admise jusqu'à la découverte faite il y a une trentaine d'années du manuscrit, malheureusement incomplet, de la *Constitution d'Athènes,* par Aristote.

Le texte d'Aristote précise que Solon augmenta les mesures de Pheidon d'Argos, alors en usage : il désigne par là les mesures d'Egine. Il ajoute que jusqu'alors l'unité monétaire était le didrachme.

En s'appuyant sur ces nouvelles données, un érudit particulièrement qualifié, Babelon, l'auteur du savant traité des monnaies grecques et romaines, a proposé une interprétation différente de la réforme de Solon.

D'après lui, Solon n'a pas introduit à Athènes l'usage de la monnaie d'Eubée; celle-ci y était déjà répandue; il en a seulement modifié les désignations. Avant la réforme, l'unité monétaire dans le système euboïque ou attique était le didrachme ou statère, qui pesait 8 gr. 73 — la drachme pesant, comme on l'a vu, 4 gr. 36; — Solon décida que cette pièce de monnaie s'appellerait à l'avenir la drachme.

Or le poids de la mine éginétique était d'environ 611 grammes. Elle correspondait donc à 70 pièces de 8 gr. 73 de la monnaie attique (8,73 × 70 = 611,10).

Quant à la nouvelle mine attique équivalant à 100 drachmes nouvelles de 8 gr. 73, elle pesait 873 grammes. C'était le poids de la double mine du système euboïque avant Solon.

Ainsi s'expliquerait la double assertion d'Aristote : que Solon a augmenté les mesures phidoniennes, et qu'il a porté la mine de 70 drachmes à 100.

faitement avec celui d'Aristote, les deux auteurs donnant l'un et l'autre à la mine la valeur de 70 drachmes.

D'une part, la mine phidonienne était de 611 grammes et la nouvelle mine attique de 873 grammes; il y avait donc bien augmentation. D'autre part, la mine phidonienne ou éginétique correspondait à 70 drachmes de la nouvelle monnaie attique (de 8 gr. 73), tandis que la mine solonienne valait 100 drachmes de cette monnaie.

A la place de la mine éginétique de 611 grammes valant 70 drachmes attiques nouvelles de 8 gr. 73, Solon mit en usage la mine attique de 100 drachmes ou 873 grammes.

Ainsi la réforme de Solon s'appliqua non au système éginétique, mais au système attique et consista à porter au double toutes les divisions monétaires. Cela se fit par un simple changement dans la dénomination des pièces sans aucune modification dans la fabrication.

Comme aucun des systèmes rivaux n'avait des divisions aussi lourdes, l'argent athénien était ainsi appelé à faire prime sur les marchés étrangers, accroissant par là le prestige et le crédit athénien.

Il en eût été tout autrement, dit Babelon avec justesse, si Solon avait, comme on l'a si longtemps soutenu, diminué la valeur de la monnaie : l'argent athénien aurait disparu dans les échanges avec les autres peuples.

Pour expliquer le texte d'Androtion, le savant numismate admet que celui-ci raisonnait d'après l'état de choses de son temps (IVe siècle avant J.-C.). La drachme athénienne était alors revenue au poids de 4 gr. 36, de sorte que la mine attique de 100 drachmes correspondait bien à 73 drachmes éginétiques d'environ 6 grammes, mais la drachme de 4 gr. 36 datait d'Hippias et non de Solon.

§

En définitive, la réforme économique de Solon, d'après des conjectures assez vraisemblables, comprenait l'ensemble des mesures suivantes.

En premier lieu : abolition ou remise partielle des det-

tes. L'étalon éginétique étant l'un des plus usités, la plupart de ces dettes devaient être comptées en monnaie d'Egine. Solon autorisa sans doute les débiteurs à s'acquitter avec la monnaie attique courante : pour une drachme de 6 gr. 11 on ne rendait qu'une drachme de 4 gr. 36, d'où une remise de 27 %.

Mais pour les nouveaux contrats et pour les échanges, on employa dorénavant la monnaie améliorée : la drachme à 8 gr. 73.

Ainsi à peine l'usage de la monnaie s'était-il répandu que la finesse athénienne trouvait dans la combinaison du cours légal et de la dévalorisation la solution momentanée d'une crise économique. C'est là un rare exemple d'une inflation créée délibérément non pour les besoins de l'Etat, mais pour ceux du petit peuple.

Que la population se soit laissé tromper, comme il arrive en pareil cas, sur le véritable caractère et sur la portée de cette mesure, cela ne semble pas douteux, puisqu'elle paraît avoir abusé le sage Plutarque lui-même. Voici, en effet, ce qu'il écrit à ce sujet.

La mine ne valait que 73 drachmes; elle fut portée à 100, de manière que ceux qui devaient des sommes considérables en donnant une valeur égale en apparence, quoique moindre en effet, gagnaient beaucoup *sans rien faire perdre à leurs créanciers.*

Seuls ne perdaient pas ceux qui avaient eux-mêmes eu recours au crédit, mais celui qui avait avancé ses propres capitaux et qui les retrouvait écornés d'un quart perdait incontestablement une fraction de sa fortune.

Est-ce pour effacer le souvenir de cette expropriation et pour éviter le discrédit qu'elle aurait jeté sur la monnaie athénienne que Solon décida en même temps de faire de celle-ci , par un simple changement de mots, — la monnaie la plus riche de son temps?

S'il en est ainsi, Solon ne s'est pas seulement montré, comme on l'a dit, « le plus grand économiste du monde

méditerranéen avant l'empire romain », mais le plus grand économiste de tous les temps.

§

Après avoir rapporté l'opinion d'Androtion, Plutarque ajoute que la plupart des auteurs conviennent que la « seisachtie » fut une véritable abolition de toutes les dettes. Leur sentiment, dit-il, est confirmé par un texte de Solon lui-même qui, dans un de ses poèmes, se glorifie d'avoir fait disparaître de l'Attique ces écriteaux qui *désignaient les terres engagées pour dettes.*

Main-levée générale des hypothèques, abolition de la contrainte par corps, remise totale ou partielle des dettes, voilà l'ensemble des mesures que le peuple acclama justement du nom de délivrance et qui fit la popularité de Solon.

Il y eut cependant des ombres à ce tableau. Outre que les riches se plaignirent d'être les victimes de la réforme, la spéculation ne manqua pas de la mettre à profit.

L'honnête Solon avait pour amis, ou se disant tels, trois personnages appelés Corion, Clinias et Hipponicus, en qui il mettait toute sa confiance.

Pendant que Solon travaillait à présenter ses décrets dans les termes les plus insinuants et à rédiger pour le mettre en tête de sa loi un préambule convenable (nous disons aujourd'hui un exposé des motifs), ses trois amis surent le faire parler. Ils apprirent ainsi que la nouvelle législation n'apporterait aucune atteinte à la propriété foncière, ne modifierait pas la répartition des terres comme le demandait un parti agraire, mais allégerait les pauvres du fardeau des dettes.

Les trois spéculateurs, se hâtant de prévenir l'application de la loi, empruntent aussitôt à des capitalistes des sommes considérables et achètent de grands fonds de terre. Quand le décret eut paru, ils gardèrent les biens

et profitèrent pour le remboursement de l'argent qu'ils avaient emprunté des mesures restrictives de Solon.

Solon fut accusé de complicité dans cette manœuvre malhonnête, mais il anéantit tous les soupçons et donna la preuve de sa bonne foi en faisant lui-même remise de 5 talents (certains auteurs disent 15) qu'on lui avait empruntés.

Ses trois amis ne furent pas poursuivis pour délit de spéculation illicite; ils furent seulement flétris du nom de Chréocopides (banqueroutiers).

Si la réforme de Solon, malgré les mécontentements passagers de ceux qui l'estimaient insuffisante, laissa un si vif souvenir dans l'esprit du peuple, c'est qu'elle sauvegarda deux libertés essentielles : la liberté individuelle et la liberté de posséder.

De notre temps, les conditions économiques sont renversées. Le petit épargnant ne possède plus un troupeau et un champ, mais des rentes sur l'Etat et des obligations. Grâce aux vastes crédits ainsi constitués, c'est avec l'argent du public que les financiers réalisent la plupart de leurs opérations.

L'inflation de 1924 et la dévalorisation de 1928 ont été faites, comme celles de Solon, dans l'intérêt des emprunteurs; mais le monde est renouvelé; de débiteur, le peuple est devenu créancier et c'est lui, encore une fois, que la guerre a ruiné.

Le moratorium édicté en 1914 dans l'intérêt des banques détentrices des fonds de milliers de déposants, l'inflation désastreuse pour les épargnants, la limitation du taux des loyers, tous ces événements ont démontré une fois de plus que les crises n'atteignent pas ceux qui vivent sur le crédit, mais seulement les véritables possédants.

Le pire est que notre système fiscal est également tout entier dirigé contre la fortune visible et que toutes ces causes réunies : risques en cas de guerre ou de troubles, impôts élevés sur les revenus apparents, insolvabilité des

banquiers ou des Etats, agissent dans le même sens pour rendre l'épargne aventureuse et favoriser la spéculation ou la thésaurisation. Le progrès de la civilisation nous a donné beaucoup de bien-être, mais il n'a rien ajouté à notre sécurité. Aujourd'hui comme aux temps anciens, il est prudent d'enfouir son or dans un coin de son jardin hors de la portée des soudards et des gabelous. Ce sont là des vérités élémentaires. Elles n'ont pas encore pénétré dans les masses populaires, mais il n'est pas douteux qu'après quelques dures leçons de cette sorte, le peuple se lèvera pour défendre ses droits de propriété. Souhaitons qu'il se trouve alors un Solon capable d'atténuer les conséquences des fautes commises.

LOUIS BAREILLIER-FOUCHÉ.

MOUNA, CACHIR ET COUSCOUSS[1]

IX

PARMI L'ÉVOLUTION MUSULMANE

Au carrefour du Plateau-Saulière je découvre Jacques dans une posture incommode qui manifestement le divertit.

Tel un colosse de Rhodes vu par le gros bout de la lunette, il est exhaussé sur deux piliers-miniatures qui sont des boîtes de petits cireurs indigènes. Ses jambes s'écartent en isocèle au-dessus des chéchias balancées à la hauteur des chevilles par les épaules qui travaillent. Et autour des deux yaouleds fonctionnant ensemble, une demi-douzaine de confrères, cireurs-commissionnaires-colporteurs, brandissent des journaux, piaillent, menacent de se battre, se précipitent sur un passant qui les rabroue, refluent vers le client monté sur boîtes, auquel chacun offre de s'entremettre suivant toutes les combinaisons possibles et même deux ou trois de plus, — en quoi ils continuent de se livrer à leurs habituelles occupations.

Sans doute ont-ils dû se jeter en meute sur Jacques, le cerner, l'acculer au coin de la pharmacie, réduire aux abois la bête levée à l'arrêt du tram, qu'ils ont flairée tout de suite Inglize (Anglais) ou Roumi de France, c'est-à-dire la poire du récent bateau.

Peut-être ses chaussures venaient-elles d'être cirées à

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 756, 757 et 758.

l'hôtel. Qu'est-ce que vous croyez? Ils ont su le convaincre (*forcer* la proie) : ils vont le recirer « kifkif la glace de Paris ».

Peut-être encore avait-il déjà acheté, ainsi qu'il fait depuis quelques jours, « la *Dépêche Algérienne* ». Iâ Allah! ils lui ont imposé de haute lutte « l'*Echo d'Alger* » et du même coup « la *Presse Libre* ».

Et comme deux d'entre eux l'avaient happé à la même seconde chacun par une jambe, l'aréopage en tumulte a finalement décidé, sans le consulter du reste, que l'un et l'autre des chasseurs avaient droit à une moitié du gibier commun.

Donc à ces deux-là l'honneur et le bénéfice du pied! Les autres peu à peu se résignent au rôle d'invités, de public. Ils regardent, critiquent, encouragent, blaguent, essayent de brouiller le jeu des opérateurs. Seul, un tout petit tente encore de réussir où les plus grands ont échoué. Cinq à six ans. Il se hausse sur ses orteils qui sont nus, à part le pouce gauche entortillé d'un chiffon au travers duquel suinte du rouge.

Le Benjamin voudrait extirper au patient-poire une... *commissioun* à faire. Il représente dans le groupe le professionnel de l'accointance « tout qu'est-ce qu'y a de souâ souâ! ». A certaines heures il rôde autour des cafés. Si une femme s'arrête quelques secondes au coin d'une arcade, il s'approche :

— Tu cherçhes du travail, Madame?

Ce sont les petits Arabes du Plateau, je veux dire : qui opèrent habituellement au Plateau.

Car d'où sont-ils venus? Et qui s'inquiète de savoir à quelles familles ils appartiennent ou appartenaient et comment ils vivent?

Des sans-parents probablement pour une bonne moitié, des sans-morale (où l'auraient-ils découverte et reconnue, la morale?) qui se débrouillent (debberou rashoum) pour ne pas demeurer strictement des sans-le-sou.

Peut-être que celui-ci a couché, la nuit dernière, au coin du trottoir, la tête appuyée à un seuil, les orteils croisés comme des mains. Ils mangent quand ils peuvent. Ils s'habillent de ce qu'ils ramassent ou qu'on leur jette. Ainsi s'est créé ce carnaval d'oripeaux qui entoure en ce moment l'opéré-colosse.

Par exemple, sous ce travesti de loques incommodes, ils portent tous un *uniforme* parfaitement ajusté, et qui est la crasse. Ça, ils l'ont aussi ramassé. Seulement sur eux ça ne s'use jamais. Il semble même qu'ils aient endossé ainsi (risquons l'image!) un capital à intérêts composés. Ils n'en touchent pas les revenus qui s'accumulent et les font riches de patine. Tel de ces gosses à cause de ça tenterait un peintre. On a l'impression que si on essayait de les décrasser on raclerait un chef-d'œuvre.

On les appelle yaouleds parce que pour les héler on crie : Iâ oulad! (O gamins!) Et ils accourent en vociférant : Ciri M'siou? — Bourti, Mada?...

Du moins parlaient-ils ainsi. La plupart commencent à articuler : Cirer — Porter. Ils ont appris quelques-unes de nos rangaines. En ce moment ils chantent Ramona. On les emploie à distribuer des prospectus, des bulletins. Ils glapissent : « Vive un tel! » aux jours de tapage électoral. A la porte du Casino ils charlestonnent.

On prétend qu'ils ont organisé un syndicat de cireurs. Hé alors!... Je me rappelle, à Guelma, la tête de Panisse, maire bienveillant de l'époque, voyant pénétrer dans son cabinet une délégation de yaouleds. Le plus âgé pouvait bien avoir douze ans. Ils venaient lire des Statuts — je me trompe (pas un ne connaissait A ni Alif) — *réciter* des statuts élaborés au cours d'une réunion « plénière » (amoumiia), qu'ils avaient tenue parmi les ruines du Théâtre Antique.

Panisse s'était levé de son fauteuil. Ses administrés-pygmées l'entouraient, tel Jacques aujourd'hui. Ils le

captaient par le coude, le poignet, le pan du veston. Sa paternité municipale était confisquée à leur profit.

— Porquoi, nos aut's, y en a pas même chose comme le boucher ou le vidangeur? Quisqui tu crois? Les p'tits alors ça mange pas? Et comment ça se fait, les ceux-là qui sont pas d'ici i va vinir por nous prendre le khroubz dans le foumm (le pain dans la bouche)?...

Pauvres commencements d'hommes déjà aux prises avec des problèmes que leurs arrière-grands-pères n'ont jamais sans doute soupçonnés. Sommes-nous certains qu'il y avait ici des yaouleds avant nous, — que ce n'est pas nous qui avons fait sortir de cette terre d'Islam où le pauvre est qualifié « invité d'Allah », quand nous y avons planté nos pavés, ces cireurs qui, certains jours, ne cirent pas et ne dînent pas, ces entremetteurs de cinq ans?...

Mais voici Germaine... un peu en retard (n'est-elle pas femme?) Nouveau bondissement de la meute — que je muselle.

— Khrellouhâ, iâ chiatine!! (Laissez-moi-la, démons!)

Ah! il paraît que l'Algérien ne veut pas?... Souâ souâ, ça va bien... Figés un instant dans leur désordre que le hasard se mêle de disposer en artiste, ils regardent la roumiia, en beauté dans ce joli matin algérois, et toutes leurs petites faces crasseuses lui sourient.

Ravie du coup d'œil, elle leur jette des sous. Tumulte de poulets sous une poignée d'orge...

*

A propos des yaouleds, j'ai nommé le pauvre. Il est là naturellement. Où ne rencontre-t-on pas le mendiant arabe dans Alger? Pour un peu, en se débandant, la meute-mascarade détruisait le geste auguste de celui-ci.

Le geste, ils l'ont tous. Et, en vérité, ce geste du mendiant arabe semble, au moins autant que celui de notre semeur, « près de Dieu ». Le Koran fait de l'aumône une

des quatre obligations de l'Islam. Aussi le misérable musulman n'a-t-il jamais honte de sa misère. Il la porte, soutenu par sa résignation de fataliste et aussi avec la conscience qu'en demandant la charité il exerce un droit.

Aujourd'hui, à bien regarder, on croit apercevoir qu'à certaines minutes l'exercice de ce droit se transmue en profession... De même que nous avons les yaouleds du Plateau, nous avons aussi le mendiant du coin. C'est lui qui, de propos mûrement délibéré, a décidé de se consacrer à nous. Averti, sagace, il oriente son crédit d'aumônes suivant le courant de nos affaires, ponctue sa journée avec l'heure chrétienne, distribue sa présence en tenant compte du plus grand profit et du moindre effort. Il sait mendier avec préméditation et de guet-apens.

Je l'ai examiné bien des fois. Il m'a semblé moins usé que le balayeur indigène de notre rue, et je ne l'ai jamais vu allonger la main vers un passant en burnous. Les arabes et les kabyles ont le coup d'œil sûr; s'ils se doivent à eux-mêmes de faire l'aumône, ils entendent ne placer leur générosité qu'à bon escient. De sorte que ce musulman qui s'est institué bénéficiaire quasi-officiel de la charité roumiia...

— Souâ souâ, fait Germaine qui s'amuse à collectionner nos « berbérismes »... Si les yaouleds ont été créés par la France, ce mendigot s'est peut-être bien créé tout seul.

*

Un autre, qui a dû lui aussi se modeler sans le concours de personne, tel qu'il est en cette année 1929, d'ailleurs à l'opposé social du mendiant, c'est le *moutchou*. Sobriquet algérien du mozabite ou mzabite. On dit à Alger : moutchou somme on dit à Paname : auverpin. Et certains prétendent apercevoir une parenté d'allures commerciales entre l'auvergnat et l'homme du Mzab.

Tous deux en effet ont pris l'habitude de s'expatrier périodiquement, d'aller trafiquer au loin sous le signe de l'âpreté et de l'astuce conjuguées, de même l'un et l'autre conservent l'estampille native.

Là s'arrête le rapprochement possible entre le naturel de Saint-Flour allant bricoler à Vaugirard et celui que M. Chevrillon, de l'Académie française, a dénommé le *puritain du Désert*, venu installer boutique au Plateau.

Le moutchou, que nos amis ont découvert au bout de la ligne de mon index, derrière le pauvre, s'offre au public sous l'apparence d'un gros sac auquel on aurait ajusté une lourde tête solide à poil noir et dur, coiffée pour le moment d'une calotte ronde.

On a l'impression que cet ensemble d'énorme ver blanc à mâchoires massives et de graisse ferme doit avoir été médité et réalisé pour un besoin de perpétuelle absorption. « Ici on encaisse! ».

Cette évocation de l'encaisseur-type, du mercanti renforcé, se concrétise d'ailleurs en intensité supplémentaire à cause du cadre. Notre moutchou, rond et vaste, vient de se poser, on pourrait dire : de poser, tel le motif central d'une annonce, au milieu d'une gigantesque réclame qui est tout simplement la devanture de son magasin. En haut :

EPICERIE DU DESERT
OMAR BALOUKA

Désert qui offre aux ménagères du Plateau : — sur le panneau droit, le portrait en buste d'une *Vache qui rit*, — une tablette mastodonte de *Chocolat Kohler* portée en triomphe par une bande de Ciri M'siou; — sur le panneau gauche, le *beurre Paillaud* décuplé, que nous présente un cuisinier rigolard, — deux mains sans propriétaire brisant au-dessus d'une casserole une gerbe de *macaroni Rivoire et Carret;* — en diagonale, des discours arabes que j'articule, puis traduis : *Helib souiss Nistli*

(lait suisse Nestlé), *hassan helib fi el dounia* (le meilleur lait de l'univers)...

Des figurines dans tous les coins, des avis, des interjections admiratives...

Etayé à la porte, un tableau rectangulaire haut d'un mètre, divisé en deux colonnes entièrement garnies à la craie, telles ces tables en émail noir qu'on voit dans les Banques échelonner le cours des valeurs. Le tableau de Balouka énumère les marchandises de son magasin et indique leurs prix. En tête trois mots en majuscules soulignées : *Vague de besse* (sic).

Nous entrons. Quatre vendeurs, — mozabites manifestement; ça se voit à leur roulement méthodique de ballots bien faits. Vingt clients de tous costumes et de trois ou quatre langues, entre lesquels les grosses larves sahariennes évoluent sans hâte, sachant arriver partout où il faut et toujours à point.

A peine ai-je eu le temps de serrer la main de Balouka, volumineux et ubiquiste comme ses garçons... déjà le voilà à mi-hauteur d'une échelle qu'il grimpe en mollesse rapide à la manière d'un plantigrade, d'où il coule après avoir cueilli d'un geste exact une nouvelle « lessive » demandée en vain par une cliente dans trois épiceries européenne. Lui, il l'a reçue.

— Deux quarante sur *cinque* francs!... Avec ça, Madame?

Madame ne veut rien de plus aujourd'hui... « Demain, y en aura du bon, tout à fait nouveau! »... Le caissier à lunettes simili-écaille rend la monnaie. En même temps, d'un regard oblique, il continue sa lecture de la *Dépêche Algérienne.*

Jacques s'y reprend à deux fois pour bien constater que cette espèce de barbare des sables compulse le bulletin hebdomadaire financier... Hé alors, qu'est-ce que vous croyez, mon bon? « Mozabite »; enfoncez-vous bien ceci!

J'en profite pour raconter à mi-voix une petite histoire qui, celle-là encore, est arrivée :

Lorsque Balouka s'installa au Plateau, sa boutique, qui était alors modeste, bénéficia d'une publicité inattendue et spéciale.

Au lieu d'orthographier son prénom : *Omar,* le peintre d'enseignes, qui était un parigot, l'écrivit : *Homard.*

Balouka laissa passer. Les Français riaient. Les arabes et les kabyles, qui se prétendent des musulmans orthodoxes et considèrent les mozabites comme schismatiques, vite au courant de la blague, se moquaient de l'épicier du Désert qu'on avait sans doute pêché à Chiffalo dans une nasse.

En même temps les chéchias et les chapeaux entraient à l'épicerie. Il arriva que des acheteurs vinrent là exprès pour s'offrir la tête du marchand, — et revinrent parce que la semoule paraissait fraîche, le felfel d'un beau rouge piment, et les conserves de premières marques.

Plus tard, lorsque le « commerce » fut achalandé *souâ souâ,* « Homard » disparut de son fronton et « Omar » surgit... Alors un bruit se propagea au Plateau. L'erreur du peintre n'était pas le moins du monde, comme le public l'avait cru, une fumisterie d'atelier. C'était au contraire bel et bien une trouvaille de mercanti, une *combinaison* inventée, dictée et payée par le moutchou... ajoutons : payée beaucoup moins cher que n'importe quelle autre publicité cataloguée... Ah! ça, est-ce que par hasard la vague de *besse* du tableau...

J'envoie un bonjour à Balouka. Dehors je continue ma présentation :

M. l'Académicien Chevrillon a très exactement vu le mozabite au *désert.* Il a crayonné en maître ce musulman chassé de l'Islam au physique comme au moral par les orthodoxes; il nous l'a montré, fataliste et puritain, emportant parmi les dunes sa doctrine et les cendres de ses ancêtres, allant édifier au milieu de l'impossible des

cités symboliques, en ruches sous le minaret, protégées contre l'intrusion hétérodoxe et moderniste par un rempart de sépultures... Et c'est de l'histoire qui fait figure d'épopée...

Dommage que M. Chevrillon n'ait pas songé à regarder le mozabite dans *le Tell,* adapté à notre atmosphère réaliste, choisissant chez nous et renforçant, avec une admirable intuition de businessman, les roublardises les plus risquées, qu'il nous laissera pour compte à son départ, — type accompli du super-rafleur de douros, salué, avec une ironie... heu! heu! un peu jalouse peut-être, mais exacte, par ce proverbe des tribus :

« L'arabe est roulé par le juif, — le juif par le kabyle, — le kabyle par le mozabite, — lequel n'est roulé que par le Diable. »

*

...Cependant nous voici cheminant au long du boulevard de la République.

A droite, la côte barbaresque, ornée de joyaux par les roumis, capte la baie entre le pouce trapu de la Jetée Nord et le long index replié de Matifou. En avant, l'Amirauté vient de profiter sans doute de ce joli rais de soleil en pinceau oblique pour brosser parmi des ors ses colliers de faïences vertes qui font envie à Germaine.

Un peu à gauche, au coin de la place du Gouvernement, s'arrondit un escargot haut comme une maison à cinq étages, dénommé Djamâ el djedid (la nouvelle Mosquée), qui érige son minaret à quadruple horloge au-dessus de sa coquille ou nougat.

Devant nous, les promeneurs habituels de cette avenue centrale de notre cité, dominant la mer, balcon d'où l'on regardera tout à l'heure, par-dessus la gare maritime, le Courrier de France entrer au port. Promeneurs qui représentent la multitude algérienne en concentré : Européens de tous les rivages de la mer latine, — israélites

des divers stades intellectuels, — musulmans échelonnés sur la gamme des avatars moraux et vestimentaires, depuis « le pauvre devant Allah » (il est là aussi, bien entendu) jusqu'à ce lot de « bouteilles cachetées » qui déambule à une quinzaine de pas en avant de nous.

C'est encore Germaine qui vient de rappeler ce mot de notre lexique : bouteille cachetée. Ainsi nomme-t-on en Algérie les jeunes musulmans évolués, étudiants, employés, fils de famille à la page, qui ont adopté le costume européen, à part le chapeau, conservant la chéchia ou le fez à titre d'indication de leur origine et dont certains prétendent faire un ornement quasi rituel.

On dit : *bouteille*, ou encore *capsule*. De fait, cylindrés dans le veston de couleur sombre, mieux encore dans le pardessus de nuances apparentées fréquemment, ce dernier hiver par exemple, à un bleu-noir évoquant le vin en flacon, la gorge étirée par le faux-col, et « capsulés » de rouge, ils ressemblent à un Saint-Emilion ou un Nuits agrandi et en balade.

Germaine s'amuse. Elle entrevoit qu'un des garçons de la Brasserie Universelle, alignant des tables sous les arcades à notre gauche, va cueillir un de ces cylindres au passage pour le basculer au-dessus d'un verre.

— Et, demande Jacques, que sortira-t-il du goulot?

Image plaisante... Réponse à chercher parmi la méditation avertie.

Ce qui pourrait sortir du goulot?... Evidemment on ne saurait escompter, en ce début d'une vinification morale, un cru dépouillé, franc de goût et de couleur, sûr de lui...

Dans ce flacon récemment empli aux vignes d'un domaine qui est lui-même neuf, la logique ne peut entrevoir qu'un vin nouveau, sentant encore son cépage, chargé de ferments, un de ces vins qui peuvent tourner en piqûre ou au contraire sainement vieillir...

Qu'en pense ce Général fils de Roi, en train de faire

de la haute école, depuis le 12 octobre 1845, sur un cheval que le statuaire, ancien fantassin sans doute, a négligé de pourvoir d'une « gourmette de bride »?

Monseigneur le Duc d'Orléans n'a pas d'opinion sur la bouteille cachetée. Il en est toujours à la grande époque préparatoire de *l'ense et aratro.*

A cause de quoi aussi il ne peut apercevoir au bas de son piédestal cette autre évolution minuscule d'une danseuse arabe de 1929 opérant dans une baraque foraine à l'enseigne de : AICHA BONO! — petite trouvaille agrémentée d'un sous-titre : *Ici on danse mieux qu'en face...*

Il est vrai qu'en face une autre baraque annonce : *Monstre marin capturé dans les eaux de Matifou :* 463 *kilos.*

*

...Par-dessus l'Archevêché mauresque, la Cathédrale se hausse pour nous envoyer un reflet de ses yeux verts. Sous ce regard chrétien nous tournons au coin des escaliers de la Pêcherie et entrons au Tribunal musulman.

M. le Cadhi, une connaissance de Blida 1912, fait mine d'interrompre les débats du procès en cours. Je m'y oppose. Nos amis et moi, nous nous asseyons à côté d'un adel (assesseur-greffier), M. Ben-Malek... Le cadhi rend sa sentence que je traduis à l'oreille de ma voisine :

— Ce vieux mari est divorcé d'avec sa jeune femme pour « *n'avoir pu régulièrement procurer à celle-ci les légitimes satisfactions qui découlent naturellement du mariage* ».

Germaine pouffe. L'adel enregistre avec une froide précision, puis il recapuchonne son stylo. C'est lui qui va nous procurer, à nous, les satisfactions devant découler de notre visite à sa Mahakma (prêtoire), laquelle est reliée à la Mosquée Nouvelle par un escalier intérieur.

B. Ben-Malek, beau type d'homme un peu au-dessous de la quarantaine, évoque, derrière son bureau, le fonc-

tionnaire du Gouvernement général soigné, vu en buste. Cheveux noirs, divisés par une raie médiane, légèrement frisés aux tempes. Col Van-Heusen d'où la régate, nouée mince, coule entre les revers d'un veston demi-smoking.

Il se lève et, après s'être incliné devant Germaine, il nous précède. Petite hilarité dans les yeux de notre amie. C'est que du veston de cet impeccable administratif s'échappe par le bas un serouel plissé descendant, à la façon d'une jupe, jusqu'aux chevilles. Pas même la robe courte!... Sans doute avons-nous déjà rencontré de ces accoutrements mi-partie... Tout de même le buste de tout à l'heure, revers, cravate, col!...

Cependant nous voilà dans le cabinet du chef de la Mahakma. C'est petit et très orné. Sophas vêtus de lourdes étoffes du Sud. Tapis de haute laine. En guise de plafond, une de ces merveilles berbères en bois de cèdre sculpté et colorié ressemblant à une page de grand missel. Le Tout-Alger ignore qu'il possède ce chef-d'œuvre de l'art maughrabin, ce qui est du reste très algérois.

Dans ce boudoir, l'homme en jupe nous sert le thé. On cause. M. Ben-Malek trouve pour Germaine des prévenances verbales inconnues de nos sportifs, pour Jacques l'argument solide à base concrète qui plaira aux lecteurs de sa Revue. Et voici que ce retardataire de la culotte orientale semble dépasser en direction de l'Occident le pantalon de la bouteille cachetée.

M. Ben-Malek admet que la musulmane puisse renoncer à son voile; il cite l'Egypte, la Turquie, pays de foi éclairée, où le tchartchaf s'est transformé en voilette.

Il fait instruire ses filles au Lycée; l'aînée, en ce moment-ci, apprend l'anglais et joue du Chopin.

Il les mariera à des Croyants ayant renoncé par acte de la Mahakma à leur droit de polygamie. Et il les consultera elles-mêmes sur leurs préférences...

Sans doute Germaine n'a pas oublié la vision en surprise, au Palais du Gouverneur général, de l'étudiante

berbère évadée des traditions. Seulement elle avait aperçu aussi le père de Mlle Houria... Jacquette, pantalon de mêmes rayures que celui de Jacques.

Le serouel d'aujourd'hui, continuant à agréer notre interview, attaque à présent le maraboutisme qu'il qualifie « survivance païenne ». Il déplore que le musulman moyen — pas plus que le catholique moyen (*sic*) — ne soit un Fidèle suivant sa Loi...

Et il nous entraîne par l'escalier intérieur dans la nef de la Mosquée.

Les murs du Temple sont nus. « Symbole affirmant que rien n'existe autour du Croyant tourné vers Allah. Rien n'existe non plus entre eux que la Parole Sainte... »

Le muphti s'est approché. Devant nous sur une planchette il ouvre un très vieil exemplaire de La Lecture (El Korane), qui est un chef-d'œuvre de calligraphie arabe et d'enluminures musulmanes. Minute de recueillement pendant laquelle Germaine perd de vue le problème du serouel révolutionnaire...

Le révolutionnaire feuillette la Loi. Voici des versets en prose rythmique (œuvre personnelle d'Allah) lus dans leur ampleur, traduits mot pour mot, puis résumés. Ils sanctifient l'appel au chambardement :

— C'est « la tenue modeste parmi leurs voiles » qui est *conseillée* aux femmes; Dieu ne leur impose pas le masque.

— La science ne peut qu'honorer le musulman.

— La polygamie est seulement tolérée.

— La femme devra consentir à son mariage.

— Aucun intermédiaire entre Dieu et le Fidèle...

Le muphti salue chaque fois. Jacques manœuvre le stylo.

A présent le chambardeur, au nom d'Allah, cite de mémoire des passages du Nouveau-Testament et il les rapproche du chapitre XIX de La Lecture.

C'est l'histoire de la Vierge catholique qui est évoquée.

Le Koran dédie une de ses plus belles sourates, la XIXe, *à Marie mère de Jésus,* Sidna-Aïssa qui est appelé en Islam *Rouh Allah,* Esprit de Dieu.

L'adel du cadhi conclut que le Christianisme et l'Islamisme sont deux religions sœurs. Le doigt sur d'autres versets, il prouve et consacre cette fraternité :

— « *Les Chrétiens seront jugés devant l'Evangile. Ceux d'entre eux qui auront observé ses préceptes en recevront leur récompense.* »

Il condamne ,l'index posé sur une autre page, les agitateurs prêchant la guerre sainte en dehors de la légitime défense religieuse :

— « *Ne faites pas violence aux hommes à cause de leur foi!* »

... Le greffier-assesseur a été rappelé à son bureau par un aoûn (huissier indigène). Jacques m'interviêwe sur la formation de ce mondain arabo-berbère doublé d'un commentateur un peu imprévu des Ecritures comparées... J'essaye de faire admettre que Ben-Malek, ancien élève de nos écoles et aussi de la Medersa (collège arabe), d'esprit critique placé très haut, a su regarder, choisir et se confier à un certain bras du courant moderne lui permettant de conserver les directives épurées de sa religion.

Trille de Germaine... qui me demande si le *jupon...* (décidément aux yeux d'une femme le costume...) j'appelle ça une directive épurée.

Pourquoi ne m'amuserais-je pas, moi aussi? Tranquillement je déclare que Ben-Malek conserve sa culotte arabe parce que tous les jours, et même cinq fois par jour, il fait sa prière.

Point d'orgue.

— Vous charriez?

Je demeure aussi compassé que le muphti qui s'apprête précisément à réciter l'oraison supplémentaire de ce moment de la matinée, dite *Ed-dhaha.* Le brave homme revient de la vasque placée à gauche de l'entrée.

Les pieds nus, le serouel flottant sur les chevilles, il s'arrête en face du Mirhab qui indique la direction des Villes Saintes.

Debout, les mains élevées à la hauteur du visage, il commence à psalmodier la Fatiha (le Notre-Père musulman)... Sept ou huit secondes d'immobilité verticale... Soudain le Fidèle d'Allah plonge du buste. Ses jarrets se cassent. Le dos bombé en mouton qui broute, il heurte du front le tapis... Temps d'arrêt... Lentement le corps écroulé se relève sur les genoux, les fesses étayées aux talons... Méditation d'une demi-minute... Réascension du torse soulevé en deux temps par les jambes habituées sans doute à cette gymnastique particulière et qui se dispensent du concours des mains... Ce n'est pas fini : Reprise du premier verset de la Fatiha... Deuxième plongeon... Nouveau broutage du tapis... Re-réascension du corps poussé par le sport sui generis des tibias et des fémurs... Et voici que la manœuvre des cuisses, des jarrets et des chevilles recommence une troisième fois...

Germaine ne me reproche plus de charrier... Elle vient de se tourner de biais du côté de Jacques. Elle regarde cet occidental dont elle sait l'anatomie, monté sur quilles dans le pantalon collant aux fesses, tubant la cuisse, en carcan autour des rotules...

Faut-il lui rappeler que des catholiques qui se nommaient Pasteur et Foch se pliaient, comme le muphti et Ben-Malek, à toutes les attitudes commandées par leur Eglise, lorsqu'ils récitaient la Fatiha des Chrétiens?

*

Après quoi, ayant consulté ma montre, je m'imagine que Aït-Akli pourrait bien se plier lui-même, en ce moment, à une autre attitude, non moins rituelle.

Aït-Akli, kabyle du Haut-Djurdjura, est professeur à la Faculté des lettres d'Alger. Il a publié des ouvrages connus sur l'évolution en Kabylie, l'histoire des Kabyles; il

a réuni en un recueil, dont je possède un exemplaire dédicacé, des chansons kabyles assez caustiques, d'une facture, si j'ose dire, berbéro-montmartroise.

Ce berbère, qui aime son pays natal et ne manque pas d'y remonter aux vacances, plus modernisé encore que Ben-Malek, s'est abandonné au courant occidental sans réserve.

Même il flotte sur le haut bord du roulis. Musulman, il se dispense de toute pratique, estimant que seule, l'élévation spontanée et désintéressée de l'âme peut être qualifiée geste pieux.

Il apprécie le bon vin, dont le Koran n'a défendu, affirme-t-il, que l'excès, et il explique que le salut d'un Croyant n'est pas fonction de son estomac.

Il a adopté le costume européen, coiffure comprise; et comme un coreligionnaire lui demandait un jour : « Pourquoi portes-tu le chapeau? » — il répondit: « Pour me couvrir la tête. »

Aït-Akli est aujourd'hui un « plus de cinquante ». Il fut, il y a trente ans, une des premières bouteilles cachetées et reçut alors pas mal de horions arabes et kabyles à cause de ce pantalon que la jeunesse intellectuelle musulmane a fini par adopter. Il encaissa comme le nègre de la Porte Saint-Martin et continua à la manière du nègre de Mac-Mahon.

Alors les Européens prétendirent de leur côté que ce demi-renégat devait être un arriviste. Aït-Akli riposta en s'adjugeant deux premiers prix aux concours de la Faculté. L'arriviste arrivait par son talent. Il se paracheva lui-même en demeurant un savant modeste et un ironiste amical.

Ainsi racontant ce berbère de la haute montagne, dont je suis l'ami, j'ai ramené Jacques et Germaine au long des arcades Bab-Azoun vers le Square Bresson. Dès l'arrêt des trams, j'aperçois le phénomène-professeur à sa petite table coutumière du Tantonville. Il a pour compagnon

aujourd'hui, à cette terrasse d'Alger, qui vaut celles des alentours de l'Opéra, un bachagha de la garden-party du Palais d'Eté.

Rien d'aussi dissemblable que ce couple de musulmans. Le volumineux personnage du Sud, drapé dans la gandoura de soie et les deux burnous, érige au-dessus de l'assistance un guennour surabondamment entortillé de poil de chameau. L'universitaire kabyle étriqué ajoute un feutre à la petite houle nivelée des feutres. Le premier dégage du prestige, le second de la malice. C'est le Mektoub attablé en face de la fantaisie.

Présentations. Nous voilà en rond tous les cinq autour de consommations diverses conseillées par le goût, l'heure ou les principes religieux. Tiédeur, Lumière. Lointain de la Méditerranée arrondie. A côté de nous, complétant ce que représente notre groupe, un rendez-vous de contrastes et de symboles.

En face de la terrasse où l'orchestre joue un two-steep, voici une oasis spécifiquement africaine,... presque aussi évoluée que le Professeur Aït-Akli. Sa tignasse de palmes est taillée à la façon des tifs de Doudja, la bonne arabe chaloupeuse du samedi, au Select. Elle a renoncé au corset de lianes et raccourci ses écorces retombantes qui lui faisaient une jupe démodée.

Sur le niveau du Théâtre, c'est une caserne de Mamelücks modernisée en Cercle des officiers. A visiter, un de ces jours : Salle des Maréchaux de France faisant suite à la cour mauresque...

— Fontaine *Garroué,* complète Aït-Akli. Deux janissaires de 1830 sciant, sur la vasque, la tête de l'interprète militaire français.

Voilà l'historien en goût. Son index pointe. Là exactement, c'était sous les Turcs la célèbre porte d'Azoun (Bab-Azoun). Têtes embrochées à des crocs. Essaims de mouches. Tombée placide d'un caillot... Et du temps de Charles-Quint, poignard d'un chevalier de Malte, Savi-

gnac, planté en provocation dans le panneau. Mot célèbre : *Nous reviendrons!...* Exactement à l'arrêt des trams...

Cependant Germaine examine le bachagha. Cravate de Commandeur associée à un chapelet de marabout. Le considérable personnage sirote son classique « limon », profère de temps en temps une onomatopée, paraît ne comprendre que dans un brouillard. Savignac, Garroué, Charles-Quint... des syllabes dont quelques-unes doivent être assez difficiles à prononcer... pas de sens précis... Ah! têtes à des crocs, mouches, caillots, ça, ça correspond à quelque chose : coin de marché dans le douar où l'on égorge les moutons...

Aït-Akli parle de l'histoire berbère, de l'œuvre algérienne... Le bachagha continue à vivre cette heure à laquelle Dieu accorde un onctueux goût de citron et qui égrène ses minutes parmi le double prestige conjugué d'un chapelet de marabout et de la cravate du Beylik.

Je me penche vers l'oreille de ma voisine. Ça va!... Aït-Akli ponctue précisément une finale et ramasse son anisette espagnole. Alors le créponné de la tourangelle pointe :

— Monsieur le Bachagha, à votre bonne santé!

M. le Bachagha a sans doute observé déjà bien des curiosités imprévues dans le monde chrétien. Tout de même celle-ci est d'un calibre!... Il possède une importante barbe délimitée au cordeau sur les pommettes et peignée comme un buis de presbytère. J'ai cru voir passer dans ce chef-d'œuvre quelque chose comme un remous de désarroi. Bien entendu, simple éclair; mais probablement quelle pétarade intérieure!! Le chapelet a failli en casser son fil, lâcher ses grains en cascade, telle une poignée de pois chiches.

En vérité, si une des quatre épouses de ce musulman se permettait une incorrection de cette envergure! Si la plus considérée osait même s'asseoir à table en face de

lui!!! Enfin Dieu sait ce qu'il fait : Parmi les Chrétiens, il faut évidemment trinquer avec une chrétienne... Cette fois, c'est la cravate qui reprend la direction.

Les doigts de la main gauche écarquillés sur la gandoura, le chef blédard lève à son tour son verre de sirop vers l'échappée des bords de la Loire, heureuse comme une écolière à côté de son mari qui de tout cela n'a rien vu.

Quelqu'un par exemple a vu. La moustache en crin végétal du Berbère s'est émue comme la barbe du Sudien, mais pas sous le même remous. De qui et de quoi Aït-Akli s'amuse-t-il le plus?

Hé! Hé! que d'hypothèses peuvent engendrer les aspects! Voici un étrange tableautin assez suggestif : cette petite Française au regard hardi, fouillant l'apparente impassibilité du Chef à poil de chameau.

Et pourquoi certain couplet du Haut-Djurdjura, ayant passé par les usines de Puteaux, ne chanterait-il pas à l'oreille de M. le Professeur kabyle quelque chose comme par exemple ceci :

> Quand je suis allé en France,
> la femme du roumi a voulu voir
> si j'étais fait comme un homme...

X

LA VIERGE NOIRE

C'est Aït-Akli qui me conduit, ce matin, à Notre-Dame d'Afrique où va se célébrer une messe pour le Souvenir français.

Il est de tradition à Alger que chacun des cultes de la Trinité africaine honore annuellement ceux de nos enfants communs qui sont tombés au loin pendant la grande guerre, et convie à cette cérémonie les fidèles des autres croyances.

Ainsi une fois par an, vers le printemps ou le com-

mencement de l'été, les Chrétiens, les Juifs et les Musulmans se retrouvent, groupés sous la mémoire honorée des morts et tous dans la même atmosphère de pureté émue qui emplit les nefs, d'abord à la Cathédrale, ensuite à la Synagogue, enfin à la Mosquée de la Pêcherie.

Cette année, une réunion supplémentaire est inaugurée dans la Basilique qui domine Saint-Eugène du haut de son promontoire et regarde la Provence par-dessus la mer. Aït-Akli, le libéré fantaisiste, a estimé que, ni lui ni moi, nous ne pouvions nous dispenser de monter à Notre-Dame.

Au point terminus du tram, devant l'hôpital du Dey nous avons trouvé chacun une moitié de place dans un autobus, et « par le chemin tortu, poussiéreux, malaisé — et de tous les côtés au soleil exposé, — les 12-14 C. V. ont tiré pour nous le coche ».

Je ne me suis pas préoccupé du couple Jacques-Germaine, assez algérois après ses trois mois de « Qu'est-ce que tu crois?» et de « Hé alors! » pour vaquer à des découvertes personnelles. Peut-être nous recevront-ils sur le parvis?

Aït-Akli me raconte son bouquin en cours d'écriture sur un poète kabyle qu'il appelle le Victor Hugo du Djurdjura.

La route, qui est fabriquée avec des morceaux de courbes dont elle réussit à faire des angles aigus, tantôt menace placidement de nous jeter à la mer, tantôt fonce en sérénité sur la montagne.

Un gosse déclare qu'il veut faire pipi. Mohammed chante *Ramona*. Et voilà que de l'arrière-fond de notre baraque ballotante et pétaradante arrive un appel qui nous est, paraît-il, dédié.

— Y en a l'juif qui serche après toi, me dit obligeamment un Maltais.

Au relais accordé pour la satisfaction intime quoique publique du moutchatchou, après une importante ma-

nœuvre de politesses astucieuses parmi les unités du convoi, le juif réalise le tour de force de s'installer sur la fesse gauche à la droite du professeur musulman. C'est M. le Rabbin Cohen.

Nous continuons à grimper. Saint-Eugène s'enfonce, noyant peu à peu ses toitures rouges dans ses jardins. La mer prolonge en bleu cette aquarelle verte, pendant que la crête se résout à abaisser son observatoire. Le chauffeur envoie des fouaillées d'essence à ses douze chevaux et demi; le changement de vitesse grince après eux. Une fois de plus le Rabbin écrase le Professeur, lequel en profite pour m'aplatir sur la paroi de notre caque. Bien entendu, au tournant suivant, je me revanche du berbère, lequel se rebiffe contre le Juif. Qu'est-ce que Notre-Dame d'Afrique attend pour intervenir?

Notre-Dame d'Afrique n'avait pas besoin d'être appelée au secours. Déjà sa grande figure démasquée nous observait par une portière du côté du M. Cohen. Elle glisse derrière le chauffeur, contourne le capot et vient regarder par la fenêtre de mon côté.

Sous cette surveillance d'En-haut, qui par surcroît semble décider nos pneus à boire les obstacles, réconciliation automatique des combattants de la banquette pour l'hommage dû à cette Princesse spirituelle de notre petite patrie commune, particulièrement aujourd'hui. Tous trois nous regardons le Temple du Primat africain, trapu à la façon d'un blockhauss, basané comme un tirailleur des Dardanelles ou du Maroc, la coupole en tête, espèce de casque Adrian.

Les Algériens ne sont pas fâchés de cet aspect. Au fond du colon demeure toujours un peu de l'atavique Soldat-Laboureur, non plus armé, certes, contre les hommes, mais aux prises toujours avec la terre barbaresque qu'il ne faut jamais cesser de dompter. Et puis ne semble-t-il pas que se soit synthétisée là-haut, sur le promontoire le plus avancé de la France nouvelle, une pen-

sée forte, ramassée dans un contour net et orientée vers une autre pensée plus grande du côté du Nord?

Jacques et Germaine viendront-ils? En leur absence, c'est le Cardinal Lavigerie qui nous reçoit. Debout sur le parvis, dominant la Méditerranée déployée et le vallonnement bleu et mauve du bled arabo-français, la statue du Primat à barbe de marabout nous présente, à la manière d'un saint Jean des Sables, une croix fabriquée avec deux surgeons et qu'on prendrait pour un bâton de missionnaire.

Le père Dominique, qui apparaît sous la petite porte, m'envoie un bonjour, puis il vient à nous. Sous son accoutrement de moine saharien, il évoque l'image longue et lente d'un caravanier. Dans l'échancrure pectorale du burnous, son chapelet, presque pareil à celui d'un patriarche musulman, descend en angle jusqu'au creux de l'estomac. Seule la croix prolongeant la pointe révèle que cet ensemble laineux, blanchâtre, barbu, un peu hirsute, renferme une foi catholique.

Il a entendu parler de Aït-Akli et lu des extraits de son histoire des Berbères. Il a rencontré M. Cohen en visite à l'Archevêché pendant la maladie récente du prélat respecté de toutes les « bonnes volontés » des trois religions.

Des Sœurs Blanches camouflées sous le haïk des mauresques traversent le parvis où déjà la foule se presse. On entend ronfler et cracher les autobus aux alentours des guinguettes à belvédère qui avoisinent la Basilique. Plus discrètes arrivent presque jusqu'à nous des Conduite intérieure, dont certaines ont planté un fanion derrière l'un des phares. Apparition parmi la multitude en vestons ou en burnous de chamarrures d'argent, de galons d'or. Voici les lamentables haut-de-forme et (le cardinal-bédouin nous pardonne!) des redingotes.

Le père Dominique nous a lâchés, courant comme un potache après un colonel, son ancien compagnon d'armes

à deux galons. Aït-Akli, qui décidément s'est constitué le mentor de notre matinée catholique, nous fraye un passage parmi la foule; il rabroue un peu rudement en jargon arabo-berbère des burnous envahisseurs, les invite à s'étriquer au passage des dames européennes, et salue le couple Ziza-Nekache près du bénitier.

Nous sommes demeurés à proximité du porche. Devant nous s'ouvre le vaisseau blanc et or, un peu païen peut-être au goût de Ben-Malek, qui est là aussi, bien entendu. Je l'aperçois observant les murs carrelés d'hommages lapidaires. Dans son temple à lui rien ne doit subsister de notre monde autour du Fidèle tendu vers Allah. Ici le monde entier a voulu et veut, chaque jour encore, inscrire sur le marbre sa vénération constante, sa reconnaissance périodique pour la grâce ou la guérison obtenues. Et c'est en tous les dialectes méditerranéens, en arabe aussi, voire en hébreu, que la Vierge africaine est remerciée.

Car Notre-Dame d'Afrique appartient aux Africains des trois croyances. En elle les chrétiens vénèrent la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les musulmans éclairés évoquent en sa présence la mère de Sidna-Aïssa, et les mauresques la considèrent comme une « maraboute ». Enfin parmi les juifs du tiers inférieur de l'échelle s'est propagée une légende faisant de cette « Sainte » une héroïne judéo-berbère honorée à l'égal de la Kahina.

Ainsi entre la Bible, l'Evangile et le Koran est né et se perpétue un culte naïf, spirituellement étriqué sans doute, ayant pourtant ce mérite humain d'unir les mentalités africaines, de les élever en commun vers quelque chose qu'elles puissent considérer comme un idéal.

La Vierge au visage et aux mains d'ébène se dresse dans le chœur sous une sorte de dais lumineux. A ses pieds sont déposées les épées de Pélissier et de Yousouf. N'était-il pas indiqué, à ce titre aussi, qu'on l'associât au souvenir des Dardanelles et de la Marne?

Les chants commencent... Ah! voici Germaine remorquant Jacques. Il ne nous ont pas aperçus et essayent de gagner vers le côté gauche. Il y a par là des Mauresques mêlées à des Espagnoles et à des Juives. De même, de l'autre côté de l'assistance, et un peu partout d'ailleurs, les Perez, Papalardo, Xicluna s'amalgament à des Chaloum et à des Berthier.

Derrière les quatre rangées d'officiels, la nef aligne ainsi et échelonne une humanité multiple dont les ferveurs vont se recueillir chacune suivant sa culture et ses concepts; mais l'ensemble se pliera aux attitudes catholiques. Les Israélites ont retiré leurs chapeaux et renoncent à converser. Les Musulmans s'assoient sur des chaises en présence de Dieu.

... Sous un ronflement d'orgue qui décroît, le Père Dominique s'achemine vers l'escalier de, la chaire. Son burnous s'élève de marche en marche. Voici le caravanier marabout enchâssé dans le belvédère chrétien.

Ce qu'il dit, c'est ce qu'il faut dire, en ce jour d'union, à des fidèles de trois Dieux, tous de chez nous, assemblés en mémoire du sacrifice commun consenti. Le Père Blanc, jadis officier et qui aujourd'hui a épinglé la croix de guerre à sa gandoura, parle en brancardier de l'armée d'Orient aux parents de ces tirailleurs qu'il a ramassés sous le feu des Turcs, à qui il a donné les mots de consolation suprême, et qui étaient des musulmans, des israélites et des chrétiens.

Les Chrétiens, les Israélites et les Musulmans écoutent ce catholique à gandoura. En mots simples, exacts, directs, il évoque la petite patrie africaine, belssée de la même blessure chaque fois que l'un quelconque de ses fils tombait, portant le deuil de tous ses morts, inscrivant leurs noms sur la même stèle sans autre choix que celui de l'alphabet, demandant à Dieu le salut commun de tous ces frères de tranchées et de cagnas... Et il entre-

prend d'évoquer aussi l'autre patrie, la Grande, celle que certains de ceux qui sont là comprennent moins...

Tous écoutent. Déjà ces mêmes choses ont été dites du haut des chaires dans les temples de nos trois croyances. Les officiels les ont saluées. Les Algériens à noms patronymiques de la métropole ont fermé les yeux et regardé par delà l'ambiance coutumière.

Parmi les Pascualète-Démétrio, les Mohammed, les Youda, quelques-uns ont discerné le relief précis de l'évocation. D'autres ont entrevu une petite ébauche lointaine. Ici, ce matin, dans l'atmosphère spéciale de cette Basilique consacrée à Marie-Meriem-Kahina, il est possible que les multiples mentalités primitives reçoivent une image plus proche et mieux adaptée à leur vision.

Notons précisément que des piétés rudimentaires, juives ou musulmanes, sont venues à Notre-Dame d'Afrique qui ne sont pas allées à la Cathédrale : A la messe célébrée par l'Archevêque dans l'édifice byzantin aucune mauresque, même de celles qui pourraient entendre un sermon français, n'a songé à risquer sa melhafa. Or, en voici un lot devant Germaine, dont le regard au travers du vasistas demeure attaché au prédicateur.

Mimouna Nekache est là aussi, qui, en Juive de l'ancien régime à peu près exclue des cérémonies de la Synagogue, n'a pas coutume de suivre les offices, même solennels, de nos Eglises. Elle a voulu monter cependant à Notre-Dame, conduite par sa petite-nièce Simone.

— « Aller chez la *Négrette,* hé alors! Qu'est-ce que vous croyez? »

Qu'est-ce que nous croyons? c'est-à-dire, en *algérien :* « Pourquoi douterions-nous? » Comment ne serions-nous pas certains de la dévotion de Mimouna pour sa Vierge noire, — qui est aussi celle de Fathma en même temps que celle de Dolorès? Toutes les trois, elles se recueillent en ce moment sous une foi commune... Si nous en profitions pour demander, *en français* et en transposant

le point de vue, à tous ces Algériens groupés sous l'évocation du Père Dominique: « Qu'est-ce que vous croyez?»

Le Père Dominique achève de dire la France, ainsi que tout à l'heure il disait l'Afrique, en mots de tout le monde et de tous les jours :

C'est elle qui a enfanté la petite patrie algérienne, et qui, depuis cent ans, par-dessus la mer, ne l'a jamais quittée du regard, — du cœur non plus. C'est elle qui lui a envoyé ses premiers soldats et défricheurs, les grands-pères ou bisaïeuls de ceux qui sont là, — elle qui a donné, dans le domaine africain, aux exilés ou errants venus des côtes méditerranéennes, un lopin de terre et un coin d'état-civil, — elle qui a réconcilié les anciens habitants de la Berbérie, misérables parmi leurs haines réciproques...

*

Les Algériens continuent à écouter.

Fathma ne comprend pas sans doute tous les mots, mais elle suit le geste et reçoit le sens général.

Mimouna se rappelle les histoires sinistres que racontait Ishâq à propos des Turcs.

La tia Maria-Conception revoit l'arrivée dans la balancelle à gargoulettes sous la grande figure d'Alger toute en plâtre.

A présent, l'ancien brancardier de Seddul-Bahr déclare que la Mère-patrie remercie sa fille d'avoir sacrifié ses zouaves et ses tirailleurs pour la défendre. En ce moment, par la pensée et de tout son cœur, elle est ici; avec nous, elle prie pour nos morts qui sont ses morts, dans ce sanctuaire africain...

Parmi l'atmosphère de Notre-Dame imprégnée de la croyance ingénue commune, les Xuereb-Papalardo primitifs, des Nekache retardataires et aussi des Mohammed hésitants ont levé les yeux.

La Vierge, qui est à tous, écoute le prédicateur. Le

geste charitable de ses mains accueille et consacre la révélation faite par lui chez elle...

Qui sait si, à son côté, ou en arrière, ou au-dessus, le regard ému de ces « commencements de français » ne découvre pas une autre figure, idéale, entrevue jusqu'à présent dans un brouillard?...

*

Et, au cas où Jacques, revenu l'année prochaine pour les fêtes du Centenaire, à nouveau juché sur deux boîtes de yaouleds, interviewerait ses opérateurs conjugués pour sa Revue, qui sait s'il n'aurait pas à inscrire sur son carnet une double petite réponse, gaillarde, un peu imprévue encore, qu'il placerait entre guillemets et renforcerait d'un *sic* :

— La France... hé alors! Qu'est-ce que tu crois?

Alger, avril-mai 1929.

FERDINAND DUCHÊNE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTERATURE

André Berge : *L'Esprit de la littérature moderne*, Librairie académique Perrin. — Louis Reynaud : *La Crise de notre littérature (Des Romantiques à Proust, Gide, Valéry)*, Hachette. — Jean-Norton Cru : *Témoins (Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français* de 1915 à 1918), Les Etincelles. — René Boylesve : *Opinions sur le Roman*, Plon. — René de Weck : *Opinions sur Ramuz*, Payot et Cie. — Noël Bureau : *Chapeau chinois*, chez l'auteur.

Il est des époques où étrangement s'empare des âmes un désir de rupture. Les formes coutumières plus ne coïncident avec la structure des esprits. Tout de votre vie vous devient soudain plus étranger que les mondes inconnus. L'air qu'on respirait jusqu'ici avec délectation opprime la poitrine. Les choses familières, on les regarde avec un vague besoin de les anéantir. Des mots ensorceleurs se lèvent dans les imaginations : ailleurs, fuir, départ, rupture, évasion, commencement.

Et c'est tout à la fois un malaise à la pensée de briser les nœuds vénérés et un coup d'aile d'espoir quand s'évoquent de vierges horizons! Ames mortes, les âmes d'aujourd'hui qui n'ont point senti ces sentiments, même si elles les ont vaincus! En un sens, Alain Gerbault, rompant brusquement avec tout notre monde et partant sur sa coque de noix à travers les infinis océaniques vers de libres délires de soleil et d'ouragan, est un personnage hautement symbolique!

Ames mortes celles qui ne se sentent percées de part en part en lisant ces quelques mots de Blaise Cendrars : « brisure nette et départ sur la ligne d'acier ». Et je ne crois pas qu'il y ait un jeune homme d'aujourd'hui un peu sensible qui ne se sente bizarrement touché par ce simple mot d'Aragon saluant Soupault d'un extraordinaire coup de chapeau : « voici le temps des hommes incompréhensibles ».

Nous accomplissons les gestes que requiert de nous la vie civilisée, nous faisons des métiers tout comme ceux qui nous ont précédés, nous nous habillons suivant les règles, mais, en dépit de nos efforts pour être « conformistes », nous savons bien que nos âmes ne sont plus dans l'ensemble des choses où nous vivons. Nous pouvons contraindre nos gestes, mais les vouloirs ne peuvent courber les sensibilités. Le temps est venu où les hommes portent à travers leur monde quotidien des âmes d'exilés. Le nouveau mal du siècle, il vit peut-être à l'état le plus aigu chez ceux dont l'attitude est le plus loin de toute révolte. Il s'appelle effort pour se plier à une civilisation en qui les âmes ne trouvent plus rien qui semble digne d'amour.

Hélas! ce n'est pas impunément qu'on traverse une période comme celle qui s'étend de 1914 à 1930! Les moins clairvoyants ont été obligés de voir à plein les réalités qui vivaient sous les mots qui les déguisaient. Et quand on a trop bien vu certaines choses, on peut s'y résigner par raison, mais l'amour est mort. Départ! ailleurs! rêve! folie! irréel! surréel! L'âme cherche autre part les demeures où se plaire!

En composant un essai sur **l'Esprit de la littérature moderne**, M. André Berge s'obligeait à jeter un regard sur les âmes d'après-guerre. Certes, M. André Berge nous donne beaucoup de détails intéressants et souvent justes. Incise-t-il assez profondément et assez cruellement dans la sensibilité de l'homme moderne qui seule peut donner la clef de certains faits littéraires? A vrai dire, il n'est guère de point qu'il n'ait frôlé, mais quand il tient une idée essentielle, il hésite à l'accuser vigoureusement. On voudrait le voir distinguer plus hardiment entre une foule de choses accessoires et les idées vraiment capitales. Quelle plume vigoureuse, quelles fulgurations de langue, quel regard panoramique ne faudrait-il pas pour faire vivre l'époque catastrophique et tragique que nous traversons! La guerre et l'après-guerre? Un des plus pathétiques naufrages de valeurs que peut-être les hommes aient pu contempler! Formidable cataclysme de choses invisibles et essentielles dont l'écroulement passe inaperçu à la très grosse majorité, tout occupée de ses petites affaires! M. Berge a pressenti un peu cela, il a vu l'individu

d'aujourd'hui ramené au tête-à-tête avec lui-même, tous liens spirituels rompus avec les ensembles où il est inséré; il a entendu vaguement la chute de ce qu'il nomme « les critères de la vérité », mais son regard n'est-il pas un peu timide?

Je crains que M. Berge n'ait un peu édulcoré les choses pour ne pas effaroucher le Français moyen. Il montre par exemple le malaise de l'individu qu'enserrent de plus en plus des formes de vie qui le mécanisent. Il explique le besoin de s'évader et de chercher dans le rêve une possibilité de liberté. Ce qu'il nous dit de l'inquiétude moderne a bien son prix. Nous montre-t-il suffisamment l'état de révolte ouverte qui brutalement s'exprime sous la plume d'écrivains fort modernes et qui ne sont pas des moindres?

Et tous ces propos au vitriol contre le bourgeois, qui pullulent dans la littérature dite moderne, qu'en fait M. Berge? Ce côté violent, farouche, révolté de la littérature moderne et qui a sa grandeur, pourquoi l'estomper? A côté de ces inquiets ou prétendus inquiets un peu effacés que nous présente M. Berge, n'est-il pas dans la littérature moderne un bon nombre de jeunes écrivains qui savent ce qu'ils veulent et qui pensent avec M. Barbusse que l'inquiétude est « une colique des décadences » ?

Je lis cette phrase de M. Berge :

> Le mysticisme, d'ailleurs sous sa forme sentimentale et religieuse, est encore un moyen d'échapper à l'emprise de la société.

La pensée s'engage ici dans une intéressante direction. Si, pour révéler la littérature moderne, on veut faire autre chose qu'un catalogue de procédés plus ou moins arbitraires, il faut aller au fond de ce mysticisme, élément caché de premier ordre dans la littérature la plus actuelle. Or, ou je me trompe fort ou je vois se développer un mysticisme qui n'a pas mijoté dans l'infusion de guimauves, le mysticisme à forme brisante, celui qui délibérement traverse le « social » pour retrouver le contact avec Dieu, avec les profondeurs de la conscience universelle qui, dans sa torrentielle liberté, s'oppose aux cristallisations de la société. Je n'insiste pas. Mais M. Berge ne glisse-t-il pas un peu vite sur cette question?

Va-t-il également à la racine de l'humour moderne? Ne fau-

drait-il pas le lier à ce sentiment que l'expérience de notre temps a implanté au fond de beaucoup d'âmes : intuition de l'absurdité et de l'incohérence de tout!

Et cette hantise du « primitif », quelle en est la source? N'y aurait-il pas lieu d'esquisser le nouveau type d'homme qui se façonne actuellement et qui plane au-dessus de nombre de livres qui l'approchent par approximations? Il existe, ce personnage qui se détourne des modes intellectuels de penser vers les forces profondes de l'être et qui, trop durement enserré dans les cadres collectifs, tend ses bras suppliants vers un monde antérieur et naïf... Eh bien! quel est l'ancêtre de ce type d'homme? Pas d'hésitation, c'est l'homme de Rousseau!

A force de vouloir unifier, M. Berge n'arrive-t-il pas à voiler quelques côtés de la nouvelle littérature. Sincérité! sincérité plus exigeante que toutes celles qu'on avait vues! nous dit-il. Vrai en partie. Mais dans la littérature moderne, il y a un côté farce, un côté blague dans la lignée de Jarry et d'Apollinaire qu'il ne faut pas dénaturer. Et puis, il existe une part importante de la littérature en vogue qui procède d'une visible rhétorique. Ce que je dis ne contient d'ailleurs aucune intention de blâme. Mais pourquoi voiler ce qui éclate à tous les yeux et qui a bien sa légitimité? Je m'arrête ici. La tentative de M. Berge était malaisée. C'est beaucoup de l'avoir faite et d'avoir obtenu sur une question aussi complexe une demi-réussite.

M. Louis Reynaud (**La Crise de notre Littérature**) est un homme fort belliqueux. Oriflamme au vent, il part en guerre contre toute une partie de notre littérature moderne : Gautier, Flaubert, Mérimée, Baudelaire, France, Proust, Gide, Valéry. Son livre amuse, il a de l'entrain, il est tout plein de raisonnements spécieux et lorsqu'on arrive au bout, après avoir été fort intéressé, on se sent dans un état d'esprit parfaitement opposé à celui que l'auteur voulait vous insuffler. M. Reynaud abhorre ce qu'il dénomme « le Romantisme du Jeu ». La fantaisie et lui échangent d'amers regards. M. Reynaud est sociologue et les sociologues ne prisent guère le sourire et les tentatives de l'individu pour se chercher, pour s'écarter des grandes routes, contempler ses rêves et se di-

vertir comme il le peut dans la vaine aventure d'ici-bas. L'individu fait partie d'un groupe, il est rivé au groupe, il ne doit vivre que pour le groupe. Ce groupe avance au moyen d'illusions. L'écrivain doit embrasser ces illusions avec ferveur. La bonne littérature est une littérature de foi qui s'enflamme pour des mouvements collectifs. En d'autres termes, la littérature doit s'exalter pour les mensonges sociaux, pour les pieuses fraudes par quoi le groupe incline les âmes individuelles vers les fins collectives : « la littérature est une forme de la vie collective. Comme tout ce qui vit, elle a besoin de foi, d'espoirs, d'illusions si l'on veut ». Et M. Reynaud de donner en exemple, quoi? Les écrits des grands romantiques qui mirent leur plume au service de la généreuse idéologie de 48 : « Temps futurs! vision sublime! » Ah, non! On sort d'en prendre!

Pour servir sa thèse, M. Reynaud nous forge une conception du classicisme tout à fait conforme aux goûts scolaires, mais purement imaginative, sans rapport avec les œuvres elles-mêmes. A tel point que beaucoup de condamnations de certaines œuvres modernes tomberaient du même coup sur des chefs-d'œuvre classiques. M. Reynaud accable ainsi la conception de l'humanité chère à France :

> Quant à l'homme, c'est une bête féroce et bornée, un animal dangereux qui n'obéit qu'à son instinct brutal, voyez le *Lys Rouge*, sous le vêtement du mondain et de l'artiste.

Mais ne voyez-vous pas qu'un tel jugement tombe du même coup sur Racine? Et qu'il s'en faudrait de peu pour que la page véhémente dirigée contre Flaubert (p. 77) ne vaille contre Molière? Et la Fontaine, que deviendrait-il, examiné selon les tendances de M. Reynaud? Et puis que de coups de pouce en vue de la thèse à établir? Flaubert dilettante? Mais il tressaille d'une haine vigoureuse pour ce siècle de muflisme qu'il veut flageller! Il y a du Juvénal en Flaubert! Gautier privé d'intelligence et de sensibilité? Il faut ne l'avoir pas lu pour dire cela.

Au fond, tout le livre de M. Reynaud repose sur une simplification du fait littéraire qu'il faut mettre en lumière. Plus ou moins nettement, M. Reynaud tend à nous enfermer

dans ce dilemme : il n'est que deux voies pour la littérature-jeu et la littérature-foi... Or, M. Reynaud élude en fait une troisième voie et qui est la plus importante : la littérature qui vise seulement à des peintures et à des analyses vraies. Et cela modifie tout. Il est trop aisé d'accabler Flaubert, France, Proust, Gide, Valéry, en les traitant de dilettantes et de corrupteurs. On masque une question plus importante : l'œuvre de Proust, par exemple, est-elle, oui ou non, riche en vérité humaine?... Parler du scepticisme desséchant des idées de Valéry est une question; se demander si ces idées sont conformes à la manière dont le réel se présente à nos esprits d'aujourd'hui en est une autre que laisse de côté M. Reynaud. Parlez des jeux corrupteurs de M. André Gide, si vous le voulez, mais demandez-vous s'il n'y a pas eu chez M. Gide la volonté têtue de voir clair à tout prix dans certaines zones de l'âme qui ont bien leur intérêt. Le livre de M. Louis Reynaud déborde de qualités de verve et d'expression, il nous offre quantité de rapprochements curieux. Mais il est pensé d'une manière beaucoup trop simple et cela brouille tout.

Très beau, cette littérature qui se passionne pour les mouvements collectifs, mais voyez la singulière mésaventure qui arrive à la littérature de guerre par les bons soins de M. Jean Norton Cru : **Témoins**. Ce qui devait advenir advient. On jeta dans la mêlée force gens habitués à l'observation impartiale, à la recherche du vrai sans aucun parti pris. Voici venir le temps où ils vont dire ce qu'ils ont constaté. M. Cru, homme d'étude a fait vraiment la guerre. Au retour, il a passé plus de dix ans à examiner minutieusement l'abondante littérature de guerre éclose en France. Il s'est dit : Moi, vrai combattant, je sais pertinemment ce qu'était l'homme en guerre, je sais aussi ce qu'on peut voir et ce qu'on ne peut pas voir sur un champ de bataille. A la lueur de mon expérience, je vais exercer un strict contrôle sur les centaines d'ouvrages qui ont prétendu donner un tableau de la guerre et de l'homme en guerre. Quel jeu de massacre, mes amis! Etes-vous patriote ou internationaliste, animé de hautes pensées ou pétri de sentiments mesquins, avide de montrer l'ennoblissement ou l'avilissement de l'homme par la guerre, M. Cru s'en moque... *Gaspard* de Benjamin? Chiqué; *Le Feu* de Barbusse? Chi-

qué... Et surtout *les Croix de Bois* de Dorgelès! Quelle dégringolade! *Témoins* n'est pas un livre, c'est un chantier de démolitions... On fut abasourdi quand ce gros livre tomba à l'improviste, on en parla d'abord à demi-mot, on se dit mystérieusement : « Avez-vous lu cela? » et maintenant on en parle au grand jour.

A vrai dire, *Témoins* soulève des problèmes bien délicats. Il y a tout d'abord un malentendu de principe entre M. Cru et certains écrivains de guerre. M. Cru n'admet que les ouvrages où il est témoigné par des faits précis bien localisés dans le temps. Il se défie des ouvrages où la guerre est concentrée en fresques d'ensemble qui échappent à un contrôle minutieux. Il s'inquiète en face d'épisodes qui, au lieu d'être de purs et simples instantanés sont plutôt des épisodes symboliques destinés à rendre tangible telle ou telle impression de combat. Il interdit ces reconstructions artistiques de la guerre qui se proposent d'en exprimer synthétiquement l'atmosphère. Dans de tels débats, chacun reste sur ses positions.

Deuxième point : l'expérience de la guerre diffère en partie d'un combattant à l'autre. En face d'une réalité donnée, chacun voit ce que son tempérament le porte à voir et chacun est aveugle pour le reste. Ainsi mon expérience de l'homme en guerre ne coïncide pas exactement avec celle de M. Cru. Avec lui je pense que la peur est l'élément capital dans l'âme du combattant, mais je donnerais une bien plus grande place que lui à la volupté de massacrer, de piller et à l'amour désintéressé des cruautés. (Ce trait n'appartient pas seulement à l'Allemand comme on aimait le dire, il est un des traits fonciers de l'homme éternel). J'affirme qu'un témoignage exact sur l'homme en guerre est impossible, j'affirme que tout vrai combattant a vu des faits qu'il n'écrira jamais parce qu'il est des choses sur l'homme qu'on ne peut pas dire à l'homme. Qui connaît bien la guerre et qui connaît bien ce qu'on appelle l'Amour, il a entrevu dans l'homme certains abîmes tels qu'il en éprouve un impérieux besoin de se taire. Il est vrai que la majorité des hommes peut traverser toutes sortes d'événements sans rien voir du tout. Voir est un don et peut-être le plus rare. Celui qui a reçu ce don, c'est son témoignage qui peut sembler suspect.

N'oublions pas enfin le sacrifice au dieu de l'Ironie qui est aussi celui de la tragédie! Quels que soient les efforts des combattants pour établir la Vérité, ils seront vains. L'ampleur de la catastrophe, le choc violent qu'elle a produit sur les imaginations feront que bon gré mal gré, ce qui s'imposera à l'avenir sera la vérité légendaire. A la génération sacrifiée qui est en même temps la génération mystifiée, le Destin réserve pour que la coupe soit bien pleine cette suprême plaisanterie.

A. M. Louis Reynaud, on pourrait recommander la lecture du livre posthume de René Boylesve : **Opinions sur le roman.** Il y verrait un esprit élégant et modéré rendre pleine justice à ce saint de l'art que fut Flaubert! Il y verrait un homme lié par tendances d'esprit à la tradition se défier de l'art qui essaie de se mettre au service de fins sociales. Il y verrait un homme prudent et ami des nuances reconnaître au génie un appétit d'indépendance, un besoin irrésistible de suivre ses propres voies au lieu de s'employer pour des causes qui lui sont étrangères. Que de remarques pénétrantes! Avec beaucoup de mesure, Boylesve rappelle que créer des caractères est peut-être un travail plus méritoire que créer des images. Je le trouve un peu timide dans sa manière d'affirmer que le roman est un genre fixé par l'effort des grands romanciers du XIXe siècle. Mais non, le roman n'est pas et ne doit pas être considéré comme un genre fixé. A vrai dire, le plus vivant des genres n'est même pas un genre, et c'est ce qui le fait vivant.

La brochure de M. René de Weck : **Opinions sur Ramuz,** écrite avec vivacité, élégance et un art précieux de bien poser les questions, au delà du cas de Ramuz vous incite à envisager la question du style dans le roman. Au moyen d'une de ces formules synthétiques qui se pressent sous sa plume, M. René de Weck nous dit : « Cette naïveté cherchée de Ramuz aboutissait à une sorte de préciosité à rebours. » M. René de Weck donne des textes fort judicieusement choisis à l'appui de ses idées. Mais contre M. René de Weck, je défendrai un passage, qu'il m'a révélé d'ailleurs et sur lequel je ne cesse de m'extasier :

Entre les troncs, le lac est dressé tout debout; son coutil pend par rectangles, bouchant exactement les vides; ces rideaux de lac

sont tendus de tronc à tronc comme maintenus dans leur fixité par un poids.

J'ai vécu quatorze années à l'état sauvage et cette évocation a fait surgir en moi des sensations toutes pareilles à celles que fixe cette phrase.

Pour clore cette chronique, je voudrais vous signaler le livre d'un jeune écrivain, Noël Bureau, intitulé **Chapeau Chinois**. Vous trouverez dans ces brèves narrations, écrites dans une langue très resserrée, une sorte de fantaisie amère et même un fantastique d'autant plus étrange qu'il se compose d'éléments empruntés aux choses les plus vulgaires et aux êtres les plus médiocres. C'est une véritable transmutation fantasmagorique de la plus humble réalité! Les valeurs bizarres que nos manies, nos folies donnent aux choses qui nous entourent les font passer sur un plan d'irréalité où elles prennent les qualités les plus insoupçonnées. Curieux petit livre!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Charles Péguy : *Le Mystère des Saints Innocents*, Nouvelle Revue Française. — Charles Péguy : *Le Porche du mystère de la Deuxième Vertu*, Nouvelle Revue Française.

Je ne connais aucune tâche, à mon gré, plus rebutante que celle à laquelle je m'astreins en cette chronique. *Non solum in memoriam, sed in intentionem*, à Charles Péguy la Nouvelle Revue Française voue un monument d'hommage pieux. Voici, en deux tomes, **le Mystère des Saints Innocents** et **le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu**, deux vastes poèmes, évocatoires, comme l'on sait, du temps, des mœurs, de la mission ou de la légende de Jeanne d'Arc et de ses contemporains. Le premier formait d'entre les *Cahiers de la Quinzaine* le « cahier pour le dimanche des Rameaux et pour le dimanche de Pâques de la treizième série », ou « cahier préparatoire pour le quatre cent quatre-vingt-troisième anniversaire de la délivrance d'Orléans, anniversaire qui tombera mercredi 8 mai de l'an 1912 ». Le second, le « cahier pour la Toussaint et pour le Jour des Morts de la treizième série »

ou « deuxième cahier préparatoire pour le cinq centième anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc, qui tombera pour le jour des Rois de l'an 1912 ». Jusque dans cette fixation des occasions et de l'intention qui déterminèrent Charles Péguy à entreprendre de tels poèmes, je subis, je le confesse, non sans impatience, cette emphatique prolixité d'un langage qu'il s'imaginait empreint d'une grandeur émouvante et exaltante par sa simplicité élocutoire, en proportion de l'abondance des vocables ou de la volubilité multipliée où ils se succédaient.

Péguy concevait l'art d'une étrange manière. Il le voulait, non tant peut-être primitif, que naïf et populaire. Issu de souche paysanne, il affectait d'être demeuré, de mœurs et de sentiments, rustique. Il n'admettait pas que la profonde culture de philosophe, de sociologue et d'humaniste à quoi il avait exercé son esprit pendant des années eût modifié l'essence profonde de son être le plus intime. Paysan éternel à travers la suite des siècles, il croyait à l'identité de son âme et de celle des paysans au temps de la Guerre de Cent Ans, peut-être de Charlemagne. Mais en Jeanne s'était incarné le plus expressément l'héroïque simplicité, la foi sincère et active de la race. Il dédaignait les subtilités prétendument raffinées d'une littérature qu'il considérait comme moins spontanée et partant moins jaillie des sources intimes du sentiment. Il croyait que l'art, ou le lyrisme plutôt, était de tout dire, d'effusion, durant l'émotion qu'éveille un sursaut inconscient de la sensibilité dans l'imagination ou la pensée, ne pas se poser de limites, ne pas se contraindre par la règle ou par le choix. Admettre, par conséquent, aussi les idées de traverse ou connexes à mesure qu'elles se mêlent au flux principal, ce qui implique que l'art, ou le lyrisme, ne se réduit pas à soi-même ou à ses fins propres, mais admet, selon les rencontres, tous autres desseins, religieux, politiques, historiques, moraux, sociaux... Péguy entrevoyait dans cette confusion un élargissement, dans ce tumulte le développement naturel et nécessaire d'une ordonnance mystérieuse d'une ampleur universelle, embrassant le monde et les siècles d'un regard unanime, en dépit de l'humilité, ou en raison plutôt de l'humilité sincère et absolue de ses origines

humaines : du paysan naïf la vision prenait corps à travers l'incertitude un peu brouillée de son chant et de ses images.

Charles Péguy prétendait rejoindre de la sorte l'inspiration chrétienne des mystères du moyen âge et renouer la tradition interrompue des époques plus saines, plus vigoureuses où l'apport d'attitude et d'artifice de la Renaissance n'avait point corrompu encore d'exigences fallacieuses et illusoires l'élan du véritable esprit français, foncièrement ingénu, religieux, direct et simple.

L'importance de Péguy par l'influence de son désintéressement intellectuel, par l'appui que ses conseils, ses avis, sa revue ont assuré au développement de tant d'esprits supérieurs, chercheurs et sincères, en quelque direction que ce fût, à l'époque surtout où ils s'ignoraient encore ou lorsqu'ils se débattaient, étouffaient dans l'étreinte des mensonges et des calomnies intéressées à les étouffer, la hauteur morale où sa vie s'est noblement écoulée, sans faiblesse et loin des sphères infâmes et ténébreuses, la pauvreté d'où il n'est pas sorti afin de se maintenir dans la pureté et la sainteté des existences libres, la grandeur morale de son sacrifice suprême, tout cela inspire à la pensée de cet homme un tel respect qu'on hésite à s'avouer en désaccord avec lui, qu'on en a presque honte, et qu'on ose à peine aventurer au sujet de l'une ou l'autre de ses œuvres ou de ses conceptions, une remarque, un doute impliquant qu'il ait pu se tromper ou qu'on ne l'a pas suffisamment compris.

Néanmoins n'était-ce pas sa manière d'agir, à lui, quand rien n'aurait pu refréner la brusque robustesse de ses opinions? N'est-ce le connaître, le sentir mieux que d'appliquer à son œuvre, sans appréhension, du moment qu'on le fait en toute franchise, l'audace, naïve elle aussi, sinon d'un blâme, car comment blâmer ce qui fut sincère, nécessaire en soi? mais d'un regret et d'une discussion?

Il est une chose au monde que nulle volonté ne saurait abolir, qu'elle s'en désole ou s'en réjouisse : c'est qu'existe en nous comme autour de nous le vaste amas de ce que l'enseignement continu des siècles y a apporté, et qu'on l'estime mauvais ou bon n'importe guère. Aucun de nous, Péguy non plus que tout autre, ne sent, ne pense comme un homme du

XV[e] siècle. Au plus peut-il juger les sentiments, les pensées des hommes du XV[e] siècle supérieurs, plus louables, plus fins, ingénus, spontanés, plus enviables et plus nobles. Mais cette comparaison, cette préférence impliquent que l'on diffère. Dès lors, s'il est légitime de s'appliquer à un retour vers l'état aboli dont on déplore la disparition, on y tend comme à un but idéal où le passé absorbe, en quelque sorte, l'avenir, mais qui n'en est pas moins situé en dehors du présent. Et dans cette conception du présent n'est point enfermée seulement la réalité actuelle des conditions sociales où nous évoluons, mais aussi les habitudes, procédés, tendances, désirs ou souffrances de notre intelligence comme de notre sensibilité. Il est nécessaire à l'homme de pensée qu'il se rende compte qu'il s'est fait en lui une condensation du cœur et du cerveau par quoi il se distingue de l'homme des autres temps historiques, et que se dire, se croire, contrefaire l'homme d'Athènes contemporain de Périclès, l'homme du XV[e] siècle, l'homme de la Pléiade, l'ami exclusif de Malherbe ou de Racine est exactement aussi stérile et aussi sot que le jeu des tragiques, des lyriques du XVIII[e] siècle réussissant à s'étouffer eux-mêmes en eux pour se produire avec satisfaction à la ressemblance falote et mal comprise des Corneille et des Boileau!

Si ce que je prétends ici à l'opposé des opinions de Péguy ressort probable ou raisonnable, combien plus en est-il ainsi en ce qui concerne les formes dont naissent nécessairement vêtues les idées et les sensations. Cette fois tout dépend de la continuité des volontés humaines, et si l'on n'y acquiesce pas, on est admis certes à vouloir améliorer, transformer peu à peu, rejeter le pire et proposer l'amendement, mais on est mal venu à prétendre substituer à des formes consenties d'autres qui sont périmées et que la conscience des âges, bien ou mal inspirée, rejette. Car, alors, ce n'est plus la patiente, l'obstinée et implicite révolte, raisonnée, mais la flagrante parodie de ce qui fut autrefois avec sa valeur totale et sa force native, organique d'impulsion, de propulsion, mais dont aujourd'hui les ressorts détendus ne portent plus, gisant dans la poussière. Il y avait dans l'harmonie des apparences et des faits sociaux comme dans la nature des recherches et

des réalisations de l'esprit, des raisons pour que, alors, les ressorts et la machine agissent, mais ces raisons ont disparu; si l'on veut les faire renaître, il faut ramener l'ambiance, réaccoutumer les hommes à y respirer comme naturellement.

Aujourd'hui, la politique, la sociologie, la philosophie, la morale, la religion, la poésie constituent autant de domaines différents. On ne prêche pas en vers, on ne persuade pas en vers. L'atmosphère du lyrisme s'est étendue en profondeur et en hauteur, à mesure qu'elle s'est restreinte en largeur à des limites plus étroites. Le balbutiement, la redite, les répétitions, les retours de la pensée sur elle-même ne sont plus guère de mise, on va droit au but, on vise à ne plus exprimer que l'essentiel, à choisir avec la précision la plus lumineuse seulement ce qui ne saurait être omis, à monter d'un essor brusque et bref, et à éliminer et sous-entendre le reste.

Pourtant, je ne le nie certes pas, — cette épuration majestueuse aux effets foudroyants, de la conception du lyrisme, était, en même temps, négligée ou démentie non seulement par Péguy, mais encore par Claudel, — et elle se poursuivait tandis que, dans le monde de la prose, du compact effort, puissant par la masse, auquel s'applique, sa vie durant, le génie obstiné d'un Emile Zola, naissait chez certains ce besoin d'enquêtes énormes sur soi-même et sur les entours qui ont fait la gloire et le mérite d'hommes tels que Romain Roland, Marcel Proust, James Joyce, Roger Martin Du Gard. Sans doute, mais le monde du roman évolue selon son orbite, qui n'est pas celle, suprême, de la poésie.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jacques de Lacretelle : *Amour nuptial*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Charles-Henry Hirsch : *Doit et Avoir*, E. Flammarion. — Jean Mistler : *Ethelka*, Calmann-Lévy. — Louis Emié : *La nuit d'octobre*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Binet-Valmer : *Sur le sable couchées*, E. Flammarion.— Marie Dujardin: *La guérison immorale*, Emile-Paul. — Maurice Guierre : *L'Andromède*, Nouvelle Société d'Editions. — Mémento.

Que l'on s'en montre heureux ou non, c'est un fait : il y a un fort courant gidien dans la littérature actuelle. L'individualisme masochisant ou le romantisme, bridé par un classi-

cisme rigoureux, de l'auteur des *Nourritures terrestres* a des imitateurs ou des disciples, dans la tradition protestante — je n'irai pas jusqu'à dire de Rousseau (trop peuple), mais de Benjamin Constant, de Fromentin, d'Amiel... Au moins, la dignité ou l'austérité de la forme dont M. Gide enveloppe ses plus grandes audaces, son horreur du débraillé, lors même qu'il est cynique, réagissent-elles salutairement contre l'ostentation de mauvais goût par quoi tant de jeunes se plaisent à aggraver leur incohérence, sinon leur prétentieuse sottise. Aussi bien, cet individualisme est-il placé sous le signe de l'intelligence. C'est d'elle, encore, que se réclame M. Jacques de Lacretelle dans **Amour nuptial**, ce roman d'un romancier que la vie seule des idées intéresse, et qui s'apparente à *La porte étroite*, à *L'Immoraliste*, à *L'Ecole des femmes* et au *Journal des Faux-Monnayeurs*. L'homme que M. de Lacretelle fait, ici, s'analyser ou se livrer à un examen de conscience lucide (car on ne saurait parler de confession, faute de l'humilité nécessaire) est l'auteur de *Silbermann*. Voilà qui nous rassure quant à sa sincérité; et d'ailleurs, il ne nous cache pas qu'il est une espèce de monstre. Il donne à la vie psychologique et même mentale une importance qui fausse sa vision saine des choses. L'équilibre est rompu, chez lui, aux dépens du sentiment. Il isole l'être de la nature. L'esprit le courbe sous la tyrannie d'un subjectivisme qui le rend incapable de concessions, et c'est ainsi que le mariage lui enseigne « l'impossibilité pour un cerveau humain à se concevoir deux »... Eprouve-t-il de l'amour pour sa fiancée, Elise, qui lui est surtout précieuse de l'aider à voir clair en lui-même, ce n'est que de *la pensée* de ternir sa pureté que le goût de son corps lui vient... Cet égotisme, qui le fait se garder jalousement contre ses semblables, l'incite à s'élever contre leurs tendances ou à prendre la contre-partie de leurs opinions. Il n'attend pas que sa grandeur lui crée une solitude morale, comme le Moïse de Vigny. Il fait autour de son âme un vide qui en favorisera la puissance... Qu'Elise, devenue sa femme, s'applique à le stimuler pour le bien, c'est assez pour qu'il veuille le mal. En revanche, au terme d'une nuit de débauche où il a failli tricher aux cartes, il a connu sa plus haute exaltation. Dans les maisons de rendez-vous, où il cherche une volupté violente,

son plaisir est d'arracher aux filles le secret de leur vie pour livrer ces documents misérables en pâture au mensonge de son imagination. Il faut, enfin, qu'Elise devienne malade et presque infirme pour qu'il la chérisse comme il ne l'avait jamais chérie; et il hâte sa mort en lui avouant cette vérité cruelle, car la malheureuse est femme, malgré son éducation puritaine, et conçoit l'amour en femme, c'est-à-dire très charnellement.

Nul doute qu'il ne faille ajouter foi aux curieuses révélations du romancier qui s'exprime dans *Amour nuptial*. Ces révélations ont un accent qui ne trompe pas, et le style volontairement dépouillé de M. de Lacretelle, qui n'a jamais été plus maître de ses moyens, leur prête une clarté et une précision éloignant toute idée d'artifice et toute possibilité d'erreur. Je n'ai jamais cru que l'écrivain et l'artiste fussent faits pour l'existence conjugale. Mais encore y a-t-il des cas d'espèces, et les analystes du genre du héros de M. de Lacretelle sont bien les pires maris qui puissent exister. Les pires maris et les pires hommes, peut-être. Ils cultivent leurs vices ou leur étrangeté (Baudelaire disait leur hystérie) avec une passion qui les rend aussi dangereux dans le commerce ordinaire qu'intéressants à étudier pour le curieux d'âmes, dans le recueillement de son cabinet. Riche de spiritualité, mais de spiritualité trouble, le livre de M. de Lacretelle a sa place tout indiquée sur un des rayons de la bibliothèque qui tapisse les murs de ce cabinet.

Au cours de son nouveau roman, **Doit et Avoir**, M. Charles-Henry Hirsch loue Stendhal d'avoir tiré d'un fait-divers un chef-d'œuvre : *Le Rouge et le Noir*. Ainsi s'approuve-t-il, indirectement, de s'être inspiré de la réalité la plus proche dans nombre de ses livres. Cette fois encore, il m'a semblé reconnaître, en le financier Michel de Carrus, tel grand spéculateur qui périt comme lui en mer, en tombant ou en se jetant d'un avion... Mais si le romancier déforme ou transforme ce qu'il touche, que peut-il toucher qui ne soit de ce monde, lors même qu'il se figure tout tirer de son propre fonds? Gœthe allait plus loin, d'ailleurs, qui déclarait n'avoir jamais composé que des poèmes de circonstance. Et que sont d'autres les énormes machines de Victor Hugo, y compris *La Légende des siècles*, cette histoire de l'humanité vue à travers les idées et

les passions politiques d'un républicain de 1848? Grand financier, donc, Michel de Carrus hait la guerre où il a perdu un bras, et veut contribuer, par l'activité qu'il crée, à la renaissance de la France affaiblie. A son neveu Blaise, et à Jean Marcy, l'ami de son neveu, qui incarnent l'esprit de la nouvelle génération, il expose une théorie de la volonté dont ces jeunes gens feront leur profit, chacun selon son tempérament. Jean Marcy, le premier, instruit par l'exemple de Michel de Carrus que l'homme doit choisir la femme de sa vie, afin de ne pas subir le joug de la femme qui le choisira, fait d'une jeune fille riche sa maîtresse, pour l'épouser... Ce doux arriviste a compris que, si les nouveaux venus sont chastes, comme le constatait récemment M. Marcel Prévost, ils ont tort. L'homme ne saurait bannir l'amour de son existence. C'est la loi. Et le plus sage est de composer avec elle, ou de s'en accommoder. Théoriquement, c'est parfait. Par malheur, dans la pratique, ce ne sont pas les plus prévenus qui se défendent le mieux. Mais peu importe la thèse, si thèse il y a, que M. Charles-Henry Hirsch illustre ici. C'est son illustration même qui force et retient l'attention; et il a rarement été mieux inspiré que dans sa peinture du comptable Ernest Marcy; de la tendresse de cet homme intègre et dévoué pour sa femme musicienne; de la grâce délicate de celle-ci... Il recrée l'atmosphère même de certains romans d'Alphonse Daudet. Je répète, cependant, ce que je disais à propos des *Jalouses* : il y a dans le style, d'une densité toute latine, que s'est depuis peu forgé M. Hirsch, quelque chose de roide ou d'abstrait qui contraste avec l'art si vivant de ce romancier mer-réaliste. Abus du verbe, peut-être? Ce style qui ferait merveille chez un essayiste ou un moraliste, nuit un peu à l'aisance ou à la bonhomie de la narration.

On éprouve une grande tristesse à la lecture du roman de M. Jean Mistler, **Ethelka**, qui se passe à Budapest, peu de temps après la signature du traité de Trianon. Ethelka est une jeune Hongroise divorcée, qui s'éprend un moment d'un gentil attaché d'ambassade français, pour épouser, enfin, un de ses compatriotes, Andor Terffy. Cet ancien officier spéculera pour vivre sur la baisse de la couronne, mais, après avoir fait du journalisme, et souffert de voir sa femme réduite à danser

dans des boîtes de nuit, se laissera acheter par les bolchevistes. Il sera pris dans une émeute et condamné à mort. Ethelka, pour ne pas lui survivre, se jettera dans le Danube... L'intrigue, en elle-même, est peu de chose dans le récit de M. Mistler. Mais elle prend de la valeur de caractériser, en quelque sorte, la destinée de la Hongrie actuelle. Le désordre de la vie d'Ethelka, l'incohérence et les contradictions de celle de Terffy sont ceux d'un peuple humilié et malheureux; et M. Mistler a réussi à nous émouvoir sans déclamation. Peu de romans m'ont fait sentir, comme le sien, la profondeur de la catastrophe qui a secoué la vieille Europe et ruiné toutes ses valeurs. En de petits tableaux — un peu légers ou superficiels au début — il évoque l'égoïsme et la misère du monde nouveau dans un pays où leur brutalité est moins dissimulée que chez nous, sans doute, mais guère plus probante... Cupidité, vanité, bêtise, et, sous ce bouillonnement qui en trouble la surface, le désespoir qui pèse au fond des choses... Oui, le livre de M. Mistler est navrant. Mais ce livre est un document, et celui-là même qu'un artiste sensible était capable de nous donner.

Orpheline et veuve d'un homme qu'elle n'a pas aimé et qui ne l'aima pas; indifférente à son fils Etienne et à sa fille Marie-Thérèse, pour lesquels elle n'éprouve aucun sentiment tendre, Albine, belle encore, à quarante-trois ans, croit avoir trouvé, enfin, ce qui lui manqua toute la vie. Elle devient la maîtresse de son gendre. Mais celui-ci est un lâche qui a seulement cueilli le beau fruit qui se trouvait à sa portée... Que le scandale éclate, c'est-à-dire que Marie-Thérèse se tue par jalousie, il n'aspirera plus qu'à rompre avec sa maîtresse. Tel est le sujet de **La nuit d'octobre** (pourquoi ce titre emprunté au poème de Musset?), le premier roman, à ma connaissance, de M. Louis Emié. Roman remarquable, mais qui fait, sans le vouloir, peut-être, penser à ceux de M. Mauriac, au catholicisme près, et encore... M. Emié, qui est psychologue, est plein de pitié pour son héroïne. Il a réussi à nous faire comprendre, ou plutôt sentir, par la vérité même de sa peinture, quel sort lamentable est celui des femmes, quand — impuissantes à se passionner pour les choses de l'esprit —

elles ne trouvent pas la consolation de leurs déboires sentimentaux dans les plaisirs de la vanité.

Celles des romans de M. Binet-Valmer ne sont jamais de petites poupées pleines de son. L'auteur du *Plaisir* sait le rôle que la volupté joue dans la vie des meilleures, j'entends des plus séduisantes d'entre elles... Et la jeune fille Martine, et l'Américaine Mrs Waybelet qu'il nous montre **Sur le sable couchées**, comme dans la célèbre pièce des *Fleurs du Mal*, n'auraient pas eu à chercher bien loin pour découvrir « l'infini » qui les tourmente... Mais M. Binet-Valmer n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Il a donné des scrupules tardifs à Mrs Waybelet, et il a fait Martine trouver auprès de sa mère, lâchée par un amant volage, un dérivatif à sa déception. Il y a de l'observation, de l'esprit, un charme voluptueux un peu équivoque dans le récit de M. Binet-Valmer.

Mme Marie Dujardin nous conte, dans **La Guérison immorale**, l'histoire d'une jeune femme qu'un psychanalyste suisse entreprend de guérir de sa neurasthénie en la soumettant à la méthode de l'illustre professeur Freud. L'introspection révèle que la malheureuse subit le tourment du « complexe d'Electre », lequel est pour les représentantes du beau sexe ce que le « complexe d'Œdipe » est pour les représentants du sexe fort. Bref, l'inceste l'obsède. Elle n'échappe à sa hantise qu'en se réfugiant dans les bras d'un solide gaillard... Elle pourrait s'écrier comme l'héroïne du vaudeville de Georges Feydeau : « Et allez donc! c'est pas mon père! » Mais il n'y a que le premier pas qui coûte; et elle continuera, avec d'autres amants, une cure si bien commencée. C'est spirituel et amusant.

J'ai trouvé de l'émotion dans **L'Andromède**, « roman d'un sous-marin », de M. Maurice Guierre. Que M. Guierre connaisse ce dont il parle, cela est hors de doute, et son livre m'a plus d'une fois rappelé les belles évocations maritimes de M. Paul Chack. Mais c'est un curieux type qu'il a dessiné en le capitaine Rican, sorte de stoïcien arriviste et de moraliste freudien, chez qui le sentiment du devoir trouve toujours à se mettre d'accord avec l'intérêt ou servir la rancune, sinon la haine... Rien que pour ce personnage, le récit de M. Guierre vaut la lecture. Mais les péripéties en sont, d'autre part, fort

dramatiques, et il baigne dans un clair-obscur impressionnant.

Mémento. — Dans *L'Empereur de Madagascar* (Alexis Rieder), M. Jean d'Esme relate les aventures extraordinaires du comte Benyowsky, un Polonais qui, exilé dans le Kamchatka par la grande Catherine, s'évada avec une centaine de ses compagnons d'infortune, et tenta de coloniser Madagascar. On tirerait un beau film de ce roman aux émouvantes péripéties, et qui n'a que le défaut de se composer de deux parties sans rapport entre elles, autrement dit de manquer d'homogénéité. — *Destins croisés*, de M. Georges Reyer (Librairie Gallimard), c'est l'histoire pathétique, parce que vraisemblable, de deux hommes que le destin confronte, un jour, après vingt années de séparation. L'un végète, l'autre s'est enrichi. Celui-ci, une brute, entraîne celui-là, un être sensible, dans sa vie de plaisir. Par lubie. Un temps. Le temps de le perdre, hélas! M. Reyer révèle d'excellentes qualités d'observateur; mais il s'applique trop fidèlement à reproduire la réalité. Il débute dans le roman, il est vrai. — Le récit de Mme Odette Keun, *Câpitulation* (Edgar Malfère), mérite d'être signalé pour le personnage — un misogyne sensuel — que l'on y trouve. Qu'un tel personnage soit aimé d'une femme douce et tendre, rien de moins extraordinaire. Aussi bien, n'est-il pas méchant, mais égoïste avec brutalité, à la façon de ceux qui n'ont en vue que leur œuvre ou qui s'identifient à leur œuvre. C'est bien observé. — *Marfa* (Albin Michel), par M. Pierre-René Wolf, rajeunit le thème de l'incompatibilité des races. On y voit le désaccord naître puis se développer entre un Français et une Polonaise qui s'aiment, une fois mariés. M. Wolf a un talent délicat, et il prête à son récit une certaine couleur romantique d'un heureux effet.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Robert le Pirate; 2 actes et 18 tableaux de MM. Oscar Hammerstein, Frank Mandel et Laurence Schwab, musique de Romberg, adaptation de M. Albert Willemetz, au Châtelet. — *Carine, ou la jeune fille folle de son âme;* de M. Crommelynck, à l'Œuvre. — *Shanghaï;* 4 actes de M. Charles Méré, d'après M. John Colton, à l'Apollo. — *Le beau métier*; 4 actes de M. Henri Clerc, à l'Odéon. — Une crise de l'industrie théâtrale?

Qu'il y a tout de même de plaisir à entrer dans l'une de nos anciennes salles de théâtre auxquelles on n'a pas encore imposé l'architecture munichoise! Simplement en y pénétrant, et lorsque l'on se glisse entre les rangées de fauteuils, on se

sent chez soi. Ainsi, que la belle salle du Châtelet est accueillante, suffisamment et modérément mise à jour. Les velours des sièges et le large rideau mettent une brillante note écarlate dans ce vaisseau familier de notre enfance. Rapidement et par contraste, la vision de l'horrible, lourd, étranger coffre-fort qu'est le théâtre Pigalle traversa ma pensée tandis que l'on attendait le commencement de **Robert le Pirate.**

Ce n'est pas au Châtelet que l'on cachera jamais les musiciens dans la cave! N'est-il pas bon aux enfants que leurs jeunes yeux considèrent, parmi les instruments sonores, la source des traits divers des mélodies qui les touchent? C'est un bonheur que les habitués des grands concerts trouvent aussi, parmi d'autres, que celui de se mêler des yeux, et parfois étroitement, aux violons, aux flûtes, hautbois, cors, basses, caisses...

Après l'erreur singulière d'avoir voulu renouveler son genre traditionnel avec une pièce de M. Guitry fils, *Lindberg* — un four que cette scène n'avait pas le moyen d'imposer jusqu'à la centième devant des sièges vides ou des invités reconnaissants — le Châtelet avait dû reprendre *Michel Strogoff* et le *Tour du Monde en 80 jours,* dont le matériel, s'il n'est pas de la dernière fraîcheur, a néanmoins son prestige consacré qui vaut bien tout le faux luxe éclatant partout aujourd'hui. Mais, tout de même, il fallait bien du nouveau, et qui ne sentît pas trop l'exotique, car j'ai idée que le petit garçon français ne trouve pas son compte si on veut lui faire par trop oublier que, malgré la féerie de l'aventure, du spectacle, il est tout de même sur les bords de la Seine et à deux pas de chez lui.

Certes — malheureusement ou heureusement — je ne me sens pas capable de retrouver en moi la jeune et naïve sensibilité qui s'étonne à la fois tout en cherchant à pénétrer, à comprendre, et qui est proprement celle des enfants. Et je ne doute pas que mon plaisir véritable, à une « opérette à grand spectacle » comme *Robert le Pirate,* n'est pas le même que le leur. Pourtant, je ne jurerais pas qu'il en est si différent, tant cette soirée m'a paru rafraîchissante, et tant ce repos heureux enfin dans une salle où le plaisir offert est franchement ingénu, m'a semblé sédatif. On y apporte évidemment beaucoup de laisser-aller, et quelque complaisance, mais on en est ré-

compensé. Il y a des scènes gaies et charmantes entre des amoureux, des divertissements incomparables de grâce légère, avec musique adéquate. Dans la salle court un bon assentiment, une sincère participation à la joie du plateau, un franc rire aussi, comme j'avoue n'en avoir pas entendu tinter de tel depuis que je vais au théâtre.

Puis, parmi toute cette légère impression, une jolie chanson sombre d'amour mélancolique passe et revient : *L'amour dans nos cœurs se glissant un jour...*

Aussi les sentiments enthousiastes ont ici libre cours, et ça fait plaisir... Quelle assurance juvénile vers les idéals primaires! Comment dire : non, lorsque cent poitrines d'acteurs et de figurants clament avec conviction sous les feux, dans un air entraînant et soutenu encore des assurances de l'orchestre :

A cœur vaillant il n'est rien d'impossible!

La victoire! l'amour! etc., etc., s'il faut en croire ce leitmotiv de *Robert le Pirate*, rien ne résiste à cet élan cordial! Mon Dieu, qu'il y aurait à contester là-dedans, et même devant de petits êtres confiants, dont beaucoup seraient tout près, peut-être, d'écouter les avertissements et les modérations de la prudence et du bon sens contre toutes les exaltations. Je crois que c'est à tort que l'on refuse aux enfants une nourriture un peu verte à leur jeune sens critique. Mais peut-être qu'une heureuse récréation s'en accommoderait mal? En tous cas, on n'a pas actuellement au théâtre, un équivalent, même modeste, des fables de La Fontaine, ou des contes d'Andersen.

Par contre, nous trouvons ici d'excellent que tout va aux chansons, aux danses. C'est un exemple constant de bonne humeur naissant de tout, d'optimisme vivant.

Pour les grandes personnes le Châtelet m'est apparu comme une sorte de music-hall des gens de bon goût avec ses « divertissements » exquis et ses artistes — hommes et femmes — vraiment bons enfants, folâtres, familiers, débordant de franche gaîté, qui communiquent à cette opérette, d'ailleurs heureuse, une fraîcheur fort reposante.

§

Le Théâtre de l'Œuvre a présenté un ouvrage sans intérêt et sans grâce. Il faut même bien de l'effort pour que nous nous contraignions à nous le rappeler. A la vérité, pour en faire état ici on ne sait par quel bout le prendre, tant c'est uniquement et lourdement occupé du seul objet des fonctions vénériennes. Ce n'est pas contre le fait même que j'aurais aucune réprobation, mais c'est la manière, qui est ici extrêmement plate, qui donne à tous les personnages le pauvre aspect d'une clientèle maniaque de maison de tolérance. On sait bien les différents aspects que peut prendre la folie érotique des monomanes : le mélange et la possession en commun, les échanges, les brutalités, les contrastes, les diverses imaginations incestueuses, etc., etc. Etre occupé de cela par une troupe de théâtre toute une soirée, c'est franchement assommant. Quand je dis : toute une soirée, j'exagère, au moins pour mon compte, car je me suis éclipsé en cours de séance lorsque je me suis trouvé trop fixé et trop lassé. Un pareil texte, et dont l'objet unique est souligné sans arrêt, a l'inconvénient — à mon avis — de faire considérer, d'une part les acteurs, et de l'autre les actrices qui le débitent et le miment, assez vite avec un attrait spécialement équivoque où l'attention doit, pour ainsi dire automatiquement, prendre, en réponse à d'évidentes provocations, une satisfaction teintée plus ou moins de lubricité. J'ai vu parmi l'auditoire la plupart des visages — hommes ou femmes — avec l'espèce de sourire bestial et morne de l'excitation velléitaire, morose par sa tendance imparfaite, imaginative, insatisfaite. Par goût ou par surprise les spectateurs, les spectatrices, se trouvent à une aventure de débauche. Aux entr'actes ils ne se regardent point. Chacun paraît ignorer qu'il est en public, et semble, par son attitude, attendre de la courtoisie des autres qu'il ne soit pas fait état de sa présence, Mieux encore qu'au music-hall le plus déshabillé, on a ici l'impression d'une complicité lascive échangée entre le plateau et les fauteuils. Une affectation à donner le change sur le genre d'intérêt que l'on entend proposer à l'auditoire augmente encore l'acuité hypocrite des confidences érotiques du dialogue et la charge vulgairement salace des scènes. Cela

évolue et est économisé comme dans les livres spéciaux, où, en particulier, le prétexte à toutes les orgies est qu'un être innocent — une jeune fille ou une femme — y est livré au contact des débauches progressives les plus invraisemblables où l'imagination des auteurs atteint à un paroxysme de turpitudes, et parfois aussi à un fantastique, d'une involontaire et irrésistible drôlerie.

Dans le travail de M. Crommelynck, la matière est assujettie à des formes moins relâchées, mais aussi elle va dans un tour plus insinuant et plus effectif vers l'effet sur le spectateur. Pour celui qui n'y prend pas un goût de stupre, l'ennui s'impose et s'établit. C'est sous le domino et le masque que les chaleurs évoluent et s'échangent, c'est dans l'expression des visages grimaçants et rougissants des femmes, des jeunes filles, que monte l'écume. Parmi tant de concupiscence qui sont accumulées là, et dont le dénombrement me paraît inutile, une jeune mariée, niaise à pleurer, sert d'héroïne, une héroïne du plus réjouissant grotesque.

Un mot seulement sur l'interprétation : il est pitié de voir des comédiens et comédiennes français prêter leur foi professionnelle à pareille besogne. Qu'on l'exporte au plus vite, ce sera le mieux.

§

Ce n'est pas la Chine, ce n'est pas **Shanghaï** qui sont exactement évoqués à l'Apollo, mais plutôt c'est un mélange — un cocktail — extrême-oriental, d'ailleurs assez relevé autour d'une action mélodramatique avec substitution d'enfant, vente de filles, vengeance de femme, fumeries, poignarderies et autres gentillesses accoutumées.

M. Jean Worms, un Anglais qui a de grands malheurs sur scène, est, à mon avis, de jeu et d'aspect, l'un des meilleurs acteurs actuels de l'emploi de l'homme du monde maître de lui sous les pires adversités. Ce sobre, mais savant comédien est ici un partenaire digne de l'autre protagoniste, Mme Jane Marnac. Celle-ci, menue mais en acier souple, décidée, mordante, froide, dangereusement vindicative et passionnément meurtrière, anime de son art singulier et intelligent cette pièce « à grand spectacle » dont elle est la flamme. Féerie sombre

et brillante. Délassement que j'ai pris avec reconnaissance au sortir du cloaque de *Carine*.

Entre deux tableaux je signalerai un mime très remarquable. Avec un masque monstrueux, se remuant, ondulant lentement, et se tordant contre l'immense rideau tout entier lourd et rutilant d'or en fusion, sous les feux verts du projecteur, il a donné la vision extraordinaire, tératologique, des transes d'un géant oriental qui, à l'aide d'un sabre courbe, se dispose à l'hara-kiri et s'y exécute comme dans un coup de lasso de cette lame dont il s'éventre. Tableau d'horreur. Fait d'un grand mime.

§

Le beau métier, c'est celui de Directeur dans un ministère. On ne gagne que cent mille francs par an et une cravate rouge, mais on a la satisfaction de tenir un levier de commande et d'empêcher l'Etat de dérailler, ce qui ne manquerait pas d'arriver si les leviers étaient effectivement manœuvrés par des ministres incompétents et éphémères. Le héros est un directeur aux Finances, appelé à fournir son avis — qui serait décisif, paraît-il — sur la concession d'un chemin de fer colonial, affaire véreuse, lourde pour le Trésor. Savoir si ce haut fonctionnaire obéira à sa conscience qui lui dicte un avis négatif, ou si, alléché par des pots-de-vin plus ou moins déguisés, pressé par une femme et des enfants ambitieux de luxe, il trahira les intérêts de l'Etat. Finalement, l'honneur professionnel triomphe, et le public applaudit avec chaleur.

Mon compagnon me fit à mi-voix cette réflexion : « Alors, un fonctionnaire à peu près intègre (je dis : à peu près, à cause de ses hésitations), c'est donc aujourd'hui *res miranda populo?* »

§

On connait par les quotidiens les doléances de l'industrie théâtrale; malgré cela, elle n'est pas près de chômer. Une des causes évidentes de la crise — si crise il y a — c'est qu'il y a trop de théâtres, — et trop de mauvaises pièces. Et puis, l'élévation extrême du prix des places fait que personne ne veut

plus aller au théâtre, sauf en cas de succès sensationnel, sinon gratuitement ou à billets très réduits. On a aussi habitué le public à un luxe superflu de mise en scène, du moins sur la plupart des théâtres.

ANDRÉ ROUVEYRE.

VOYAGES

Gabriel de La Rochefoucauld : *Constantinople avec Loti*, Les Editions de France. — A. de Chateaubriant : *Locronan*, Editions des Cahiers libres.

Tous ceux qui ont suivi depuis si longtemps l'œuvre de l'auteur d'*Azyadé*, de *Mon frère Yves*, de *Pêcheur d'Islande*, savent sa prédilection pour Stamboul et le monde islamique. Le volume qu'apporte aujourd'hui M. Gabriel de La Rochefoucauld, **Constantinople avec Loti**, nous le montre dans son décor familier, et qui est d'ailleurs un des plus beaux coins de l'Orient. En 1904, M. de La Rochefoucauld partit avec M. Georges Calmann pour voir Loti à Constantinople; mais il faut surtout dire que c'est la beauté du site, l'intérêt du milieu, qui l'emporte dans le récit qui nous est donné de cette expédition. Les voyageurs font escale au Pirée et visitent Athènes, mais, en quittant le port, le navire l'*Iraouady*, des Messageries maritimes, vint buter contre la jetée et se trouva endommagé au point que les passagers durent débarquer. Le lendemain, un bateau russe les emmena à Smyrne, et de là à Constantinople. Loti n'était pas dans la ville, mais sur la côte d'Asie en face de Thérapia. Les voyageurs en profitèrent pour visiter la capitale ottomane, dont la voirie était encore à cette époque assurée par des légions de chiens. « Le bel aspect du lieu, on le sait, est surtout sur la Corne d'Or, sillonnée d'innombrables embarcations et dont l'eau semble couverte de paillettes d'or. » Sainte-Sophie, ancienne église byzantine et changée en mosquée, est surtout remarquable pour la beauté de ses proportions et pour la richesse des matériaux qu'on y a employés. On peut rappeler, entre parenthèses, qu'une légende de l'église veut qu'un prêtre, qui disait la messe au moment où les barbares pénétrèrent dans la nef, « interrompit le Saint Sacrifice, prit avec lui les vases sacrés et se dirigea vers un des bas-côtés d'un pas impassible et solennel. Les

soldats allaient l'atteindre lorsqu'il disparut dans un mur qui s'ouvrit et se referma; on crut d'abord à une issue secrète; mais le mur, sondé, était solide, impénétrable. Le prêtre avait passé à travers un massif de maçonnerie. Quand Sainte-Sophie sera rendue au culte chrétien, la muraille s'ouvrira et le prêtre viendra terminer sa messe. »

Après Sainte-Sophie, les visiteurs se rendirent à la mosquée du sultan Sélim, d'où l'on a une vue magnifique sur la Corne d'Or. Parmi les promenades de la ville, on peut du reste citer les cimetières, où l'on vient même prendre le café.

Leur première curiosité satisfaite, les voyageurs prirent le bateau pour aller rejoindre Loti, passèrent devant Dolma Bagtché, Rouméli Hissar, Yeni Keui et arrivèrent à Thérapia. Les conversations avec l'illustre académicien furent d'ailleurs assez banales, ou du moins le volume n'en rapporte guère l'attrait. Ce fut aussi l'occasion de faire connaissance avec le *Vautour*, vieux navire de guerre à éperon, à bord duquel Loti les avait invités à déjeuner. La conversation roula naturellement sur la Turquie, qui avait toutes les tendresses de l'écrivain. A l'issue du repas, les invités firent la connaissance de Claude Farrère, qui faisait partie de l'état major du stationnaire. Le lendemain, M. de La Rochefoucauld fit une promenade aux eaux douces d'Asie en compagnie de Loti, puis il est question dans le volume de la tombe d'Azyadé; en s'y rendant, ils eurent une très intéressante vision des murailles historiques de Constantinople. C'est ensuite, dans l'ouvrage, le grand bazar avec ses huit entrées et ses quatre-vingt-douze rues; les voyageurs s'y rendirent pour faire connaissance avec la cuisine turque, qui leur fit regretter celle du *Vautour*. Ils visitèrent la mosquée d'Eyoub, interdite aux non musulmans, puis à Scutari assistèrent à une séance de derviches tourneurs. Quelques jours plus tard, le *Vautour* les emmena à Moudania où ils prirent le train pour Brousse. Cette ancienne capitale de l'Empire, en un site délicieux, possède le tombeau du prince Moussa avec des faïences réputées. Après un bon déjeuner, où l'on apprécia surtout une carpe au riz et raisins de Corinthe, les voyageurs se rendirent à la mosquée verte, surmontée d'un dôme revêtu de petits carreaux verts; d'ailleurs, à Brousse, toutes les mosquées sont vertes. Le livre

s'arrête peu après. Les voyageurs revinrent, la séparation d'avec Loti fut, paraît-il, lamentable. Au cours du récit, on parle assez longuement de son personnage, mais qui est d'une psychologie un peu spéciale et qui intéressera surtout ceux qui s'occuperont de fixer sa physionomie.

A titre d'indication, on peut mentionner que l'aspect du Bosphore est bien changé depuis quelques années; il n'y a plus d'arbres, ils sont remplacés par des dépôts de pétrole. L'ouvrage comporte plusieurs photographies de Loti, une avec le fez répudié aujourd'hui par les Jeunes-Turcs, l'autre plus bizarre, datée de 1900, montrant sur la même planche le profil de Ramsès II (Sésostris) et celui de Julien Viaud, qui lui ressemble d'une façon extraordinaire...

§

Sous la signature de M. A. de Chateaubriant, j'indiquerai encore une publication curieuse et qui concerne **Locronan**, petite localité ancienne du Finistère, qui garde sa physionomie d'autrefois avec une très vieille église aux murs rongés de lichens et de mousse; d'antiques et belles habitations, anciens hôtels des officiers de la Compagnie des Indes; un beffroi, un vieux puits, etc. On y vénère surtout la mémoire de saint Ronan, ermite farouche, vêtu d'une peau de génisse tachetée et armé d'un bâton pour se défendre contre les loups. M. de Chateaubriant nous conte longuement son intéressante légende et nous vante le charme de ce vieux coin perdu de la terre armoricaine où l'on se transporterait volontiers pour oublier, s'il était possible, la vie trépidante de la capitale.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue Universelle : un magistral éloge de l'homme de lettres, par M. Léon Daudet, à propos de Clemenceau. — *La Revue hebdomadaire :* exégèse improvisée de la Cène, par Gabriele d'Annunzio, le seul Italien libre en face de M. Mussolini. — *La Revue de Paris :* adoption du prince impérial par le comte de Chambord, envisagée par l'impératrice Eugénie. — *L'Ermitage :* « Laforgue », évocation poétique, par M. Noël Ruet. — Mémento.

Représenté sur la scène et dans le livre, l'homme de lettres est, en général, un triste sire. Cela plaît au public. L'auteur dramatique et le romancier en quête du succès d'argent flat-

tent ainsi le penchant des foules à dénigrer ceux qu'en secret elles envient. Nous avons trop rarement vu la critique prendre le parti de l'écrivain contre ces portraits calomnieux. C'est avec une joie intense que nous recueillons ces lignes vengeresses de M. Léon Daudet, dans **La Revue universelle** (1er janvier). Elles appartiennent à une conférence — magnifique, vivante, enthousiaste — que fit l'auteur du *Voyage de Shakespeare* aux Bruxellois, sur Georges Clemenceau. Une foi généreuse dans les Lettres inspire ce fragment. On la pourrait discuter dans l'espèce, comme tout ce qui jaillit de cette plume combative. On ne doit qu'admiration et gratitude au confrère capable d'accents pareils pour célébrer la carrière qu'il a choisie sous le parrainage paternel et que son formidable labeur illustre d'un bel exemple, toutes réserves admises quant aux doctrines politiques et aux moyens d'en attaquer les adversaires.

Merveilleux tribun, Clemenceau est aussi un homme de lettres, a toujours été un homme de lettres, à travers ses vicissitudes parlementaires. Il a les qualités et les défauts de cette profession, l'impulsivité, la hargne soudaine, l'humeur changeante, mais aussi ce don de l'observation, ce goût et cette curiosité des affaires humaines, qui caractérisent ceux qui tiennent et manient une plume. C'est ce qui explique la prodigieuse fortune de sa soixante-dix-huitième année. Le politicien, qui n'est que politicien, disparaît comme un bouchon dans les remous de la vie publique. Le médecin, dégoûté de son métier, trop proche de la souffrance, vers la cinquantaine médite, regarde, mais n'agit pas. L'homme de lettres, maintenu en jeunesse et en santé par ce labeur rude, mais exquis — et dont on ne soupçonne pas, du dehors, les jouissances — est toujours prêt au renouvellement. En dehors de la circulation et de la pénétration de la pensée écrite et imprimée, c'est une des raisons pour lesquelles les hommes de lettres mènent le monde. Les travaux de la guerre et de la paix sont vivifiés par leur intervention. La fontaine de Jouvence, c'est l'encrier. C'est parce que Clemenceau est un homme de lettres qu'il a cherché, à un moment donné, la raison profonde du piétinement de la guerre, de la résistance de l'Allemagne au monde entier, et qu'il a découvert la trahison. C'est parce qu'il est un homme de lettres, qu'il a trouvé le chemin du cœur du soldat, qu'il a choisi et campé le chef des chefs au feu des batailles. Joignez à cela un fonds rustique, sinon paysan, qui renforce la profession par le terroir et le polémiste

par le chouan rouge. Clemenceau fut de tradition républicaine, c'est entendu, mais c'est tout de même un traditionnel de grande race, un des plus solides de l'histoire de France.

Que voilà une noble page! Elle efface par sa belle vigueur la multitude de ces dénigrements dont nous parlions et concertés pour gagner la faveur des masses. Un bienfait posthume de Clemenceau est qu'à son sujet M. Léon Daudet ait écrit ce couplet lyrique. Rien de plus exact que ces mots, que nous répétons avec joie : « La fontaine de Jouvence, c'est l'encrier. »

§

M. Henry Prunières relate dans **La Revue hebdomadaire** (28 décembre) une visite qu'il fit « au Vittoriale », la princière résidence où Gabriele d'Annunzio, le *commandante*, s'est retiré, seul Italien qui ait échappé au despotisme du *fascio*. Sur le poète, sur le merveilleux animateur, l'influence du Duce est nulle. Ici encore, comme par son génie souverain, d'Annunzio s'excepte de tous ses compatriotes. Les uns sont persécutés. Les autres se sont soumis, de gré ou de force. Lui seul demeure intangible. La violence a contourné le prodigieux volcan, en perpétuelle activité de verbe, qu'est cet homme. Le roi, le pape, ont dû céder ou composer. En face de Benito Mussolini, un seul Italien est libre de demeurer soi : le chantre de la *Nave*, le prosateur d'*Il Fuoco!*

Son visiteur nous le dépeint qui gesticule et improvise, la séduction même, tel qu'on l'a vu, ici ou là, dans le Paris d'avant-guerre où l'enseigne lumineuse ne sévissait pas encore, ni l'américanisme, ni le mauvais goût, ni l'ostentation du muflisme.

Voici une anecdote si heureusement rapportée qu'à travers M. Prunières, on entend et regarde Gabriele d'Annunzio :

Il y a quelques mois, il fut convié à l'inauguration d'une installation hydro-électrique dans la montagne. Des milliers de curieux étaient accourus. Après que l'évêque eut béni les travaux, Gabriele d'Annunzio prit la parole pour magnifier la force de l'eau. Après quoi, appuyant sur un bouton électrique, il provoqua la rupture de la digue. L'eau se précipita en mugissant dans son nouveau lit, cependant que l'écume de la cascade montait jusqu'au ciel... Emu,

le poète contemplait en silence ce spectacle grandiose, quand un des organisateurs de la fête lui vint dire qu'on l'attendait pour présider un banquet de trois cents couverts... Alors il éclata : « Quoi? Voilà tout ce que vous avez trouvé pour complément d'une fête sublime : faire mastiquer des viandes grossières à six cents mâchoires. » S'exaltant, il déclara, en fixant l'évêque, qu'au fond ces déplorables usages remontaient à la Cène. Oui, tandis que Jésus méditait sur sa fin prochaine et sur la trahison de Judas, les apôtres, déchirant à belles dents l'agneau pascal, s'emplissaient de nourriture. Repus de chair et de vin, ils s'acheminèrent pesamment vers le mont des Oliviers. C'est à peine s'ils entendirent le Christ leur dire : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, demeurez et veillez avec moi », tant le sommeil de l'ivresse les accablait. Ils ronflaient quand le Christ, ayant prié, revint vers eux et leur adressa ce reproche déchirant : « Est-il possible que vous n'ayez pu veiller une heure seulement avec moi? » Mais eux, s'étant retournés avec des éructations dégoûtantes, se rendormirent pendant que Jésus sentait la solitude grandir autour de lui... L'évêque écoutait ce sermon insolite, déconcerté de voir le poète invoquer la tragédie de Gethsémani pour se dérober à la présidence d'un banquet de trois cents couverts...

M. Prunières nous montre bien d'Annunzio dans la vérité de son être :

A Gardone, il vit entouré des reliques et des souvenirs de la régence. Il a transporté au Vittoriale le lit funèbre qu'il avait préparé à Fiume et sur lequel on voit une plaque de métal où les légionnaires devaient pieusement déposer la seule chose qui resterait de son corps anéanti, pulvérisé par un obus : son oreille. « Quand j'aurai disparu dans un ouragan de fer, disait-il à ses *arditi* médusés, vous chercherez bien et vous trouverez mon oreille. Il n'existe pas d'organe plus parfait au monde et elle ne peut périr. Jurez-moi de la recueillir. » Et les braves juraient... Au fond il ne désespère pas de tomber comme il l'a toujours annoncé, en combattant.

Il se sent encore plein de force et d'ardeur. Il court avec agilité, monte des escaliers quatre à quatre, gardant un cœur d'athlète malgré l'âge qu'il tait, mais que les dates de ses premières éditions laissent deviner...

A Fiume, il n'y a pas encore dix ans, les légionnaires admiraient son endurance et sa vigueur physique. Il se plaisait à ce jeu : on bandait les yeux d'une nouvelle recrue et il lui faisait serrer son

bras contracté. « Que touches-tu là? demandait-il. — Du bois », répondait généralement le soldat, aux rires de ses compagnons.

D'Annunzio est un de ces grands sincères qui justifient le mot de M. Léon Daudet : « La fontaine de Jouvence, c'est l'encrier. » Et, quoi qu'il advienne de Mussolini, quels changements qu'ait supportés sous sa poigne l'Italie, sa plus haute incarnation actuelle demeurera dans l'avenir le poète!

§

La Revue de Paris (1er janvier) donne la seconde partie des « Souvenirs sur le comte de Chambord » qu'a rédigés un des gentilshommes de service auprès du prétendant : le comte René de Monti de Rézé. Il rapporte un fait peu connu, sinon tout à fait ignoré encore, relatif à un essai de rapprochement entre le chef de la branche légitime de la maison de France et la dynastie napoléonienne. C'est en 1875, « au milieu de l'été ». La reine Isabelle d'Espagne qui vivait en exil à Paris, alors en villégiature près de Vienne, écrivit au comte de Chambord pour en obtenir audience. Des « raisons d'ordre dynastique » s'y opposaient. M. de Rézé fut dépêché à la souveraine détrônée :

Aussitôt — raconte-t-il — je vis qu'une vive contrariété se dressait en face des prétextes que je venais développer. Pourtant, avec une grande bienveillance, la Reine me dit que l'entrevue qu'elle sollicitait n'était pas seulement d'ordre familial, mais qu'elle avait à transmettre au Prince des suggestions secrètes du plus haut intérêt, ne laissant la place à aucun intermédiaire. Je ne pouvais que revenir à Frohsdorf pour y rapporter ces indications, qui, sans ébranler M. le comte de Chambord, piquèrent pourtant vivement sa curiosité.

Le lendemain matin, je reprenais de nouveau le chemin de Baden et je remettais à Sa Majesté la Reine une lettre autographe de M. le comte de Chambord, confirmant ses résolutions et la priant de me faire confidence du mystère qui entourait ses vœux.

Avec une vivacité toute italienne, la Reine rejeta d'abord cette invitation, puis, petit à petit, la fermeté respectueuse de mes objections la décida, après un soupir de regret, à m'exposer en résumé ce qui suit :

« Je suis, me dit-elle, fort liée avec Sa Majesté l'impératrice Eugénie. Dans un élan de patriotisme, l'Impératrice a songé que la

France retrouverait son bonheur, sa prospérité, ses alliances, dans une fusion entre la monarchie légitime et l'empire.

» M. le comte de Chambord n'a pas d'enfant...

» Sa Majesté l'Impératrice, de même que le Prince Impérial, son fils, a toujours eu beaucoup de sympathie admirative pour celui qui aurait pu être aujourd'hui sur le trône de ses aïeux. Si M. le comte de Chambord adoptait le Prince impérial, un cri d'enthousiasme s'élèverait dans toute la France, et les conséquences immédiates de ce grand acte s'imposeraient. »

Si irréalisables que fussent ces désirs, M. le comte de Chambord ne pouvait que s'en montrer fort touché, et dès le lendemain je reprenais une troisième fois le chemin de Baden pour exposer à Sa Majesté la reine Isabelle que le principe que Monseigneur représentait ne l'autorisait pas à *choisir* son successeur.

§

L'Ermitage (décembre) publie ce touchant poème où M. Noël Ruet évoque Jules Laforgue au temps de ses fonctions de lecteur français auprès de l'impératrice allemande Augusta. Sauf, peut-être, les « souliers cirés » dont il est question au dernier vers du premier quatrain, la jolie pièce constitue une figure parfaitement juste en tous ses détails du gentil et profond auteur des *Complaintes :*

LAFORGUE

Je pense à vous, Laforgue. Il fait froid. Le vent claque
Aux murs nus et mouillés les volets ajourés.
Je vous vois. Vous avez vos gants et votre claque,
Votre cravate blanche et vos souliers cirés.

La reine vous attend ce soir. Vous devez lire
Les chroniques du « Figaro ». Vous êtes las.
La lune court au ciel, et sa fuite se mire
Aux marches du Palais que gravissent vos pas,

La salle est tiède où luit l'or des tapisseries.
Un petit prince fixe une image et sourit
Au pompeux défilé de la cavalerie.
Vous lisez. Au journal flotte l'air de Paris.

Par moment, votre voix fléchit et, musicale,
L'aile du Souvenir caresse votre front.
La reine voit trembler un peu votre main pâle
Et cherche d'où vous vient un chagrin si profond.

Vous partez. Vous rentrez bientôt dans votre chambre.
La nuit est vaste et le silence est votre ami.
La bougie au papier pose son halo d'ambre.
Vos yeux luisent de grâce ailée et, seul, parmi

Vos livres, vous songez à votre sœur. L'aurore
Balance les sureaux de Tarbes et soudain
L'ennui cruel qui dort en vous s'éveille encore
Et couvre d'un nuage lourd le clair jardin.

La page blanche éclôt, Laforgue, sous vos plaintes
Et votre cœur se fond. Et votre douleur raille.
Et pendant qu'en secret vous dites vos complaintes,
La clarté de la lune ironique défaille.

MÉMENTO. — *Les Amitiés* (décembre) : « Géométries », vers inédits, de Cécile Sauvage. — « Sous le Balcon de Prudent-Modérat », par M. Jean Tenant.

La Grande Revue (décembre) : « L'âme espagnole », par M. Elie Faure. — « Point de repère... d'une adolescence de guerre », par M. Victor Crastre, qui nous offre là un document sur sa génération, d'un intérêt psychologique de tout premier ordre.

Montparnasse (janvier) : « L'Ecole de Paris au Brésil ». — « L'esprit nouveau au Brésil », par M. Maurice Wellisch. — Poèmes de MM. Géo Charles, J. Supervielle, Pierre Reverdy.

La Nouvelle Revue française (1er janvier) : « Eva », par M. Jacques Chardonne. — « En marge d'André Gide », par M. F.-P. Alibert. — « Air de Sémiramis », par Alain et M. Paul Valéry. — Une lettre de Vigny à Brizeux.

Commerce (automne) : « Le livre de Christophe Colomb », par M. Paul Claudel. — Un chapitre de « Hydriotaphia », de sir Thomas Browne, avec des opinions de S. T. Coleridge, traduits par M. Valéry Larbaud. — « Mimes », par M. Léon-Paul Fargue.

Le Divan (décembre) : « Un dîner avec M. Degas », par Mme Jeanne Raunay. — « Miscellanées », d'exquis poèmes de M. Daniel Thaly.

Revue des Deux Mondes (1er janvier) : « L'agonie de Fontainebleau », suite des mémoires de Coulaincourt. — « Lettres de jeunesse » du général Mangin.

La Revue de France (1er janvier) : « L'Américain », nouvelle de M. Marcel Prévost. — « Clemenceau », par M. Georges Suarez. — Poèmes inédits de Mallarmé. — « Bakounine », par Mme H. Iswolsky.

Le Correspondant (25 décembre) : « Les Désirs », poèmes de M. Robert Honnert.

Etudes (20 décembre) : « Les romans d'Edouard Estaunié », par M. Maurice Pontet. — « Le meurtre par pitié », par M. René Brouillard.

Notre Plume (Noël) : Les « Pensées » de Mlle Verscheure. — « Défense de la Poésie », par MM. Pierre Véniat, A. Berchon et A. Loubier. — « Fantaisies en prose », de Mlle Claude Symil.

1929 (décembre) : « Lettres inédites » d'Alain Fournier à sa sœur. — M. A. Garreau : « Metternich ou le retour au Saint Empire ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une année historique (le *Temps*, 15 janvier). — Les Œuvres de Cécile Sauvage (l'*Action française*, 15 janvier). — La Voix des Ondes (*Candide*, 9 janvier). — La Danse de l'Absolu (le *Temps*, 15 janvier). — Un mot de M. Yves Mirande (*Candide*, 9 janvier). — Un bourgeois au pays des Soviets (*Journal*, janvier, passim).

Dans un article du **Temps**, M. Jules Bertaut énumère les « faits importants dans l'ordre politique, littéraire et social » dont l'an de grâce 1930 fêtera l'anniversaire.

Tenons-nous-en ici à ce qui concerne la littérature :

Au point de vue des lettres, 1830 n'a pas moins d'importance, on le sait, qu'au point de vue politique. Le 25 février 1830 n'a pas vu seulement la première de *Hernani*, mais le triomphe véritable de l'école qui, sous le nom de romantisme, va régner sur l'art pendant une bonne partie du dernier siècle. Sans doute, depuis quelques années déjà, la nouvelle école a pris pied dans les lettres : le *Cinq-Mars* de Vigny, *les Orientales* de Hugo, le *Henri III et sa cour* de Dumas, les *Méditations* de Lamartine ont paru avant que le rideau se lève sur *Hernani*, mais cette pièce par son éclat, par la bataille qu'elle soulève, par les polémiques qu'elle engendre forme une date fatidique, et une sorte de borne-témoin. L'année qui la voit naître donnera son nom à l'école tout entière, à l' « école de 1830 ».

L'année n'est pas tout entière, du reste, occupée par Hugo. Elle voit encore paraître le *Rouge et le Noir* de Stendhal, *Gobseck* de Balzac, les *Scènes populaires* de Henri Monnier, les *Consolations* de Sainte-Beuve, les *Contes d'Espagne et d'Italie* de Musset, les *Poésies* de Desbordes-Valmore, les *Poésies* de Théophile Gautier. Quels centenaires et quel palmarès !

M. Jules Bertaut qui aligne avec peine une douzaine de titres et de noms s'extasie sur la richesse de ces temps déjà

lointains. Combien ils apparaissent misérables cependant si l'on s'avise de les comparer à la glorieuse période dans laquelle nous avons l'insigne honneur de vivre.

Dans le seul domaine de la littérature n'avons-nous pas trois cents romanciers de génie de la valeur de MM. André Maurois, Maurice Dekobra et Joseph Kessel, cent cinquante critiques de la valeur de MM. Frédéric Lefèvre et Maurice Martin du Gard, cent penseurs et moralistes en tous genres de la valeur de M. Bernard Grasset. Quant au théâtre, on ne saurait citer de noms ni de titres, mais chacun sait que le génie y surabonde et qu'il s'y gagne de véritables fortunes. Et puis nous avons aussi, dans la catégorie hors concours, M. Clément Vautel, l'unique!... le seul véritable!...

Il n'y a guère que la poésie qui chôme et reste un peu délaissée, en raison sans doute de son peu de valeur, du point de vue alimentaire.

Mais qui ne s'en console?...

§

M. Léon Daudet, lui, s'intéresse encore aux poètes et consacre, dans l'**Action Française**, un bel article aux *Œuvres de Cécile Sauvage* que la librairie du *Mercure de France* vient de publier en un volume avec une préface de Jean Tenant.

Il y a dans ce volume, dit M. Léon Daudet, « l'essentiel de la poétesse admirable... », et il continue :

Cécile Sauvage domine, et de très haut, toutes celles qui, depuis le début du xx[e] siècle, dit des « échéances », ont poussé, vers le ciel ou les hommes, un chant cadencé. Elle les domine par la suavité et la candeur de l'âme, par la dépersonnalisation, par l'acceptation tranquille des conditions de la courte vie humaine et de la fragile beauté féminine, par cet accent de sincérité absolue qui ne trompe ni l'oreille, ni le cœur. Elle est, en délicatesse tendre et nuancée, ce qu'Auguste Angellier est en virilité et en stoïcisme : une effusion continuelle; et ce n'est pas sans intention que je rapproche ces deux noms de deux grands poètes également méconnus et quasi ignorés, alors que l'on décernait le laurier suprême à la comtesse de Noailles et à Edmond Rostand! Cela était d'ailleurs à attendre d'un temps où un pauvre balourd comme feu Paul Souday a pu passer pour un critique, et où les arbitres du goût, en littérature, furent un Lanson et un Doumic!

J'aurai souvent l'occasion de revenir sur le cas de Cécile Sauvage, sur celui d'Angellier et aussi sur celui de Verhaeren, les trois poètes de notre temps qui, à mon avis, ont souvent atteint au sublime, et par le frémissement de la sensibilité et par l'amour du bien, joint au sens inné du beau. C'est un domaine peu connu, à mon avis fort intéressant, que celui de la conscience INTACTE en matière lyrique; Verhaeren, comme Cécile, comme Angellier ont les ailes blanches.

Après avoir cité un extrait du magnifique poème de Cécile Sauvage intitulé *Il est né,* et d'émouvants fragments inédits de la correspondance de la poétesse, M. Léon Daudet conclut :

Mais tout ceci n'est encore qu'un aspect du génie poétique de Cécile Sauvage, répandu en gouttelettes brillantes, comme une divine rosée, sur les pelouses du cœur. Ne vous y trompez pas, au firmament apollinien une étoile nouvelle est apparue.

N'est-ce point ici le lieu de rappeler que c'est notre prédécesseur à la rubrique des *Journaux* du *Mercure de France,* notre regretté ami Jean de Gourmont, qui l'un des premiers, sinon le premier, a consacré une étude importante à Cécile Sauvage? Cette étude a paru, il y a plus de vingt ans, dans une série intitulée *Les Muses.* On peut la retrouver dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1909. Jean de Gourmont écrivait notamment, avec un admirable sens critique :

La poésie de Cécile Sauvage est une poésie de plein air et de plein vent : elle a la souplesse et la sveltesse d'un arbre solidement attaché à la terre, mais qui s'élance de toutes ses branches vers la lumière. Il y a dans ces vers un amour de la vie pour elle-même, qui ne cherche pas à comprendre au delà de la sensation d'être. Ce contact direct avec la nature, cette participation à tous ses mouvements a permis à cette Muse de la surprendre dans ses gestes les plus secrets et comme dans sa nudité même. Elle s'est approchée d'elle, comme un amant de son amante, et l'a respirée, avec une curiosité passionnée. Curiosité de ses propres sensations, désir de fixer toutes les émotions de sa vie, il n'y a pas de poésie sans cela. On a cette joie, en lisant les poèmes de Cécile Sauvage. de voir que cette jeune femme ne s'est laissé suggestionner par aucune poésie antérieure; les images qu'elle nous offre sont toutes fraîchement cueillies et ont encore l'humidité parfumée des fleurs coupées au buisson.

Je me permets de signaler à ceux qui s'intéressent à la poésie le beau volume critique de Jean de Gourmont, intitulé *Les Muses, Essai de physiologie poétique,* où ils trouveront tout au long l'étude consacrée à Cécile Sauvage dont nous venons de citer un extrait.

§

M. Emile Vuillermoz qui apporte dans sa critique une grande liberté de vues et des qualités de poète — ce qui n'est pas si banal — a été récemment entendre, au concert Pasdeloup, l'appareil à ondes musicales de M. Martenot, qui intervenait à la fois comme soliste et comme instrument d'orchestre. Comme le public lui-même, M. Vuillermoz a été séduit par le timbre de ce qu'il appelle « cette flûte astrale », dont le chant lui suggère des réflexions saisissantes :

En entendant dans sa tessiture profonde ce grand orgue immatériel, on ne pouvait s'empêcher d'être frappé par son aptitude exceptionnelle à traiter musicalement le thème de la Mort. J'ai l'impression qu'aucun instrument ne saurait lutter avec celui-ci pour donner à une cérémonie funèbre une incomparable noblesse. Devant un cercueil, les instruments d'orchestre ne se sentent pas à leur place. Dans une église d'ailleurs, ils ont toujours quelque chose de grêle et d'incomplet. Et puis, ils rappellent des émotions trop profanes et trop près de la vie.

L'orgue sait pleurer avec plus de grandeur et, si l'on peut dire, plus d'impersonnalité. Il faut que la musique née autour d'une tombe ait quelque chose d'anonyme et semble sortir du cœur innombrable de la foule. Tout pathétique est détruit si l'on voit des hommes souffler dans des instruments, frotter des cordes ou heurter des corps sonores. L'organiste invisible, qui emplit la nef d'un torrent de sonorités souveraines, se rapproche déjà de la solution idéale. Mais l'appareil à ondes, qui se marie d'ailleurs admirablement à tous les jeux de l'orgue, nous apporte une note infiniment plus juste et plus appropriée à un tel objet.

Cette musique, en effet, semble arrachée directement aux entrailles de la terre. Elle paraît faite d'une harmonisation des plaintes de la brise, du grondement de l'orage et du sanglot des sources. Elle est la mélodie des quatre vents du ciel. Ce sont toutes les forces de la nature que l'on oblige ici à chanter et à gémir.

Au moment où la terre s'entr'ouvre pour recevoir la dépouille

d'un humain, on croit entendre ainsi la grande voix éplorée des choses qui célèbre le mystère éternel de l'évolution des êtres.

Sous cette forme, une marche funèbre prend la portée philosophique grandiose d'une apothéose des grandes lois biologiques. Les accords déchirants de la nature pleurant sur ses fils sont évidemment les plus émouvants qui puissent se faire entendre pendant des funérailles.

§

Philosophe subtil, M. Henry Bidou s'en est allé rêver parmi les marionnettes du Signor Podrecca qui l'ont accueilli dans leur intimité. Voici ses méditations en face du chanteur de la troupe :

Quel ne fut pas mon étonnement, quand j'entrai dans les coulisses! J'avais vu de mon fauteuil, comme tout le monde, les marionnettes de Podrecca. Admis auprès d'elles, et, comme disent les reporters, autorisé à vivre une heure dans leur intimité, je pensais que l'illusion qu'elles donnent s'évanouirait au contact. Je me dirais alors : Voici donc le grossier support d'un songe!

C'est le contraire qui advint. A peine me trouvai-je dans ces ténèbres à la Rembrandt, où brillaient des visages de bois, qu'ils me parurent bien plus vivants. Celui que je vis d'abord était un chanteur en habit noir, d'une séduction un peu apprêtée, qui attendait son tour, appuyé à un portant. Ses beaux yeux, chargés de mélancolie, regardaient plus loin que tout le visible, et l'on sentait que son âme fade ne lui donnait aucune joie. Il était là, à contre-jour, attentif, comme le sont toujours les poupées. Car c'est un trait de ces petits personnages qu'ils sont incapables de distraction. Ils sont tout à ce qu'ils font. Celui-ci attendait et n'était occupé que d'attendre. Son chant était déjà sur ses lèvres, et un magnétisme intense se dégageait de sa personne.

. . . .

Je voyais très bien le chanteur que j'avais déjà remarqué tout à l'heure, et qui se tenait maintenant près du piano. Alors seulement je m'aperçus qu'il portait un des habits les mieux coupés que j'eusse vus de ma vie.

— Il est habillé chez un grand tailleur de Londres, me dit Podrecca avec un peu de vanité paternelle.

Le dessin de son visage était parfait. Tous ces petits hommes étaient sculptés, peints et vêtus avec un soin qui m'enchanta. Aussi supportaient-ils d'être vus de près. Ainsi faisait-on aux siècles où fleurissait un génie décoratif. Je me rappelai les char-

mants décors du théâtre de Drottningsholm, peints pour Gustave III. Les fleurs, les feuillages, les légères cascades, tout y est exquis. Les simplifications de notre temps sont d'un siècle de barbouilleurs.

— Oui, pensai-je, ce jeune ténor est parfait. C'est pourquoi il est si triste. Toute la joie de la vie est dans le devenir. Aspirer, attendre, c'est toute la vie. Nous ne la concevons que comme une suite de différences, c'est-à-dire comme une durée. Mais pour ce petit homme, le temps s'est arrêté. Eternellement semblable à lui-même, il n'attend rien de nouveau de la minute qui suit celle-ci. C'est un chanteur sans avenir.

L'article tout entier, dont j'extrais ce fragment, écrit sur un ton mélancolique et charmant, est un petit chef-d'œuvre.

§

C'est encore au **Temps**, mais cette fois au *Courrier Littéraire* de M. Emile Henriot qui le cite, que j'emprunte le texte d'une lettre de Mérimée à la comtesse Montijo, en date du 16 mai 1845, qui tranche définitivement la question de la genèse de *Carmen* :

Je viens de passer huit jours enfermé à écrire non point les faits et gestes de feu D. Pedro, mais une histoire que vous m'avez racontée il y a quinze ans et que je crains d'avoir gâtée. Il s'agissait d'un Jaque de Malaga, qui avait tué sa maîtresse, laquelle se consacrait exclusivement au public. Après Arsène Guillot, je n'ai rien trouvé de plus moral à offrir à nos belles dames. Comme j'étudie les Bohémiens depuis quelque temps avec beaucoup de soin, j'ai fait mon héroïne bohémienne. A ce propos, savez-vous s'il existe encore à Madrid un livre publié par un M. Borrow en *chipé calli*, ou langue des Gitanos... Ce Borrow a fait un livre très amusant intitulé *Bible in Spain*. C'est dommage qu'il mente comme un arracheur de dents... Il prétend que les Bohémiennes sont très chastes... Or, à Séville, à Cadiz, à Grenade, il y avait de mon temps des Bohémiennes dont la vertu ne résistait pas à un *duro*. Il y en avait une très jolie dans les *Mazmorras* auprès de l'Alhambra, qui était plus cruelle, mais cependant susceptible de s'apprivoiser...

Comme le fait remarquer M. Emile Henriot :

C'est la tardive mise en œuvre d'une histoire autrefois entendue,

simple et brutal fait-divers agrémenté probablement de quelques souvenirs personnels, et à qui l'art de l'arrangeur a su donner l'impérissable vie.

La moindre anecdote, le plus pauvre prétexte suffisent à provoquer la naissance d'un chef-d'œuvre. Tout est matière d'art, il n'y faut que du talent.

§

J'étais à mille lieues d'imaginer que M. Yves Mirande, l'un des pires industriels du théâtre contemporain, puisse avoir quelque esprit. Les pièces qu'il signe sont bien les plus plates et les plus misérables qui soient. Voici néanmoins un mot fort spirituel de ce déplorable auteur que je cueille dans *Candide* :

J'avais, au Vaudeville, raconte M. Yves Mirande, une pièce qui ne marchait pas. Porel m'accoste :

« — Mon jeune ami, je ne sais pourquoi, mais le public n'aime pas votre pièce.

« — Comment le sait-il? lui dis-je : il n'est jamais venu la voir!... »

§

La place me manque pour parler longuement des articles que publie M. Georges Le Fèvre dans le *Journal,* sur son voyage en Russie soviétique. Pour la première fois, nous sommes en présence d'un « écrivain-voyageur » qui parle le russe et qui ne s'est pas contenté d'aller en Russie en invité de marque pour faire « sa tournée des grands-ducs », ou pour s'occuper de ses petites affaires ou de ses petites opinions.

M. Georges Le Fèvre nous donne l'impression de la vie, à la vérité d'une vie bien étrange et fantomatique, lourde d'inquiétude et inquiétante. C'est « terriblement » intéressant.

GEORGES BATAULT.

INDIANISME

Jean Przyluski : *Le concile de Râjagrha*, Geuthner, 1926-1928 (Buddhica, 1re série, t. II). — Henriette Meyer et S. Yamaguchi : *L'Alambanaparîksha* de Dignâga, trad. française. Geuthner, 1929.

Le concile de Râjagrha, selon la tradition, se serait réuni peu après le parinirvâna du Bouddha. Le souvenir en est

resté comme du premier des conciles qui contribuèrent à la formation du dogme et à l'établissement de la discipline.

La précédente étude de Przyluski sur *la légende de l'empereur Açoka* l'avait amené à traduire déjà un récit de ce concile, tiré de l'*A-yu wang tchouan*. Ici, d'autres textes éclairant ce sujet sont traduits, extraits soit des Sûtras, soit des Vinayas. De l'examen de ces documents, l'auteur dégage immédiatement ce résultat initial, que les Sûtras renferment une information plus ancienne que les Vinayas.

Seconde découverte : le concile de Râjagṛha ne fut pas d'abord imaginé comme un concile destiné à modifier le canon; il fut une réunion comme celles qui avaient lieu normalement au début de la saison des pluies, pour commémorer la mort du dieu de la sécheresse, Gavâmpati, et opérer une purification collective par excommunication : mythe et cérémonie assimilés au Bouddhisme, mais vestiges de cultes saisonniers bien antérieurs.

Ensuite, par comparaison des relations que fournissent les diverses écoles sur l'événement, toute une restitution hypothétique des premiers âges bouddhiques, jusqu'à la constitution du Mahâyâna. L'analyse des dogmes s'en trouve profondément et très heureusement renouvelée, ainsi que notre connaissance de la filiation des sectes ou de la rédaction des Ecritures.

De Vaisali, où s'était réuni le concile, le Bouddhisme primitif gagne des régions occidentales plus organisées, Mathurâ et le Madhyadeça. De mode de vie pour laïcs, il devient en partie une ascèse d'âranyakas ou de yogins. Le saint parfait devient l'arhat, dont le nirvâna équivaut à ce que les milieux brahmaniques appellent accession au brahmaloka ou immortalité. On admet que le concile avait été présidé par le brahmane Mahâkâçyapa. Mais la vie monacale se transforme : voici qu'elle implique une existence en commun non seulement pendant la saison des pluies, mais permanente; monastères et casuistiques apparaissent, aboutissant à la formation du Vinaya. La relation du Premier Concile attribue dès lors le mérite de cette règle disciplinaire à Upâli.

Nous ne saurions suivre ici les observations et les raisonnements par lesquels J. Przyluski, avec une sagacité qui

n'exclut pas la libre interprétation, débrouille l'écheveau des sectes et la formation des « corbeilles »; mais il faut louer grandement et admirer son effort. Non seulement nos connaissances se trouvent accrues et précisées, mais de vieux préjugés sont dénoncés. Telle la confusion si générale entre « Petit Véhicule » et « Bouddhisme primitif ». « Le Canon des Thera, le mieux connu des canons hinayânistes, est très loin des origines. Aucune collection de textes sacrés n'a été conservée sans altération, et c'est pourquoi le Bouddhisme primitif est encore si mal connu » (368). Ajoutons qu'en ce livre, qui honore son auteur, se reflètent les principes de la plus récente critique orientaliste française, principes où, à côté de l'influence d'un S. Lévi ou d'un Chavannes ou d'un Pelliot, transparaît, plus ou moins indirecte, l'action de l'école sociologique. Tout ce qui concerne ici les rites saisonniers prébouddhiques s'apparente au même esprit durkheimien qui règne dans la sociologie de Granet.

Le travail de Mlle Meyer et de S. Yamaguchi est la première traduction européenne d'un traité de Dignâga, le logicien bouddhiste du v[e] siècle. Cette traduction a été faite d'après les textes tibétains (Mlle Meyer) et chinois (Yamaguchi). Le commentaire primitif accompagne les stances, et en outre celui de Vinîtadera a été utilisé. Cet exemple d'excellente collaboration entre Orientaux et Occidentaux paraît au *Journal Asiatique* de janvier-mars 1929.

Le sujet du traité, *Examen de l'objet de la connaissance,* est la théorie idéaliste de Vasubandhu devenu adepte du Mahâyâna : tout ce que nous pouvons connaître n'est que notion subjective. Sur cette doctrine, qui atteste combien l'attitude de Berkeley était familière à la scolastique du Grand Véhicule, nous ne saurions mieux faire que renvoyer le lecteur au magistral ouvrage de Stcherbatsky, *La théorie de la connaissance et la logique chez les Bouddhistes tardifs* (Geuthner, 1926).

P. MASSON-OURSEL.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Les études littéraires de la *Revue d'Allemagne*. — Mémento.

La Revue d'Allemagne a publié, en 1929, une série d'études sur des écrivains allemands, dont plusieurs écrites par eux-mêmes. Celles-ci ne sont pas les plus instructives. Depuis février 1929, Ernst Toller, Franck Thiesz, Herbert Eulenberg, Gerhard Hauptmann et Léon Feuchtwanger se sont analysés sans pédanterie, sans aveuglement. Mais il est bon, pour le lecteur français, qu'ils ne soient pas exclusivement « peints par eux-mêmes ».

F. Thiesz, présenté par M. L.-A. Fouret (avril 1929), semble être l'apôtre d'un retour à la nature, à la solitude. — Sauf *Angelika* et *Le Diable,* ses romans et nouvelles replantent la créature humaine en des milieux lointains ou bien protégés contre l'agitation urbaine : Canada, Sibérie, tropiques, pays baltes, forêts du Hartz.

Sauvés de l'automatisme qu'engendre toute civilisation moderne, ils subissent et démontrent la force des instincts élémentaires : par exemple, instinct sexuel, source de toute activité, méprisable quand il se déguise en moyen prémédité de jouissance, de connaissance ou de puissance; instinct d'activité libre et spontané qui s'oppose au dressage des soi-disant *éducations* scientifiques; instinct de communion qui inspire encore l'Inde et l'Orient; instinct racial, instinct du terroir. Tout cela n'est ni très nouveau ni très clair. F. Thiesz paraît être un de ces croyants en révolte contre l'Evangile du succès matériel dont le monde a besoin, mais qui se figurent à tort que tout mécontent est un Messie pourvu qu'il ait le don du verbe. Ce Livonien plus d'à moitié Allemand, quoique de formation russe, appartient bien à l'Europe de nos jours.

La vie et l'œuvre de Karl Kraus sont aussi, d'après M. Goblot (avril 1929), la condamnation d'une culture qui subordonne « les fins de l'existence aux moyens d'existence ». Ce Viennois, cet Allemand du Sud est, depuis quarante ans, en lutte contre les méfaits de toutes les variétés du caporalisme dans l'Europe centrale.

La Révolution, dit-il, n'a débarrassé l'Allemagne et l'Autriche que de leurs princes, il reste à les guérir d'elles-mêmes.

Les deux grands romans historiques de Léon Feuchtwanger lui ont valu un succès presque universel. M. Joseph Denis estime (mai 1929) que la personnalité littéraire de l'auteur de *Judd Süss* s'affirme mieux dans les drames empruntés à la vie collective de l'Angleterre et de l'Amérique. Le souci des forces spirituelles n'en est point absent. Mais c'est une œuvre où l'individu paraît bien sacrifié aux conflits de masses.

D'Herbert Eulenberg cette conclusion de son « Discours sur lui-même » (juin 1929) :

Moi qui prêchais encore dans *Anna Walenska* l'anarchie la plus violente..., je semble maintenant me rallier de plus en plus à l'idéal de charité universelle que je considère comme le plus grand conciliateur de l'avenir.

Allons, tant mieux! Mais la charité et l'anarchie ne s'opposent pas nécessairement. Plus féconde est l'opposition que signale M. Maurice Bouchet, étudiant Eulenberg, entre l'attitude de *spectateur* que le triomphe des sciences mécaniques semblait naguère encore imposer à l'artiste (Cf. les écoles purement *naturalistes*) et le rôle d'acteur-auteur qu'il semble avoir repris depuis le début du siècle. L'impressionisme, puis l'expressionisme au sens allemand, seraient une revanche : « délivrance après le despotisme de l'observation, comme le romantisme l'avait été après celui de ce qu'on appelait la raison .»

Des pages autobiographiques de Thomas Mann (juillet 1929), il est intéressant de détacher deux idées contenues dans sa lettre à M. Charles du Bos, l'une contestable et l'autre instructive. La première est que, faits pour la critique et l'essai, plus aptes que les Allemands à concilier élégance et gravité, les Français ne seraient arrivés que récemment à « la vue d'ensemble, la connaissance enthousiaste, l'intelligence compréhensive des choses russes, anglaises, américaines, allemandes... ». Ce « signe de déniaisement » ne nous est point particulier, mais il serait tardif.

Oui, on se figure toujours cela des autres... Mais l'histoire est l'histoire. S'il faut *se déniaiser* par « le sapage de l'aristo-

cratisme national au service de l'universel », il y a quelque temps, tout de même, que nous avons commencé!

Et voici l'autre remarque de Thomas Mann à l'adresse du Français :

Votre état d'esprit pourrait être dit bien conservé au regard du nôtre... l'idée individualiste et esthétique a beaucoup moins souffert que chez nous... notre destinée nous a entraînés plus profondément dans le tourbillon des problèmes sociaux et politiques.

Bref, comme Thomas Mann le dit plus loin en parlant à titre d'exemple du livre de son frère Heinrich : *Chronique de sept années :*

...La société, la politique, la morale publique, la collectivité comptent seules. C'est une Russie de forme européenne et humaniste, c'est l'Allemagne dominée par la politique.

Si Thomas Mann voit juste, les « exceptions » ne comptent donc pas chex *eux*. Chez *nous,* elles comptent, attirent, entraînent. L'échange de politesses, d'admirations, de fidèles, qui se poursuit depuis quelques années entre individualités de premier ordre, allemandes et françaises, devrait donc, pour être salutaire, ne point s'accompagner d'illusions. Si l'Allemagne, dominée par le collectif, l'économique et le politique, est une Russie européenne, faut-il beaucoup compter sur les écrivains plus ou moins isolés que présente la *Revue d'Allemagne,* quelque sympathiques qu'ils soient par leur attitude et leur talent, pour nous sauver d'une Europe à la Russe, c'est-à-dire encore plus mécaniste que l'Amérique? Gerhard Hauptmann, grand vieil homme solitaire, interprété par lui-même et M. G. Vuillod (août 1929) s'est échappé depuis la guerre où son rôle fut conforme à son génie vraiment humain, dans le monde de la fantaisie et de la poésie, de l'utopie et de l'irréel. Il était, hier encore, l'Allemand le plus représentatif de l'Allemagne. (Ne fut-il pas question de le proposer comme président du Reich?) Et pourtant son influence comme écrivain, que peut-elle dans l'Allemagne « Russie européenne? » Le *Miracle de l'Ile des Dames* a-t-il un sens social? — La galerie contemporaine de grands écrivains que publie la *Revue d'Allemagne* gagnerait à s'adjoindre les effigies de ceux qui, ne

pensant pas, ne sentant pas en « exceptions », représentent mieux leur pays et leur temps. Mais ceux-ci ne sont pas si rassurants. Il s'en faut.

Les souvenirs de Rudolf V. Binding (septembre 1929) ont de l'accent et forcent l'estime. Pourquoi n'est-il pas « présenté » comme les autres? Il tombe, comme beaucoup d'anciens combattants, dans une sorte de complaisance bien légitime aux yeux de quiconque a vécu la guerre, mais qui est sûre de provoquer une réaction. « Nous autres, dit-il, qui avons été là... Nous avons une nouvelle mesure des choses, une autre raison d'être, un nouveau tréfonds, un avenir différent ,etc., etc... Nous sommes devenus honnêtes. » Je veux bien le croire. Je le crois. Mais ce ton-là date déjà. La génération née en pleine guerre s'en défie. Il n'est pas fait pour atténuer l'irrespect si naturel aux remplaçants. Ce ne sont peut-être pas les écrivains, ni les techniciens, qui ont le plus pâti du long sacrifice, mais les paysans, et ils se taisent, même entre eux. Le service militaire n'est devenu atroce, malhonnête en littérature, que depuis que les petits bourgeois y sont astreints. Les guerres du temps de Napoléon finissant vers 1815, de Louis XIV vers 1715, de religion finissant vers 1615, juste avant l'horreur commençante de la guerre de Trente Ans, les guerres d'Italie culminant en 1515 et celle de Cent Ans en 1415 furent, par rapport à leur temps, d'aussi furieux traumatismes que la dernière grande guerre par rapport au nôtre. Tout est affaire de proportion — entre les moyens du monde et sa folie, entre ses ressources et sa capacité de destruction. Rien de ce qui a été dit depuis 1915 contre la démence guerrière qui ne soit dans le Swift de 1715. J'entends d'avance les « Jeunes » de 1940 dire injustement, cruellement aux écrivains anciens combattants ce que les « héros » de la Guerre de Sécession ont entendu souvent, de l'autre côté de l'Atlantique, de la bouche de leurs petits-neveux. « Tout beau, colonel... » Il est vrai que la génération suivante, celle des arrière-petits-neveux, divinisera ses deux fois grands-oncles... En attendant, qu'ils soient Allemands, qu'ils soient alliés, les écrivains qui ont fait la guerre, même ceux qui l'ont faite au front et comme fantassins, pensent-ils à la réaction de leurs petits-neveux quand ils « nousautrisent » à pleine voix :

« Nous autres... nous autres... nous autres... Nous sommes devenus honnêtes », s'écrie M. R. Binding. Il suffit de le prouver. C'est fait? Bon. J'y consens. Inutile d'insister. En tout cas, cette honnêteté-là n'est pas spécifiquement germanique.

Il faudrait un mot ici sur l'inondation de romans de guerre allemands que nous subissons avec tant de complaisance. On peut dire, de la plupart de ces *compositions* (j'emploie à dessein le mot) : « Ce qui y est nouveau n'est pas bon, ce qui y est bon n'est pas nouveau. » C'est, en grande partie, un renvoi de naturalisme, où le rôle des feuillées et l'importance du boudin s'exagèrent. Ces récits prouvent, il est vrai, que le blocus fut une arme vraiment efficace. Mais cela, les gens informés le savaient... Plusieurs des nouveaux romans de guerre allemands sont le résultat de « coups » de librairie. Il y a cinq ou six grands trusts d'éditions au monde qui proclament et démontrent qu'à force de réclame on fait vendre tout ce qu'on veut, et tant qu'on veut. L'Allemagne et l'Amérique sont les pays les mieux trustifiés. On sourira, dans dix ans, d'avoir pris trop au sérieux les reportages truqués des *literati* germaniques qui « travaillent » dans la guerre.

D'ailleurs, romanciers de guerre à part, est-il bien sûr que le sens de la proportion soit respecté dans les hommages que nous rendons aux écrivains de langue allemande ?Je ne me fais ici que l'écho d'un doute. La *Revue d'Allemagne* consacre un numéro tout entier à Hugo von Hoffmannsthal qui, dans l'Europe d'avant-guerre, représentait la vieille Autriche, le mariage de l'art germanique aux civilisations méditerranéennes. Il s'est écroulé tout soudain après avoir, toute sa vie, commenté la mort. Son fils l'avait volontairement précédé. Il a disparu dans le deuil, le désespoir, avec quelques remords peut-être.

C'est une mort sombre et dévoilée qui l'emporta, bien différente de celle qu'il avait chantée : la mort artiste et musicienne. Oui, la destinée de ce poète est pathétique. Plus peut-être que son œuvre.

Mémento. — I. Giuliano : *Teatro di Pirandello*. — Emil Szithya : *Ausgedachte Dichterschiksale* (Ecrivains Réunis). — Wilhelm Schultz : *Die Sprachkunst André Gides* (encore un témoignage de l'intérêt passionné qu'excite André Gide en Allemagne, non pas seulement comme moraliste ou immoraliste (c'est tout comme) mais

en tant que technicien de la langue et artisan du verbe. A ce point de vue, il est incomparablement a *national asset*). — Je cite encore, pour prendre date : Ernest Baker : *History of the English Novel* (vol. III); René Bouvier : *Quevedo* (Honoré Champion) ; *Etudes Critiques sur Manon Lescaut*, par Paul Hazard et ses étudiants américains. (University of Chicago Press). — Henry Carrington Lancaster : *History of French Dramatic Literature in the 17th Century;* John Hopkins University Press, Baltimore. — S. A. Rhodes: *The Cult of Beauty in Baudelaire;* Institute of French Studies; Columbia University; New-York.

ABEL CHEVALLEY.

FÉLIBRIGE

Michel Camélat : *Le besoin d'une bonne critique*. Reclams de Biarn e de Gascougne. — Frédéric Mistral, neveu : *Et nous verrons Berre*. Editions du Feu, Aix. — *De la Sainte-Estelle à la Nativité*. — Théâtre populaire. — Le Centenaire de Mistral.

Le besoin d'une bonne critique. (La nacère d'ue boune cretic.) Je traduis M. Michel Camélat :

A dire, en français, les vertus, les qualités, la saveur d'un livre écrit dans la langue des aïeux ou, si vous le préférez, en latin du pauvre, s'essaie qui veut. Tous ceux que le jeu tenta l'ont fait, épuisant des barriques d'encre et des quintaux de papier. Mais ils ne sont pas à la page « *nou soun au plec* »; il faut écrire en bonne langue d'oc, populaire; la tâche est moins aisée.

Et M. Camélat engage les jeunes hommes du Midi à délaisser les jeux de versification et les contes sans horizon pour les essais, l'examen impartial des œuvres littéraires, l'histoire, la critique.

Cretica, b'ey ha madura la gragne hidade au souc e cabelhada; cretica b'ey encoère crea. — (Critiquer, c'est faire mûrir le froment qui a levé, dont les épis se gonflent; critiquer c'est encore créer.)

M. Camélat prêche d'exemple. Depuis quarante ans, il n'écrit qu'en béarnais. On ne peut s'étonner s'il insiste sur le devoir majeur : s'en tenir à la langue d'oc.

Non pas qu'il y ait lieu de dénigrer le concours des littérateurs français : pontifes ou modestes sympathisants. Mistral ne manqua jamais d'encourager les moindres avances à la cause félibréenne, et je présume que Camélat ne tient rancune

à M. Camille Jullian d'avoir proclamé son admirative sympathie pour son œuvre, aux lecteurs placides du *Journal des Débats*. Mais, très pur mistralien, il rappelle que toute composition ne saurait prétendre au premier plan qui n'est point pensée et écrite en langue d'oc. Quand Mistral dictait la loi, il envisageait tous les genres littéraires. Sur le thème ramené à l'actualité par M. Camélat, il disait en 1865, dans la préface provençale de la *Bresco*, recueil important de poésies provençales de Crouzillat (le tout sans traduction) :

E de meme que nous es de bon de legi vuei, ço que li troubadour sabien, ço que se pensavon l'un de l'autre, crese qu'à nosti fiéu fara tambèn plesi de couneisse pèr nautre li causo e li causeto que nàutri soul poudèn saché.

(Et de même qu'il nous est utile aujourd'hui de lire ce que savaient les troubadours et leurs critiques mutuelles, je crois que nos fils auront plaisir à connaître, par nous, les choses importantes ou menues, que seuls nous pouvons savoir.)

Cette opinion du Maître a été certifiée par l'assentiment des élites des pays d'Allemagne, de Suède, d'Amérique, qui préfèrent aux études des zélateurs français du Félibrige les textes d'oc. C'est évidemment parce qu'ils ont appris, — bien qu'étrangers, — suffisamment de langue d'oc, — une langue de France — pour en juger. M. Pierre Dévoluy peut traduire fidèlement, élégamment, les œuvrettes de Mistral; il pourrait nous donner le « Mistral » qui dépasserait le meilleur d'entre tous ceux que nous promettent les éditeurs parisiens; mais son autorité, hors de pair, ne lui vient-elle pas d'avoir servi, *par le provençal*, la doctrine mistralienne?

Le Félibrige compte de bons amis, du genre de M. Praviel par exemple. Peut-on croire que dans vingt ans les Français du Nord et les étrangers recourront à leurs écrits? — Ah! que non! Mais l'*Armana*, l'*Aïoli*, *Vivo Prouvenço* et les revues félibréennes comme les *Reclams de Biarn e Gascougne* (c'est le troisième fascicule de la trente-quatrième année qui paraît en décembre, sous la constante direction de M. Michel Camélat) fourniront la meilleure des documentations. Souhaitons donc que nos prosateurs demeurent fidèles à la règle.

§

Et nous verrons Berre. Mais réjouissons-nous de voir le public accueillir favorablement le livre de M. F. Mistral neveu, écrit en langue d'oïl. D'ailleurs, au premier-Toulon du journal populaire provençal *la Pignato,* le capoulier (le chef), M. Marius Jouveau, conseillait naguère aux félibres de ne point négliger « d'informer » sagement les écrivains parisiens (entendant bien ainsi qu'il leur importe de reconnaître les bienfaits de justes critiques). M. F. Mistral neveu, par son recueil d'essais et de chroniques félibréennes, a inspiré, sans doute, ces directives. Dans *Et nous verrons Berre,* il s'est efforcé de rendre plus familières ces « choses » dont parlait son illustre parent. Il les sait parfaitement, les choses « importantes ou menues » du Félibrige et il les conte sans étalage d'érudition, en cheminant d'un pas alerte vers Berre ou Rome (qui langue a, à Rome va.)

Pour faire de la critique, dit-il, il faut aimer, il faut croire à ce dont on parle. Ce livre, s'il vaut quelque chose, ce sera par sa sincérité, sa bonne foi, son amour, et s'il parvient à prouver qu'une critique méridionale peut et doit s'exercer, s'exprimer, qu'il y a dans le Midi et en France un public avide de savoir, désireux de se passionner au mouvement et à la marche des idées de décentralisation, de fédéralisme, de mistralisme, que nous avons l'ambition de servir, ce livre n'aura pas été inutile.

On trouvera dans *Et nous verrons Berre* des pages de doctrine — quelques-unes parurent ici-même, — sur la grande pitié des chaires d'oc en France, les Instituts libres d'études méridionales, la méthode bilingue, la question des langues provinciales et des pages de critique concernant la vie et les œuvres de félibres notoires : le frère Savinien, Adolphe Dumas, Charles Rieu, Batisto Bonnet, Albert Arnavielle, Marius Jouveau, Joseph d'Arbaud, Valère Bernard, etc.

M. F. Mistral neveu se garde d'un parisianisme de parade, il s'affirme provençal d'abord, mais c'est un Provençal qui voit au delà des limites de son mas et de sa province. Ses pages guideront très bien la connaissance directe des œuvres de la littérature d'oc. Il infirme la règle chère à M. Camélat en se montrant chroniqueur français du Félibrige, mais il trou-

vera grâce devant le poète béarnais de *Béline*, parce qu'il est de ceux qui s'expriment volontiers dans la langue maternelle. M. F. Mistral neveu doit prochainement faire paraître un roman provençal : *La Porto duberto* (*la porte ouverte*) et un recueil de contes provençaux.

De la Sainte-Estelle à la Nativité. — La Sainte-Estelle eut lieu en Rouergue. Ce fut la réunion annuelle, selon le rite, celle où les militants des maintenances se retrouvent et, durant trois journées, se concertent, provoquent les instructions et les conseils des aînés.

Au sein de chaque région, les écoles ont leur vie propre. Elles luttent d'émulation. Leurs manifestations surpassent en éclat fort souvent la traditionnelle assemblée de la Coupe. Autorisée en reconnaissance officielle de son développement à célébrer le trentenaire de sa fondation le jour même où le capoulié se trouvait à Rodez, la Gastou Febus (Béarn) amplifiait sa propagande par de grandes fêtes littéraires à Bayonne. Le 23 juin, à la Réole, brillantes assises poétiques de la ligue Guyenne-et-Gascogne. Le même jour, à Castelnaudary, cinquième fête des Grilhs du Lauraguais couronnant les travaux du Collège d'Occitanie, — palmarès scolaire de plusieurs centaines de jeunes lauréats des concours de traduction et de composition occitanes.

Le Bournat de Périgord réunissait à Mussidan le 21 juillet près d'un millier de ses adhérents et amis.

M. René Caillet, conservateur de la bibliothèque de Carpentras, avait organisé un cycle de fêtes félibréennes. La journée du 23 juillet, consacrée à la musique provençale, eut un grand succès. Le jeudi 1er août, à l'Ecole Supérieure de Bandol-Sanary, sur l'initiative de la *Coustiero flourido*, on inaugurait une très intéressante exposition des arts populaires de Provence, meubles, faïences, poteries, art décoratif, peinture, suivant en cela l'exemple de la *Targo* de Toulon dont les expositions provençales sont réglées par le majoral Pierre Fontan, conservateur du Musée d'Art.

La maintenance d'Auvergne, le 11 août à Brassac-les-Mines, et le 25 à Rochefort du Puy-de-Dôme; la maintenance du Limousin le 15 août à Saint-Germain-les-Belles (29e fête de

l'Eglantine), les 30 août, 1er et 2 septembre, la maintenance de Provence à Cannes et aux îles de Lérins; l'Escola dera Pireneas à Muret le 7 septembre attiraient autour de leurs solennités, jeux floraux, cours d'amour, représentations théâtrales, une foule extrêmement sympathique. Anachronismes?... Non, fêtes bien vivantes où se satisfont les goûts des populations méridionales pour les divertissements pittoresques, les chants, la poésie. C'est la justification du discours du capoulier à Rodez :

> L'idée félibréenne s'intègre dans la vie du peuple, la poésie rejoint les formes pratiques et réalistes du régionalisme

Et des prélats, des maires, des sénateurs, d'anciens ministres et... M. Vincent Auriol ne craignent pas de s'exprimer dans le langage des aïeux et, dirons-nous, avec une éloquence neuve.

Théatre populaire. — Que d'autres manifestations vaudraient d'être notées? Se doute-t-on que, durant plus de trois mois de belle saison, en quinze ou vingt villes ou villages du Midi, chaque dimanche, des troupes d'acteurs ou de félibres donnent des pièces dans la langue populaire... Les Pitoeff, qui villégiaturaient sur la Côte d'Azur, ont-ils assisté en quelque coin à des représentations du répertoire de Palay, d'Abadie, de l'Escoutaire, de Brabo? Ils y auraient pris intérêt, ce sont des spectacles où le plaisir des acteurs et les réactions de l'auditoire font un ensemble savoureux. Et pourquoi mésestimer la qualité des œuvres? Dullin ne soupçonne guère que le *Cyclope* du languedocien Pierre Azéma est d'une veine point trop dissemblable de celle qui ressuscite les *Guêpes,* que le *Tracassou* de J.-B. Chèze est un petit parent limousin de *Volpone.* Mais le théâtre de langue d'oc ne vise pas aux grandes destinées. Il est un moyen de propagande félibréenne et les auteurs n'ont pas des ambitions excessives. Simon Palay, bon poète (de Béarn encore), me pardonnera une indiscrétion utile : ses pièces font florès. Lorsqu'on lui demande l'autorisation de les représenter, savez-vous comment il procède? — Fixé approximativement sur le nombre d'auditeurs, il impose une règle : « Je vous cède 200, 300, 500 exemplaires du livret que vous me payez... A vous de vendre, à votre tour, ces li-

vrets à votre public. » Or la tactique réussit fort bien, le prix étant raisonnable. 200, 300 ou 500 spectateurs ou amateurs emportent le texte de la pièce, se familiarisent avec le gascon écrit, organisent fort souvent des reprises d'hiver, sollicitent de nouvelles œuvres.

C'est ainsi que Palay, propagandiste malin, tire à plusieurs milliers ses pièces populaires...

§

Le Centenaire de Mistral. — Avec la nativité de la Vierge, le 8 septembre, commence la quatre-vingt-dix-neuvième année de Mistral. Il ne fut jamais plus vivant. Les nations latines annoncent qu'elles entendent honorer le poète. Elles savent qu'il est aussi un conquérant et un législateur. Que feront pour cette commémoration ses compatriotes? C'est là encore où se vont rencontrer non plus pour se heurter, sans doute, mais pour s'unir dans un hommage unanime, les Français d'oïl et les Français d'oc.

Qu'on le veuille ou non, les fêtes de 1930 ne seraient point mistraliennes, qui feraient fi de la création essentiellement mistralienne qu'est le Félibrige.

Avant tous et comme il seyait, les Français d'oc, en Avignon, à Marseille, à Béziers, à Pau, à Limoges, ont commencé la meilleure, la plus religieuse des commémorations. De quinzaine en quinzaine et durant une année, dans la plupart des écoles félibréennes, le souvenir et les enseignements de Mistral, autant que ses œuvres, seront évoqués par des pasteurs dont la ferveur s'inquiète bien peu d'une consécration de presse... Une semaine de fêtes s'accordera aux carillons des cent ans. Elles se dérouleront à Maillane, Arles, Avignon, aux Saintes-Maries, à Marseille, à Cassis, à partir du 8 septembre 1930.

La véritable célébration est au-dessus de toutes les festivités dans la reconquête des vertus raciques, le retour à la nature et à la santé, qui ordonnent les espoirs, recréent un idéalisme fécond; les mistraliens le savent. Un humble charretier de Saint-Gilles, Laforêt, mieux que M. Joseph Delteil, a dit l'hommage le plus grand et le plus simple :

Res mies que vous, pèr la Patrio maire,
Qu'avès canta souton noste cèu blu,
N'a coungreia tal amour dóu terraire.

Nul mieux que vous, pour la mère patrie, que vous avez chantée sous le ciel bleu, ne fit revivre tel amour de la terre.

Mais la France doit un hommage solennel à F. Mistral, et nous l'attendons, confiants...

Dans la prochaine chronique j'aurais à parler de plusieurs ouvrages. *La Souvagino* de M. Joseph d'Arbaud (Bernard Grasset) qui les domine tous, appartient à la grande littérature, je n'en retiendrai que la portée félibréenne. J'aurai plaisir à faire escale — comme disait jadis Paul Redonnel, patron de *Chimère* et de la *France d'Oc* — devant les *Brancas d'Euse* (Branches d'yeuse) de l'Escoutaire, le meilleur des écrivains du terroir de Montpellier; le livre remarquable de M. Paul Eyssavel *A l'aflat dou gregau* (*Au souffle du vent grec*) éditorial occitan (Toulouse), et quelques autres publications.

JOSEPH LOUBET.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Albert Thibaudet : *Amiel ou la part du rêve*, Paris, Hachette. — Blaise Cendrars : *Les Confessions de Dan Yack*, Paris, au Sans Pareil. — Maurice Porta, Georges Oltramare, René Fonjallaz : *L'Amour en Suisse romande*, Lausanne, René et ses amis. — Mémento.

Que le lecteur se rassure : je n'ai pas dessein de placer la Bourgogne sous le protectorat de la Suisse romande. Mais il se trouve que M. Albert Thibaudet, Bourguignon, est aujourd'hui professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Genève. Docile au génie du lieu, il lui présente courtoisement l'offrande rituelle. Ce sacrifice propitiatoire a pris la forme d'un petit livre, qui évoque avec une curiosité pleine de bienveillance l'ombre de feu Henri-Frédéric Amiel. Ce dernier, ne l'oublions point, occupa longtemps — et sans y trop briller — une chaire d'esthétique et de littérature à l'Académie (comme on disait alors) de sa ville natale, circonstance qui rend plus touchant l'hommage de son collègue français.

Je n'ai jamais caché ni mon goût pour la souple intelligence de M. Thibaudet ni, par ailleurs, l'aversion que m'ins-

pire l'horloger du *Journal intime*. A vrai dire, je savais déjà que l'exégète subtil de Mallarmé et de Valéry vouait au « penseur » genevois une coupable tendresse, mais celle-ci m'avait toujours paru faite, à parts égales, d'ironie et de pitié. On devine dans quels sentiments j'ai commencé de lire **Amiel ou la part du rêve.**

Dès la préface, il me parut évident que cet ouvrage ne m'était pas destiné : il s'adresse aux amis d'Amiel et l'auteur les invite à « différer indéfiniment le point final à propos d'un homme qui ne le posa jamais ». Or, je suis ainsi fait qu'il me semble assez vain de lire et même d'écrire un ouvrage si ce n'est pour arriver au point final. Avais-je bien le droit de m'attaquer à ce livre? Je le pris et n'eus pas lieu de m'en repentir. M. Thibaudet n'est jamais ennuyeux. En plus d'un endroit, je le trouve même tout à fait divertissant : avec un pareil sujet, voilà un joli tour de force!

La sympathie du biographe pour son héros ne va pas jusqu'à la complicité. On se demande parfois s'il n'y a pas, au fond de sa pensée, une sorte d'ébahissement joyeux. On croit l'entendre s'écrier : « Le plus beau, c'est que c'est vrai! Je ne « charrie » pas. Le bonhomme dont je vous parle, il a existé ». Devant l'homme à qui Rabelais donnait envie de vomir, le Bourguignon « dessalé » a dû se dire : « Non, tout de même, ce n'est pas possible ».

Il raconte agréablement la jeunesse d'Amiel, ses études, son séjour à Berlin, ses voyages, son retour à Genève. A propos de ses amis, tous théologiens ou philosophes, professeurs ou pasteurs, il rappelle, non sans drôlerie, que « leur cercle ne paraît nulle part tangent à quoi que ce soit de frivole » et que le Salève, où ils aiment à converser, « n'est pas le Sinaï ». Amiel, dit-il sans barguigner, « ressemblait un peu à une vieille demoiselle ». Il compare son intelligence à une assemblée parlementaire, ce qui ne saurait passer pour un compliment outrancier. A ses yeux, le *Journal* n'est qu'un panier où Amiel rejette les « résolutions » conçues par un « cerveau inopérant » pour n'être jamais exécutées.

Les histoires de femmes, dans le récit de M. Thibaudet, valent leur pesant d'or.

On veut marier Henri-Frédéric. « En bon Genevois », il

traite l'affaire « à la manière des comptes-courants ». Chaque candidate a sa feuille, divisée en deux colonnes, l'une pour les qualités, l'autre pour les défauts, chaque particularité, bonne ou mauvaise, du caractère étant exprimée par une note. « Il se trouvait que la somme de gauche était généralement la plus forte et que le compte des prétendantes se bouclait en solde débiteur. Là où Panurge va interroger l'oracle de la dive bouteille, Amiel consulte l'art de Barème. Ces Genevois!... »

A quarante ans, il se pose encore à lui-même la question que Thomas Diafoirus soumet à son père, au deuxième acte du *Malade Imaginaire.* Et quand Philine, l'ayant relancé chez lui, l'oblige à sauter le pas, il éprouve une désillusion : « En dernière analyse, je suis stupéfait de l'insignifiance relative de ce plaisir dont on fait tant de bruit » (Dieu! que ce penseur écrit mal!) Sa déception, par ailleurs, n'est point pour nous surprendre. M. Thibaudet a raison de voir en lui l'homme des *mais,* « né sous l'étoile de cette conjonction qui empêche toute autre ». Oui, *mais,* ô Biographe, si, comme lui, vous aviez attendu d'être quadragénaire pour faire vos premières armes, auriez-vous l'impudence d'écrire à ce propos : « Je puis enfin raisonner sur la femme, sciemment... Je vois le sexe entier avec le calme d'un mari... » Ne trouvez-vous pas qu'Amiel, ici, va un peu fort?

Spirituel, enjoué, plein de rapprochements inattendus, le livre de M. Thibaudet n'est pas toujours d'un très bon style. Faut-il attribuer cette faiblesse à une écriture trop hâtive ou à l'influence pernicieuse du modèle sur le peintre? Il ne m'appartient pas d'en décider. Au surplus, la ressemblance y est. Pour un portrait, n'est-ce point l'essentiel? Dans celui-ci, ce qui me plait le mieux, c'est que, si Amiel était admis à en faire la critique, cet homme épris du *Gründlichkeit,* le jugerait déplorablement frivole.

Je souhaite que l'on ne s'y méprenne pas : les ridicules du malheureux ne m'empêchent ni de comprendre son tourment ni même d'y compatir. Mais il se trompe sur les remèdes et risque d'égarer après lui ses lecteurs. L'évasion par le rêve n'est pas, contre l'ennui de vivre, la meilleure des thérapeutiques. A ceux qui, souffrant de se heurter sans cesse

aux murs de leur prison, ne peuvent s'en consoler par la foi, il reste encore la ressource d'agir ou de créer.

Agir. Créer. Blaise Cendrars use à la fois des deux méthodes, ce dont bien peu d'hommes sont capables. Car, s'il est vrai que l'Art ait pour matière la Vie, l'artiste, presque toujours, pour mieux peindre, doit renoncer à vivre. Regarder, observer, comprendre, exprimer, c'est, pour la plupart, s'interdire l'action. Rien de pareil chez Cendrars. Entre ses randonnées et les œuvres qui en jalonnent les étapes, entre sa vie active et les personnages de ses romans, d'innombrables liens sont tissés. On peut prévoir le jour où les gestes accomplis et les pages écrites se confondront pour faire entendre, par un seul accord — et du plus haut lyrisme —, leur signification totale, qui est la lutte désespérée de l'homme contre la solitude.

Dans le *Plan de l'Aiguille,* un Anglais piqué, Dan Yack, apprenait, à Saint-Pétersbourg, au lendemain d'une orgie d'avant-guerre, qu'il héritait d'une fortune énorme et d'une flotte de navires baleiniers. Las de faire la noce, ayant éprouvé au surplus quelques peines de cœur, il partait, avec trois compagnons aussi fous que lui-même, pour hiverner dans les mers antarctiques. Cendrars le suivait à travers les plus burlesques aventures et le quittait sur une nouvelle déception. Jusqu'à la dernière page, il n'était question nulle part d'aiguille ni de plan. Le titre restait mystérieux.

Les Confessions de Dan Yack apportent la clef de cette énigme. Ce n'est plus Blaise Cendrars qui raconte son héros, c'est Dan Yack lui-même qui parle, dans un dictaphone. Tout seul sous le toit d'un chalet savoyard, au Plan de l'Aiguille (nous y voilà enfin), il se plonge dans le passé. Tout ce qu'il a vécu remonte, pêle-mêle, à la surface, mais le désordre, ici, est vraiment un effet de l'art.

J'ignore si, comme c'est aujourd'hui l'usage, l'auteur a composé lui-même la « prière d'insérer » qui accompagne son livre. Si elle est de lui, elle prouve que ses dons de poète se doublent d'un sens critique bien aiguisé. En tout cas, je ne saurais donner de l'ouvrage une meilleure analyse :

Dan Yack a aimé Mireille. Mireille est morte. Et réfugié sur un

glacier des Alpes, au Plan de l'Aiguille, il ressasse ses souvenirs, relit les cahiers de la morte, mêle le présent au passé. Un détail déclanche le jeu de sa mémoire, et toute sa vie surgit par fragments. L'amour de Mireille reste le leitmotiv. Non pas l'amour... Il l'a connue, servie, vénérée, protégée comme sa petite fille : bon, infiniment bon, et trop compréhensif. Si bien et tellement qu'elle a vu que cet amour était autant protection que pitié; quand elle l'a compris, elle en est morte. Et c'est après, en découvrant le dernier petit cahier de Mireille, qu'il l'apprend, dans son désert glacé. Alors cette solitude qu'il espérait pouvoir vaincre ainsi et qui s'installe à nouveau, cette fusion manquée entre deux êtres, cet appétit trompé, le fait fuir vers de nouveaux égarements, lui fait tenter une nouvelle expérience... Solitaire, il ne peut pourtant vivre seul : il adopte un enfant.

Cendrars, au surplus, n'a pas tort de penser que les *Confessions de Dan Yack* ajoutent au *Plan de l'Aiguille* « un plus intime et profond accent, un désespoir pathétique, sans cris, mais plus tendre, plus méditatif ».

L'Amour *en* Suisse romande a fait collaborer, dans un esprit assurément plus joyeux, trois auteurs et deux générations. L'aîné, M. Maurice Porta, s'est chargé de la préface; les deux cadets, MM. Georges Oltramare et René Fonjallaz, ont décrit avec complaisance, l'un à Genève, l'autre à Lausanne, les plus récents avatars de l'aveugle et charmant petit dieu.

Des limites géographiques assignées par eux à cette étude, gardons-nous de conclure que l'on fait l'amour dans les seules régions qu'ils ont explorées : la voie des confidences est désormais ouverte aux Don Juans de tous les cantons et nous ne doutons point de les voir sous peu offrir tour à tour au public le fruit de leur expérience.

En attendant, voici un petit livre qui s'efforce d'être léger. Je n'assure pas qu'il y réussisse toujours. Mais Amiel, s'il l'avait pu lire, l'eût trouvé assez rabelaisien pour éprouver quelques nausées : un bon point. Depuis le temps où florissait l'homme du *Journal intime*, le problème de l'amour au pays romand a revêtu quelques aspects nouveaux. L'observateur et le moraliste n'ont pas le droit de les ignorer. Voilà qui justifie la tentative de MM. Porta, Oltramare et Fonjallaz.

Dans son introduction, aimablement philosophique et dé-

pouillée de toute pédanterie, M. Maurice Porta se demande pourquoi, sous une apparence morne ou solennelle, il y avait tant d'inquiétude et de déséquilibre chez les jeunes gens de sa génération. Il découvre la source du mal dans une sorte de hantise (qu'il me paraît inutile, comme à lui-même, de désigner par l'épithète à la mode), dans une antinomie foncière entre l'austérité protestante et le tempérament latin. Je n'ai pas qualité pour rendre ici un témoignage personnel. Mais le succès remporté par Freud auprès du grand public confirme la valeur de cette explication et permet de l'étendre à des pays qui, jusqu'à ce jour, semblaient ignorer totalement ce que Paul Morand nomme l' « anarchie latine ». L'influence du professeur viennois ne s'est-elle pas conjuguée à la crise de l'après-guerre pour modifier, en Angleterr et en Allemagne plus qu'en France, l'essence de la morale publique?

Revenons à la Suisse romande. M. Maurice Porta observe que l'amour, du moins en littérature, y prenait jadis un air grave. MM. Oltramare et Fonjallaz en parlent surtout sous l'aspect du plaisir. Je ne me soucie pas de dire s'ils ont tort ou raison : c'est affaire à nos sociologues et, peut-être, à nos théologiens. Laissons aussi à ces doctes personnages le soin de conclure, s'il y a lieu. L'art se contente d'exprimer, et la critique n'a pas à s'occuper d'autre chose que des rapports entre la fin poursuivie et les moyens employés.

Georges Oltramare, dont l'*Escalier de Service* vient de faire une jolie carrière sur les tréteaux parisiens, était bien préparé, par son passé de satiriste, à démasquer l'Eros genevois. Il ne s'en fait point faute. Ses croquis, parfois fort osés, sont toujours spirituels. Dommage qu'il n'ait pas consacré un chapitre aux grands hommes de Genève considérés comme amoureux! Sur Rousseau et sur Amiel, entre autres, il y aurait des traits assez piquants. Souhaitons que l'auteur reprenne son ouvrage et le complète en effaçant ce qui trahit quelque hâte ou sacrifie à des effets un peu faciles.

La verve de M. René Fonjallaz m'a paru moins heureuse que dans *Dallas and Co,* La faute en est sans doute à Lausanne, où le thème de l'amour ne se révèle pas aussi varié, aussi riche en contrastes que dans la vieille république régentée par le Consistoire et la Banque, successeurs du théo-

crate picard. Au surplus, il était difficile à M. Fonjallaz de ne pas répéter sur certains points les propos de son camarade. Je reconnais à ce jeune écrivain le don précieux de la simplicité. Pourtant, je lui en veux d'avoir, dans son épilogue, parlé en termes que ne désavouerait pas le bourgeois le plus obtus d'un peintre dont la conscience et le talent demeurent, quoi qu'il en dise, proprement admirables. Allons! il avouera bientôt que l'on peut, sans paradoxe, comparer Auberjonois à Largillière.

Mémento. — Naissances : *Essais,* revue mensuelle paraissant à Neuchâtel et à la Chaux-de-Fonds; *Aujourd'hui,* paraissant à Lausanne.

RENÉ DE WECK.

LETTRES POLONAISES

Les œuvres de Venceslas Sieroszewski. — Le roman exotique, le roman de voyages, de mœurs et d'aventures possède en Pologne son représentant le plus prestigieux dans la personnalité de Venceslas Sieroszewski. La vie elle-même de cet exilé et savant explorateur à la fois nous offre une merveilleuse trame romanesque aux fils tendus dramatiquement, héroïquement sur le métier du destin.

Né en 1858 près de Varsovie (1) dans le milieu de cette noblesse patriotique qui va bientôt payer largement le tribut de sang et de fortune à la tradition insurrectionnelle (années 1863-64), le jeune Sieroszewski n'a pas vécu cette « enfance angélique et pastorale » dont parle Mickiewicz. Désastre national, confiscation des biens de ses parents, leur mort prématurée, éducation interrompue font toucher à l'enfant la dure réalité de l'existence. Le récit sobre de *Zacisze* (l'Ermitage), un roman à l'allure autobiographique, nous apprend d'ailleurs comment le jeune Casimir Piotrowski — c'est Sieroszewski lui-même — abandonne ses études au gymnase (lycée) pour devenir un apprenti serrurier. Appelé à témoigner devant le juge, il refuse de répondre en russe. On le chasse de son école. Au lieu de quémander l'admission dans un autre lycée, il renonce fièrement aux bienfaits de « l'enseignement officiel »...

(1) A Wolka Kozlowska, dans le district de Radzymin.

Un souffle de « positivisme » mêlé de « présocialisme » entraîne l'adolescent et le pousse vers la dure existence de l'atelier... Ce geste franc et fier révèle déjà le trait essentiel du caractère de Sieroszewski : aucune solution de continuité entre l'intention, la conviction et l'acte. Une sorte d'héroïque naïveté — apanage des grands cœurs — illumine déjà sa destinée. A vrai dire, l'héroïsme ne manquait point l'occasion de s'y manifester... Les aspirations à l'indépendance nationale, à peine noyées dans le sang, renaissent vigoureusement. Elles s'unissent souvent au mouvement socialiste, qui s'enracine alors parmi les ouvriers et la jeunesse universitaire. Le jeune Sieroszewski, qui passa alors rapidement du modeste apprentissage de la rue Bracka aux grands ateliers du chemin de fer de Varsovie-Vienne, participe avec passion à ce double mouvement. Il travaille à l'usine, il s'instruit à l'Ecole technique (cours du soir) et il conspire. Arrêté en 1878, Sieroszewski « loge » dans le célèbre X^e pavillon de la citadelle de Varsovie, y prend part à une révolte, est condamné à mort, mais, n'étant pas majeur, sa peine est commuée en celle des travaux forcés pour six ans. Finalement il est puni de la déportation perpétuelle en Sibérie. En 1880, nous le voyons à Verkhoyansk 67° latitude, chef-lieu des terres des Yakoutes, endroit où on a noté le froid le plus intense de la terre (67,8° au-dessous de zéro). Par deux fois il essaya de s'évader. En vain. Pour le punir, on l'envoie « à la lisière des forêts » du sauvage pays de Kolym. C'est ici, dans une hutte de glace, qu'il écrit ses premiers romans sur les marges râpées de vieux journaux. Peu à peu cependant son sort s'adoucit. Transporté en 1884 près de Yakoutsk, il y mène une double vie de savant-ethnographe et d'ouvrier agricole. Neuf ans plus tard, Sieroszewski arrive à Irkoutsk où il achève une œuvre scientifique de haute valeur : *Douze ans dans le pays de Yakoutes*. Ce travail lui rapporte une médaille d'or, des diplômes d'honneur scientifiques et surtout la protection de l'influente Société de Géographie russe. C'est grâce à cette heureuse protection qu'en 1896 Sieroszewski peut enfin retourner à Varsovie. Pour peu d'années cependant. En 1900, un nouveau procès politique et le logis gratuit au Xe pavillon!... Cette fois encore, la providentielle Société de Géographie le fait libérer et... « rapa-

trier ». Hélas! par une fiction juridique bien russe, on le « rapatrie » non pas à Wolka Kozlowska (lieu de sa naissance), près de Varsovie, mais à... Irkoutsk! A la bonne heure! L'inappréciable Société de Géographie réussit encore sinon à conjurer le mauvais sort, du moins à faire *dévier* heureusement cet itinéraire quelque peu long et fastidieux. Nommé chef d'une expédition scientifique, Sieroszewski visite la Chine du Nord, la Mandchourie, la Corée, l'île de Sakhaline, le Japon. Aux approches de la guerre russo-japonaise, il quitte l'Orient pour rentrer effectivement dans sa patrie (en 1904) après avoir traversé les Indes et l'Egypte. L'année 1905 enveloppe Sieroszewski de son effervescence révolutionnaire : activité politique débordante, arrestations, condamnations, évasions, fuite, en Galicie cette fois. C'est à Zakopane alors et, à partir de 1910, à Paris que Sieroszewski passe quelques « bonnes années » de travail paisible et fervent. S'il jouit alors du confort de la paix, le goûte-t-il pleinement et sans aucune restriction? En tous cas, dès les débuts de la Grande Guerre, Sieroszewski se retrouve parmi les plus fidèles et les plus enthousiastes légionnaires de Pilsudski : à la II[e] compagnie des cadres, dans le premier régiment d'infanterie, d'où il passe ensuite dans la cavalerie de Belina.

L'indépendance de la Pologne ouvre devant Sieroszewski des possibilités inépuisables d'agir et de servir. A cette invitation du sort il ne se dérobe point. Ministre de propagande dans l'éphémère gouvernement socialiste de Lublin, homme de confiance de Pilsudski à Varsovie, président ou membre actif d'innombrables organisations, associations ou sociétés, Sieroszewski semble avoir su avec un instinct infaillible accommoder son appétit d'agir et de créer aux conditions nouvelles de l'existence polonaise. Cette destinée humaine aux contours déchirés nous apparaît désormais comme un chef-d'œuvre de vie. En effet, l'art de vivre intensément, largement, noblement se rehausse encore chez lui de cette sagesse spontanée : *courage d'être toujours soi.*

§

Si nous consacrons ici plus de place qu'à l'ordinaire à la biographie de Sieroszewski, c'est qu'il appartient à cette es-

pèce d'écrivains et d'artistes — assez rares en réalité — dont l'œuvre apparaît surtout comme un prolongement naturel ou comme une irradiation directe de leur vie.

Sieroszewski n'est pas un « lyrique » au sens courant de ce mot, pas plus qu'un « égotiste ». Bien au contraire. L'essence épique de son œuvre s'affirme dans une sorte d'harmonie préétablie entre son moi et la *natura naturata,* sinon la *natura naturans* pour employer, inexactement d'ailleurs, les termes de Spinoza. Cette harmonie ne signifie pas identité ou absorption indistincte. L'auteur de *Sur la lisière des forêts* se soumet aux dures nécessités du sort, mais en agissant ou mieux, en réagissant symétriquement aux « données immédiates » de l'expérience. Ainsi l'œuvre de Sieroszewski s'apparente spontanément à l'école naturaliste. Son roman est « scientifique » parce que, voisinant avec les travaux ethnographiques de l'auteur, il relève directement d'une scrupuleuse observation de la nature et des mœurs exotiques. Il est aussi « expérimental » en ce sens tout au moins que l'expérience personnelle, enregistrée d'ailleurs avec une naturelle « pudeur du moi », semble former la matière brute du récit.

Les premiers contes de Sieroszewski, écrits entre 1884 (*En automne*) et 1891 (*Sur la lisière des forêts*), semblent, en effet, se détacher imperceptiblement d'une étude de folklore sibérien. Voici *Jesienia* (En automne), récit simple jusqu'à la gaucherie, où le paysage amorphe et morne des confins sibériens se transforme en une musique grêle des âmes yakoutes et où se profile la silhouette de Chachak, chasseur d'ours aux croyances primitives et fortes. *Skradziony Chlopak* (*Le Garçon volé*) est une manière d'idylle yakoute, épisode presque gai au milieu d'une vie sévère et monotone. Dans *Chajlach* (*Le Déporté*), écrit en 1887, Sieroszewski peint pour la première fois, je crois, le choc dramatique des races, sujet constant de ses préoccupations de romancier et de philanthrope... Kostia Chruszczov, un déporté russe au tempérament débridé, amène dans la paisible demeure du yakoute Chabdji un tourment passionnel mêlé de crime et de démence. La mort de la douce Keremes, femme de Chabdji, tel est le tragique dénouement de ce conflit des races et des sexes. *Le Sacrifié aux dieux* est un récit — un peu à la manière de Mérimée — d'une

coutume toungouse héroïque et barbare à la fois, — ces deux termes ne s'excluent point; bien au contraire. Le *suicide sacré* du meilleur et du plus riche sinon du plus heureux membre de la tribu, doit apaiser le courroux des dieux et assurer la prospérité collective : illustration d'une organisation sociale basée sur le dévouement suprême et le sacrifice de l'individu. La peinture expressive et sobre de la foule toungouse, la silhouette âpre du prêtre-magicien Ottungaba et le profil héroïque du sacrifié Selticzan laissent une saveur amère et réconfortante tout à la fois. Dans le récit intitulé *Les Tchouktchi* et se rapportant aux mœurs de cette peuplade, le lecteur continue à regarder le même paysage moral, mais éclairé d'une lumière crue de passions sauvages. La *vendetta* sibérienne incarnée dans le dur visage de Kitouwia paraît emprunter des accents déchirants à la désolation même de la nature. Les mœurs des Yakoutes, les relations de ces autochtones avec les conquérants russes et le charme sauvage de la terre sibérienne forment la trame du vaste récit-roman *Na Kresach lasôw* (*Sur la lisière des forêts*) (2); quelques péripéties « humaines » au rythme volontairement et naturellement languissant tantôt émergent avec force de l'écoulement des saisons, tantôt semblent noyées dans la musique lugubre de ce pays, où la vie fuit devant le désert conquérant. Si « l'expérience » personnelle de l'auteur, les faits vécus par lui apparaissent dans *Sur la lisière des forêts* comme le centre mouvant de l'action et de l'observation, cet élément soi-disant « expérimental » est, bien entendu, absent de *Dno nedzy* (*Au fond du malheur*), histoire tragique d'une colonie yakoute de lépreux, écrite en 1899. Quand on relit aujourd'hui ce récit d'un réalisme si puissamment discipliné, on est presque surpris de sa jeune vigueur. Sous la pression de la destinée, les traits d'habitude effacés des âmes yakoutes s'accusent, se sculptent et se diversifient moralement, sans transgresser pourtant les limites de « l'humble et auguste vérité »... Et la lumineuse figure de la petite Byterchaj rehausse encore la sombre beauté de cette « tranche de vie » humaine...

Le roman d'exilés (aussi bien polonais que russes) forme

(2) Ce roman, traduit consciencieusement par Mme Rakowska, a paru dans la *Plume*.

parmi les œuvres sibériennes de Sieroszewski un compartiment à part. Citons ici : *Malzenstwo* (*Le Mariage*) (3) (en 1904), *Ucieczka* (*l'Evasion*), *Beniowski* et *Topiel* (le *Gouffre*), et cette liste est encore incomplète. L'intérêt que portait Sieroszewski au folklore des autochtones sibériens cède ici nettement le pas aux préoccupations immédiates de l'exilé. Comment vivre? et surtout comment s'évader, comment fuir? — tels sont les problèmes essentiels de cette existence en marge de toute civilisation. La pensée de l'évasion y devient une obsession. Tous les romans d'exilés de Sieroszewski s'en ressentent naturellement. Le motif de l'évasion sous les formes les plus diverses y réapparaît illassablement. Rarement couronnée de succès, l'évasion représente cependant l'axe frémissant de cette vie : l'optimisme farouche, ami du risque, et à la fois l'énergique veto lancé contre l'oppresseur. Du fait de ce motif constant, le « roman d'évadés » de Sieroszewski côtoie le « roman d'aventures ». On le constate dans *Beniowski,* par exemple, et surtout dans sa suite, l'*Océan,* qui devient nettement le spécimen du genre.

Mais l'acte de l'évasion entrepris dans les immensités de Sibérie, s'il doit comporter quelques chances de réussite, exige de longs et complexes préparatifs. D'un côté, la nature-ennemie : la forêt, la steppe, ou la « toundra », le fleuve ou la mer, l'étendue et le froid; de l'autre les pouvoirs locaux qui persécutent ou protègent le déporté selon le cas, mais le surveillent toujours sans répit. La nécessité de lutter contre ces deux obstacles, ou de composer avec eux, crée pour le romancier l'occasion d'une double, ou mieux d'une triple conquête littéraire et psychologique : celle de la nature, celle de pouvoirs déjà atteints du mal annonciateur du désastre et celle enfin — peut-être la plus féconde littérairement — des exilés eux-mêmes, dont l'âme meurtrie sécrète les plus étranges quintessences spirituelles. C'est ainsi que naît le *Mariage*, cette « idylle » poignante dont la psychologie frise le paradoxe pour retrouver le chemin de la plus naturelle vérité.

L'Evasion (écrite en 1905) est psychologiquement moins complexe que le *Mariage* (*Amours d'Exilés*); l'amour y tient

(3) *Malzenstwo* et *Byc albo nie byc* ont paru en français sous un titre différent : *Amours d'Exilés,* Paris, *Le Monde Nouveau,* 1923.

une place digne, mais restreinte. Son aile frôle à peine l'âme enthousiaste d'Eugénie Arkanov et celle du jeune Krasuski, héros sympathique, mais quelque peu conventionnel du récit. La passion symétrique, la jalousie est aussi à peine esquissée chez Artémi Arkanov. Cette discrétion procure d'ailleurs au lecteur une joie des plus délicates et porte surtout son intérêt vers l'aventure romanesque de l'évasion qui se termine par un échec, mais dont les péripéties mouvementées permettent de vivre quelques instants pathétiques avec toute cette colonie russo-polonaise de déportés qui est le véritable héros collectif du roman.

Cédant aux attraits naturels d'un sujet à la fois historique et exotique (sibérien), Sieroszewski écrit en 1913 (à Paris) un vaste roman dont l'action est commandée et dominée entièrement par un personnage quasi légendaire, le comte Maurice Beniowski, héros mâtiné d'aventurier, mi-hongrois, mi-polonais, un des acteurs du mouvement patriotique connu sous le nom de la Confédération de Bar, homme qui doit sa célébrité à son évasion miraculeuse du Kamtchatka et à ses multiples exploits intensément pittoresques et dramatiques. Le charme sévère, mais vivifiant de la nature, le souffle pur, simple et fort de la passion amoureuse, l'organisation du complot décrit avec une lente, mais savoureuse précision, font de ce roman une œuvre pleine de vitalité. Mais son attrait le plus sûr réside, peut-être, dans une peinture largement sympatique et diverse d'une foule de personnages qui se meuvent avec aisance au milieu de l'action. Depuis ce brave et franc commandant Nilov et sa fille Nastka, aux mouvements d'une brusquerie délicieuse, jusqu'à l'abject Nowosilow, un cortège de profils et de visages passe sur l'écran de cette existence embrumée. Peints avec une bienveillante impartialité, tous ces acteurs et spectateurs du drame de Bolscheretsk représentent bien plus les divers aspects de leur milieu qu'ils ne vivent leur vie personnelle. Même Stiépanov, le rival malheureux de Beniowski et qui semble vouloir se créer une personnalité bien à lui, paraît avoir pour Sieroszewski une signification plus générale. Sa duplicité naïve et comme exaltée correspond non pas tant à un jeu intérieur librement prémédité qu'à ce *scindement du moi* si fréquent chez les Russes et qui résulte

peut-être d'une pression morale trop grande de l'armature de l'Etat sur l'individu trop désarmé. Dostoïewski, qui s'occupe souvent de cette rupture apparente de la continuité du moi psychique, en a créé un cas typique dans le *Double,* nettement morbide, il est vrai. Sieroszewski cherche moins à dégager la « vérité intérieure » de l'homme que sa « vérité extérieure »; ou, plus exactement, il s'intéresse avant tout à la *réalité sociale de l'homme en action.* Il observe, constate et peint. Par contre, il s'embarrasse moins d'une analyse qui sonde le gouffre du moi, mais qui ralentit le mouvement, arrête l'action, diminue l'extension sociale de la vie. Le cas de Stiepanov est donc surtout une constatation littéraire du fait observé (dans la vie). Ce cas est reproduit et continué dans *l'Océan* avec une insistance parfois énervante. Il est esquissé dans *l'Evasion,* en la personnalité d'Artemi Arkanov, et nous le retrouvons encore, sous un aspect moin net (Terechtchenko) dans *le Gouffre* (4), où la peinture des milieux sibériens est poussée jusqu'à la vision complète. Il y a dans ce roman plusieurs cercles d'intérêt et d'action qui s'engrènent sans se confondre : société russe, exilés russes, exilés polonais, leurs descendants. La grande guerre qui éclate durant l'action du roman différencie encore leurs aspirations et en complique le jeu. Sur ce canevas logiquement ordonné, la vie brode son voluptueux et tragique dessin. Une certaine unité complexe s'en dégage pourtant. Une famille d'exilés polonais, les Zagnanski, composée des parents, d'une fille, Françoise, et de deux fils, Casimir et Thadée, cultive la terre et acquiert une certaine aisance. Fidèles à leur tradition insurrectionnelle, les Zagnanski restent volontairement à l'écart des Russes, maintiennent fermement leur « polonisme » et ne songent qu'au retour libérateur. Toute différente est l'attitude de Charles Preclawicz et de ses deux filles, Bronislawa et Zosia. Habitant la ville, il se laisse entraîner dans le tourbillon des « liaisons dangereuses » et des affaires louches... L'histoire du vol d'un transport d'or au pro-

(4) Amoureux de santé et d'équilibre, Sieroszewski semble vouloir suggérer que cet excès de fluidité morale chez les uns se compense, en quelque sorte, par une fidélité de fer chez les autres; tels par exemple Voronine et Alexandrov dans l'*Evasion* et Sybajev dans *Beniowski.* Cette « loi » de compensations symétriques paraît d'ailleurs fortement et justement observée.

fit d'un certain Polouyanov entraîne de loin, mais d'une façon compromettante, Preclawicz dans ses remous. Et en même temps Zagnanski, qui désire partir au plut tôt, s'arrange avec Preclawicz pour vendre sa ferme à Polouyanov, d'où une série de complications d'affaires, dignes de la plume de Balzac. Ces complications se compliquent encore... Car les Zagnanski hébergent deux exilés polonais : Joseph Gawar, membre d'une organisation militaire pilsudskienne, et Stanislas Belza, « criminel politique » malgré lui, fantoche, déporté on ne sait bien pourquoi (5). Or, Gawar va entraîner Thadée pour combattre les Russes dans les rangs des Légions, tandis que Casimir, qui aime Zosia Preclawicz, est incorporé dans l'armée russe précisément. A ce conflit des destinées collectives s'ajoute celui de l'amour passionné de la petite Frania pour le bel exilé russe, Terechtchenko, auteur du vol de l'or au profit de Polouyanov. Terechtchenko est pris et l'innocente Frania ne peut être sauvée que grâce au sacrifice de la fiancée de son frère. Maîtrisant son horreur, Zosia cède au repoussant « juge d'instruction » Atlasov... Mais Terechtchenko périt après avoir subi bravement des tortures sans nom. *Le Gouffre* finit sur la terre de Pologne dans l'évocation d'une lutte fratricide : Casimir est tué au cours d'une attaque des légionnaires où combat son frère (6).

Le « roman d'exilés » et le roman sibérien en général n'ont pas apaisé chez Sieroszewski son appétit de l'exotisme, ni épuisé sa veine. Les expéditions scientifiques et des voyages en Corée, au Japon et en Chine (7) lui ont donné matière à

(5) Belza est une réplique du petit voyageur français, Moussia de l'*Evasion*, qui fut déporté en Sibérie pour avoir chanté dans un restaurant de la capitale russe les *Deux Grenadiers* de Heine, dont un vers a paru à la police russe contenir une allusion désobligeante pour le tsar. L'intention de l'auteur à l'égard de Moussia et de Belza est nettement satirique. Mais la satire à base d'ironie et de persiflage n'a jamais réussi à Sieroszewski. Son regard n'est-il pas trop juste ou trop droit et son cœur trop généreux?

(6) Une constatation à noter : *Beniowski*, l'*Evasion* et le *Gouffre* représentent les trois étapes de l'ancien régime russe en Sibérie : à l'époque de *Beniowski* ce dur régime est basé sur la foi fruste, mais forte et saine dans une mission sacrée. Dans l'*Evasion* l'armature de l'Etat s'effrite et dans le *Gouffre* elle tombe déjà en pourriture. Le désastre est proche, en effet.

(7) Sans parler du Caucase qui a servi de terrain au beau récit « dynamique » *Risztau*, dont le héros Wichlicki est le plus pur représentant de l'effort optimiste si cher à Sieroszewski.

toute une série d'études, de contes, de nouvelles et de romans. Certes, l'expérience directe manque ici à l'auteur des *Coolis*. Mais elle est remplacée par une intense observation, d'où une vision intuitive jaillit avec force. Nous le constatons dans cette troublante et obsédante *Ol-Soni-Kisan*, « idylle tragique », au grand remous des passions qui projettent des lueurs hallucinantes sur la réalité très humaine de ce monde lointain, assailli par la rapacité étrangère.

Dans le *Yang-Hun-Tsy* (*le Diable étranger*) (8), le jeune polonais, Jean Brzeski, fils d'un exilé sibérien, se rend en Chine pour y étudier la langue et... le métier de planteur de thé. Il y réussit très bien, sinon trop bien, car après tout un cortège d'aventures tantôt dangereuses, tantôt délicieusement étranges, il a la vie sauve grâce à cette connaissance parfaite du chinois et surtout grâce au dévouement de la petite Lienn, âme féminine délicate et frémissante. A ces deux romans coréen et chinois se rattache une série de nouvelles et de contes, parmi lesquels citons *les Coolis*, récit émouvant et sobre de la destinée malheureuse de deux pauvres Chinois venus du pays de l'Argile Jaune, Ju-Lan et Si, et meurtris au contact de la civilisation blanche, récit où flotte un parfum complexe d'indignation et de pitié.

Les contes japonais publiés (en 1911) dans un volume intitulé *Z fali na fale* (*D'une vague à l'autre*) ont, certes, une saveur bien différente. L'admiration pour les vainqueurs de Cuszima semble envelopper discrètement toutes ces vues pénétrantes sur l'âme et sur les mœurs des Nippons : *Harakiri du prince Asano Naganori, O-Sici, Ingwa, Le fantôme de Sukara...* La petite nouvelle, la *Conciliation*, est apparentée au *Karma passionnel* de Lafcadio Hearn, mais elle me paraît plus suave et plus frémissante dans sa dramatique concision. Elle pourrait être une vraie parure du *Japon spectral* de ce prestigieux auteur.

Si l'on met à part *Zacisze* (*l'Ermitage*), roman où l'auteur sacrifie au souvenir de son « inquiète adolescence » et retrace en même temps avec une ferme et clairvoyante impartialité l'image douloureuse de son milieu après l'insurrection de

(8) Traduit ou plutôt adapté en français par Kozakiewicz et publié en 1904 chez Dujarric et Cie.

1863, les personnages de Sieroszewski trouvent rarement l'occasion de visiter la Pologne. Ce n'est qu'avec *Pan Twardost-Twardowski, czarnoksieznik polski* (*Messire Twardost-Twardowski, magicien polonais*), ce tout dernier roman de Sieroszewski, que l'action se replace dans la patrie recouvrée. Un jeune élan et la joie d'avoir retrouvé la vision du passé ont dû accompagner la création de cette œuvre. *Twardowski* est une vaste fresque pleine de ce tumulte expressif qu'on admire dans les tableaux de Jean Matejko, peintre attitré des fastes polonais. L'action de ce roman s'étale sur plusieurs paliers de la vie, tout en gravitant autour d'un seul homme et d'une idée centrale. Jean Twardowski, astrologue et magicien connu (XVIe siècle), une manière de Faust polonais et dont la légende s'est emparée, représente pour Sieroszewski la personnalité intellectuelle et morale supérieure. Son action créatrice et son libre épanouissement doivent conduire à des conflits avec son milieu. Cette donnée « classique » est développée par Sieroszewski à travers une riche polyphonie de péripéties multicolores. L'existence gaie de l'étudiant à Cracovie, l'amour de Kasia Balczar, fille d'un opulent marchand de cette ville, le mariage et l'enfant, le conflit avec le clergé, la vision extatique de la reine, une « passion italienne », l'évocation de la reine morte pour le roi et cette visite extraordinaire chez l'ermite dans les grottes de Kamionki — scène qui rappelle quelques passages des *Pierres vivantes de Berent*, — toute cette suite kaléidoscopique de tableaux permet à l'auteur de s'ébattre à cœur-joie dans le fleuve du passé ensoleillé par la tendresse et le clair enchantement du style. Ainsi la triple aventure intellectuelle, morale et romanesque de Jean Twardowski, le magicien, se déroule avec une facilité bondissante et avec un intérêt qui se laisse difficilement entamer.

A cette énumération des œuvres qui, si souvent, sont des actes, est-il besoin d'une conclusion? L'envergure descriptive, le mouvement, la grande « probité » du style, la densité sobre du récit qui se transforme plus tard en une richesse bien ordonnée, une sensibilité délicate sous les dehors d'une rudesse voulue, toutes ces vertus littéraires mises au service d'un « optimisme dynamique » et d'une tendresse généreuse pour les grandes causes de la vie humaine, font de Sieroszewski un

écrivain de race, digne représentant de l'esprit et des aspirations polonaises. Mais surtout, Sieroszewski — ne l'oublions pas — fut un des plus prestigieux enlumineurs de cette réalité sibérienne qui s'est incrustée si douloureusement dans l'existence polonaise. Suivant — par des voies bien différentes — l'exemple de Jules Slowacki, divinateur nostalgique du paysage sibérien, élargissant, approfondissant l'expérience un peu grêle de son prédécesseur, Adam Szymanski, Sieroszewski a en quelque sorte annexé la réalité sibérienne à l'Empire des lettres polonaises... Et « l'humble, auguste vérité » de la vie des peuples sibériens, éloignés des grands chemins de la civilisation, n'a jamais eu un plus généreux, un plus fidèle défenseur...

Z. L. ZALESKI.

LETTRES CHINOISES

René Grousset : *Histoire de l'Extrême-Orient*, 2 vol. in-8°, P. Geuthner. — G. Soulié de Morant : *Histoire de la Chine* ,in-8°, Payot. — G. Soulié de Morant : *La Vie de Confucius (Krong tse)*, *Les Préceptes de Confucius (Krong tse)*, 2 vol., H. Piazza. — André Duboscq : *Le Pacifique et la Rencontre des races*, Art. Fayard et Cie.

Dans l'actuel conflit sino-soviétique, les historiens de l'avenir verront-ils les vrais éléments du drame? La cause réelle est évidemment la situation anormale de cette ligne de l'Est chinois qui sert principalement les intérêts russes, puisqu'elle relie Vladivostok à la Sibérie, et qui cependant, est en plein territoire chinois ou plutôt mandchourien.

Or, si la Sibérie est territoire russe ainsi que Vladivostok, la Mandchourie est placée sous un protectorat japonais déguisé et est bordée d'une Mongolie devenue protectorat russe par traité.

Le grand drame est donc en réalité russo-japonais. Et, en effet, le Japon ne s'est pas joint aux puissances (France, Etats-Unis, Angleterre, Italie) qui ont fait des offres de médiation. A-t-il fait encadrer par ses officiers les troupes chinoises refoulées par les Soviets? On l'ignore. Le saura-t-on jamais?

En attendant, l'histoire de l'Asie orientale nous vaut d'intéressantes œuvres.

La librairie orientaliste Paul Geuthner vient de publier un

important ouvrage qui fait le plus grand honneur à l'édition française : **l'Histoire de l'Extrême-Orient,** de René Grousset.

René Grousset a entassé dans cette œuvre une multitude de renseignements précis qu'il fallait pusqu'à présent chercher dans d'innombrables revues spéciales. Il a donc rendu un appréciable service à tous ceux qui veulent étudier avec précision les grandes lignes du passé des plus grands peuples de l'Asie.

Mais si je loue sans réserve son immense effort, je lui dois l'honneur de relever ce qui, dans son œuvre, me paraît aller à la fois contre l'œuvre même et contre la science.

Le titre d'abord : Histoire de l'Extrême-Orient est inexact, car le livre ne contient pas l'histoire du Japon et comprend celle de l'Inde. Le dictionnaire Larousse précise pourtant le sens d'Extrême-Orient : « Expression géographique qui englobe les pays de l'Asie Centrale : Chine, Indo-Chine, Japon et les archipels de la Malaisie. »

Il semble que l'auteur ait été entraîné par le vertige du Bouddhisme qui aveugle une bonne partie des étudiants de l'Asie, Bouddhisme pourtant disparu depuis longtemps de l'Inde, et n'ayant eu, là et autre part, qu'une influence artistique et mystique, non gouvernementale et de vie en société. Les religions sont un des symptômes et non la maladie elle-même.

M. Grousset, enfin, divise son livre par nations et non par siècles. Ce n'est donc pas une théorie de l'Extrême-Orient, mais un groupement des histoires séparées de plusieurs nations d'Asie.

René Grousset, autre erreur à mon avis, s'est ingénié à employer, pour son texte, des systèmes de transcription complètement déments, adoptés par différents orientalistes à l'esprit nettement anti-scientifique. Ces systèmes ne servant qu'aux rares initiés de quelques chapelles, les imprimeries françaises ne possèdent pas les caractères absurdes inventés, et il m'est impossible de réjouir les lecteurs du *Mercure,* tous des lettrés, par des exemples de cette folie spéciale, forme de névrose mystique qui impressionne d'ailleurs beaucoup les cerveaux de la Majorité, déesse moderne.

C'est oublier que notre alphabet est purement phonétique,

destiné à reproduire non des dessins, mais des sons. Si les Russes ont une seule lettre pour le son *chtch*, tant mieux pour eux; mais cela ne doit pas empêcher l'écrivain français d'employer les lettres figurant *ch t ch* : Pourquoi vouloir soudain lire avec ce dernier son le B par exemple? Pourquoi vouloir, comme pour l'annamite, figurer par un D, en italique ou non, tantôt un z et tantôt un y? Pourquoi écrire Cam ce qui se prononce Tiam? Ou comme pour le chinois, attribuer arbitrairement à l'apostrophe, tantôt le son d'une gutturale proche de notre R, et tantôt un redoublement de voyelle initiale fréquent en anglais (tea, powder, etc.)?

Cela jette évidemment de la poudre aux yeux des profanes, mais est contraire au génie de la science française, toute de clarté, de synthèse et de simplification. Il vaudrait mieux réformer et compléter notre alphabet si défectueux.

Il en est de même des notes qui occupent toujours la moitié et souvent les trois quarts de la page, et qui, lorsqu'elles ne donnent pas de simples références, font se demander si l'on est en train de lire un dictionnaire mal rangé. Etalage d'érudition propre à étourdir le badaud et ceux que Clemenceau appelait « nos grands primaires de l'Enseignement Supérieur », mais, là encore, fâcheuse influence de la science pesante de l'Allemagne. Le prix enfin, 200 francs, est rébarbatif.

La direction du *Mercure* m'ayant mis dans la difficile situation de critiquer mes propres œuvres, il me faut parler d'abord de mon **Histoire de la Chine**, de l'antiquité jusqu'à nos jours, gros volume in-8° de 550 pages avec index en chinois et index en français, et nombreuses cartes schématiques.

Quand les éditions Payot me commandèrent cet ouvrage, je fus fort embarrassé. Non qu'il existe beaucoup d'Histoires de la Chine : une en quatre volumes diffus, par Henri Cordier, qui ne savait pas le chinois; une autre aussi en quatre volumes, avec texte chinois, par l'excellent sinologue jésuite, le R. P. Wieger, et c'est tout. *La Chine antique*, de H. Maspéro, s'arrête à notre ère.

Par quel côté devais-je prendre, pour expliquer à des Européens la destinée de la Chine, près du tiers de l'humanité, depuis des milliers d'années? L'extrême difficulté de notre vie moderne, à l'intérieur et à l'extérieur, me rappela que l'il-

lustre philosophe Tchou Si, au XIII[e] siècle, avait écrit une histoire, continuée depuis sur le même plan, dans laquelle, sans s'attacher à glorifier le nationalisme ni à flatter un souverain ou une dynastie, il étudiait les différentes solutions expérimentées par ses concitoyens pour vivre heureux en société et en paix avec leurs voisins. Solutions morales, religieuses, gouvernementales, fiscales, guerrières, etc...

Toutes les solutions que l'Europe a connues et tente, ils les ont expérimentées à plusieurs reprises. Nous pouvons donc en tirer d'utiles leçons. Les jugements du philosophe ou des sages, dont je donne, pour chaque événement, la traduction, permettent de voir, pour ainsi dire avec des yeux chinois, la portée des faits. Ce n'est donc plus là une liste de souverains et de guerres, mais un véritable registre d'expérimentation sociale.

Le très regretté H. Piazza a publié de moi, presque en même temps, une **Vie de Confucius (Krong tse)** et des **Préceptes de Confucius (Krong tse)**, premiers volumes de sa nouvelle collection *La Sagesse antique,* éditée sur splendide vélin (pour 15 francs!) avec ce soin et cet art qui ont assuré le succès de toutes les œuvres éditées par lui, et qui l'ont fait prendre pour modèle par tant d'autres éditeurs.

Fait curieux, il n'existe aucune *Vie de Confucius.* En Chine, cela se comprend, car on y possède un chapitre entier des *Mémoires Historiques,* Che tsi, écrits en 95 avant notre ère; et d'ailleurs tout lettré connaît par cœur les moindres détails de la Vie du Sage et de ses œuvres.

En Europe et en Amérique, l'explication est autre : l'extrême difficulté de réunir les fragments épars de la tradition afin d'en construire une œuvre méthodique.

En effet, l'œuvre de Confucius (ce nom latin lui fut donné par les missionnaires, mais aujourd'hui où nous n'avons plus besoin de le décliner, Confucius, Confucii, Confucio, nous lui rendrons son vrai nom : Krong tse), et aussi l'œuvre des grands disciples, furent mises par écrit pour la première fois au II[e] siècle av. J.-C., trois siècles après la mort du sage. On recueillit les fragments de la tradition orale, si bien que les phrases semblent avoir été secouées dans un sac.

Je me suis donné le mal de remettre côte à côte, en donnant

les références, toutes les phrases sur un même sujet. C'est alors seulement que j'ai compris la grandeur de l'idée, qui avait échappé à tous les traducteurs autant qu'aux historiens européens de philosophie.

Il ne s'agit plus, comme on se complaît à le dire, d'une philosophie morale et pratique, mais d'une véritable méthode scientifique précédant de vingt-cinq siècles Claude Bernard. Observation et expérimentation. Mettre les images de son cerveau en conformité absolue avec les faits extérieurs. Connaître, par observation et expérimentation, ce qui vient avant et ce qui vient après, la cause et l'effet.

C'est à cause de ce côté scientifique, sans doute, que Krong tse, différent en cela des autres réformateurs de l'humanité, n'a pas été déifié. Sa carrière posthume s'est arrêtée au grade d'Empereur Suprême. Il lui manque un galon.

Les réflexions et les recherches nécessaires à la mise au point de ces deux œuvres m'ont amené à comparer la lutte incessante, pour s'unir, des différents Etats de la Chine, avec les difficultés que l'Europe, avide de paix, éprouve pour arriver à l'unité, seule garantie contre les guerres; aussi avec le drame moins apparent et cependant profond et grave, de l'unité des races et des citoyens des Etats-Unis. « Les Américains s'inquiètent du manque de cohésion de leur population », écrit (p. 45) André Duboscq dans son intéressant ouvrage **Le Pacifique et la rencontre des races.**

M. Duboscq, cependant, ne fait pas ressortir clairement que les peuples différents de race et de langue parlée qui constituent l'immense Chine ont eu le même problème à résoudre. Ils ont reconnu que les langues parlées se modifient sans cesse et ont imaginé, lors de la première unification de la Chine au IIIe siècle av. J.-C., une langue écrite non parlée, non modifiable par conséquent et que chacun prononçait à sa manière. Ainsi le signe représentant une montagne est prononcé Chann à Peking, zin à Shanghaï, yama au Japon, etc...

Ils ont reconnu, en ce même IIIe siècle av. J.-C., que les religions ne peuvent unir un Etat, car elles s'occupent de l'au-delà. Il faut une science et une science de l'être humain et de la vie, pour servir de terrain d'entente avec des étrangers. La méthode de Krong tse a donné ce second élément d'union.

Le Japon, qui se sert de l'écriture chinoise et qui enseigne la méthode de Krong tse, va-t-il savoir s'unir à la Chine? La Russie permettra-t-elle cette union?

L'attaque récente russe dans le Nord mandchourien a-t-elle été arrêtée par un avertissement japonais? Les Etats-Unis, qui avouent avoir convoqué les Conférences de Washington en 1921 dans le seul but de briser l'alliance anglo-japonaise, et qui luttent sans cesse contre la puissance grandissante du Japon, ne vont-ils pas précipiter une guerre russo-japonaise? Et s'ils le font, ne vont-ils pas hâter la fusion de la Chine et du Japon en une seule nation, fusion bien facilitée par l'existence d'une même langue et d'une même méthode? Telles sont les idées que M. Duboscq agite ou fait évoquer dans son dernier ouvrage. Tels sont les grands problèmes prochains en Asie Orientale.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

CHRONIQUE DE GLOZEL

A propos d'inscriptions libyennes. — Réponse de M. Peyrony à l'article: « Une petite enquête aux Eyzies ». — Documentation psychologique. — Le procès du meurtrier de l'expert Bayle. — M. Emile Fradin change d'avocat.

A propos d'inscriptions libyennes. — M. le Dr Morlet a reçu la lettre suivante qu'il nous transmet :

Paris, le 30 décembre 1929.

C'est pour aider un peu à la manifestation de la vérité que je vous communique les quelques réflexions que m'a suggérées la publication de certains documents qui vous ont été transmis, publication insérée dans le *Mercure de France* du 15 décembre et dont je viens de prendre connaissance.

Ces documents sont exhumés de la collection complète des *Inscriptions numidiques*, publiée par Faidherbe en 1870; ils figurent dans les planches qui ont été annexées à son travail, sous les rubriques suivantes :

N° 1 et N° 2 : Figurations du *Mercure* du 15-XII, p. 707 :
N° 136. Pl. 4. « Ouled Fayet » (Rozey).
N° 134. Pl. 4. « Mitidja » (Sabataud).
N° 135. Pl. 4. « Isser de l'Est » (Wolf).

Halévy, dans ses *Etudes berbères*, mémoire couronné en 1875 par l'Institut, a repris ces documents pour en fournir une traduction conforme en grande partie à la culture sémitique, contrairement à

l'opinion de Renan qui croyait saisir dans les formes alphabétiques libyennes des rapports étroits avec le copte : théorie controuvée depuis. Je dois dire que le texte analysé par Halévy dénature quelques formes, probablement dans le sens étroit où sa traduction savante lui permettait des assimilations et certains accommodements.

D'après Halévy, la lecture du dessin n° 1 donne, d'après la correspondance hébraïque qu'il établit, la traduction suivante :

« Gata Danambat » (1re ligne à gauche).
« Fils de Bit Touran » (ou Rita fils de Ran : le signe=valant ou=fils.)
« Gaho fils de Agivu » (Gaho : nom berbérisé du latin Gaïus.)
« Gamno » (probablement non conforme au vrai texte.)

Je ne dirai rien de cette traduction; mais je crois que les mêmes formes alphabétiques ou syllabiques, sans le secours de textes bilingues ou trilingues mêmes, donnent lieu à des interprétations différentes, à des correspondances diverses et un peu... fantaisistes.

Mais précisément, délaissant ce point de vue, vous vous arrêtez dans les commentaires de votre article à la morphologie des caractères, chose essentielle pour vous, et vous concluez, en rapprochant les signes glozéliens des formes déjà connues, qu'il y a dans les ressemblances constatées « la preuve indéniable d'une même origine de ces caractères aux époques les plus reculées ». Vous admettez donc, comme je le pressens moi-même, un fonds commun alphabétique et ce fonds aurait servi, chez tous les peuples méditerranéens, à constituer une écriture originale dont les représentations alphabétiques et syllabiques se seraient adaptées à des prononciations diverses suivant les peuples, en subissant des déformations, souvent des contractions, des substitutions, des modifications profondes parfois, modifications dues à l'état de civilisation et à la très longue usure du temps. Il est donc nécessaire pour comprendre cet état évolutif, mais permanent (1) des mêmes signes alphabétiformes chez un grand nombre de peuples, de faire intervenir la question du peuplement du bassin méditerranéen. Ce peuplement, malgré les recherches faites, reste en bien des points d'une obscurité déconcertante. Et la contribution suivante, due à Faidherbe, ce grand oublié, a pour but de rendre cette idée plus claire.

Faidherbe a exhumé de la terre d'Afrique, que j'ai habitée plusieurs années, de nombreux documents mégalithiques; il a exploré des milliers de dolmens à Roknia, à Tébessa, etc., à Souk-Ahras

(1) Les termes : évolutif et permanent ne s'excluent pas ici; un signe peut représenter une phonétique différente dans une langue et dans une autre.

également, la patrie de saint Augustin. De sa conception formée à l'école du réalisme, à l'observation quotidienne des faits, il tirait une identification certaine entre les blonds de la Berbérie antique et les blonds du nord de l'Europe. Ce peuplement d'hommes préhistoriques, de taille élevée, à l'ossature puissante, était selon lui PRÉ-aryen, du type kymri. Ces envahisseurs du nord de l'Europe, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, au crâne dolichocéphale (dont un îlot formait encore de son temps la tribu de Denhadja aux environs de Jemmapes) sont signalés par les annales égyptiennes du XVII[e] siècle avant J.-C. Scylas, huit siècles avant J.-C., disait encore d'eux : « Les Libyens sont *tous* beaux et blonds. » Ces guerriers farouches, tatoués, vêtus de peaux de bêtes, d'après les documents hiéroglyphiques, formaient une race puissante, mêlée sans doute aux autochtones. Ils avaient aussi une langue; qu'en reste-t-il dans l'égyptien et le libyen? Ils avaient reçu des Egyptiens le nom générique de Tamehou, et une de leurs tribus, les Maschouach (Mashawashas), 1.400 ans avant J.-C., occupait le delta du Nil, exactement sous la XIX[e] dynastie. Pour combattre les armées égyptiennes, ils avaient fait alliance avec des Etrusques, des Sicules, des Sardiniers, même des Lyciens, etc.

Des déserts situés à l'occident du delta, un flot de nomades aux yeux bleus, aux cheveux blonds, descend des îles de la Méditerranée sur le continent africain, menace les provinces du nord de l'Egypte et n'est contenu qu'avec de grands efforts par les armées égyptiennes.

Si ce flot d'envahisseurs n'est que contenu, cela suppose un séjour prolongé aux abords de l'Egypte, et si des alliances avec des éléments méditerranéens ont été conclues par le roi Marmaou, cela suppose une communauté d'origine ou du moins une très grande affinité de races. Quelques siècles avant Hérodote, des tribus libyennes *établies* au delta, s'étant soulevées (les Maschouach entre autres), Ramsès III les défit et les refoula. Et suivant Halévy maints noms transmis par Hérodote se retrouvent dans les épitaphes de la Numidie. Voilà donc des précisions que nous ont léguées les annales égyptiennes et le Père de l'Histoire. Elles ne nous expliquent pas l'alphabet libyen (2), ni celui de Glozel, ni l'alphabet ancien de l'Ibérie, mais elles nous font mieux saisir les rapports étroits entre des peuples anciens, et comprendre plus explicitement l'expansion de la langue et des monuments funéraires de ces peuples primitifs, en Gaule, en Ibérie, en Berbérie.

G. ROUGET.

(2) En notant le libyen, je pense aussi aux alphabets tifinar et rupestre qui sont la survivance de l'alphabet primitif répandu dans toute l'Afrique du Nord.

§

Réponse de M. Peyrony à l'article : « Une petite enquête aux Eyzies ». — Nous avons reçu la lettre suivante :

Les Eyzies, le 10 janvier 1930.

Monsieur le directeur,

L'auteur anonyme de l'article paru dans le numéro du 1er janvier de votre revue, sous le titre *Une petite enquête aux Eyzies*, pourrait continuer des recherches jusqu'à Saint-Germain-en-Laye. Il trouverait au musée de nos antiquités nationales le « bâton de commandement » que M. Leyssalle me vendit en 1903.

Quant à l'échange de correspondance que j'ai eu avec Hauser, il y a vingt-sept ans, ceux de vos lecteurs que la question intéresse pourront se reporter à ma réponse à l'article *Un antiglozélien* inséré dans le *Mercure de France* du 15 mai 1929.

N'ayant jamais eu qu'un but : conserver à la science tout ce qui restait de notre patrimoine préhistorique, il me sera toujours facile de me défendre contre les attaques des Foat et consorts.

Une tactique meilleure, de ma part, consisterait à passer à l'attaque; les moyens ne me manqueraient pas, mais il me répugne de les employer.

Puisque nous sommes aux enquêtes, votre correspondant pourrait en faire de nouvelles au « Moustier » et au « Ruth ». Elles lui permettraient de nous dire si certain jour de l'année 1928, il ne fut pas question d'ériger au docteur Foat une statue dans cette dernière localité. Elle eût fait le pendant de celle d'Hauser aux Eyzies.

Après l'injure et la calomnie, certains Glozéliens, cachés sous le masque de l'anonymat, essaient de lancer des insinuations malveillantes. Je les engage à continuer : certaines causes ne sauraient être autrement défendues.

Veuillez agréer, etc...

PEYRONY,
Inspecteur des Monuments préhistoriques.

§

Documentation psychologique. — M. Charles de Saint-Cyr, directeur de la *Semaine à Paris*, donne dans sa série *Heures, lieux, gens*, un compte rendu fort original d'une visite qu'il a effectuée, l'été dernier, à Glozel. Nous en extrayons quelques passages qui constituent une véritable documentation psychologique du plus haut intérêt :

Il en faut convenir, le public, dans sa grande généralité, s'est

prononcé pour ou contre — généralement contre — sans trop savoir sur quoi il appuyait ses préférences. Il est plus facile, plus plaisant, d'être contre, parce que l'on peut mettre plus d'humour dans l'attaque que dans la défense. Les gens d'esprit sont venus ainsi grossir les rangs de ceux qui avaient intérêt à ce que Glozel ne fût pas...

Par le goût d'injurier, le savant ressemble volontiers aux héros d'Homère. On se défiait de part et d'autre avec une truculence de harangères, mais chacun, tout entier aux défis qu'il lançait, n'avait loisir non plus qu'énergie, n'avait oreilles non plus que bouche pour ouïr les défis lancés et y répondre... Le combat de Glozel n'a donc point coûté de sang et tout s'y fût passé selon la norme, s'il ne s'y était soudain produit le plus bouffon des incidents judiciaires : l'intervention subite et quasi spontanée du Parquet de Moulins qui édicta que, si les savants ne pouvaient décider, lui jugerait...

Que les Fradin soient de très braves gens, c'est ce que chacun proclame ici. Le Conseil municipal et la cure sont également pour eux. Il n'y a pas dans tout le pays une voix qui les accuse. Cet hommage unanime, en sentez-vous le prix? C'est le député de la circonscription qui disait à un de ses collègues du Palais-Bourbon :

— S'il y avait eu truffage du sol, le hameau où l'on ne peut que jalouser les Fradin pour leur coup heureux le proclamerait très haut. Que tout Glozel soit pour eux est la plus certaine authentification de Glozel.

J'ajoute que le champ des découvertes est dans un bas-fond, vu de toutes les hauteurs avoisinantes d'où les regards peuvent suivre tout ce qui s'y fait. Comment, dès lors, truffer? Sera-ce de jour? absurdité! ou de nuit, avec des lanternes? plus absurde encore!...

Tout d'abord, écartons la solution bâtarde : le mélange du vrai et du faux. Si quelque chose est vrai, tout est vrai, ou, du moins, le faux ne peut provenir que des adversaires du Dr Morlet et des Fradin, puisque ceux-ci, ayant du vrai, n'avaient nul avantage à y ajouter du faux. D'ailleurs, dès lors qu'une part est vraie, tout l'intérêt ne s'y trouve-t-il pas ramassé?...

Il y a dans les œuvres qui se trouvent réunies là un inouï don de vie. Outre quelle maîtrise : considérez ce dessin d'un seul trait, cette incision merveilleuse de décision dans la pierre basaltique qui est si dure. Un Picasso lui-même devant sa feuille blanche n'y parviendrait pas. Maîtrise d'ailleurs de toutes les façons : sauf les femmes berbères qui ont gardé ce tour de main, vous pouvez mettre au défi n'importe quel potier actuel de lever un tel vase. C'est au tour qu'on travaille partout. Qui donc aurait confié au

jeune Fradin ces secrets disparus? Et ce n'est pas tout. Il y a ici une grande variété de choses, mais entre toutes il existe une harmonie supérieure. C'est un ensemble et non un bric-à-brac. Cela constitue une civilisation.

« — Invente-t-on une civilisation? » me demande le Dr Morlet.

Le bonheur de Glozel est de nous offrir tant d'objets réunis et en si bon état de conservation — ce qu'explique l'hypothèse du Dr Morlet que ce fut là un champ des morts. Ces objets étaient destinés aux squelettes : c'est la mort qui a assuré leur parfaite survie.

§

Le procès du meurtrier de l'expert Bayle. — Le procès de Philipponet, l'assassin du trop célèbre directeur du service de l'Identité judiciaire qui a joué dans l'affaire greffée sur le débat scientifique de Glozel le rôle qu'on sait, s'est déroulé devant les assises de la Seine les 13, 14 et 15 janvier. Nous avons indiqué dans notre numéro du 1er octobre dernier la cause du drame, qui repose sur une expertise de M. Bayle. L'avocat du meurtrier, Me Boccaccio, avait réuni sur la personne de M. Bayle et sur ses expertises comme chef de l'Identité judiciaire une redoutable documentation. Sans doute entendait-il en user, dans sa plaidoirie, pour montrer sous son vrai jour le faux savant et le présomptueux personnage, et motiver, au détriment de la mémoire de l'expert, l'acte de vengeance brutale de son client. Or, quelques jours avant l'audience, l'avocat a été changé, on ne sait par quelles manœuvres. Il ne fallait pas charger M. Bayle. La « justice » défend les siens.

Philipponet, qui semble avoir été circonvenu et n'y a rien compris, a déclaré au cours de la première audience qu'il regrettait l'absence de Me Boccaccio, qu'il ne s'était séparé de lui qu'à la suite d' « un stupide malentendu », qu'il espérait que cette séparation n'était que momentanée et qu'il verrait dès le lendemain son avocat à la barre.

Bien entendu, Me Boccaccio n'a pas reparu.

Me Joseph Python qui s'était au dernier moment chargé de la défense avec Me Crépin a cru devoir s'excuser devant les jurés en déclarant que « Me Crépin et lui-même n'étaient les

défenseurs de Philipponet que depuis cinq jours ». Si bien que l'*Œuvre* a pu se livrer à ce juste commentaire :

C'est précisément cela qui est grave, que dans une affaire où un homme risque sa tête, des avocats prennent le dossier cinq jours seulement avant l'ouverture des débats.

Déjà dans la précédente audience, l'expert Vigneron a pu être démoli, sans que les avocats de la défense interviennent.

Il fallait que l'examen à la loupe du fameux contrat fût fait publiquement et contradictoirement.

On a perdu deux heures pour savoir comment cet examen serait fait. Et lorsqu'on y est arrivé, on n'a pas demandé à M. Vigneron de montrer lui-même l'endroit où il a vu la surcharge.

Ne reprochons rien à Me Python ou à Me Crépin. Ils n'avaient pas eu le temps d'approfondir leur dossier. Ils sont obligés de jouer leur rôle sans avoir une conviction personnelle, sans avoir eu le temps de se faire une idée approfondie de l'affaire.

Plaignons-les. Mais, dans ces conditions, avouons-le, quelle comédie que la défense.

Comédie, tragi-comédie en effet!

Nous nous serions donc abstenus de parler de ce procès, qui n'intéressait plus en rien la « Chronique de Glozel », si la déposition d'un témoin, M. Oger, ancien administrateur des colonies, ne nous avait paru devoir être retenue. Malgré les interruptions violentes du président, M. Oger a pu déposer comme suit :

— Je viens à la barre après réflexion... Ma femme est la marraine d'un des enfants de M. Bayle. Sa première femme, Eva Bayle, m'a dit textuellement qu'il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent que Philipponet ait eu une raison profonde d'agir comme il l'a fait. Elle n'a pas voulu venir déposer pour ne pas être déshonorée par un scandale. « — Je me défends de piétiner un cadavre, m'a-t-elle confié, mais j'ai demandé un entretien particulier avec le procureur général. Il n'a pas voulu m'entendre. »

Parlant de son ex-mari, elle s'exprimait ainsi : « C'était un être anormal. » D'ailleurs, je puis rapporter les témoignages d'un pasteur de mes amis qui le connaissait. Selon lui, c'était un hypocrite, un anormal, un lâche.

Je connais Philipponet. Je connaissais Bayle. Dans mon âme et conscience, je ne puis pas dire qu'il était le type de l'honnête homme. J'aurais plusieurs faits à rapporter au tribunal. A côté de

son laboratoire officiel, M. Bayle avait créé une Société anonyme pour l'exploitation d'une officine où l'on faisait de tout. Il gagnait officiellement 40.000 francs d'appointements, plus 20.000 francs pour ses expertises. Or, tout le monde le sait, il dépensait beaucoup plus. C'est par ce qu'il gagnait dans son laboratoire privé. On disait qu'il gagnait jusqu'à 400.000 francs par an...

— Condensez, condensez, coupe durement le président.

— Un fonctionnaire peut s'étonner qu'un autre fonctionnaire travaille à côté. Chacun sait que c'est défendu. Cela dénote une conscience singulière.

J'en ai appris bien d'autres. Les agissements de M. Bayle dans les affaires Philippe Daudet, Glozel...

— C'est inutile! crie le président. Je vous prie de ne pas parler de l'affaire Philippe Daudet. Quant à l'affaire de Glozel, de vieilles pierres n'ont rien à faire dans le procès!

Et on ne parla pas de Glozel.

La déposition du témoin s'est terminée sur cette déclaration :

— J'avais prévu le destin de M. Bayle, et M. de Castelnau, ancien député de l'Aveyron, s'il n'était malade, aurait confirmé mes paroles. Etant donné la courbe de sa carrière, lui avais-je dit, le chef de l'Identité judiciaire finira sous la balle d'un justicier.

Le « justicier » a été condamné par la Cour au maximum compatible avec les circonstances atténuantes accordées par le jury, soit les travaux forcés à perpétuité. Les parties civiles, que représentaient Mes Campinchi et Monnerville, ont obtenu les dommages-intérêts réclamés, c'est-à-dire 1 franc pour les enfants du premier lit, 100.000 francs pour Mme Bayle, 150.000 francs pour l'enfant du second lit.

Et cependant comme l'avait dit Me Python :

Les actes comme les siens, mus par un mobile analogue au sien, ont souvent été jugés ici : Mme Caillaux a été acquittée; Villain, meurtrier du grand Jaurès, a été acquitté; Germaine Berthon, meurtrière de Plateau, a été acquittée.

Pourquoi donc cette sévérité envers un homme qui manifestement voulait défendre son honneur?

Me Campinchi l'a dit, le premier jour des débats : « *Ils n'avaient pas tué l'expert!* »

§

M. Emile Fradin change d'avocat. — Nous lisons dans la presse du 19 janvier la note suivante :

A la suite des débats qui ont eu lieu aux assises de la Seine, à propos du procès Philipponet, M. Emile Fradin s'est rendu compte qu'il était dorénavant impossible à Me Campinchi de présenter la défense de Glozel devant la justice, *en montrant ce qu'était réellement M. Bayle et ce que vaut son expertise contre Glozel.*

M. Emile Fradin s'est donc vu dans la nécessité de changer d'avocat.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Benjamin Vallotton : *Nous sommes forts*, Payot. — Maurice Reclus : *Monsieur Thiers*, Plon. — Octave Aubry : *Napoléon III*, A. Fayard. — Charles Droulers : *Chemin faisant avec l'abbé Lemire*, M. Rivière.

Le livre de Benjamin Vallotton, **Nous sommes forts**, pose sous la forme d'une autobiographie d'Alsacien, la difficile et en ce moment très sensible question d'Alsace, pays tiraillé péniblement entre les deux esprits allemand et français.

L'Alsacien dont l'auteur, lui-même Suisse, donc au-dessus de la mêlée, nous raconte l'histoire a bien existé, paraît-il, mais il suffirait, pour que son cas nous intéressât au plus haut point, qu'il fût de psychologie réelle et typique. Cet Alsacien, Arthur Rimbach, est né en 1874; donc il a été élevé en pleine domination allemande, fils d'un instituteur au cœur français, mais n'ayant connu, lui, que des professeurs et des dresseurs au cœur allemand, rapproché lui-même de l'Allemagne par la langue, la religion (il est protestant et même luthérien), les usages de la vie locale; ayant 40 ans au moment de la guerre, 44 au moment de l'armistice, il est redevenu Français sans rien savoir de la France, pas même la langue, sauf les interjections *Mert!* et *Noun de Tié!* et n'ayant de commun avec elle que de très anciens souvenirs sympathiques entretenus par ses grands-parents, et de plus récents échos beaucoup moins favorables (troubles boulangistes, bagarres de l'Affaire, expulsions de religieux, etc.). Voilà donc ce jeune homme soumis à la terrible pression des

gendarmes, policiers professeurs, administrateurs, officiers et sous-officiers, etc., encadré et espionné par les immigrés, ébranlé par les défections de certains compatriotes, mais surtout plongé dans un vrai bocal de culture pro-allemande, n'entendant plus parler que de l'Allemagne, de sa *kultur*, de sa force (d'où le titre du livre, *Nous sommes forts!* que répètent à satiété tous les comparses venus d'outre-Rhin) et par contre n'entendant parler de la France que comme d'un pays irrémédiablement déchu, sans moralité, sans discipline, sans concorde, sans courage, un pays qui se déchire, s'étiole, se dépeuple et meurt. Et sans doute, tous les Alsaciens de son temps, sauf les rares transfuges, gardent bien le souvenir affectueux et parfois enthousiaste de leur ancienne mère-patrie, mais s'ils sont Français, ne le sont-ils pas surtout contre l'Allemagne qu'ils détestent? Et quand la France les retrouvera, ne seront-ils pas portés, si profonde sera la surprise et parfois la désillusion, à grogner contre elle comme ils grognaient contre l'autre?

C'est ainsi, je crois, que le problème alsacien se pose, et le jour où on le comprendra, s'éclairciront du coup bien des malentendus. L'Alsace est à la fois allemande, française et même suisse, les autonomistes disent : surtout suisse! Beaucoup de nos frères retrouvés ne détesteraient pas, sinon d'être précisément Suisses, du moins de former une autre Suisse, comme beaucoup de Niçois, tout en étant bien Français et très anti-Italiens, accepteraient sinon d'être monégasques, du moins de former une autre principauté de Monaco. Mais le cas n'est pas le même. A la rigueur, une principauté ou république de Nice indépendante ne nous inquiéterait pas, tant de par nos relations fraternelles avec l'Italie que par l'éloignement de Nice de nos centres vitaux; tandis qu'une Alsace indépendante donnerait vite à l'Allemagne la tentation de l'occuper, et alors c'est notre frontière dangereusement étirée et les armées d'invasion bien rapprochées de Paris. Et c'est également ce qui complique ici le simple régionalisme; un régionalisme auvergnat ou poitevin est inoffensif, un régionalisme de province adossée à la Belgique ou à la Suisse, à l'Espagne ou à l'Italie, n'est pas encore menaçant, mais avec une province adossée à l'Allemagne, ça

change! Nous aurions pu faire confiance à ce régionalisme-là si d'autres autonomies voisines avaient été instituées; mais les alliés n'ont pas voulu d'une Rhénanie indépendante, alors nous sommes bien obligés de prendre nos précautions. L'état de choses actuel représente d'ailleurs une garantie de paix, car, avec une Alsace indépendante, les chances de guerre seraient terriblement accrues; c'est donc dans son intérêt même que l'Alsace est redevenue française.

Ceci n'est pas nier que des fautes ont pu être commises. Le fait de nommer, dès le lendemain de l'armistice, des préfets et sous-préfets ne sachant pas un mot d'allemand a été une ineptie (la récente nomination d'un Alsacien à la sous-préfecture d'Erstein a été très bien accueillie, assurent les *Débats* du 24 novembre dernier); le fait de changer brusquement les usages linguistiques et administratifs dans les tribunaux, les bureaux de postes, les gares, etc. a été aussi une faute; le fait de menacer les Alsaciens de leur enlever leurs écoles confessionnelles et leurs curés officiels a été une autre gaffe de nos cartellistes dont il sera difficile d'effacer le souvenir. Tout cela est exact. Mais il faut bien constater aussi que certains de là-bas ont cherché à entretenir ce mauvais souvenir et qu'à la sottise de nos anticléricaux a correspondu la malveillance de leurs cléricaux à eux. Heureusement, il n'y a en tout cela que des malentendus et des dissentiments de surface. Si on proposait aux Alsaciens de revenir au système allemand (avec les instituteurs, les gendarmes, les policiers et les officiers qu'a dû subir le pauvre Arthur Rimbach), pas un ne répondrait oui, pas même l'abbé Hœgli qui pourtant n'a pas passé par la caserne allemande, cette terrible maison de supplices qui nous ferait prendre en horreur le militarisme prussien, et qui devrait faire dire à tout Allemand ce que disait Schiller : « Soldat? Je préférerais être bœuf! » (Les pages que lui consacre l'auteur font vraiment frémir.) Alors, puisque le régime actuel est si préférable, qu'on l'acclame de bon cœur, ce qui, d'ailleurs, n'empêchera pas de chercher à l'améliorer!

Comment l'améliorer? A mon avis, il faudrait avant tout ne pas tracasser les Alsaciens sur la question langue. Qu'à l'école primaire, on apprenne le dialecte avec le français, et

au collège l'allemand avec le français, et que l'Université de Strasbourg soit franchement bilingue; mais d'autre part, qu'on exige de tous les agents de service public qu'ils comprennent le français, et qu'ils le baragouinent dans les bas postes et le parlent suffisamment dans les autres.

En outre, qu'on ne les tracasse pas davantage sur la question administration, ni sur la question religion, ni sur la question usages locaux. Ceci est plus important encore, car si les Alsaciens parlaient tous français en haïssant tous la France, ce serait chemin fait en arrière. Napoléon voyait plus juste : « Qu'ils parlent allemand, s'ils sabrent français! » disait-il. La mise en harmonie des deux législations et réglementations aurait pu être confiée à une commission franco-alsacienne qui n'aurait rien brusqué, et qui même, sur certains points, aurait pu proposer d'améliorer nos lois et règlements à nous sur le modèle alsacien.

Je crois même qu'on pourrait aller jusqu'à ne nommer pendant quelque temps en Alsace comme fonctionnaires que des Alsaciens, en exerçant bien entendu un sérieux contrôle sur les nominations, car il ne faut pas oublier que, de par les règles fâcheusement adoptées en 1918, il y a en ce moment 150.000 Alsaciens qui sont de purs Allemands, et le plus gros de nos ennuis vient d'eux. Pas davantage ne faut-il oublier que, parmi les Alsaciens, il y en a beaucoup qui, au nom du communisme ou du socialisme, ou du maçonnisme, ou du cléricalisme, n'hésiteraient pas une seconde à brimer à outrance leurs propres compatriotes, et qu'il ne faut donc pas prendre au tragique leurs discordes intestines, car tous sont essentiellement intestino-discordataires, ce qui d'ailleurs les prouve beaucoup plus Français qu'Allemands d'âme. L'Allemand dit, avec Gœthe : « Je préfère l'injustice au désordre », tandis que le Français dit avec Victor Hugo et Renaudel, deux grands hommes (en totalisant les parts) : « Je préfère le désordre à l'injustice. » Et pour être bon Français il faudrait : 1° aimer passionnement la justice et l'ordre, 2° se méfier énormément toutefois de ceux qui n'ont à la bouche que ces mots ordre et justice, car ce sont le plus souvent des imbéciles et des argousins. Et je reconnais que le petit exercice psycholo-

gique est plus difficile à exécuter que le pas de l'oie. Mais c'est à l'honneur et à l'éloge de ceux qui s'y adonnent.

Telles sont les considérations que m'a inspirées la lecture du roman de M. Benjamin Vallotton, auquel il doit donner, paraît-il, sous le même titre, une suite qui traitera de l'Alsace sous le régime français.

HENRI MAZEL.

§

La remarquable collection intitulée *Le Roman des grandes existences* vient de s'enrichir d'un volume de M. Maurice Reclus consacré à **Monsieur Thiers**. Le premier président de la troisième République avait été dans ces derniers temps l'objet de publications documentaires comme celle de M. Daniel Halévy (*Le Courrier de M. Thiers*), les *Mémoires de Mme Dosne* publiés par M. Henri Malo et l'ouvrage de M. Robert Dreyfus sur *M. Thiers contre l'Empire, la guerre et la Commune*. Grâce à ces livres, on a été renseigné exactement sur le côté intime de la vie de M. Thiers. M. Reclus en a profité pour écrire d'une plume alerte une biographie à la fois captivante et instructive. Ce n'est pas son œuvre ni sa politique qu'il a cherché à faire connaître, mais son âme, ses sentiments et sa vie intime. Celle-ci avait, à partir de 1829, donné lieu à des commérages : M. Thiers, présenté à Mme Dosne, était devenu si assidu à son salon, qu'il n'avait pas tardé à passer pour son amant. Grâce à lui, M. Dosne avait été nommé trésorier-payeur général du Finistère, ce qui l'éloignait presque tout le temps de sa femme. Aussi le mariage de M. Thiers avec Elise Dosne, âgée de 15 ans et demi, fut-il, quand il eut lieu le 6 novembre 1833, considéré par beaucoup comme un inceste et un scandale. On y vit un expédient pour tranquilliser le mari. Pourtant, M. Malo croit au contraire que ce mariage fut surtout un moyen pour M. Thiers de rembourser les 100.000 francs qu'il devait aux Dosne : « Il considérait Elise Dosne comme une enfant; il était épris d'une autre femme et n'avait aucune envie de se marier. » Quoi qu'il en ait été, la vie de M. Thiers à partir de ce moment-là s'écoula entre sa belle-mère, sa femme et sa belle-sœur qui formaient autour de lui un groupe d'admiratrices.

D'ailleurs, pour M. Thiers opposant de l'Empire et président de la République, M. Reclus fait preuve d'un respect et d'une admiration qui semblaient parfois lui manquer pour le jeune politicien. Il ne fait d'ailleurs pas ressortir que, s'il n'eût pas été arrêté par Louis-Philippe en 1840, Thiers serait devenu alors « l'homme au cœur léger » et qu'en 1870, ce qu'il reprochait surtout à l'Empire déclarant la guerre, c'est que « l'occasion était mal choisie ». Assez fortement romancé au début, le récit est ensuite plus dépourvu de ces enjolivements d'utilité si douteuse. Il est du reste d'un bout à l'autre fort attachant.

Un romancier de talent, M. Octave Aubry, vient lui aussi de publier une vie romancée, celle de **Napoléon III.** M. Aubry avait déjà fait paraître sur Napoléon et les siens sept volumes. Celui sur Napoléon III aura certainement le succès des précédents. J'aime d'ailleurs moins la forme que M. Aubry donne à l'histoire romancée que celle qu'elle revêt chez M. Reclus. Chez ce dernier, l'adjonction consiste surtout à décrire les pensées des personnages comme si on les connaissait; M. Aubry, lui, met presque tout en dialogues. Le maître du genre, M. Lenôtre, est plus adroit : il se contente strictement d'ajouter ce qui manque aux textes pour soutenir l'intérêt et satisfaire la curiosité. Les innombrables dialogues de M. Aubry ne rendent point son récit plus attachant; ils l'alourdissent, au contraire.

Dans **Chemin faisant avec l'abbé Lemire,** M. Charles Droulers a fait preuve d'autant de talent que les auteurs précédents, mais il a su éviter de faire du roman. Il fut un des amis et collaborateurs de l'abbé et il a su raconter sa vie de façon à intéresser tous ceux qui liront son récit. L'abbé Lemire était de ces prêtres qui ne s'occupent de politique que pour faire le bien. Sa sincérité le mit aux prises avec ceux qui ne conçoivent la religion que comme un auxiliaire précieux de la réaction. En 1906, il fallut l'intervention du pape pour lui permettre d'être candidat; en 1910, on suscita contre lui un candidat catholique; en 1914, Mgr Charost l'interdit *a sacris;* il n'en fut relevé qu'un an après, grâce à une intervention personnelle de Benoît XV. Ces manœuvres contre l'abbé ne pouvaient qu'échouer : il était en communion d'idées avec ses

électeurs quand il soutenait un programme d'aide sociale aux humbles; les ouvriers et les paysans qui n'avaient point été infectés par la haine de classe, sentant qu'il voulait réaliser leurs aspirations, l'aimaient et le suivaient. A ce point de vue, il était « profondément et intelligemment conservateur ». Il était aussi éminemment conciliateur : lors de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il essaya de réaliser un compromis entre les intérêts de l'Eglise et les conceptions des radicaux, en faisant voter la loi sur les mutualités ecclésiastiques. Comme il s'en félicitait, l'abbé Klein lui dit : « Mais si le Pape n'acceptait pas? » — « Je n'y avais pas pensé », répondit Lemire en portant la main à son front. Il alla en vain à Rome pour obtenir l'approbation de Pie X, qui fut plus intransigeant que les radicaux. Ceux-ci en 1914 donnèrent à Lemire une nouvelle preuve de leur estime en l'appelant à la vice-présidence de la Chambre.

L'abbé Lemire consacra la fin de sa carrière politique surtout à la défense de la famille : vote plural, bien de famille insaisissable, Ligue du coin de terre, absorbaient son inlassable activité. Il mourut prématurément, faute de s'être ménagé.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Ed. Delage : *Le Drame du Jutland*, Grasset. — A. Laurens : *Précis d'Histoire de la guerre navale*, Payot. — L. Guichard : *Histoire du Blocus naval (1914-1918)*, Payot. — Commandant Thomazzi : *La Guerre navale dans la Méditerranée*, Payot. — A. Cormerais : *Sur les flots*, Impr. Vatard, Rennes. — Contre-amiral Gordon Campbell : *Mes navires mystérieux*, Payot. — Hans Pochhammer : *La dernière croisière de l'amiral Von Spee*, Payot. — François-Joseph de Hohenzollern : *L'Emden*, Payot. — Zu Dohna-Schlodien: *La Moëwe*, ses croisières et ses aventures, Payot. — Karl Spindler : *Le Vaisseau fantôme*, Payot. — Witschetzky : *Le Navire noir, le croiseur-auxiliaire Wolf*, Payot. — *En Patrouille à la mer*, Payot.

Le Drame du Jutland, de M. Ed. Delage, est, dans sa concision, le meilleur livre qu'on ait sur cette bataille. Quelques formules académiques sur la maîtrise de la mer, extension abusive des principes de Mahan, aujourd'hui monnaie courante, et quelques affirmations vraiment audacieuses, telles que celle qui accorde à la bataille du Jutland une portée égale à la bataille de la Marne, alors qu'en vérité elle n'a eu aucune

influence sur la suite des opérations, mériteraient quelques réserves. Mais, ceci dit, nous reconnaissons volontiers que ce petit livre est, dans son genre, une manière de chef-d'œuvre. M. Ed. Delage a parfaitement accusé la forme dramatique de cette rencontre de 250 navires, se ruant les uns vers les autres, à la vitesse d'un train express. Il y a réussi sans forcer la vérité, sans l'emploi de ces effets vulgaires et de fausse émotion grandiloquente qui appâtent aujourd'hui trop d'œuvres prétendues historiques. Aucun récit n'est plus resserré, plus rapide, sans que rien d'essentiel y manque. La physionomie de chacune des phases de ce gigantesque tournoi apparaît nettement, et ce n'était pas chose aisée de débrouiller pareil écheveau. Nul, enfin, n'a mis mieux en lumière, avec habileté, sans le dire expressément, la faute capitale de Jellicoe, débouchant sur le champ de bataille, avec ses 24 cuirassés sur six colonnes, dans leur formation de route, sans avoir osé les déployer jusque-là. Tel un général qui jetterait ses troupes dans la bataille sans leur faire prendre au préalable les formations de combat. L'erreur est du même ordre. Mais laissons ici M. Ed. Delage nous décrire cette manœuvre de déploiement, arrêtée après bien des hésitations sur ce qu'il convenait de faire, se déployer vers la droite, où tonnait le canon, ou se déployer sur la gauche :

...La manœuvre par la gauche retarde le moment de l'engagement général. Toute la ligne anglaise doit commencer par s'éloigner de l'ennemi. Mais c'est le déploiement classique, sans risque, hors de portée des canons et des torpilles ennemis. Jellicoe n'a rien d'un génial hasardeur. Sans hésiter, il prend le parti de la sagesse... Malgré l'entraînement, la discipline de fer des escadres anglaises, la merveilleuse habileté de leurs commandants, un mouvement de cette envergure ne s'accomplit pas sans quelque désordre. A la queue de la ligne, c'est, pendant quelque temps, un entassement inimaginable... A l'avant, le fouillis n'est guère moindre... Les bateaux sont si rapprochés les uns des autres qu'il semble n'y avoir plus de place sur la mer. On dirait, note avec humour un des combattants, Piccadilly à l'heure de l'embouteillage des autobus...

M. Ed. Delage ne s'en est pas tenu à un exposé de la bataille. Il nous fait entendre les échos des violentes contro-

verses qui eurent lieu en Angleterre — et qui ne sont pas près de finir. — Il nous fait connaître l'opinion du commandant Bellairs, membre du Parlement, sur Jellicoe, opinion la plus radicale et à coup sûr la plus juste. Il semble que M. Ed. Delage ait fait sienne cette opinion. Nous l'en félicitons sincèrement.

Le Précis d'Histoire de la Guerre Navale (1914-18) de M. le commandant Laurens, chef de la Section Historique de l'Etat Major Général de la Marine, a tous les défauts de ce genre d'ouvrages, malgré l'incontestable bonne volonté de l'auteur et sa grande connaissance du sujet. Les événements y sont tellement résumés qu'ils se réduisent le plus souvent à une simple énumération. Les lecteurs ignorants, qui cherchent à s'instruire, restent incapables d'en rien retenir, et ceux mieux informés ne sont pas plus satisfaits de voir une pareille sécheresse déformer les faits, en exclure toute signification et toute philosophie. A la vérité, ce n'est pas un manuel qu'on était en droit d'attendre de notre section historique. Les amirautés anglaise et allemande ont publié des relations détaillées de leurs opérations navales. Pourquoi ne faisons-nous pas comme elles? Pourquoi garder une telle réserve? Il y a peut-être une raison pour qu'un tel ouvrage ne soit jamais publié : l'inactivité de notre Grande Flotte. M. le commandant Laurens l'a reconnue lui-même en écrivant (p. 214) :

« L'inertie des escadres de ligne autrichiennes entraîne celle des escadres alliées. »

A cela, on peut répondre que l'inertie de la Flotte autrichienne s'explique par son infériorité en forces. Celle des Flottes alliées reste moins explicable; elles disposaient d'une marge de supériorité qui aurait dû leur inspirer de sortir de leur passivité.

C'est à une tâche vraiment ingrate que s'est attaché M. le lieutenant de vaisseau Guichard, en écrivant l'**Histoire du Blocus Naval.** Il n'était pas aisé de mettre de l'ordre et de la clarté dans le fouillis d'ordres, de contre-ordres, de décisions en Conseil, de décrets, de déclarations, de controverses entre alliés et neutres, qui marquent autant d'étapes de l'évolution des règles du Blocus, en présence d'une situation à quoi personne n'avait songé. C'est en juriste, plutôt qu'en

marin, que M. le lieutenant de vaisseau Guichard, — qui est docteur en droit, — a accompli sa tâche. Il néglige la question de la tenue des croisières, et c'est dommage, pour n'étudier que le degré d'efficacité des mesures successives prises par les alliés. Il n'affiche d'ailleurs qu'un enthousiasme modéré au sujet de cette efficacité. Ses conclusions font le plus grand honneur à son souci de la vérité.

Le commandant Thomazzi s'est voué à une tâche encore plus ingrate, dans son ultime volume sur **La Guerre navale dans la Méditerranée,** en essayant de donner un semblant de consistance aux maigres opérations de notre armée navale. Il semble bien qu'il ait compris lui-même la difficulté de sa tâche. Il dédie, en effet, son livre : *A l'armée navale qui, pendant quatre ans, espéra vainement le jour de gloire*. Les jours de gloire ne tombent pas tout rôtis dans le bec des hommes qui se bornent à les attendre. Il faut les rechercher et les mériter. D'ailleurs, cette imposante Armada, imposante en apparence, devint bientôt, par la force des choses, une force inorganisée : ses états-majors se vidaient, ses équipages restaient incomplets, et de plus en plus composés de recrues sans aucune instruction professionnelle; ses approvisionnements en charbon accusaient des déficits, souvent dans des proportions très graves. Elle eût été incapable de tout effort sérieux. Cela, nul ne l'ignore. Peut-être eût-il été plus sage de laisser l'oubli se faire sur cette période peu reluisante de nos fastes maritimes; il était périlleux d'y toucher, même avec des « commentaires toujours justes et prudents », ainsi que l'écrit le vice-amiral Duménil dans sa préface.

Un professeur de l'Université, M. André Cormerais, a utilisé les notes d'un sous-officier de notre marine, le premier-maître Le Guilloux, dans un petit livre intitulé **Sur les flots.** C'est un récit très fidèle, quoique fragmentaire, de l'existence de nos patrouilleurs en Méditerranée pendant la guerre sous-marine. Il est bon d'ouvrir ce livre au chapitre : *A bord du chalutier « Albatros-II »*; ce qui précède est insignifiant. Une organisation ridicule, qui laissait les gros à terre dans de confortables bureaux pour le travail de la paperasse, et tenait les petits à la mer en nombre insuffisant, a rendu à peu près stérile le dévouement et le labeur de nos admirables sous-officiers. Ils

assuraient au moins les sauvetages des équipages des navires coulés; on les appelait les brancardiers de la mer. Le premier-maître Le Guilloux eut la chance de sauveter un navire anglais, ce qui valut à notre marine les compliments de l'Amirauté anglaise, honneur qui rejaillit sur Le Guilloux. Mais combien de ses camarades, qui n'eurent pas cette chance, connurent l'ingratitude noire de l'administration de notre Marine! En 1921, celle-ci mettait brutalement à la retraite, avec des pensions de misère, tous ceux qui avaient atteint 25 ans de services. Il est regrettable que ce petit livre soit dénué de tout esprit critique.

Le contre-amiral Gordon Campbell qui, pendant la guerre, a commandé comme officier supérieur, successivement trois bateaux-pièges contre les sous-marins, raconte ses exploits dans un livre émouvant, **Mes navires mystérieux**. Je le signale aux amateurs d'épreuves sportives; ils y trouveront à un degré extraordinaire les émotions mêmes qu'ils recherchent. La description du dernier combat du *Dunraven*, en particulier, mériterait de figurer dans une Anthologie de la guerre. Mais ce livre a un autre mérite, plus grand à nos yeux; il a une valeur critique, qu'on ne peut négliger en raison de la personnalité de l'auteur. Il met en lumière les déplorables lenteurs de l'Amirauté anglaise, en présence d'une guerre qui déconcertait ses méthodes traditionnelles.

> Les bateaux-pièges, écrit le contre-amiral Gordon Campbell, ne furent utilisés au début qu'au compte-gouttes. Il était évident qu'un jour ou l'autre un combat malheureux aurait lieu; il était aussi évident que le secret de leur existence serait alors révélé... Si au début, au lieu de deux ou trois bateaux-pièges en opération, nous en avions eu une trentaine comme en 1917, il est probable que la grande menace sous-marine de cette année-là aurait pu être évitée.

Un des rescapés de la bataille des Falklands, le capitaine de frégate Hans Pochhammer, ex-commandant en second du croiseur *Gneisenau*, a écrit la relation de **La dernière croisière de l'amiral Von Spee**. Témoignage capital pour l'histoire et la psychologie. Il permettra plus tard peut-être de conclure si Von Spee a exactement rempli la mission à lui confiée par le Seigneur de la Guerre, comme disent encore ces messieurs,

qu'on croirait par instants appartenir à quelque peuplade fétichiste, et s'il ne s'est pas révélé, brave assurément, mais médiocre tacticien à l'affaire des Falklands, qui termina l'existence de sa brillante escadre.

La brève, mais étonnante carrière du croiseur allemand **L'Emden**, détaché de l'escadre de Von Spee pour faire la course dans la mer des Indes, nous est également racontée par un des survivants de l'aventure, le prince François-Joseph de Hohenzollern. La croisière de l'*Emden*, avec les résultats qu'elle donna, est l'illustration la plus parfaite et le modèle même de ce que devrait être la guerre sur mer, dans l'avenir. Sans qu'il en coûtât une existence humaine, en deux mois, l'*Emden* captura et détruisit vingt-deux navires marchands, avec leurs cargaisons, représentant une valeur considérable. Il n'y a qu'à se reporter aux journaux de l'époque pour se rendre compte que la nouvelle de ces exploits causa dans le monde des affaires, le seul qui compte véritablement pour les gouvernements, une émotion autrement vive que celle que purent causer la bataille du Jutland ou les hécatombes de Verdun, de Champagne et des Flandres. Je souhaite que les bons esprits qui recherchent une forme acceptable de la guerre, puisque les égoïsmes nationaux tenteront toujours de la susciter, réfléchissent sur ce livre. Il déborde d'utiles enseignements.

Enfin, voici trois récits d'aventures extraordinaires : les croisières de **La Moëwe**, par son capitaine, le burgrave Zu Dohna; **Le navire noir**, croiseur-corsaire Wolf, par le capitaine de corvette Witschetzky; **Le vaisseau fantôme**, par son ancien commandant, Karl Spindler. Ce dernier récit est un épisode de la révolte irlandaise de Pâques 1916, sur lequel les Anglais ont fait un juste silence. Ce sont autant de témoignages de la merveilleuse préparation de nos adversaires à toutes les formes de la guerre, et de la ténacité, de la splendide énergie, de l'incomparable maîtrise des hommes qui eurent à remplir de telles missions.

On ne trouvera rien de comparable, nous le constatons avec regret, dans le recueil de journaux d'officiers de notre marine que l'éditeur Payot a réunis sous le titre : **En patrouille à la mer.** Ce ne fut, sans doute, pas la faute de ces officiers, si leur désir de bien faire n'a pas trouvé un meilleur objet. Nos Di-

rections navales faisaient la guerre à la petite semaine, comme on gère une chose qui veut être administrée avec prudence et parcimonie. C'est ainsi qu'on refusa à l'un de ces officiers, qui annonçait l'arrivée sous un jour ou deux d'un sous-marin allemand devant Sollum, de prolonger sa croisière, sous le prétexte que son tour de service était passé, et l'occasion fut manquée. Il y a, cependant, dans ce recueil, un journal de l'amiral Forget, alors lieutenant de vaisseau, qui est, à notre avis, par sa simplicité, un modèle de ce que doit être un témoignage de guerre. Ecrit, sans aucun souci littéraire, avec la sécheresse d'un procès-verbal, simplement relevé d'une pointe d'humour et agrémenté de réflexions cocasses, il donne l'impression de la vision directe, sans surcharge. C'est tout ce qu'il faut. On y trouvera encore des extraits d'un journal d'un capitaine au long cours, M. Bouissou, qui servit comme officier de réserve et jouit d'une grande popularité en armée navale par son entrain et quelques initiatives assez inattendues. Ses réflexions sur notre haut commandement naval ont souvent une verdeur savoureuse.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Jeanne-E. Durand : *Notre-Dame de Paris.* Avec 90 illust.; Bloud et Gay. 4 75

Esotérisme et Sciences psychiques

René Kopp : *Le problème religieux. Position et solutions;* Leymarie; 18 »

Mme Florence Marryat : *Il n'y a pas de mort,* traduit de l'anglais par Mme D. Geay; Leymarie. 15 »

Luce Vidi : *Mes taches d'encre;* Leymarie. 2 50

Magi Zariel D. A. et Mag! Aurélius D. A. : *Mathématiques des astres,* traité d'astrologie sphérique, adapté à l'étude, à l'enseignement et à la pratique de l'astrologie; Leymarie. 70 »

Finance

André Thiers: *La revanche du franc* (La vie chère, les impôts lourds, le déficit commercial, le malaise économique); Edit. Crès. 15 »

Robert Irving Warshow : *Wall Street, histoire de la Bourse de New-York des origines à 1930,* édition française par Pierre Coste; Payot. 25 »

Géographie

L. Mirot : *Manuel de Géographie historique de la France*. Avec 43 cartes h. t. Préface de Camille Jullian; Picard. » »

Histoire

Emile Bourgeois : *Ce qu'il faut connaître du passé de la France*; Boivin. 8 »

Joan Evans : *La civilisation en France au moyen-âge*. Préface de M. Alfred Jeanroy. Avec 99 illust.; Payot. 30 »

V. Klutchewski : *Pierre le Grand et son œuvre*, traduit du russe par H. de Witte; Payot. 30 »

Littérature

Pierre Abraham : *Figures*; Nouv. Revue franç. 18 »

Abbé René Aigrain : *Les plus belles pages de Saint Bernard*; Flammarion. 12 »

Aristophane : *L'assemblée des femmes*, comédie lyrique, illustrée par Paul Gervais, traduite et éditée par E.-H. Guitard 393 avant J.-C.; Edit. Occitania. 230 »

A. Chagny et F. Girard : *Une princesse de la Renaissance : Marguerite d'Autriche-Bourgogne, fondatrice de l'Eglise de Brou, 1480-1530*; Dardel, Chambéry. 15 »

Charly Clerc : *Le génie du lieu*, pages d'écrivains romands. Avec une introduction; Edit. V. Attinger. 9 »

Colette : *Sido ou les quatre points cardinaux*; Kra. » »

C.-A. Fusil : *L'anti-Rousseau ou les égarements du cœur et de l'esprit*; Plon. 15 »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes*. Tome X : *Certains*; Edit. Crès. » »

Camille Joset : *La vie amoureuse de Louise de Lambertye, marquise du Pont d'Oye*. Tome I : *Le tragique malentendu*. Tome II : *La frénétique existence*; Edit. Vermau. Les deux vol. 24 »

Docteur Paul Le Gendre : *Du Quartier latin à l'Académie*, réminiscences suivies du *Crincrin d'un Mire*; Maloine. 30 »

Gustave Loisel : *La vie de Marc-Aurèle, philosophe et empereur*; Edit. Fides, Ars, Scientia, Presses Universitaires. » »

Régis Messac : *Le « Détective Novel » et l'influence de la pensée scientifique*; Champion. » »

Marie-Anaïs de Palacios : *Les trois cahiers blancs*; Delpeuch. » »

Ernest Raynaud : *Jean Moréas et les Stances*. (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

Jean Royère : *Le Musicisme : Boileau, La Fontaine, Baudelaire*. (Coll. *La Phalange*); Messein. 12 »

Marc Séménoff : *Initiation*. I : *Avec soi-même*; Leymarie. 5 »

Lytton Strachey : *Elisabeth et le Comte d'Essex*, histoire tragique, traduit de l'anglais par Jacques Heurgon. (Coll. *Vies des Hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 13 50

L.-G. Toraude : *Voyage autour de mon berceau*, mémoires d'une petite fille d'un jour à un an. Edit. définitive illustrée par P.-J. Poitevin; Edit. Occitania. » »

X. : *Antéaur*; Leymarie. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Commandant Thierrey d'Argenlieu : *La bataille de l'Avre. « Phase de mouvement »*. Préface du colonel Daille. Avec 13 cartes ou croquis h. t.; Berger-Levrault. 15 »

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental*. XIII : *Offensives suprêmes de l'Allemagne, 1er janvier-15 juillet 1918*. Avec 4 cartes; Berger-Levrault. » »

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental*. XIV : *La capitulation de l'Allemagne, 15 juillet-11 novembre 1918*; Berger-Levrault. » »

Colonel E. Valarché : *Le combat du Petit-Morin, du 6 au 9 septembre 1914, au 10e Corps d'armée*. Avec 2 photographies et 10 cartes ou croquis h. t.; Berger-Levrault. 10 »

Philosophie

P.-C. Solberg et Guy-Ch. Cros : *Le droit et la doctrine de la justice;* Alcan. 20 »

Poésie

Frédéric Burr-Reynaud : *Au fil de l'heure tendre;* Imp. La Presse, Port-au-Prince. » »

Mathilde Delaporte : *Sonnets;* Messein. 5 »

Albert Desbranches : *Mon village, esquisses et propos;* Peyronnet. 18 »

Claude Grander : *Les saisons dionysiaques;* Figuière. 12 »

Raymond Groc : *Le désir mis à nu;* Le Bon Plaisir, Toulouse. 10 »

Charles Guérin : *Œuvres de Charles Guérin.* Tome III : *Le cœur solitaire. Premiers vers;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Marc La Marche : *En vrac;* Jouve. » »

Raoul Lecomte : *Suite brève;* Jouve. 10 »

Marguerite Lehr : *Le balancier des jours;* Edit. Spes, Lausanne. » »

Henri Mérou : *Dieu (La morale : Avec ou sans Dieu);* Leymarie. » »

E. Oumansky : *Le voyage solitaire;* Messein. 12 »

Karssi Polmers : *Herbes amères.* Avec 11 dessins orig. de H. Jeannet; Brumauld. 8 »

Marcel Renauld-Rivière : *Le parfum d'aimer;* Messein. 10 »

Edmond Spalikowski : *La maison dans les champs;* Defontaine, Rouen. » »

Emile Verhaeren : *Œuvres de Emile Verhaeren.* Tome VI : *Les Rythmes souverains. Les Flammes hautes;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Raymond Wilhem : *Poèmes d'écoliers;* Edit. du Chandelier, Berne. » »

Nelly Zanariri-Vaucher : *L'oasis sentimentale;* Libr. de France. » »

Politique

Aristide Briand : *Dans la voie de la paix,* discours prononcé à la Chambre des députés le 8 novembre 1929. (Coll. *Documents européens*); Stock. » »

C. Evelpidi : *Les Etats balkaniques* étude comparée, politique, sociale économique et financière; Rousseau. 40 »

V.-I. Lénine : *Œuvres complètes.* Tome IV : *La période de l'Iskra 1900-1902;* Edit. sociales internationales. » »

René Martel : *Les blancs-russes;* Delpeuch. 12 »

Questions coloniales

Divers : *Une œuvre française : L'Algérie.* Recueil de Conférences; Alcan. 12 »

Questions médicales

Docteur Photis Scouras : *Essai médico-psychologique sur Charles Baudelaire;* Imp. Bosc et Riou, Lyon. » »

Questions militaires et maritimes

G. Saumade : *Armée des Pyrénées Orientales, An II* (1794). *Le Camp d'instruction de Launac « sous Montpellier » et l'état de l'armée;* Imp. L'Abeille, Montpellier. » »

Questions religieuses

Michel Florissoone : *Le Cardinal Dubois.* Avec une centaine d'illust.; Bloud et Gay. 4 75

Roman

A.-René Brouilhet : *Belzébuth crucifié;* Delpeuch. 12 »

Joseph Conrad : *La ligne d'ombre. une confession,* traduit de l'anglais par Hélène et Henri Hoppenot. Introduction de G.-Jean Aubry; Nouv. Revue Franç. 13 50

Albert Crémieux : *Le grand soir;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

René Davenay : *Nos femmes,* roman d'un homme d'aujourd'hui; Flammarion. 12 »

Marguerite Delachaux : *L'oiseau d'or;* Attinger, Neuchatel. 12 »

René Dionne : *Coup de filet;* Le Rouge et le Noir. 12 »

Ernest Foissac : *Catalunya,* roman catalan; Les Œuvres représentatives. 12 »

Gyp : *Le coup du lapin;* Flammarion. 12 »

Léon Lemonnier : *Le baiser de Satan;* Flammarion. 12 »

George Meredith : *La maison de la grève,* traduit de l'anglais par Henriette Connes; Nouv. Revue franç. 12 »

Henri Naef : *La barque des amants;* Edit. Spes, Lausanne. 3 50 (suisses)

Ribemont-Dessaignes : *Frontières humaines;* Edit. du Carrefour. » »

Jacques de Vasson : *Andrée;* Revue française. 12 »

Sciences

Henri Coutière : *Le monde vivant,* histoire naturelle illustrée. Tome IV : *Les animaux plantes. Les protozoaires. Les bactéries. Les algues, les champignons et les lichens. Vers les plantes vasculaires (les premiers végétaux). Les plantes : Gymnospermes. Les plantes : Angiospermes (Monocotylédones).* Avec 46 pl. en coul. h. t. et de nombr. illust. dans le texte; Les Editions pittoresques. » »

Sociologie

C. Bouglé : *Proudhon.* (Coll. *Réformateurs sociaux*); Alcan. 12 »

G. Espé de Metz (Général X...) : *J'en appelle au monde civilisé.* Lettre ouverte aux membres de la S. d. N.; Brumauld. 12 »

D. Riazanov : *Communisme et mariage.* (Coll. *Etudes et Pamphlets matérialistes*); Les Revues. 4 50

Dr S. Schiffer : *Les dettes de guerre et la constitution d'un fonds des professionnels intellectuels et de la Paix.* Préface de M. Justin Godart; Jouve. 5 »

Théâtre

Paul Claudel : *Le soulier de satin ou Le dire n'est pas toujours sûr.* Tome I : *Première et deuxième journées.* Tome II : *Troisième et quatrième journées;* Nouv. Revue franç. Les 2 vol. 27 »

Pierre Valin : *Salomon,* poème lyrique en un prologue et 6 actes; Edit. d'Afrique, Alger. » »

Varia

Annuaire de la Curiosité, des Beaux Arts et de la Bibliophilie 1930; Paris, 90, rue Saint-Lazare. » »

Madame D... : *Le remède universel;* Edit. Rostaing, Lyon. » »

MERCVRE.

ECHOS

Henry de Groux. — Mort du chanoine Marcel. — La question bretonne. — L'énigme de Mayerling. — L'exégèse du P. Jousse est-elle « aventureuse »? — Au sujet de « Mouna, Cachir et Couscouss ». — Une protestation de M. André Fage. — A propos de l'anneau de Naundorff. — A propos de Mata Hari et des conseils de guerre. — Sur « La Rouille ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Henry de Groux. — Il vient de mourir, inopinément, à Marseille, on l'a enterré à Vernègues, non loin de Salon, où, depuis un certain nombre d'années, il habitait.

Peintre et fils de peintre, né en Belgique, dès les débuts de sa tumultueuse carrière, il avait étonné et irrité les attardés de l'art officiel. Dans sa ville natale, tout d'abord, les grandes compositions par lesquelles il se fit remarquer aux expositions du cercle l'Essor, puis aux XX qu'avait fondés Octave Maus, *le Pèlerinage de Saint-Colomban, la Récolte des Pommes de terre, les Archers de Mathelen* soulevèrent de véhémentes protestations, et exaltèrent autour de lui des admirateurs passionnés. Il ne se souvenait plus de ces œuvres qu'avec dédain, quand il voulait bien s'en souvenir. Il les avait entreprises, plein de conviction et d'ardeur enthousiaste, avec plus de foi que de savoir. Son ingénuité et ses dons, pensait-il de lui-même, suppléaient au talent qui lui manquait. Tout cependant n'y était pas sans mérite, il était possédé d'un instinct admirable, et soutenu par la force, qui jamais ne l'abandonna, de la plus regorgeante imagination au service d'une pitié si douloureusement émue qu'elle allait souvent jusqu'à l'indignation satirique, jusqu'à l'invective.

Son ère triomphale date de l'exhibition qu'il fit, vers 1890 ou 1892, de son ouvrage demeuré le plus célèbre, en Belgique, puis à Paris, *le Christ aux outrages,* le juste, le rédempteur, le généreux, le bon livré aux colères imbéciles, aux démentes fureurs, aux brutalités de la foule. C'est une composition hagarde, emmêlée, tragique jusqu'à la cruauté, jusqu'au sadisme de la cruauté, et l'aigreur mêlée d'emphase du coloris ajoute volontairement à l'impression d'horreur, à l'appel d'une justice éternelle.

On le connut, alors, aux Salons Indépendants, dans les milieux littéraires, d'esprit, de mœurs très bohèmes, insoucieux de tout avantage matériel, épris de poésie, beau discoureur, fécond en théories diverses, et, à quels moments secrets? produisant dans la fièvre des grands tableaux d'histoire, ou à sujets mythologiques, allégo-

riques, bibliques, militaires, célébrant les fastes ou les désastres de Napoléon, les exploits des héros et des dieux, les terribles vicissitudes du travail et du malheur humains.

Certes son art était presque toujours d'origine littéraire, mais quelle fièvre de visionnaire il y savait enclore! « En toute toile qu'un cadre ferme, disait un critique, M. Henry de Groux enserre l'irradiation d'une flamme. Il use du crayon de couleur dont s'écrase aux grains le cramoisi ardent ou le jaune en tumulte, il use des puissants jets très drus de sa brosse fébrile, n'importe : sa main impose aux images suscitées la ressemblance, avant tout, d'une flamme. »

Mais peinture à l'huile, pastel, lithographie ne suffisaient pas à l'exprimer tout entier. Il faisait de la sculpture aussi, et qui a vu de lui les bustes impressionnants de Baudelaire, de Richard Wagner ne les oubliera jamais. C'était, avec Dante, Hugo, Balzac — un temps Zola — ses inspirateurs de dilection; les portraits lithographiques ou peints qu'il en a donnés sont toujours puissants et lourds de pensée.

Des portraits fastueux de femmes, des dessins et lithographies sur les horreurs de la guerre; — il avait cessé de prendre part aux expositions parisiennes, on ne le voyait plus guère, on ne parlait plus de lui que comme d'un artiste dont la valeur était admise et classée, — un peu romantique, hallucinante.

Il fut l'ami de Léon Bloy, de Remy de Gourmont, de Louis Le Cardonnel, de plusieurs d'entre les symbolistes d'autrefois... — ANDRÉ FONTAINAS.

§

Mort du chanoine Marcel. — Le 29 décembre dernier est mort à Langres, dans son vieux logis de la rue Chambrûlard, en face du grand séminaire qu'il avait dirigé et dont il pouvait de sa fenêtre entendre les rumeurs liturgiques, le chanoine Louis Marcel, aumônier de l'hôpital militaire, président de la Société historique et archéologique de Langres, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, Chevalier de la Légion d'honneur. Il était né à Chalancey (Haute-Marne) le 30 décembre 1850. Bien que sa santé eût reçu il y a quelques mois un premier ébranlement, il avait gardé toute sa vigueur intellectuelle. Il ne quittait plus guère la chambre, mais son activité n'en était pas ralentie, au contraire. Cet infatigable vieillard a été frappé en plein travail, des épreuves d'imprimerie à la main. C'était un homme de haute taille et d'une singulière robustesse, vrai type de ces Français de l'Est dont son

compatriote Diderot fut un échantillon non moins remarquable. Car le chanoine Marcel ressemblait à Diderot par la stature, par l'animation, par la vigueur et aussi par l'expression d'un visage où se lisaient la sympathie et la curiosité intellectuelles. Cette ressemblance le flattait certainement, bien qu'il affichât à l'égard du philosophe des sentiments peu bienveillants; l'animosité philosophique n'exclut pas l'admiration et même l'amitié. Encore qu'il ne se cachât pas de s'être donné pour tâche la mise en lumière de tout ce qui pouvait diminuer Diderot, le chanoine Marcel avait un jugement trop libre et trop informé pour ne pas rendre hommage au génie de celui qui, à être mieux connu, gagnera d'être considéré comme le principal initiateur de l'esprit moderne.

Les premiers travaux du chanoine Marcel ont été consacrés aux *Livres liturgiques du diocèse de Langres* et à la *Calligraphie et la miniature à Langres à la fin du XVe siècle.* C'est à l'occasion du deuxième centenaire de Diderot, en 1913, qu'il fit paraître un ouvrage consacré au frère de l'Encyclopédiste, *le Frère de Diderot, Didier-Pierre Diderot, chanoine à la cathédrale et grand archidiacre du diocèse.* Dès lors, il ne quitta plus Diderot et, puisant dans les Archives de la Haute-Marne et les papiers de famille des Diderot, fut assez heureux pour y découvrir maints documents dont certains points obscurs de la biographie du Philosophe se trouvèrent éclaircis. *Une légende : Diderot catéchiste de sa fille* (Champion, 1913), *La sœur de Diderot, Denise Diderot* (Langres, au Musée, 1925), *La mort de Diderot d'après des documents inédits* (Champion, 1925), *Le mariage de Diderot* (*Nouvelle Revue de Champagne et de Brie,* mars 1928), *Une lettre du père de Diderot à son fils* (*Revue des Questions historiques,* 1er juillet 1928) et enfin *La Jeunesse de Diderot* (*Mercure de France,* 15 novembre 1929) forment l'important apport du chanoine Marcel à la biographie de Diderot. On en retiendra particulièrement la brochure relative à la mort du grand écrivain. L'auteur y propose une thèse curieuse : savoir que Diderot ne serait pas mort à Paris, dans la maison de la rue de Richelieu où a été placée la plaque commémorative, mais à Sèvres, chez son ami l'orfèvre Belle. — AND. B.

§

La question bretonne.

Paris, 15 janvier 1930.

Monsieur le directeur,

Encore un mot sur la question bretonne et sur les fantaisies de M. Chaboseau. De mon côté, ce sera le dernier.

M. Chaboseau se frappe la poitrine et donne sa parole d'honneur

qu'il n'a pas lu mon article sur les *Aspirations régionalistes et la Géographie*, paru dans le *Mercure* du 1er août 1928. Je n'aime pas beaucoup qu'on prodigue les serments pour des choses de peu d'importance. Mais passons. Je constate que M. Chaboseau n'a pas lu, dans la Revue où il collabore, un article dont le titre seul, à défaut du contenu, aurait dû l'intéresser, en raison de l'ordre d'idées où il se place.

Du reste, il ne l'a pas lu davantage depuis. Il ne connaît que l'extrait que vous avez donné. S'il avait lu le travail tout entier, il aurait compris, je l'espère, que la *banalisation* du peuple de Bretagne, c'est-à-dire l'entrée progressive de ce peuple dans la vie générale, n'a rien à voir avec la division départementale. Si les départements n'existaient pas, les choses se passeraient exactement comme elles se passent. Si demain les doctrines de M. Chaboseau triomphaient, elles seraient impuissantes à rien y changer. On ne remonte pas un tel courant. Fous, en effet, ceux qui le tentent.

M. Chaboseau se dit fédéraliste. Il rejette l'autonomisme. Je l'en féliciterais, si des exemples venus d'ailleurs ne me rendaient méfiant. Je crains qu'il n'y ait, entre l'autonomisme et le fédéralisme, qu'un distinguo jésuitique; l'un et l'autre me paraissent bonnet blanc et blanc bonnet. Sur les bords du Rhin, certains abbés nous ont parlé régionalisme et fédéralisme. Puis est venu l'autonomisme. De sorte que les soutanes, dûment stylisées par un artiste sincère, prendraient figure de tunique *feldgrau*. Du côté de M. Chaboseau, il y a moins de danger. C'est seulement Jean Chouan qui sort de son cercueil. Tout de même, nous avons mieux à faire qu'à nous occuper de ce revenant.

Ces messieurs fédéralistes voudraient faire de la France une *unité diversifiée*. Nos pères, de leurs fortes mains, ont pétri depuis dix siècles une *diversité unifiée*. Voilà l'expression la plus nette du dissentiment entre les fédéralistes et les patriotes. Ce dissentiment est total.

CAMILLE VALLAUX.

Orléans.

Monsieur,

Pas de lutte, semble-t-il, sans horions échangés, et tant pis pour qui s'en mêle. Mais je vois que la question se déplace. Il ne s'agit plus de savoir si, oui ou non, les Bretons sont autonomistes de gré ou de force, mais d'établir que tous les adversaires de M. Chaboseau ont une éducation peu raffinée. Ce n'est pas à eux, indignes, à soutenir le contraire, mais il leur est permis d'avoir de la bonne humeur, et de rire en voyant ce portrait sorti tout armé

de l'imagination déformante de M. Chaboseau : « Cette demoiselle qui vocifère et trépigne: « Je suis jacobine, na! »

Si c'est un argument, je m'incline, na! Dans le cas contraire, je pense qu'une discussion qui se perd en misérables attaques personnelles ne mérite pas d'être poursuivie, même si le ton de la réponse semble prouver que l'on a touché juste.

Veuillez croire, etc... R. TRÉGLOS.

Rennes, le 16 janvier 1930.

Monsieur le directeur,

Dans son article, M. Chaboseau nous disait que le parti autonomiste breton comprenait des personnes de toutes opinions. La fin de sa lettre montre qu'il contient aussi au moins un antisémite. *In cauda venenum.* Voici le bout de l'oreille qui perce.

Mais n'est-il pas un peu étrange de se targuer de sa « vieille race *française* », quand on s'affirme « patriote » breton?

La logique, d'ailleurs, me paraissait être la caractéristique de l'intelligence française. Souhaitons donc à M. Chaboseau d'être aussi Français par l'esprit que par la race.

Croyez, etc... HENRI SÉE.

19 janvier 1930.

Monsieur le directeur,

Répondant à ses contradicteurs, M. Chaboseau (*Mercure* du 15-I-30, page 504) m'a fait l'honneur de me citer. Cependant, par prudence, il ne me désigne que comme « un Bourguignon ». Son scrupule est légitime, mais excessif, car le texte qu'il cite n'est pas extrait d'une lettre personnelle, mais d'une brochure publiée il y a quelque temps déjà. Comme j'ai peut-être droit à une partie des épithètes de « traître » et de « fou » qui lui sont adressées, je viens réclamer mon dû. J'aurai sans doute aussi ma part de cette « querelle d'Allemand », puisque les Burgondes sont d'origine germanique et qu'ils n'en rougissent même pas.

Voici donc la référence exacte de l'ouvrage que cite M. Chaboseau: JOHANNÈS : *L'Aventure bourguignonne* (Les Cahiers de Bourgogne, n° 1, Dijon, 1928(Venot édit.).

Je profite de cette rectification pour renouveler à votre collaborateur l'expression de ma sympathie.

Veuillez me croire, etc... JOHANNÈS.

§

L'Enigme de Mayerling. — Voici donc évoqué de nouveau devant le public, par le roman de M. t'Serstevens, *Taïa,* et les commentaires dont il l'a accompagné (*Le Journal,* 9 décembre 1929),

suivis de l'article de M. Léon de Poncins dans le dernier numéro du *Mercure*, le drame mystérieux de Mayerling où, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1889, l'archiduc Rodolphe et la jeune baronne Marie Vetsera trouvèrent la mort.

Aucune des explications qu'on vient de nous donner n'apporte la clef de cette énigme troublante.

La créance accordée par M. t'Serstevens aux dires de la prétendue fille de Marie Vetsera, Mme Haynes, peut s'expliquer par l'attrait exercé sur l'imagination du romancier par cette histoire d'un soi-disant complot politique (déjà inventé par l'ex-comtesse Larisch) ourdi par l'archiduc Rodolphe contre son père et dont celui-ci aurait tiré vengeance en laissant assassiner son fils. Mais les monstrueuses allégations de la femme suspecte que semble avoir été Mme Haynes ne sont accompagnées d'aucune preuve et ne reposent, pas plus que celles de l'ex-comtesse Larisch, sur aucun fondement et M. Léon de Poncins a eu raison d'écrire : « Je ne crois pas qu'il soit établi que Rodolphe ait voulu s'emparer du trône de Hongrie, ni même que François-Ferdinand ait été délibérément envoyé à la mort à Serajevo. » Mais où nous ne sommes plus d'accord avec lui, c'est quand il ajoute : « Rodolphe s'est-il suicidé ou a-t-il été assassiné à Mayerling? Pour tous les historiens sérieux, le suicide est indiscutable. »

Pour réfuter cette assertion, on me permettra de renvoyer à un article, *Le Drame de Mayerling*, que j'ai publié ici-même il y a quatorze ans (*Mercure de France*, 16 avril 1916) : j'y ai exposé en détail les résultats — dont j'avais déjà donné un résumé dans le *Temps* en 1910 lors de la publication des souvenirs du comte Nigra, ambassadeur d'Italie à Vienne, qui fut le premier, avec le comte Hoyos, grand-maître de la Cour d'Autriche, à pénétrer dans la chambre à coucher ou gisaient les deux cadavres — d'une enquête personnelle que j'ai menée sur place au cours d'un séjour de six années que je fis à Vienne comme précepteur dans une famille princière étroitement apparentée à la Cour d'Autriche, enquête complétée par les confidences que je reçus du baron M..., lié avec le comte Hoyos. Elles m'ont conduit à la certitude absolue qu'il n'y a pas eu suicide, mais meurtre — non pas au cours d'une orgie, comme l'ont imaginé Ad. Aderer et Jean de Bonnefon, ni, comme on l'a raconté au moment du drame, par un garde-chasse dont Rodolphe aurait séduit la fille, — mais meurtre passionnel, d'ailleurs non prémédité, accompli dans les conditions effroyables que j'ai relatées dans mon précédent article. Au reste, outre que l'archiduc Rodolphe était une âme trop fortement trempée pour succomber à un accès de désespoir amoureux, à la suite, dit-on, d'une

mise en demeure de l'empereur de rompre avec sa maîtresse, il y a, pour achever de ruiner la thèse du suicide, la dépêche du pape Léon XIII à l'archevêque de Vienne requérant celui-ci de faire célébrer en grande pompe les funérailles de l'archiduc, « parce que nous savons de manière non douteuse et sans discussion que le défunt illustrissime a été lâchement assassiné et qu'il ne s'est pas suicidé ».

Il ne peut être question de refaire ici en détail, avec tous les documents que j'ai produits alors, le récit que j'ai donné dans le *Mercure* en 1916. Mais on peut le résumer en quelques lignes.

Rodolphe, accompagné du comte Hoyos, est allé, le 28 janvier, chasser à Alland, village proche de Mayerling. La jeune baronne Marie Vetsera vient, en cachette, l'y rejoindre dans la journée du 29. Cette équipée a été connue d'un personnage de la Cour, le comte Waldstein qui, naguère, a demandé la main de Marie et a été éconduit. Il va trouver l'oncle et tuteur de la jeune fille, le comte Baltazzi, qui s'était adressé à la police pour retrouver sa pupille disparue, et lui offre ses services pour faire rentrer au bercail la fugitive. Ils arrivent de nuit à Mayerling, et le comte Waldstein, s'étant fait ouvrir comme porteur d'un prétendu message impérial à remettre d'urgence à l'archiduc, monte aux appartements de Rodolphe. A peine arrivé au seuil de la chambre où sont couchés les deux amants, brusquement, dans un accès de jalousie furieuse, il tue d'un coup de revolver celle qui n'a pas consenti à devenir sa femme. Rodolphe a saisi à son tour un revolver placé près du lit : il abat le comte Waldstein, qui tombe mort, puis tourne son arme contre le comte Baltazzi, pétrifié de saisissement, qu'il blesse au flanc (et qui en mourra quelques mois plus tard). Celui-ci, affolé, venu sans armes, saisit pour se défendre le premier objet qui lui tombe sous la main : une bouteille de champagne vide restée sur la table où avaient soupé les deux amoureux, et en assène un coup terrible sur la tête de Rodolphe, qui s'effondre, le crâne broyé... Ainsi s'explique l'affreuse blessure constatée à la fois par le Dr Widerhofer, chirurgien de la Cour, quand il arriva à Mayerling, et par le comte Nigra : « A l'intérieur de la tempe droite ou gauche, je ne me rappelle plus bien — a raconté ce dernier — il y avait un trou grand à y entrer le poing. La boîte cranienne m'apparut brisée, fracassée comme par un coup de bouteille ou d'un gros bâton. C'était horrible : les cheveux, les fragments d'os avaient pénétré dans la matière cérébrale. La blessure s'ouvrait au-dessus de l'oreille et en arrière, de sorte qu'il semblait matériellement impossible que le prince se la fût faite lui-même. Un suicide? Allons donc! Ce fut un assassinat, je puis l'affirmer... »

« Il y avait du sang partout, — dit de son côté le professeur Widerhofer, — les oreillers en étaient tachés, les murs éclaboussés, il avait coulé en ruisseau du lit sur le plancher, où il s'étalait en une flaque horrible. Rodolphe était couché sur le côté, sa main tenait encore le revolver, le haut de sa tête était presque éclaté. » Un coup de feu, même tiré à bout portant, aurait-il produit un tel résultat?

On fut obligé de refaire en cire la partie supérieure du crâne pour l'exposition publique du corps à Vienne, à l'église de la Cour, trois jours plus tard, et l'on eut soin de le jucher sur un très haut catafalque. Quant à la pauvre Marie, elle avait été inhumée en hâte, le 30 janvier, ainsi que le comte Waldstein, dans le couvent de Heiligenkreuz, voisin de Mayerling.

Telle est, j'en ai l'absolue conviction, que tous les récits publiés en si grand nombre depuis quarante ans n'ont pas réussi à ébranler, la vérité sur le drame où périt l'archiduc Rodolphe. Et maintenant, d'accord avec M. Léon de Poncins qui conclut : « La mémoire des princes, comme celle des particuliers, a droit au repos », ne faut-il pas souhaiter, comme je le faisais déjà il y a quatorze ans, qu'on laisse enfin dormir en paix les douloureuses victimes de cette tragédie et qu'un voile de silence s'étende désormais sur le cénotaphe de Rodolphe dans la crypte des Capucins de Vienne et sur l'humble cercueil de Marie Vetsera dans le petit cimetière de Heiligenkreuz?

AUGUSTE MARGUILLIER.

§

L'exégèse du P. Jousse est-elle « aventureuse » ?

15 janvier 1930.

Monsieur le directeur,

Dans une note ajoutée à son excellent exposé du style oral d'après le P. Jousse (*Mercure*, 15 jan. 1930, p. 470), M .Robert de Souza s'étonne que je trouve « aventureuse » l'éxégèse du P. Jousse.

Je distingue avec soin la théorie générale, si remarquable et si juste, du savant jésuite sur le style rythmé et les applications qu'il en fait à l'interprétation du Nouveau Testament. Ce sont elles que je trouve hasardées.

Par exemple, dans ses conférences de Rome, il a représenté saint Paul improvisant en style oral araméen, tandis qu'un interprète *décalquait* sa parole en grec. Par l'analyse rythmique d'une épitre, j'ai montré que cette vue ne soutient pas l'examen (*Rev. de l'hist. des religions*, sept. 1927). La place des mots, leurs subtiles correspondances, leur cliquetis et les *jeux de mots* proprement dits montrent avec évidence que saint Paul pense et compose en grec. Le

P. Jousse ne convaincra aucun exégète qui ait quelque pratique directe de saint Paul.

Plus aventureuse encore me paraît l'application de la théorie au problème de l'historicité de Jésus.

Que des sentences ou des récits soient en style oral, rythmé, cela n'implique absolument rien sur l'authenticité de ces sentences ou l'historicité de ces récits.

Le Livre des Proverbes, par exemple, contient des exemples typiques d'un tel style. Peut-on en conclure que l'attribution de ce livre à Salomon est désormais hors de doute? Et si on trouve dans le Livre d'Hénoch des traces certaines du même style, aura-t-on prouvé que les paroles d'Hénoch remontent au patriarche antédiluvien et qu'Hénoch a réellement existé?

Quant aux récits, le style rythmé se prête aussi bien, et plutôt mieux, à une matière légendaire ou mythique qu'à une matière historique. Les parties les plus mythologiques de la Bible sont en style rythmé. Si on montre des clichés rythmiques dans le récit de la Création en six jours, l'historicité absolue de ce récit se trouve-t-elle ainsi prouvée?

L'existence du style rythmé dans les évangiles laisse donc intact le problème de Jésus. Si M. Robert de Souza est au fait du problème, il sait que le nœud est en ce point : les textes ou, si l'on préfère, les « récitations » qui présentent Jésus comme Homme-Dieu sont chronologiquement antérieures à celles qui le présentent comme homme historique. La tâche de ceux qui ont à montrer, malgré cette séquence, comment d'homme on l'a fait Dieu n'est donc pas moins difficile que celle de ceux qui ont à montrer comment de Dieu on l'a fait homme.

Le problème est un des plus grands que le siècle présent aura à résoudre. En tout cas il n'est pas de ceux qu'on peut expédier, au bas d'une note, par quelques mots péremptoires.

Veuillez agréer, etc... PAUL-LOUIS COUCHOUD.

§

Au sujet de « Mouna, Cachir, Couscouss »

Alger, le 11 janvier 1930.

Monsieur le directeur,

Dans l'étude généreuse et compréhensible qu'il consacre dans votre revue aux populations algériennes, M. Duchêne parle de l'état des Juifs dans les armées qui précédèrent ou suivirent de peu la conquête. Il les décrit croupissant dans l'ignorance et la superstition et quasi oublieux de leur religion.

Vous permettrez à une juive algéroise de contester cette assertion.

Les Juifs parlaient — ou jargonnaient — l'arabe; mais, dans l'ensemble, ils lisaient et entendaient suffisamment les textes de la Bible ou du rituel. Il n'y avait guère chez eux d'illettrés et beaucoup ont laissé des œuvres poétiques ou massorétiques imprimées à Livourne. Tous les vieux israëlites que j'ai pu approcher connaissaient l'hébreu. Ce sont au contraire les jeunes générations qui, ici comme ailleurs, en délaissent l'étude. L'Ishaq Nékache de M. Duchêne, âgé de 92 ans, qui ignore l'hébreu alors que ses petits-enfants le cultivent, constitue une exception, un cas rarissime.

Les pratiques aberrantes — domestiques ou sépulcrales — signalées par l'auteur n'étaient, il est vrai, que trop fréquentes; elles étaient surtout enseignées aux femmes dans la cordialité dévêtue du bain maure, propice aux lantipannages; mais elles s'exerçaient en marge du judaïsme sans en altérer la pureté, ni en appauvrir le patrimoine. Ainsi les honneurs épisodiques rendus aux « rabbanim » d'Alger et de Tlemcen, pieux pasteurs de l'exode espagnol, étaient négligeables auprès du culte de tous les instants qu'exigeait le Dieu d'Abraham. Quant à la polygamie, elle n'était ni aussi répandue, ni aussi ouvertement pratiquée que M. Duchêne le donne à entendre. En général les Juifs ne prenaient une seconde femme que sur le tard, quand la première ne leur avait pas donné un enfant mâle, c'est-à-dire un chantre qualifié pour louer l'Eternel. De tels mariages étaient assez mal vus des enfants du premier lit et demeuraient le plus souvent à demi-clandestins.

J'ajoute que si mes parents et grands-parents marquèrent de l'étonnement à la lecture de Masoch et Zangwill, ce fut d'apprendre que les coutumes et croyances de leurs coreligionnaires de Londres ou de Galicie étaient si étrangement, parfois si comiquement, identiques aux leurs.

Et puis il ne faut pas oublier que si les Juifs furent maltraités au temps des Turcs, c'est précisément parce qu'au bien-être relatif de leurs maîtres ils préféraient l'attachement à la foi de leurs ancêtres. Il y eut parmi eux des martyrs jusque dans les derniers temps de la Régence.

Je tiens, en terminant, à signaler à vos lecteurs que l'ascension d'une famille juive depuis un Ishaq Nékache qui bredouille le français jusqu'à un Maurice Nékache totalement émancipé n'a point toujours demandé l'espace de trois générations. Dans les milieux aisés les propres fils des Ishaq Nékache furent professeurs aux Facultés de Sciences, de Droit et de Médecine. La même évolution s'observe au Maroc : les négociants du Mellah baragouinent le

français, mais leurs fils peuplent nos collèges et s'acheminent vers les grandes écoles ou les Facultés.

Je ne pense pas que cette rectification puisse diminuer en rien l'admiration que doit provoquer l'œuvre splendide et bienfaisante de la France en Algérie. Il importe seulement de rappeler qu'elle a trouvé chez les Juifs algériens des cerveaux admirablement préparés aux disciplines intellectuelles d'Occident par des siècles de culture talmudique.

Recevez, etc... MARGUERITE RAYMOND-BÉNICHON.

P.-S. — Je signale à M. Duchêne que son opinion sur les Juifs d'Oranie — qu'il tient pour les moins évolués de la colonie — n'est pas celle qui prévaut dans les milieux israëlites d'Algérie. Les Juifs oranais y passent pour professer — parfois jusqu'au snobisme — le goût du moderne, et pour nourrir — parfois jusqu'à l'aventure — celui des initiatives.

§

Une protestation de M. André Fage.

Paris, le 4 janvier 1930.

Monsieur le directeur,

En quelque haute estime que je tienne le *Mercure de France*, je ne puis laisser passer sans protester — et sans me justifier — les accusations portées contre moi par M. Charles S. Heymans dans votre numéro du 1er décembre dernier, qui vient seulement de m'être communiqué.

Votre collaborateur écrit à la page 361 de ce numéro :

> André Fage fut en 1916 un précieux auxiliaire pour la *Gazette des Ardennes* et le *Bonnet Rouge* dans leur campagne contre les réfugiés du Nord, — campagne ayant pour but de faire le silence autour des déportations de Lille et environs et de bâillonner les évacués en présentant à l'avance leurs déclarations comme mensongères et exagérées.
>
> Au nom de la vérité allemande, il protestait dans son *Journal des Réfugiés du Nord* contre les exagérations (compréhensibles!) des malheureux « envahis »; il protestait contre les informations des journaux hollandais francophiles, contre les dessins justiciers d'Abel Faivre, contre les caricatures vengeresses de Louis Raemaékers.
>
> Son concours dans la campagne défaitiste lui valut les éloges répétés de la *Gazette des Ardennes* et du *Bonnet Rouge*.

Il est en effet exact que j'ai protesté, dans le *Journal des Réfugiés* (que nous avions fondé M. Carrez et moi, en octobre 1914, sous le patronage de l'important « Comité des Réfugiés du Nord »), contre certaines informations qui paraissaient dans les journaux de l'époque au sujet des jeunes filles et des jeunes femmes du

nord de la France déportées en masse par les Allemands. Mais je ne permets pas à M. Charles S. Heymans de prétendre que ce fut dans l'intention de servir l'Allemagne. Toute la collection du *Journal des Réfugiés,* qui a rendu tant de services aux réfugiés en les aidant à se placer et à se retrouver et en organisant des secours en leur faveur, ainsi que les huit ouvrages que j'ai publiés — notamment *Lille sous la griffe allemande* (paru chez Perrin en 1918), où je retrace, avec documents à l'appui, le martyre des populations envahies, *Les Demi-Veuves,* roman paru en 1919 à la Renaissance du Livre, où j'évoque longuement les souffrances d'une déportée, et l'*Anthologie des Ecrivains de la guerre* (parue chez Delagrave en 1920) — témoignent qu'un pareil dessein ne pouvait même pas me venir à l'esprit. Je défie M. Charles S. Heymans de trouver dans ces ouvrages la moindre ligne qui ne fût inspirée par le plus pur patriotisme et par un absolu dévouement à la cause des réfugiés.

Mais il faut se reporter à ces moments tragiques pour comprendre le sens exact de mon intervention et les sentiments qui l'ont dictée. Les réfugiés et les soldats du Nord, dont seul, dans la presse, le *Journal des Réfugiés* défendait alors le moral et les intérêts, étaient depuis deux ans sans nouvelles de leur famille et de leurs foyers, laissés à la merci de l'ennemi de l'autre côté de la ligne de feu. On imagine quelle fut leur angoisse quand ils apprirent que les Allemands emmenaient leurs femmes et leurs filles dans des camps de concentration. Les plus élémentaires sentiments d'humanité commandaient d'être extrêmement prudent dans les informations qui leur étaient destinées, si on voulait éviter des catastrophes, voire des suicides. Or, tout au contraire, sans pitié pour ces malheureux, certains journaux accueillaient, sans en rechercher la source, toutes les nouvelles que leur transmettaient à ce sujet la Hollande et la Suisse, et *dont certaines étaient inspirées par l'Allemagne, pour démoraliser les réfugiés et les soldats du Nord envahi.* Et leurs dessinateurs commentaient ces événements dans des images où il était question de viols et de massacres sans se rendre compte qu'ainsi ils « retournaient le fer dans la plaie » de nos compatriotes désemparés.

C'est alors qu'en présence des désespoirs provoqués par ces manifestations insuffisamment réfléchies, et qu'ils avaient constamment sous les yeux, les dirigeants du Comité des réfugiés du Nord me demandèrent de mettre en garde nos lecteurs contre les exagérations qui pouvaient être répandues dans la presse, et de leur conseiller d'attendre les récits officiels. Je fus ainsi amené à montrer que, si la besogne des journaux était peut-être louable du point de vue général, elle pouvait avoir les effets les plus funestes

si on la considérait du point de vue *réfugiés.* En agissant ainsi, j'ai conscience d'avoir fait mon devoir de rédacteur en chef d'un journal *s'adressant exclusivement à des réfugiés* et lu par nos confrères de la grande presse qui puisaient dans nos « morasses » la plupart de leurs informations sur les départements envahis.

Quant au *Bonnet Rouge,* je ne pouvais l'empêcher de m'approuver et de se rendre populaire parmi les réfugiés, qui constituaient pour un journal une importante clientèle. Je ne pouvais davantage m'opposer à ce que la *Gazette des Ardennes* signalât mon geste, et, en vérité, j'ignore si elle l'a fait. Je ne m'en étonnerais d'ailleurs pas, car c'était généralement sa manière de s'efforcer de compromettre ceux qui, à un titre quelconque, soutenaient le moral du pays. Mais nul n'est autorisé à en déduire que j'aie été en communication à quelque moment que ce fût, avec l'un ou l'autre de ces journaux, et si M. Charles S. Heymans en a la preuve, je le mets en demeure de la produire publiquement.

J'ajouterai, pour vous laisser tout apaisement quant à mon « curriculum » civique :

1° que j'ai été mobilisé en 1917, alors que l'importance du *Journal des Réfugiés,* dont j'étais le co-directeur et le rédacteur en chef, me permettait d'accepter le sursis d'appel qui m'était offert;

2° que les bureaux du *Nord Illustré* et de la *Vie Sportive,* que j'avais fondés à Lille en 1909 avec M. Emile Lante, ont été incendiés par les obus allemands;

3° qu'à mon retour des armées, en reconnaissance des services que j'avais rendus à l'universalité des réfugiés, les dirigeants des Comités centraux de réfugiés des dix départements envahis ont demandé pour moi, avec l'appui de plusieurs parlementaires des départements envahis, la Croix de la Légion d'Honneur — qui m'a d'ailleurs été décernée par la suite.

Connaissant les loyales habitudes du *Mercure de France,* je suis certain, monsieur le directeur, que je n'aurai pas besoin de revendiquer le droit de réponse pour vous prier de bien vouloir publier ma lettre, en mêmes caractères, aux lieu et place où ont paru les allégations de M. Charles S. Heymans, et que votre impartialité tiendra autant que moi à une mise au point aussi indispensable que légalement exigible.

Je vous remercie à l'avance de l'accueil que vous voudrez bien faire à celle-ci, et vous prie de croire à mes sentiments distingués.

ANDRÉ FAGE.

§

A propos de l'anneau de Naundorff.

Versailles, 12 janvier 1930.

Monsieur le directeur,

Je viens de lire dans vos derniers numéros deux intéressantes communications concernant la question Louis XVII.

Puis-je me permettre de faire observer, à propos de la bague de Jules Favre, qu'elle n'a pu lui être léguée par Naundorff après le procès de 1852? Le prétendant est mort, en effet, en 1845 à Delft, en Hollande, où son tombeau subsiste encore de nos jours, portant gravé sur la pierre le nom de *Louis XVII, né à Versailles le 27 mars 1785.*

La bague fut donnée au futur défenseur d'Orsini par le prince Charles, fils aîné du mort de Delft.

Veuillez agréer, etc...

COMMANDANT DE LA ROCHE,
Docteur ès Lettres.

Saint-Germain-en-Laye, le 28 décembre 1929.

Monsieur le directeur,

Voici de nouveaux renseignements sur l'état actuel de la question Louis XVII. Ils complètent d'une manière plus détaillée les deux articles publiés récemment par le *Mercure de France*.

La plupart des historiens qui traitent de cette difficile question se contentent de faire appel aux dossiers BB 30-964 de nos Archives nationales. Ces dossiers volumineux sont consacrés entièrement à la question, mais malheureusement ne suffisent pas à faire la lumière complète sur les événements. Grâce aux travaux du commandant de la Roche, les lacunes les plus considérables de l'existence du dauphin évadé sont maintenant comblées et reconstituées. Voici à ce sujet la contribution fournie par les autres dossiers de nos Archives nationales.

La série des événements relatifs à la captivité au Temple peut être contrôlée au moyen de la correspondance du Comité de Sûreté générale, série A.F. II n° 276-277 et 300. En outre, les cartons F. 7.6806 et F. 7.6808 contiennent des documents aussi importants que ceux des dossiers BB. 30-964, cités plus haut. Certains documents de cette série F. 7 étaient demeurés inédits jusqu'à ce jour et ont été publiés pour la première fois par M. de la Roche. Ils se réfèrent à la veuve Simon, aux événements du cimetière Sainte-Marguerite et à Tort de la Sonde.

L'état des esprits en France à cette époque peut être étudié avec

fruit dans les documents F. 7.7090, A.F. IV 1470 et A.F. IV 1472-1473. Ces numéros contiennent d'importants rapports de la Commission administrative de police. A ce même point de vue, il importe de consulter également les dossiers Fauche-Borel, n^{os} F.7 6139, 6152, 6319, les dossiers La Maisonfort, A.F. IV 1496-1497 et F. 7.6257, les dossiers de la Chouannerie, F. 7 6247-6251, et celui de la Conspiration anglaise, F. 7 6247 n° 16 B.C. L'énorme série F 7, bulletins de police générale, encore bien peu connue, n'a pas encore livré tous ses secrets à l'égard de cette période si troublée de notre histoire.

M. de la Roche a également fixé définitivement le caractère du personnage de Barthélemy Tort de la Sonde, grâce à des documents inédits tirés de la série A.F. III. Mais la découverte la plus remarquable de cet auteur est certainement l'identification du fameux Montmorin dont j'ai déjà parlé dans ma lettre insérée dans le récent numéro du *Mercure de France*. Le fils de Louis XVI n'avait fait que soupçonner le véritable rôle de cet énigmatique personnage et jusqu'ici toutes les recherches entreprises pour l'identifier n'avaient pas abouti. C'est maintenant chose faite, grâce aux documents publiés par M. de la Roche, série A.F. IV 1499 et 1501, série F. 7 6467, F. 7 6247 et F. 7 6445, Documents recoupés et complétés par les Archives de la Seine-Inférieure, les Archives de l'Inscription maritime, et celles de la collection Rondonneau, série A.D. VII 29.

Telles sont les sources inédites à ce jour, auxquelles a puisé le commandant de la Roche pour la rédaction de son récent ouvrage. La parfaite et entière bonne foi de celui qui se prétendait le Dauphin est désormais établie et l'on peut affirmer que la question si controversée de la survivance de Louis XVII est maintenant entrée dans une phase toute nouvelle.

Veuillez agréer, etc... Dr EDOUARD GROS.

§

A propos de Mata Hari et des Conseils de guerre.

Antony, le 22 décembre 1929.

Mon cher confrère,

J'ai lu dans le numéro 756 du 15 décembre du *Mercure de France* la lettre de M. Paul Mathiex au sujet de *Mata Hari et des Conseils de guerre*. M. Mathiex s'étonne que je n'aime pas cette juridiction et il me pose cette question : « A-t-il jamais été en situation de voir comment ceux-ci [les Conseils de guerre] s'acquittaient de leur mission ? »

Oui, mon cher confrère, j'ai été à même de voir fonctionner les Conseils de guerre et d'émettre une appréciation à leur sujet. J'ai recueilli les confidences d'un colonel de cuirassiers, à Chartres, qui présidait le Conseil de guerre de cette région et qui me dit : « Nos jugements sont faits *d'avance* avec les défenseurs et, lorsque les avocats n'acceptent pas ces *jugements d'accord,* le client est toujours salé. »

Vous voyez, mon cher confrère, que je ne suis pas sans vert pour donner mon opinion, — opinion conforme à celle que je me suis formée après avoir suivi de nombreux procès civils et criminels que j'ai réunis en volume.

Ma documentation du point de vue militaire pour être moins nombreuse, n'en n'est pas moins édifiante :

J'ai suivi les débats de l'affaire de la *Gazette des Ardennes.* Parmi toute une charrette d'accusés civils et militaires, un nommé Lafontaine ou Fontaine (je cite de mémoire), défendu par Me Lamour, fut condamné à mort ainsi que le lieutenant d'infanterie Hervé (il ne s'agissait pas du transfuge, prénommé *Gustave,* de l'ex-*Guerre Sociale*).

Pour vice de forme, le jugement fut cassé et cette affaire revint à l'audience quelques mois plus tard. Cette fois, *les mêmes faits et les mêmes dossiers* donnèrent lieu à des condamnations différentes : Lafontaine fut *acquitté,* Hervé s'en tira avec une peine de prison et le crime qui l'avait fait condamner à mort trouva grâce devant le nouveau Conseil de guerre. Cette incohérence de décisions différentes dans la même affaire est-elle l'expression de la Justice?

A Marseille, un officier de gendarmerie qui présidait le Conseil de guerre devant lequel trois capucins touchés tardivement par l'ordre de mobilisation (ils étaient en religion à l'étranger) comparaissaient pour insoumission, traita les accusés de « lâches » et il s'opposa à leur défense; j'étais présent à l'audience et protestai *seul* contre cette justice sommaire, ce qui me valut d'être expulsé *manu militari.*

Enfin faut-il rappeler un incident que j'ai déjà cité et qui se passa au cours du procès du traître Quien, accusé subsidiairement d'avoir dénoncé l'héroïne Miss Cavell? Des témoins reconnaissaient un chef allemand parmi les photographies qui leur étaient représentées à l'audience et le Conseil paraissait vivement impressionné par cette reconnaissance qui faisait la preuve que l'accusé était à la solde des Boches. Coup de théâtre : les témoins ne reconnaissaient pas l'original vu en compagnie de Quien, *mais la photo déjà vue à l'instruction!...*

Je ne voudrais pas abuser des exemples; je terminerai en rappelant une affaire qui ne fait pas honneur à la justice rendue par les Conseils de guerre : *les fusillés de Vingré* (Aisne), qui furent exécutés à la place où, maintenant, un monument commémore cette injustice militaire, malgré leur réhabilitation par la Cour de Cassation.

Voilà pourquoi, mon cher confrère, je ne crois pas à la justice des Conseils de guerre, pas plus, du reste, qu'à la justice civile; est-il besoin de le répéter alors que j'ai écrit un livre *documentaire* sur ce sujet : *Les Coulisses du Palais*? Cela prouve, hélas! que la justice n'est pas du ressort des hommes : qu'elle soit civile ou militaire. Entre les deux, je préfère tout de même la justice civile qui offre plus de garanties.

Croyez, etc. JEAN-MAURIENNE.

§

Sur « La Rouille ».

15 janvier 1930.

Mon cher directeur,

Avec la réserve interrogative d'usage lorsque l'on n'a pas une preuve matérielle de ce que l'on avance, j'ai laissé entendre qu'il était invraisemblable que *la Rouille* ait été représentée à Paris telle qu'elle le fut à Moscou. C'était pour moi une certitude, à vrai dire. Je remercie M. J.-W Bienstock qui a bien voulu publier trois lignes de l'un des auteurs montrant que je ne m'étais pas trompé.

Pour ce qui est de « ma barbe », la barbe de M. Bienstock, je suis d'autant plus désolé de son chagrin qu'il n'a de source que dans son rêve. Il lui est facile de s'en assurer au fascicule du premier janvier : je n'en ai pas dit un seul mot. Entre nous, d'ailleurs, j'avoue que le poil de M. Bienstock ne m'intéresse pas. Bien que le *Mercure* occupe l'hôtel de Beaumarchais, je ne suis malheureusement pas Figaro.

M. Bienstock veut bien répondre à ma question en ces termes :

> Mais je ne puis ne pas protester contre la supposition [*la supposition de M. Rouveyre*], que Nozière et moi, nous avons trahi les auteurs de *la Rouille* et avons fait une adaptation qui altère et change le sens de la pièce.

L'auteur, par ignorance, emploie le présent : *avons* au lieu du conditionnel : *aurions*. En sorte qu'il « altère et change » le sens de ce qu'il veut exprimer. S'il a traité *la Rouille* selon ces moyens-là, il n'y a pas de doutes que sa bonne foi ait été leur jouet innocent. Il peut donc très légitimement protester comme un beau diable!

Croyez, etc... ANDRÉ ROUVEYRE.

§

Le Sottisier universel.

Evidemment, ce n'est plus comme au temps jadis, et les Altesses, les Majestés modernes en prennent plus à leur aise que Doña Sol, reine d'Espagne, dont la morne existence se révèle au premier acte d'*Hernani*. — *Dimanche illustré*, 12 janvier.

Cette rupture, dont l'Algérie du travail devait être la première à souffrir avec une aggravation constante, nous l'avons signalée à sa naissance à la manière de Cassandre, mais nous n'eûmes pas plus de succès que ce héros du siège de Troie. — *La Dépêche Algérienne*. 3 janvier.

Les druides vivaient au fond des cavernes creusées dans les rochers dont les Gaulois n'osaient pas approcher. Ils sacrifiaient à leurs dieux des victimes humaines, soit des animaux, soit même des hommes. — *Nouveau Cours d'histoire de France*, publié sous la direction de Jean Guiraud, Cours préparatoire, p. 5.

Et c'est avec la foule que j'entre dans ce tombeau de Rachel, pure koubba sarrasine où, dit la tradition, fut enterrée la femme favorite de Jacob, morte en couches en donnant le jour au petit Benjamin. Mais, bien plus que cette coupole de marabout arabe, dut être chère aux douze enfants du vieux patriarche la grotte surmontée d'une stèle où reposèrent d'abord les restes de leur mère! — MARIE-THÉRÈSE GADALA, « Et toi, Bethléem... », *Figaro, supplément artistique*, décembre 1929.

A la fin de leur vie, les deux hommes [Clemenceau et Galliffet] eurent le même goût de la solitude. Et, après leur mort, le même dédain des honneurs. — ANDRÉ MÉVIL, *Journal des Débats*, 21 décembre 1929.

ÉLECTION AU CONSEIL GÉNÉRAL DE GENNEVILLIERS. — (Titre d'une information.) *L'Echo de Paris*, 13 décembre 1929.

Il a fallu l'espèce de génie satirique d'Henri Monnier, l'observation à la loupe de Balzac pour monter en épingle quelques-uns de ces coléoptères pris dans les ruches administratives de leur temps. — *Le Temps*, 6 janvier.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES D'ÉMILE VERHAEREN. VI. *Les Rythmes souverains. Les Flammes Hautes.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 15 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 15, à 80 francs; 55 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 16 à 70, à 60 francs.

ŒUVRES DE CHARLES GUÉRIN. III. *Le Cœur solitaire. Premiers Vers.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 22 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 francs; 88 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 110, à 60 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXVII

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1930.

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

Histoire littéraire et anecdotique des chefs-d'œuvre français

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. ANTOINE ALBALAT — HENRI D'ALMÉRAS
ANDRÉ BELLESSORT — JOSEPH LE GRAS

PREMIÈRE SÉRIE (1928) *Parue.*

HENRI D'ALMÉRAS, *Le Tartuffe, de Molière.*

ED. BENOIT-LÉVY, *Les Misérables, de Victor Hugo.*

JULES BERTAUT, *Le Père Goriot, de Balzac.*

RENÉ DUMESNIL, *La Publication de Madame Bovary.*

FÉLIX GAIFFE, *Le Mariage de Figaro.*

LOUIS GUIMBAUD, *Les Orientales, de Victor Hugo.*

JOSEPH LE GRAS, *Diderot et l'Encyclopédie.*

HENRY LYONNET, *Le Cid, de Corneille.*

COMTESSE J. DE PANGE, *De l'Allemagne, de Madame de Staël.*

ALPHONSE SÉCHÉ, *La Vie des Fleurs du Mal.*

LOUIS THUASNE, *Le Roman de la Rose.*

PAUL VULLIAUD, *Les Paroles d'un Croyant.*

DEUXIÈME SÉRIE (1929) *Parue.*

ANTOINE ALBALAT, *L'Art Poétique, de Boileau.*

HENRI D'ALMÉRAS, *Les Trois Mousquetaires.*

A. AUGUSTIN-THIERRY, *Récits des Temps Mérovingiens.*

ALBERT AUTIN, *L'Institution chrétienne, de Calvin.*

GEORGES BEAUME, *Les Lettres de mon Moulin.*

RENÉ BRAY, *Les Fables, de La Fontaine.*

RAYMOND CLAUZEL, *Sagesse, de Verlaine.*

YVES LE FEBVRE, *Le Génie du Christianisme.*

PH. VAN TIEGHEM, *La Nouvelle Héloïse.*

MAURICE MAGENDIE, *L'Astrée, d'Honoré d'Urfé.*

GEORGES MONGRÉDIEN, *Athalie, de Racine.*

ERNEST RAYNAUD, *Jean Moréas et les Stances.*

TROISIÈME SÉRIE (1930).

12 volumes (en préparation).

Tirage ordinaire

Chaque volume broché.. **9** francs
La série de douze volumes brochés........................ **100** francs
Chaque volume relié toile, fers spéciaux................ **13** fr. **50**
La série de douze volumes reliés.......................... **150** francs

Les exemplaires de l'édition originale (1100 exemplaires) seront réservés aux souscripteurs des séries complètes.)

Tirage sur pur fil

limité à 100 exemplaires numérotés de 1 à 100

La série de douze volumes.................................... **240** francs

(Les volumes sur pur fil ne se vendent que par série de douze volumes.)

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES
12, rue Hautefeuille, Paris 6e. — Edgar Malfère, directeur.



DENIS SAURAT

LA LITTÉRATURE ET L'OCCULTISME

Un volume in-8° écu, broché .. .. 18 fr.

De la collection " Littérature " ont déjà paru :

P. VAN TIEGHEM. ***LE PRÉROMANTISME.*** I. 25 fr.

MAXIME LEROY. ***DESCARTES, LE PHILOSOPHE AU MASQUE.*** Deux volumes .. . . 36 fr.

P. AMANN et G. WALTZ. ***GŒTHE D'APRÈS SES CONTEMPORAINS.*** .. . . 18 fr.

LÉON DE MODÈNE

CÉRÉMONIES ET COUTUMES QUI S'OBSERVENT PARMI LES JUIFS

Un volume in-16, broché .. .. 12 fr.

De la collection " Judaïsme " dirigée par Edmond Fleg.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

LE CRAPOUIL

Directeur : GA[redacted]ER-BOISSIÈRE

LA REVUE PARISIENNE « A LA PA

LES LIVRES - LES PIÈCES - LES EXPOSITIONS - LES [redacted]MS - LES DISQUES - LES VOY

Une collabor[redacted]n étincelante

HENRI BÉRAUD, ROLAND DORGELÈS, GUS BOFA, MAC ORLAN, GIRAUDOUX, PAUL [redacted]ND, ALEXANDRE ARNOUX, THOMAS RAUCAT, I
PAUL LÉAUTAUD, JEAN ROSTAND, JEANNE RAMEL CALS, LUCIENNE FAVRE, LOUIS [redacted]OURNE, GEORGES DUHAMEL, GEORGES GIRA
CLAUDE BLANCHARD, OBERLÉ, LUCIEN FARNOUX-REYNAUD, LUC BENOIST, PAUL [redacted] MAXIMILIEN VOX, YVONNE PÉRIER, ROBE
ANDRÉ ROUSSEAUX, PHILIPPE CHABANE[redacted]DRÉ SALMON, MARIUS MERMILLON, ETC.

EN PROVINCE, AUX C[redacted]ONIES, A L'ÉTRANGE

LE CRAPOUILLOT ILLUSTRÉ

ap[redacted]te

L'AIR [redacted]E PARIS

ABONNEZ-VOUS AU CRAPOUILLO

NUMÉROS SPÉCIAUX DU « CRAPOUILLOT »

(Vendus séparément)

LE JARDIN DU BIBLIOPHILE 1929 : **12** fr. 1928 : **12** fr. 1927 :	**20** fr.
PARIS (avec les admirables photographies d'ATGET)	**12** fr.
LA GUERRE (numéro commémoratif : DORGELÈS, DUHAMEL, GALTIER-BOISSIÈRE, GUS BOFA, GEORGES GIRARD, ALEXANDRE ARNOUX. Dessins de SEGONZAC)	**7** fr.
VOYAGES A TRAVERS LE MONDE (MORAND, RAUCAT, etc.) . . .	**12** fr.
HOMMAGE A EUGÈNE LABICHE : **7** fr. — Le Cirque	**5** fr.
LE SALON D'AUTOMNE. 1929 : **7** fr. 1928 : **7** fr. — Le bien manger	**5** fr.

Port des numéros : France et Colonies : **Gratuit**
Étranger : Les numéros à **5** *fr. sont facturés* **7** *fr., les numéros à* **7** *fr. :* **10** *fr. et les numéros à* **12** *fr. :* **16** *fr.*

TARIF D'ABONNE

Pour un an (12 numéro

France et Colonies . . . .
Étranger (tarif plein) . . . .
Étranger (demi-tarif postal) . . . .

COLLECTIONS (e

Année 1929. . . . .
Année 1928. . . . .
Année 1927. . . . .
Année 1926. . . . .
Année 1925. . . . .
Année 1924. . . . .

LE CRAPOUILLOT & SON OFFICE DE LIV[redacted]S, 3, place de la Sorbonne, PA

BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, rue de Grenelle, PARIS



COMTESSE DE NOAILLES

Choix de Poésies

Le Cœur Innombrable — L'Ombre des Jours
Les Éblouissements — Les Vivants et les Morts
Les Forces Éternelles — Poème de l'Amour
L'Honneur de Souffrir

AVEC UN PORTRAIT

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . **12 fr.**

Dans la *Bibliothèque-Charpentier* :

Choix de Poésies

de

LAMARTINE — ALFRED DE MUSSET — THÉOPHILE GAUTIER
THÉODORE DE BANVILLE — CATULLE MENDÈS — PAUL VERLAINE
MAURICE ROLLINAT — JEAN RICHEPIN — MAURICE BOUCHOR
EDMOND ROSTAND — EDMOND HARAUCOURT — FERNAND GREGH

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 franc en sus pour le port et l'emballage.)

R. C. Seine 242.553.

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

LA FEMME PAUVRE. Épisode contemporain. Vol. in-16. 12 »
LE DÉSESPÉRÉ. Nouvelle édition. Volume in-16.................... 12 »

LITTÉRATURE

CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette). Vol. in-8 écu.................... 15 »
LE FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16.................... 12 »
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Vol. in-16.................... 12 »
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Nouvelle série. Vol. in-16.. 12 »
LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. Vol. in-18... 12 »
PAGES CHOISIES, 1884-1905. Vol. in-18.................... 12 »
LE MENDIANT INGRAT, 1892-1895. 2 vol. in-16.......... 24 »
MON JOURNAL, 1896-1900. 2 vol. in-16.................... 24 »
QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, 1900-1904. 2 vol. in-16.................... 24 »
L'INVENDABLE, 1904-1907. Volume in-16.................... 12 »
LE VIEUX DE LA MONTAGNE, 1907-1910. Préface par André DUPONT. Volume in-16.................... 12 »
L'AME DE NAPOLÉON. Volume in-16.................... 12 »
LE PÈLERIN DE L'ABSOLU, 1910-1912. Volume in-16..... 12 »
AU SEUIL DE L'APOCALYPSE, 1913-1915. Volume in-16.. 12 »
MÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN 1916. Volume in-16.. 12 »
DANS LES TÉNÈBRES. Volume in-16.................... 12 »
LA PORTE DES HUMBLES, 1915-1917. Volume in-16..... 12 »